LE ROMAN COMPLET

2 Fr. 50
LE VOLUME

PIERRE SALES

LE DIAMANT NOIR

LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE
ARTHÈME FAYARD et Cie
Editeurs
18-20 Rue du Saint-Gothard PARIS

26.

C20698

PIERRE SALES

LE DIAMANT NOIR

LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et Cie

Editeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

Catalogue des volumes en vente dans toutes les librairies et gares :

No		
2	J. Mary	Gringalette.
3	P. Sales	L'Enfant d'une Vierge.
4	Ch. Mérouvel	Une nuit de noces
5	M. Morphy	La Dame aux Violettes.
6	G. Maldague	Chaîne Mortelle.
7	J. de Gastyne	La Nuit Rouge.
8	A. Maithey	Le Corps d'Elisa.
9	R. de Pont-Jest	Le Fils de Jacques.
10	Léon Malicet	Le Coq du Village.
11	H. Germain	Rivalité d'Amour.
12	M. Latour	Mariée à son patron.
13	G. Ladoucette	L'Amour et l'Argent.
14	J. Rochon	Calvaire d'amante.
15	F. Lafargue	Floraison d'amours
16	C. Esquier	Amant et Juge
17	P. Sales	Moins fort que l'Amour.
18	J. de Gastyne	Pour l'Honneur d'une Mère.
19	M. Thiéry	La Petite « Deux Sous ».
20	M. La Tour	Princesse et fille du peuple.
21	A. Galopin	Les Forfaits de la Pie.
22	H. Germain	La Belle Lorraine.
23	L. Malicet	Le Tueur de Femmes.
24	M. Morphy	Le Roman d'un soldat.
25	A. Belot	Une affolée d'amour.
26	H. France.	Crime de Boche !
27	P. Sales	Le Diamant Noir.
28	G. Maldague	Le Petit Tambour de Bazeilles
29	J. Rochon	Le Mystère de l'étang.
30	H. Gallus	L'Amour sous les balles.
31	J. de Gastyne	Le Calvaire d'une mère.
32	M. Allain	L'Amour est maître.
33	H. Germain	La Fille du Boche.
34	—	Crimes d'espions.
35	Ch. Mérouvel	La Maîtresse de M. le Ministre
36	M. La Tour	La Marraine du Poilu.
37	P. Sales	La Femme endormie.
38	P. Decourcelle	Les deux Frangines.
39	—	Les Requins de Paris.
40	J. Cardoze	Héritage d'amour.
41	M. La Tour	Mariée le 1er août 1914.
42	Ch. Esquier	Roulbosse le Saltimbanque.
43	J.-H. Magog	L'espionne aux yeux verts.
44	A. Galopin	Les Amours d'un fusilier marin
45	L. de Mortaix	Tue pour l'Amour.
46	J. de Gastyne	La Femme en noir.
47	M. Landay	Les Amours d'une Dactylo.
48	G. Frémy	Celles qui aiment.
49	J.-M. Priollet	Le Roi des Cuistots.
50	—	Fils de héros
51	P. Sales	Le Puits mitoyen.
52	G. Pradels	Les Amours de Pinsonnet.
53	Bonnery et Marc-Py	Un baiser dans la nuit.
54	M. Priollet	Les époux ennemis.
55	L. D'Hée	Le Cœur de Lucie.
56	M. La Tour	Aimer à en mourir.
57	J. Valdier	Maman de Famine
58	H. Germain	Amour et Dévouement.

No		
58	L. Malicet	Le Mauvais Juge.
59	P. Sales	L'Enfant du Péché
60	—	Passions de Jeunes Filles
61	J. de Gastyne	La charmeuse d'hommes
62	Lise Pascal	La Femme outragée.
63	G. Rayssac.	Grande chérie
64	M. La Tour	Cœur ténébre, cœur meurtri.
65	G. Leroux	La colonne infernale.
66	—	La Terrible aventure.
67	M. Priollet	Femme.. Eternelle victime.
68	R. de Pont Jest	Grain de Beauté.
69	M. Landay	L'Orphelin de Tarnonde
70	P. Decourcelle	La Main sur la bouche.
71	—	Le Droit de la Mère.
72	M. La Tour	Brin de Lilas.
73	J. Rochon	Amour et Volupté.
74	J. de Gastyne	Après l'outrage
75	M. Allain	Pour son Amour.
76	P. Sales	Femme et Maîtresse.
77	—	Marthe et Marie.
78	M. La Tour	Papa Bon Cœur
79	G. Maldague	Pour le roi de Prusse
80	M. Landay	Sauvagette.
81	J.-H. Magog	Cœur de Midinette.
82	J. de Gastyne	L'Amour pardonne.
83	Ch. Esquier	Père et Mère inconnus.
84	M. Boisson	Le Beau Christian.
85	M. Priollet	Pour être comtesse
86	M. La Tour	Celle qu'on n'épouse pas
87	P. Sales	Vipère !
88	—	Orphelines !
89	M. Morphy	La Bambina !
90	M. Mario	Fanchon l'Idiote.
91	J. Carloze	Le Monde où l'on aime.
92	L. Mortaix	Aventurière d'Amour.
93	G. Maldague	Un hussard de la Mort.
94	J. de Gastyne	Blondinette.
95	M. La Tour	Bonheur volé.
96	P. Sales	Sacrifiée.
97	—	Pierre Sandrac.
98	L. Launay	Le Calvaire de Marthe.
99	A. Maithey	Mam'zelle Lizon.
100	F. Peyre	Reine blonde
101	Ch. Mérouvel	Jenny Fayelle.
102	J. de Gastyne	Sanctuaire d'Amour.
103	M. Priollet	Mère douloureuse.
104	J. Mandement et M. Allain	Fauvette.
105	P. Sales	Chaîne dorée.
106	—	Olympe Salvetti.
107	Ed. Contino	Cendrillon d'amour.
108	M. La Tour	Cœur en détresse
109	J. de Gastyne	L'Homme de la nuit.
110	M. Morphy	Marjolie.
111	—	Le Drapeau.
112	G. Maldague	Plus haut que la honte
113	M. Priollet	Fini... l'amour.
114	M. La Tour	Torture d'amour.
115	P. Sales	Un drame financier.
116	—	Trahison
117	J. de Gastyne	Martyre de Mère.
118	R.-M. Laumann et L. Perret	N'oublions jamais
119	Mérouvel	Un lys au ruisseau.

No		
120	P. Decourcelle	Le curé du Moulin-Rouge.
121	—	Seul au monde.
122	Maldague	La Belle Armande.
123	R. de Pont-Jest	Les crimes d'un ange.
124	H. Kéroul	Flora-Printemps.
125	M. Allain	Chagrin d'amour.
126	P. Sales	Louise Morgans.
127	J. de Gastyne	L'Amour en pleurs.
128	A. Maithey	La Belle fille.
129	M. Priollet	Les larmes qu'on ne pleure pas.
130	Mansvic	Transes d'amour.
131	Maldague	La Blanchotte.
132	J. Mary	Les Deux Amours de Thérèse.
133	—	Les frères de la haine.
134	P. Sales	Jeanne de Marcœur.
135	M. Morphy	Le Secret de la douptelise
136	M. La Tour	La Dame Mystérieuse.
137	—	Cœur d'Epouse.
138	J. de Gastyne	Le nom fatal
139	G. Maldague	Ame en peine.
140	M. Priolet	Fleurette, bouquetière.
141	Magog	La Belle aux yeux d'or.
142	H. Mansvic	Sans Amour.
143	P. Sales	Amour et Millions.
144	—	La Conquête.
145	G. Maldague	Le Secret de Diane.
146	M. La Tour	Folie d'un soir.
147	J. de Gastyne	Le Char de la nuit.
148	M. Landay	Le Cœur de une mise.
149	P. Lafargue	Dépravée.
150	P. Decourcelle	Les Fêtards de Paris.
151	—	La Marchande de Printemps.
152	Cardoze	Le Capitaine Grand-cœur.
153	G. Maldague	La Délaissée.
154	J. de Gastyne	Le Crime de Reine.
155	J. Mary	Les faux mariages.
156	—	Epouse et Amante.
157	H. Marchal	De l'Amour au Crime.
158	R. de Pont-Jest	Le Serment d'Eva.
159	M. Morphy	L'Ange du faubourg.
160	—	Les Petits Amoureux.
161	G. Maldague	Tragique Amour.
162	Ch. Le Facky	Passionnément !
163	P. Bertnay	L'Heure Héroïque.
164	F.-M. Laumann et J. Bouvier	Amour et Larmes.
165	—	La Rançon.
166	Jean Rochon	La Galante Aventure.
167	J. H. Magog	Rêve Meurtri.
168	Pierre Sales	La Fée du Guildo.
169		La Maloume.
170	G. Maldague	Baisers perdus.
171	Le Facky	L'Heureux Amour d'Arlette
172	Paul Bertnay	Poète restante.
173	M. Morphy	La Dame en Or.
174	J. de Gastyne	Reines de Paris.
175		La Cuvette de Perles
176	G. Maldague	Celle qui tue !..

LE DIAMANT NOIR

I

LES DEUX FRÈRES

Sur la route qui mène de la Celle-Saint-Cloud à Versailles, on voit, à droite de la forêt, une magnifique villa appelée *la Chesnaye*, dont le principal corps de logis est formé par un ancien pavillon de chasse de Louis XIV. Le parc qui s'étend derrière cette villa est immense et descend comme un long carré vers cette délicieuse partie de la Seine qui coule entre Bougival et Croissy.

Rien ne troublerait la majesté des arbres séculaires, des statues et des ruines moussues de ce parc, si le mur de clôture n'était forcé de contourner, à mi-chemin de la villa, un espace d'environ quatre cents mètres carrés, sur lequel s'élève une modeste fabrique de faïences artistiques. La façade de cette fabrique longe la route qui conduit à Bougival. Au dessous de la porte d'entrée, une bande de faïence rosée avec ces mots en lettres bleues : DESROCHES FRÈRES.

A droite de la maison se trouve un beau jardin ; et, à gauche, trois fours sont alignés, le long du mur de clôture de la Chesnaye.

Au mois d'avril 1886, deux jeunes hommes étaient montés sur un de ces fours, pour examiner quelques dégâts produits dans la toiture par le feu. Ils allaient descendre, quand une jeune fille parut dans le parc de la Chesnaye. Les deux jeunes gens demeurèrent immobiles et regardèrent. La jeune fille respira un peu ; puis elle se mit à cueillir des fleurs, qu'elle plaçait dans un petit panier. Elle aurait continué sa besogne et serait sans doute repartie sans avoir aperçu ces jeunes gens, qui la dévoraient des yeux, si une tuile ne s'était tout à coup détachée du four. Au bruit que fit la tuile en tombant, la jeune fille leva la tête, comme surprise ; elle tressaillit, devint très rouge, et s'enfuit aussitôt. Les jeunes gens attendaient silencieux ; ils suivaient, aux mouvements des branches, les mouvements de la jeune fille. Au bout d'un instant, elle sortit du parc et se dirigea en courant vers la villa.

— Monsieur Martial, dit alors une voix au pied du four, la pâte est prête.

— C'est bien, Simon ; nous descendons.

Et, se tournant vers l'autre jeune homme, qui contemplait encore le parc et la villa, Martial dit :

— Viens, petit ; mettons-nous donc au travail.

Une demi-heure après, chacun était à sa besogne dans la petite fabrique de faïences artistiques : au milieu d'une assez vaste pièce, bien éclairée, Martial Desroches, installé devant un tour, façonnait un vase d'une forme ravissante ; près de lui, son frère, Fernand Desroches, décorait les objets que lui avait passés son frère.

En ce moment, sur une aiguière rappelant par son galbe les modèles anciens, il peignait deux amoureux se promenant sous bois. La fièvre de l'improvisation animait ses beaux yeux. Simon, leur vieil ouvrier, allait et venait doucement dans la pièce, rangeant les couleurs que Fernand rejetait, enlevant les objets que Martial avait fini de modeler, pétrissait les pâtes ; par moments, il allait entretenir les deux fourneaux allumés pour la cuisson des faïences et revenait dire à Martial le degré de la chaleur.

Lorsque Martial avait terminé un vase, il l'élevait sur sa main et appelait son frère :

— Hé, petit, comment le trouves-tu ?

Si Fernand faisait une observation, Martial l'acceptait simplement et recommençait son ouvrage, comme si ce frère cadet eût été le maître de la maison.

Vers midi, Fernand s'écria :

— Je crois que j'aurai bien gagné mon déjeuner. Regarde !

Martial vint se planter devant l'ouvrage de son frère et l'admira.

— Tu es un grand artiste, dit-il.

Mais, en examinant de plus près la figure de l'amoureuse, il fronça les sourcils : il avait reconnu les traits de la jeune fille entrevue le matin dans le parc. Il n'en dit rien, cependant ; et les deux frères se rendirent dans leur coquette salle à manger située sur le jardin. — Les frères Desroches avaient une servante ; mais c'était le vieil ouvrier Simon qui les servait à table : une ancienne habitude.

— J'ignorais que Mme Carteret eût une fille, dit Fernand en s'asseyant.

Martial et Simon échangèrent un regard d'inquiétude ; puis Martial répliqua, affectant un ton d'indifférence :

— Ah ! tu songes à cette jeune fille que nous avons aperçue ce matin ?... Ce n'est pas la fille, c'est la nièce de Mme Carteret.

— Je puis me tromper facilement, dit Fernand avec un sourire : tu ne m'as jamais beaucoup renseigné sur la famille de nos puissants voisins...

En entendant cette phrase, prononcée d'un petit ton de reproche, Martial pâlit un peu ; mais il répondit sans se troubler :

— C'est vrai, je ne parle jamais des Carteret ; je respecte en cela la volonté de notre pauvre père, dont ces Carteret ont causé la ruine et la mort prématurée...

— Ah ! frère, pardonne-moi, si je t'ai

moindre peine ! s'écria Fernand en tendant la main à Martial.

— Cher petit, dit Martial avec mélancolie, tu ne sais ce que je sais, tu n'as pas vu souffrir notre pauvre père : tu avais à peine dix ans quand il est mort...

— Et c'est toi qui m'as servi de père et de mère, prononça câlinement le frère cadet. Oh ! je sais cela...

— Je n'ai jamais voulu, jusqu'ici, t'attrister par de mauvais souvenirs, ni te mettre une rancune au cœur, continua Martial ; mais maintenant que te voilà définitivement établi avec moi, dans la fabrique de notre père, mieux vaut que je te raconte ses malheureuses années que tu n'as pas connues ; tu comprendras alors pourquoi je n'aime pas à parler de la famille Carteret.

Martial, devenu très grave, poursuivit, après un silence :

— Lorsque M. Carteret s'établit à la Celle-Saint-Cloud et acheta la Chesnaye, notre père possédait déjà l'emplacement enclavé dans le parc de la villa : c'était sa seule fortune. Jean Carteret et notre père formaient une antithèse vivante. Carteret représentait l'industrie, notre père représentait l'art. — Carteret, une fois possesseur de cette belle propriété, voulut acheter l'emplacement de notre père, afin que rien ne détruisît l'harmonie de son parc... comme dans la fable du financier et du savetier. Au grand étonnement de Carteret, notre père refusa : il aimait sa maison et ses fourneaux, qu'il avait construits lui-même. L'industriel ne se tint pas pour battu : il offrit un prix plus élevé à notre père, et même une situation sérieuse dans sa grande manufacture, qui se dresse de l'autre côté de la villa. Notre père préférait à tout son indépendance : il refusa encore. Cette résistance exaspéra Carteret, devant qui tout le monde pliait dans le pays. Une vie de tracasseries commença dès lors pour nos pauvres parents. Sans s'occuper de politique, notre père ne cachait pas ses opinions républicaines : il fut aisé au tout-puissant Carteret de susciter mille ennuis à son gênant voisin. Après divers procès de mitoyenneté, où il perdit son temps et son argent, notre père vit augmenter sa patente et ses impôts dans des proportions moules ; puis, sans aucune raison, la Commission des beaux-arts cessa d'acheter les admirables objets qu'il envoyait aux expositions. Il chercha de nouveaux acheteurs ; mais Carteret ne perdant pas une occasion de le déprécier, la ruine, peu à peu, s'appesantit sur nous. Notre mère mourut, épuisée par le travail et les privations au commencement de la guerre de 1870. Ce fut pour nous, hélas ! une année terrible : on avait dû t'envoyer à des parents éloignés dans le Midi. Nous vîmes notre pauvre maison saccagée, comme celle des Carteret d'ailleurs ; enfin, notre père traîna encore deux ans et mourut, désespéré de nous laisser une situation aussi désastreuse. Tu étais au lycée ; moi, j'avais dix-huit ans : on m'émancipa. M. Carteret prenant alors à la charge ; il croyait obtenir facilement d'un orphelin sans ressources ce qu'il n'avait pu arracher au père...

Je refusai énergiquement d'aliéner cette fabrique qui formait mon seul espoir pour l'élever... Carteret conçut une violente haine contre moi ; je fus l'objet de nouvelles tracasseries... Puis notre père fut absorbé par la grande exposition et ses affaires ; peut-être aussi eut-il honte de poursuivre deux enfants d'une haine sans motif avouable ? Et, dans les dernières années de sa vie, il ne s'occupait plus de nous. — Il est mort en 1878, et sa veuve, Mme Carteret, dirige fort remarquablement son exploitation. Elle ne nous aime naturellement pas et affecte, paraît-il, de ne pas nous connaître, quand on lui parle de la petite fabrique enclavée dans son parc. Nous devons donc nous imaginer, de notre côté, que la villa de la Chesnaye et ses habitants n'existent pas. Généralement aucun d'eux ne vient dans la partie du parc qui touche à notre fabrique ; jamais leur jardinier n'y travaille... C'est un coin abandonné, et j'ai été fort étonné, ce matin, d'y voir la nièce de Mme Carteret. — Maintenant, frère, tu sais pourquoi nous ne pouvons pas aimer cette famille et pourquoi je ne t'en ai jamais parlé.

Lorsque Martial eut achevé son récit, Fernand se jeta dans ses bras avec le plus gracieux élan de tendresse ; il venait de comprendre, plus vivement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, ce qu'il devait de reconnaissance à ce frère aîné. Et il devinait ce que Martial ne disait pas, c'est que Jean Carteret avait été désarmé lorsqu'il avait vu les soins touchants dont le frère cadet avait été entouré par le frère aîné. Au lendemain de la mort de son père, Martial Desroches s'était, en effet, passionnément adonné au travail pour pouvoir terminer l'éducation de son frère. Il avait relevé la fabrique, payé les dettes de son père ; et, lorsque Fernand eut terminé ses études au lycée de Versailles, il l'avait installé à Paris dans un coquet logement, pour lui faire suivre les cours des beaux-arts, où d'ailleurs Fernand progressait rapidement.

Pendant toute leur jeunesse, ils n'avaient eu qu'un seul ami, Daniel de Chantauvert, un ancien camarade de classe de Martial, aimable et gai compagnon, qui se chargeait de surveiller Fernand à Paris, — surveillance qui consistait à mettre les plaisirs en commun. Mais ce Daniel de Chantauvert ayant commis, malgré les conseils de Martial, des folies un peu trop grosses, sa famille l'avait forcé à s'expatrier : il était allé chercher fortune au Brésil. Les deux frères étaient demeurés seuls, vivant dans une solitude et une union absolues, sans trouver aucune monotonie à leur existence.

Depuis que Fernand s'était installé à la Celle-Saint-Cloud, leur bonheur était complet.

Quand, cet après-midi, les deux frères se remirent au travail, Martial examina plusieurs fois à la dérobée le visage habituellement si serein de Fernand. Il devina bien vite, en voyant ses yeux soudainement plombés, ses lèvres crispées, son front plissé, qu'une préoccupation ardente troublait son esprit. Le soir, au moment où il faisait sa ronde habituelle dans les ateliers, il aperçut son frère qui, de sa fenêtre, examinait attentivement le parc et la villa. Cette nuit-là, le frère aîné dormit très peu. Il était inquiet et il avait honte de son inquiétude. Pourquoi, sur un simple soupçon, s'imaginer que leur bonheur si calme était en danger ?...

Le lendemain, sous prétexte de diriger la réparation, Fernand monta le premier sur le fourneau, et il regarda encore le parc avec des yeux si brillants de désir que Martial n'hésita plus. Et, tout angoissé, il murmura, oh ! bien au fond de lui-même :

— Espère-t-il donc qu'*elle* reviendra ?...

II

UN BEAU PARTI

Cinq mois environ après cet incident, Mme Carteret se trouvait seule dans le salon de la Chesnaye, lorsque son valet de pied lui remit la carte de Martial Desroches. Elle eut à peine lu ce nom qu'elle se leva brusquement :

— Répondez que je n'y suis pas !

Et elle demeura debout, les yeux fixés sur la porte d'entrée, tout agitée d'un tremblement nerveux.

Le domestique revint aussitôt et remit à sa maîtresse une nouvelle carte où étaient écrits ces mots :

MARTIAL DESROCHES

« Présente ses compliments respectueux à ma« dame Carteret et la supplie de vouloir bien lui « accorder une entrevue. »

— Que se passe-t-il donc ? murmura Mme Carteret.

Après avoir un peu hésité, elle donna l'ordre d'introduire Martial. Et Martial se présenta, très dignement, vers cette femme dont, cinq mois auparavant, il affirmait ne pas vouloir connaître l'existence.

Mme Carteret était une femme assez grande, à la taille encore élégante ; son visage, encadré de cheveux blancs, était très beau, ses yeux noirs toujours brillants. Elle contemplait Martial avec étonnement : elle s'était imaginé, un instant, que son jeune voisin, ayant besoin d'argent, venait enfin s'humilier devant elle et consentir de lui-même à ce qu'il avait toujours refusé d'accepter. Mais l'attitude de Martial n'était pas celle d'un homme qui implore. Il s'agissait donc d'autre chose, et de quelque chose de grave, évidemment...

— Quel est le but de votre démarche, monsieur ? demanda-t-elle avec hauteur. Je vous avoue franchement que je ne me serais jamais attendue à vous voir ici.

— C'est que j'ai absolument besoin de vous parler, madame.

Puis il demeura silencieux jusqu'au moment où Mme Carteret daigna lui montrer une chaise.

— Je vous écoute, monsieur.

— Madame, votre accueil me prouve que vous êtes toujours disposée à me traiter en ennemi. J'ai cependant besoin que vous m'écoutiez avec bienveillance. Et, en franchissant le seuil de cette maison, j'ai résolu d'oublier tout ce que mon père a souffert par vous...

— Monsieur !... s'écria violemment Mme Carteret.

Martial l'arrêta d'un geste.

— Je reconnais qu'il eut ses torts...

Il faisait cette concession parce qu'il voulait être écouté jusqu'au bout. Il continua :

— Tout cela doit être oublié aujourd'hui. Votre mari eut les siens ; vous êtes trop juste pour ne pas le reconnaître aussi. Ils sont morts tous les deux. Vous gardez pieusement le souvenir de votre époux ; je garde aussi pieusement celui de mon père. Il ne s'agit plus d'eux.

Malgré sa vieille haine, Mme Carteret se sentait impressionnée par la noblesse des paroles de Martial.

Il put continuer, sans être interrompu :

— Je viens vous demander de faire un grand sacrifice ; j'en fais un aussi grand... plus grand peut-être !

Sa voix se troubla quand il dit ces derniers mots ; mais il se remit.

— J'ai un frère, madame, un frère que j'ai élevé... que j'aime comme s'il était mon enfant ; vous l'avez vu plus d'une fois, cet été, sur votre chemin, quand vous vous promeniez dans la forêt, et aussi lorsque vous êtes allée passer quelques semaines à Sainte-Adresse. Vous savez donc qu'il est beau, comme la mère la plus ambitieuse rêve d'avoir son fils beau ; ce que vous ne savez pas, c'est qu'il est bon, doux, généreux, plein des qualités les plus nobles, si digne enfin d'être aimé que je n'ai eu aucun mérite à me consacrer à lui. — Vous avez une nièce, Mlle Isabelle Fléchier, qui est la plus divine créature que puisse aimer un homme. Elle est belle aussi, et son cœur est un trésor des plus délicates tendresses. Elle entoure des soins les plus exquis son père, ce malheureux rêveur qui serait tombé dans la misère, si vous ne l'aviez arraché à l'existence épouvantable qui attend presque tous les inventeurs... Vous voyez, madame, que je sais ce que vous avez fait pour votre frère... Une grande part des qualités de Mlle Isabelle vous revient, puisque c'est vous qui l'avez élevée ; elle vous en a certes récompensée par son affection et son dévouement...

Martial fit alors une légère pause ; puis il prononça gravement :

— J'ai l'honneur de vous demander la main de votre nièce, Mlle Isabelle Fléchier, pour mon frère, Fernand Desroches.

Mme Carteret se leva aussitôt et, très ironique :

— Rentrez chez vous, monsieur : une demande aussi insensée n'a pas besoin de réponse.

— Madame, s'écria Martial d'une voix poignante, je n'ai pas tout dit ; j'avais cru que vous devineriez que ces enfants s'aimaient...

— Ma nièce aime votre frère ?... Vous êtes fou, monsieur !

— Ils s'aiment follement, ils s'aiment à ne reculer devant rien pour être l'un à l'autre... Vous vous demandez comment cela a pu se faire ? Je vais vous dire : cette partie de votre parc, où vous n'allez jamais... ce coin que vous avez pour ainsi dire condamné, c'est là seulement que votre nièce trouvait les plantes et les fleurs sauvages que vous préférez... Tenez, votre jardinière en est pleine ; Isabelle les a cueillies ce matin : on ne trouve plus de fleurs dans les bois, il y en a encore dans ce coin abandonné... Elle était venue là, un jour, ne songeant qu'à vous, la pauvre enfant ; elle a vu mon frère... Et leur histoire est renfermée dans ces seuls mots : ils se sont aimés !

Le visage de Mme Carteret avait pris une rigidité effrayante. Elle sonna le valet de pied et dit :

— Mlle Isabelle doit se trouver en ce moment chez son père. Prévenez-la que je l'attends ici.

Au bout d'un instant, Isabelle, blanche comme un lis, pénétrait dans le salon. Son regard se dirigea aussitôt vers Martial avec une telle expression d'amitié, que Mme Carteret comprit que tout était vrai.

— Ma nièce, dit-elle avec le plus grand calme, tu dois deviner le but de la démarche de M. Desroches ?

— Oui, ma tante, répondit Isabelle en tremblant

mais sans baisser les yeux ; c'est moi qui ai prié M. Martial de vous parler en mon nom.

— Tu n'as pas besoin de mon consentement pour te marier

— Devant la loi je n'aurais pas besoin de votre consentement ; mais la reconnaissance que je vous ai vouée m'interdit de me marier si vous vous y opposez. Je ne veux pas devoir mon bonheur à mes droits, mais à votre affection.

— Et si je m'opposais à ce mariage ?

— J'attendrais.

— Et si je désirais, pour toi, un autre mariage ?

— Je le refuserais.

— Tu aimes donc bien cet homme ?

— Plus que ma vie.

— Et depuis quand l'aimes-tu ?

— Depuis que je l'ai vu.

Mme Carteret connaissait assez sa nièce pour savoir qu'elle ne changerait jamais. Elle tomba sur un fauteuil et, le visage dans les mains, demeura longtemps silencieuse, examinant avec passion mais aussi avec justice, la situation imprévue qui se présentait. Malgré l'indifférence qu'elle affectait à leur égard, elle avait suivi les frères Desroches depuis la mort de leur père. Elle les détestait, mais elle était forcée de les estimer. L'amour de sa nièce lui causait la plus vive peine ; mais si elle s'opposait à ce mariage, aurait-elle la vieillesse heureuse et entourée qu'elle avait rêvée, avec les enfants d'Isabelle pour petits-enfants ?... Si Jean Carteret avait vécu, peut-être eût-il pardonné...

— Voici ma décision, dit-elle en se redressant avec beaucoup de dignité. — Vous avez sans doute cru, monsieur, que parce que Mlle Fléchier est ma nièce, elle aurait une belle dot et plus tard ma fortune ? Détrompez-vous ! Si ma nièce avait épousé le mari que je lui destinais, je lui aurais donné un million de dot, et, à ma mort, elle aurait eu la moitié de ma fortune, l'autre moitié appartenant pour ainsi dire de droit, à mon neveu, M. Didier de Bourgvieux, fils de la sœur de mon mari,,,

— J'aimerai mieux ma sœur pauvre que riche, dit simplement Martial.

— Je suis forcée de vous demander si votre frère a une situation qui lui permette de nourrir une femme et des enfants.

— Oh ! mon frère restera seul maître de notre petite fabrique... Elle suffisait aux besoins de deux jeunes gens, elle suffira aux besoins d'un jeune ménage.

— Mon frère, je ne veux pas que vous nous quittiez ! s'écria Isabelle en lui tendant la main.

— Mais, monsieur, c'est impossible ! dit Mme Carteret très émue.

En elle-même, elle pensait : « Oh ! le brave cœur ! » Et elle interrogea, un peu inquiète :

— Et votre frère consent ?...

— Mon frère ignore ma décision, madame, décision qui est d'ailleurs irrévocable ; et il devra l'ignorer jusqu'au jour de son mariage.

— Mais, monsieur, vous trouverez bientôt une autre situation... au moins aussi belle... dans le pays peut-être ?...

La générosité de Martial avait entièrement désarmé Mme Carteret.

— Merci, madame. Mes dispositions sont prises. J'avais deviné qu'en faisant appel à votre générosité, j'obtiendrais votre consentement au mariage de ces enfants... J'étais décidé à partir ; je vais rejoindre au Brésil un de mes amis, dont vous connaissez d'ailleurs intimement la famille, M. Daniel de Chantauvert. Je compte sur vous, Isabelle pour forcer mon frère à s'incliner devant ma volonté... Je ne l'ai jamais quitté, mais votre amour me remplacera auprès de lui... Je sais qu'il sera heureux... Et vous, Isabelle, ne refusez pas ce que je vous offre avec tant de joie ; je vous aime comme si vous aviez toujours été ma sœur ! Je vous donne ce que j'ai ; acceptez-le ! Deux amoureux doivent vivre seuls.

Isabelle était profondément émue ; elle ne se figurait pas aussi tendre et aussi dévoué ce grand frère qui jusqu'alors lui en avait un peu imposé. Mme Carteret était aussi touchée que sa nièce. Elle tendit gracieusement la main à Martial et dit :

— Au revoir, monsieur, nous reparlerons de toutes ces choses. — Je n'exige plus qu'un mois de patience, un mois pendant lequel, mademoiselle, vous n'irez plus seule me chercher des bouquets dans le parc... Je veux que ces enfants réfléchissent un mois sans se voir... Vous me répondez de l'obéissance de votre frère ?

— Madame, je vous engage ma parole.

Et Martial se retira, après avoir baisé la main d'Isabelle.

La jeune fille se jeta alors aux genoux de sa tante :

— Oh ! ma bonne mère, merci !... Vous aimerez Fernand.

— Peut-être ! dit Mme Carteret en se dégageant doucement. Allons ! rentrez dans votre chambre et ne sortez plus sans moi... Vous m'avez fait beaucoup de peine, mademoiselle.

Une fois seule, Mme Carteret réfléchit longuement à ce qui venait de se passer.

— Qui m'eût dit, ce matin, que je consentirais à un tel mariage ?... Ce garçon-là a fait sur moi une étrange impression... Ce dévouement, cette noblesse de sentiments... Eu pourquoi part-il ?...

On vint lui dire que Fernand Desroches demandait à être reçu par elle pour la remercier.

— Dans un mois ! répondit-elle.

Au bout d'un mois, les deux frères se présentèrent à la Chesnaye et furent reçus. Mme Carteret accueillit correctement Fernand et l'appela « son neveu ». M. Fléchier eut à peine le temps de faire connaissance avec le fiancé de sa fille ; il était très absorbé par la recherche d'un vernis nouveau pour les faïences ; et forcé de retourner à son laboratoire, il ne demeura que quelques minutes au salon.

Les bans furent publiés la semaine suivante, et on arriva à la veille du mariage sans que Fernand prêtât la moindre attention aux préparatifs que faisait son frère. Isabelle appartenant au septième arrondissement, le mariage devait avoir lieu à Paris. Mme Carteret déclara aux deux frères qu'elle se chargeait de tous les détails de la cérémonie et que la fête aurait lieu dans son hôtel du boulevard des Invalides.

Ce fut seulement la veille du mariage que Martial annonça, oh ! bien tranquillement, son départ à son frère, au moment où l'on allait signer le contrat. Cette nouvelle bouleversa Fernand ; mais il ne put s'opposer à la donation que lui faisait Martial : les actes notariés étaient déjà prêts. Après la signature du contrat, Martial ne laissa pas à son frère le temps de protester ; il le prit dans ses bras et lui parla avec une exquise douceur :

— Mon chéri, pas un mot, je t'en prie ! Je pars,

parce que je dois partir. Il y a deux chambres seulement à la maison, une pour vous, une pour vos enfants. Vous serez heureux. Je suis l'aîné, j'ai le droit de commander... Je te donne une femme adorable.. Que jamais elle ne souffre par toi !... et je serai heureux !

III

LE MARIAGE

Tout semblait donc sourire au bonheur d'Isabelle et de Fernand lorsque le jour de leur mariage se leva. Mme Carteret avait magnifiquement orné son hôtel et commandé une belle cérémonie : elle voulait marier dignement sa nièce.

D'accord avec Martial, elle n'avait cependant invité que quelques amis. Le premier témoin d'Isabelle était M. Guillaume Lardinois, gros négociant, ancien ami de M. Carteret. Ce Lardinois avait épousé, il y avait de cela une dizaine d'années, la mère de Daniel de Chantauvert. Il avait lui-même une fille, née d'un premier mariage, Adrienne Lardinois, qui était la seule amie d'Isabelle et qui lui servait naturellement de demoiselle d'honneur. Comme M. Lardinois détestait son beau-fils Daniel, — c'est lui qui l'avait forcé à s'expatrier, — il ne pouvait aimer les frères Desroches qui étaient les amis de ce beau-fils. Il avait donc désapprouvé le mariage et déclaré que « ça tournerait mal ». — Le second témoin d'Isabelle était le neveu de Mme Carteret, M. Didier de Bourgvieux, jeune homme très élégant, qui voyageait au moment où le mariage d'Isabelle s'était décidé, et que sa tante avait rappelé subitement, trois jours seulement avant la cérémonie. Il était orphelin, n'avait aucune fortune et vivait de la pension que lui faisait très généreusement Mme Carteret. Les témoins de Fernand étaient son frère et le vieux Simon qui ne se possédait pas de joie.

A part Simon, qui, prétextant ses vieilles habitudes de simplicité, avait tenu à rentrer à la Celle-Saint-Cloud après le déjeuner, toutes ces personnes se trouvèrent réunies le soir dans l'hôtel de Mme Carteret, avec les anciens amis de son mari et ceux des frères Desroches. Une trentaine de convives environ. En attendant le dîner, des groupes s'étaient formés dans le salon et dans la serre.

M. Lardinois et Didier de Bourgvieux marchaient lentement à travers la serre, en fumant leur cigare. Lardinois pour des raisons que personne ne connaissait, honorait Didier d'une amitié particulière. — Ils se promenaient ainsi depuis longtemps sans parler, lorsque tout à coup ils se trouvèrent seuls. Le commerçant frappa alors sur l'épaule du jeune homme.

— Eh bien, Didier, voilà une belle affaire pour vous !

— Quelle affaire ? répliqua le jeune homme d'une petite voix nette et mordante.

« Je ne comprends pas, répondit Didier, très calme.

— Petit malin ! prononça le commerçant avec un gros sourire. Ignorerez-vous que votre tante a déclaré que votre cousine n'aurait rien d'elle, si elle épousait ce Desroches ?... Et elle ne lui a effectivement rien donné au contrat, vous le savez bien, sacrebleu !

— Papa Lardinois, permettez-moi de vous dire que votre perspicacité, tant vantée sur la place de Paris, est en défaut ; oh ! rudement en défaut !... Clara ne vous reconnaîtrait plus.

— Chut ! chut ! Imprudent ! Voulez-vous ne pas prononcer ce nom ici !

— Personne ne nous écoute, fit Didier en haussant les épaules. — Ainsi, vous avez cru cela, vous, que ma tante allait sérieusement déshériter Isabelle. Allons donc ! Elle a fait acheter très cher mille francs de rente au jeune...

— Diable !

— Comme ce n'est pas pour me les offrir, vous comprenez ?...

— Bigre ! mon garçon...

— Les deux frères ont joué un jeu admirable. J'ai confessé ma tante en arrivant. C'est une forte femme en affaires ; mais, en affaires de cœur, elle est aussi jeune qu'une pensionnaire : elle n'a pas deviné que ce départ de l'aîné n'était qu'une ruse pour l'attendrir... Il prétend qu'il s'en va en Amérique rejoindre votre beau-fils, M. Daniel de Chantauvert.

— Jolie association !

— Mais il s'empresse de revenir pour partager les millions...

— Les millions !

— Dame ! ça va commencer avec le petit titre de rente. Un joli lendemain de noces pour M. Fernand Desroches ! Mais cela n'est rien. Vous verrez Mme Carteret quand elle deviendra grand'tante ; les autres seront assez malins pour la faire appeler grand'mère par les mioches... Et croyez-vous que lesdits mioches seront élevés au bout du parc, dans la petite fabrique de faïences... plus ou moins artistiques ?...

— Mais alors, il aurait fallu l'empêcher, ce mariage ! s'écria le commerçant stupéfié.

— Parbleu ! — Seulement, j'ai pour principe qu'il faut accepter philosophiquement les faits accomplis. Si ma tante ne m'a rappelé qu'à la veille de ce mariage, c'est que sans doute elle y tenait. Je m'arrangerai donc pour vivre en bonne intelligence avec le jeune ménage...

— Votre philosophie m'étonne, mon petit Didier.

Puis, comme s'il avait voulu détourner la conversation Didier remarqua en riant :

— Tiens ! le frère aîné qui fait la cour à votre femme et à votre fille !

Les deux hommes se dirigèrent vers la porte de la serre et virent en effet Martial Desroches assis entre madame et Mlle Lardinois.

— Je devine, dit le commerçant : il prend leurs commissions pour mon garnement de beau-fils. Croiriez-vous que, si j'écoutais ces dames, je rappellerais immédiatement Daniel d'Amérique, pour le placer à la tête de mes affaires ?... Heureusement, je suis encore le maître chez moi... Mais regardez donc ma femme... Elle pleure, ma parole !

— Elle parle de son fils, évidemment.

— Moi, j'ai défendu qu'on prononçât son nom chez moi !

Pour faire pleurer cette mère, Martial lui avait dit simplement :

— Vous savez, madame, que je quitte ce soir Paris, pour aller rejoindre votre fils. De quel message me chargez-vous pour lui ?

Tout d'abord, Mme Lardinois était demeurée muette : elle contemplait avec envie cet homme qui allait voir son fils, un fils chéri qui lui était refusé à elle, sa mère !

— Ah ! monsieur, murmura-t-elle enfin, vous lui

direz surtout que je l'aime, que nous l'aimons toujours...

— Vous direz aussi cela en mon nom ! prononça énergiquement Adrienne Lardinois. Je veux qu'il sache que je l'aime toujours profondément et que mon cœur désapprouve la rigueur de mon père à son égard.

— Puisque vous êtes son ami, continua Mme Lardinois, vous savez comment mon fils est parti, chassé par mon mari ; mais vous ignorez que la colère de M. Lardinois contre mon pauvre enfant s'a fait qu'augmenter depuis son départ. Tout ce que nous avons essayé pour le fléchir a été inutile. Et maintenant, nous nous soumettons à toutes ses volontés, dans l'espoir de vaincre son irritation, une irritation sourde, continuelle, qui éclate à tout propos... Tenez, au sujet du mariage de votre frère, il s'est follement emporté contre Daniel, et même contre vous deux parce que vous êtes ses amis... Il ne veut plus le revoir, jamais... Daniel a eu des torts, c'est trop vrai ; il a commis de grosses folies ; mais des fautes de jeunesse, ne doit-on pas les pardonner toujours ?... Daniel est si bon, si généreux !

— Moi, déclara Adrienne d'un petit air décidé, j'ai mis dans ma tête que je réconcilierai papa avec lui... Et quand j'ai quelque chose dans la tête... !

Elle avait dit cela d'un air si mutin, que Martial et Mme Lardinois sourirent.

— Qu'il sache bien surtout, ajouta-t-elle, que j'aime ma belle-mère comme si elle était ma mère.

— Et cela est si rare, dit Mme Lardinois, que je crois parfois que tu as l'âme d'un ange. — Mon fils vous attend ? demanda-t-elle à Martial.

— Sans doute, madame, quoiqu'il n'ait pas encore répondu à la lettre qui lui annonçait mon départ.

Il parlait avec le plus grand calme ; et on eût cru, en l'écoutant, que ce départ était une chose toute naturelle.

— Je répéterai à Daniel vos bonnes paroles et, cela lui donnera des forces nouvelles pour conquérir la fortune, ce qui sera, je pense, le meilleur moyen d'apaiser M. Lardinois.

La mère de Daniel lui tendit les mains :

— Merci, monsieur !

On vint annoncer que le dîner était servi et on passa dans la salle à manger.

Le repas manqua un peu de gaieté. Il fut très ordonné, très solennel, — trop solennel, remarqua Adrienne.

— Si Daniel était ici, se disait-elle, nous nous amuserions sans doute un peu mieux.

Il n'y avait en effet aucun convive pour égayer la table. M. Lardinois était généralement joyeux, mais d'une joie un peu grosse, un peu trop gauloise, qu'il réprimait devant Mme Carteret : la veuve de l'industriel n'aimait pas ses plaisanteries. Didier, qui avait le facile esprit du boulevard, ne riait jamais devant sa tante : il avait besoin de passer à ses yeux pour un homme profond. Les autres convives étaient des gens braves, et la plupart examinaient les mariés comme des objets de curiosité. — Fernand et Isabelle rayonnaient de joie. Leur rêve, qui, si peu de mois auparavant, leur semblait une folie, était donc réalisé ! Mais quand ils regardaient Martial, un voile de tristesse s'étendait sur leur visage. Ils ne comprenaient rien à son départ, surtout à ce départ subit, le soir même de leur mariage. Ils avaient vainement essayé, le matin, de le faire revenir sur sa décision : il avait affirmé que Daniel de Chantauvert devait l'attendre, que son passage était retenu sur le paquebot...

A la fin du repas, Didier porta un toast à sa cousine, de la façon la plus affectueuse. Martial et Fernand répondirent. Puis on se dispersa de nouveau dans les salons.

Mme Carteret entraîna alors Martial dans son boudoir.

— Vous êtes donc absolument décidé à nous quitter ?

— Oui, madame. Formellement.

— Si je vous demandais de rester, pourtant ?... Remettez-vous-en à moi, vous auriez bientôt une situation superbe...

— Madame, n'insistez pas, je vous en supplie. Je vous confie mon frère... et je pars.. Je dois partir !

— Soit !... Vous avez donc un motif secret ?

Martial ne répondit pas.

— Partez donc ! Je n'insiste plus ; je respecte votre secret. Je tiens seulement à vous dire que votre frère ne manquera jamais de rien... Votre désintéressement a fléchi ma rancune. Dès demain, ma nièce aura douze mille livres de rente... Maintenant, adieu ! Et, quand les raisons qui vous font partir n'existeront plus, souvenez-vous que ma maison sera toujours pour vous une maison amie.

— Merci, madame ! Soyez certaine que nous ne serons pas des ingrats.

Elle prit le bras du jeune homme pour rentrer dans les salons ; et ce fut ainsi que Martial dit adieu à tous les invités. — Au moment où ils sortaient du boudoir, ils rencontrèrent tout de suite Didier et Lardinois. Lardinois serra correctement la main de Martial, mais ne dit pas un mot pour Daniel de Chantauvert. Didier l'embrassa avec les plus vives démonstrations d'amitié. Puis madame Carteret et Martial s'éloignèrent.

— Eh bien ! fit Didier, lorsqu'il fut seul avec Lardinois, avez-vous entendu ?

Car ils avaient surpris la conversation de Martial et de Mme Carteret.

— Mon cher Didier, déclara le commerçant, m'est avis que votre succession court de gros dangers.

Cependant Martial avait déjà pris congé de tous les invités. Il se dirigeait vers la porte, accompagné de Fernand, d'Isabelle et de Mme Carteret. Ils sortirent, et, quelques instants après, la tante et la nièce revenaient. Elles avaient laissé les deux frères ensemble, pour leur dernière minute.

Cinq minutes environ s'écoulèrent dans un grand silence.

Puis, tout à coup, on entendit à la fois un grand cri et le roulement de la voiture qui emportait Martial.

— Fernand a crié, dit Isabelle, j'ai reconnu sa voix !

Presque aussitôt, la porte s'ouvrait et Fernand paraissait, le visage tout ensanglanté. Il s'avança en chancelant vers sa femme, tomba à ses pieds en fixant sur elle un regard plein d'amour ; et, d'une voix éteinte, il balbutia :

— Chère Isabelle !... Martial !...

Puis il ferma les yeux.

Il était m...

IV

LE DIAMANT NOIR

Un frisson d'épouvante passa sur tous les assistants. Isabelle, debout, immobile, fixait des yeux hagards sur le cadavre de Fernand, se demandant si elle n'était pas victime d'une hallucination. Puis elle se baissa prit Fernand dans ses bras et lui parla :

— Mon bien-aimé... Mon Dieu... Tout ce sang... Mais c'est à devenir folle...

Le cadavre, qu'elle avait un peu soulevé, s'échappa de ses bras et retomba... On vit alors la robe blanche d'Isabelle toute tachée de sang, et on se précipita vers elle. Son père et Mme Carteret essayèrent de l'entraîner ; mais elle résistait. Agenouillée devant Fernand, elle lui parlait encore, lui disant les plus tendres paroles ; Mme Carteret pleurait en balbutiant :

— Ah ! pourquoi ai-je cédé ?... Pourquoi ai-je permis ce mariage ?

Didier se penchait sur Fernand et lui tâtait la main.

— Le malheureux ! dit-il, il se refroidit déjà... Le cœur ne bat plus...

Il tâtait aussi la poitrine. Il conservait seul son calme au milieu de l'émoi général. Il ajouta :

— Il n'est blessé qu'à la tête.

Ce mot « blessé » glaça tous ceux qui l'écoutaient. Fernand avait donc été frappé ?...

Cependant Mme Carteret et M. Fléchier étaient parvenus à relever Isabelle et l'entraînaient doucement vers le boudoir. Quand ils y arrivèrent, la jeune femme éclata en sanglots ; sa tante la prit sur ses genoux. Elle cherchait des paroles de consolation et ne trouvait que :

— Ma chérie... ma fille...

Le père Fléchier, à genoux devant Isabelle, murmurait :

— Ma fille... ma chérie..

Et Isabelle, au milieu de ses hoquets, balbutiait :

— On me l'a tué... J'étais trop heureuse... On me l'a tué...

Les invités étaient demeurés dans le salon autour du cadavre de Fernand. Le sang faisait une grosse tache qui s'arrondissait sur le tapis. Tout le visage était maculé ; le côté droit de la tête semblait comme écrasé. M. Lardinois, après un moment d'hésitation, s'était décidé à venir l'examiner aussi. Il dit avec sa plus solennelle bêtise :

— Selon moi, il faut prévenir la police. Ou je me trompe fort, ou c'est un assassinat.

Les domestiques arrivaient dans le salon. Didier leur demanda brusquement :

— Avez-vous vu ou entendu quelque chose de spécial ?

— Rien, monsieur répondit le maître d'hôtel, si ce n'est ce cri... Nous prenions notre repas au sous-sol, quand nous l'avons entendu...

— Et vous, demanda Didier au valet de pied ; n'est-ce pas vous qui êtes allé chercher un fiacre pour le frère du marié ?

— Oui, monsieur, dit le valet de pied en s'avançant. Le fiacre était là... Madame et Mademoiselle sont venues jusqu'au bord du perron, où elles ont dit adieu au frère de M. Fernand... Moi, je suivais ces messieurs dans le jardin... j'avais ouvert la porte de la grille qui donne sur le boulevard... Alors, M. Fernand m'a dit de rentrer, et il a ajouté qu'il fermerait lui-même la grille... J'ai pensé que les deux frères n'avaient pas besoin qu'on écoutât leurs adieux... Et je suis revenu à la cuisine pour dîner avec les autres...

— Vous avez eu tort, dit sévèrement Didier : c'est à ce moment même que le crime a été commis, et, si vous étiez resté à votre poste, sans doute n'eût-il pas eu lieu. — Vous, dit-il au maître d'hôtel allez immédiatement prévenir le poste de police.

Puis, interrogeant encore le valet :

— Vous avez assez vu le frère de ce malheureux pour le reconnaître ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, sautez dans une voiture, faites-vous mener à la gare Saint-Lazare ; et peut-être arriverez-vous à temps pour retrouver M. Martial Desroches... en admettant qu'il parte réellement ce soir pour le Havre ?...

— Bien, monsieur.

— Trop tard, dit M. Lardinois : il est onze heures, le train part à onze heures dix ; il faut plus de dix minutes pour aller à la gare...

— Soit, dit Didier, mais alors... vous retrouverez sans doute son cocher... Le reconnaîtriez-vous ?

— Peut-être bien, monsieur.

— Vous nous l'amèneriez. Allez vite.

— Vous opérez comme un vrai juge d'instruction, dit M. Lardinois.

— Je fais de mon mieux, répliqua modestement Didier.

Il se dirigea alors vers le boudoir, causa à voix basse avec sa tante et revint dire aux invités que Mme Carteret le chargeait de leur adresser ses adieux. Les invités se retirèrent doucement ; ils s'arrêtaient tous un peu devant le cadavre, puis jetaient un coup d'œil vers le boudoir où Isabelle était toujours étendue sur les genoux de sa tante. Les Lardinois restèrent les derniers. Mme Lardinois et Adrienne pénétrèrent dans le boudoir et laissèrent M. Lardinois avec Didier. Le négociant dit alors cyniquement à l'oreille de son jeune ami :

— Votre tante n'est pas encore près de devenir grand'mère... hein !

— Taisez-vous ! répliqua Didier avec beaucoup de dignité. Vous ne respectez donc rien ?

Le commerçant s'éloigna en haussant les épaules ; et il prit le bras de sa femme qui sortait du boudoir.

Quand il n'y eut plus que Didier dans le salon, Isabelle se redressa et s'arracha des bras de sa tante.

— Où vas-tu, ma fille ? s'écria Mme Carteret.

— Tant que tout ce monde était là, dit Isabelle d'une voix rauque, je n'ai pas voulu donner ma douleur en spectacle ; mais, maintenant, je veux aller près de lui et le veiller.

Et malgré la résistance de sa tante et de son père, Isabelle revint au salon et s'agenouilla de nouveau devant le mort. Elle le contempla pendant quelques minutes, puis dit :

— Nous allons le porter sur *notre* lit. C'est là qu'il attendra...

— Ma cousine, s'écria Didier, permettez-moi de vous arrêter. Je comprends votre désespoir, je comprends la pensée délicate qui vous fait agir ; mais il ne suffit pas de pleurer et d'honorer ceux que nous avons aimés, il faut les venger !

— C'est vrai ! Il faut le venger ! prononça Isabelle avec un tel accent, que Mme Carteret tressaillit.

— Pour qu'il soit vengé, continua Didier, il faut

que la justice sache tout... Laissez donc le corps de Fernand ici... Et ne touchez à rien...

— Vous avez raison, balbutia Isabelle. Je vous remercie, Didier. Nous veillerons ici le corps de mon époux.

Peu d'instants après, le maître d'hôtel revenait avec le commissaire de police du quartier, qui s'était fait accompagner de quelques agents. C'est Didier qui les reçut.

— Je suis à votre disposition, monsieur, dit le gentilhomme au magistrat. Notre maître d'hôtel a déjà dû vous expliquer ?...

— Oui, monsieur. — Ce jeune homme aurait donc été frappé au moment où il venait d'accompagner son frère ?

— Monsieur, il nous est malheureusement impossible de vous renseigner exactement à cet égard, le seul homme qui aurait pu être témoin du crime ayant quitté son poste : c'est un valet de pied, que j'ai justement envoyé à la gare Saint-Lazare, dans l'espoir qu'il pourrait retrouver le frère de Fernand Desroches, ou tout au moins le cocher qui l'y a mené... Mais j'entends une voiture, c'est peut-être lui ?...

En effet, le valet de pied monta aussitôt dans le salon.

— Quand je suis arrivé à la gare, dit-il, le train du Havre était déjà parti. Et j'ai vainement cherché le cocher dans tout le quartier sans le trouver.

Le domestique s'adressait à Didier ; celui-ci désigna le magistrat.

— Répondez à monsieur, qui est le commissaire de police.

Le magistrat posa diverses questions au valet de pied qui répéta simplement ce qu'il avait déjà dit.

Après avoir interrogé les domestiques, le commissaire de police posa quelques questions à Isabelle et à Didier ; puis :

— A cette heure avancée de la nuit, déclara-t-il, il serait impossible de mener l'enquête plus loin. Le témoignage du frère aîné nous est indispensable. Vous devez savoir à quel hôtel il descendra en arrivant au Havre ?

Tous restèrent silencieux. Martial n'avait pas dit autre chose que ceci, c'est qu'il partait pour le Havre.

— Vous l'ignorez ?... Alors, on va prévenir la police du Havre qui retrouvera facilement M. Martial Desroches.

Et le commissaire se retira.

Un silence glacial tomba bientôt sur l'hôtel de Mme Carteret. Après avoir congédié les domestiques, Didier s'était rendu dans le grand salon et s'était assis auprès du lamentable groupe formé par Isabelle et Mme Carteret. Tous les lustres brûlaient encore, éclairant cette scène lugubre. Isabelle n'avait pas cessé de pleurer ; et par moments, elle murmurait le nom de Fernand. Vers trois heures du matin, Didier l'obligea à se lever.

— Vous devez vous reposer, lui dit-il affectueusement : vous avez besoin demain de toutes vos forces pour supporter les interrogatoires de la justice... Venez !

Elle se laissa emmener, mais pas plus loin que le boudoir. Là, Didier l'obligea à s'étendre, ainsi que Mme Carteret ; puis, aidé par M. Fléchier, il alla chercher des manteaux pour les couvrir. Bientôt, le bonhomme Fléchier s'assoupissait auprès de sa fille. Seul, Didier demeura debout, se promenant dans les salons, venant par moments contempler le cadavre : puis, examinant tour à tour les tapisseries, les meubles, les tableaux, l'argenterie de sa tante. Tout cela, il avait failli le perdre ; la mort si inattendue de Fernand le lui rendait. Il finit par s'envelopper dans sa pelisse et par s'étendre aussi sur un fauteuil, mais ne dormit pas.

Le matin, il réveillait sa tante et sa cousine de très bonne heure, et leur disait :

— Il faut changer de toilette. Le juge d'instruction viendra sans doute dans la matinée.

Isabelle eut un réveil épouvantable : elle voulut se précipiter au salon, mais Didier avait fermé la porte du boudoir. Il prit Isabelle dans ses bras et la porta plutôt qu'il ne la conduisit dans sa chambre.

— Mon cher Didier, lui dit sa tante, tu as été parfait hier. Je t'en suis bien reconnaissante.

— Ma tante, répondit-il avec cette gravité qui séduisait Mme Carteret, vous savez bien que ma vie est à vous.

Il parcourut ensuite l'hôtel, remonta dans le logement qu'il occupait au deuxième étage et procéda à une toilette minutieuse.

Quand le juge d'instruction, M. de Beaulieu, arriva, Didier, sa tante et sa cousine étaient redescendus au salon. Mme Carteret avait envoyé le bonhomme Fléchier à la Celle-Saint-Cloud pour porter quelques ordres.

Les premières constatations établirent que Fernand avait été frappé à l'entrée même du jardin. Le valet de pied, interrogé par M. de Beaulieu, indiqua l'emplacement où se trouvait le fiacre, un peu plus loin que la porte de la grille, « et le cocher tournant le dos à cette porte ». Il était donc probable que ce cocher n'avait rien vu. Au moment où les magistrats gravissaient le perron de l'hôtel, ils furent rejoints par M. Bernerel, le célèbre médecin légiste. Avant d'entrer dans le salon M. de Beaulieu le mit au courant des faits qu'il avait acquis à l'instruction, puis il dit :

— Maintenant, allons examiner ce malheureux.

En voyant les magistrats, Isabelle eut la force de dominer son émotion. Elle était vêtue de noir ; elle portait le deuil de son époux. Des saluts silencieux furent échangés ; puis tous ces hommes se penchèrent sur le cadavre. M. Bernerel en étudiait soigneusement la position ; M. de Beaulieu inscrivait des notes sur son carnet. Didier avait fait apporter une cuvette, une éponge et de l'eau. M. Bernerel demanda une table, sur laquelle il fit étendre le cadavre. Et le médecin commença, très doucement, le lavage de la figure. Quand le sang eut été enlevé et que le visage de Fernand parut, horriblement contracté et d'un blanc livide, Isabelle ne put retenir un cri de terreur. Sa tante essaya de l'éloigner, elle se raidit :

— Je veux voir !

Ensuite, M. Bernerel lava la plaie, une horrible plaie, presque tout un côté de la tête écrasé.

— Je me demande comment il n'est pas mort sur le coup, dit le médecin, et a pu revenir dans la maison...

Soudain, il eut un tressaillement.

— Voyez, dit-il à M. de Beaulieu.

Et il lui montrait un petit objet, très brillant, quoique de couleur sombre incrusté dans un os de la tempe. Le magistrat détacha lui-même ce petit objet et le regarda en se plaçant à contre-jour.

— Mais c'est une pierre précieuse ! s'écria-t-il.

Le médecin l'examina soigneusement à son tour.
— En effet, fit-il : un diamant noir !

V

LA LETTRE

En entendant ces mots, Isabelle se dressa comme folle et, d'une voix étranglée :

— Permettez-moi, messieurs... Ce diamant ?...

Le médecin lui tendit la pierre ; mais elle l'eut à peine vue qu'elle poussa une plainte lamentable, battit l'air de ses bras et tomba, évanouie. Tandis qu'on s'empressait autour d'elle, le juge d'instruction demanda à Didier :

— Pouvez-vous nous expliquer le motif du trouble de votre cousine ?

— Non, monsieur ; ceci me surprend autant que vous.

— Mme Desroches connaissait sans doute ce diamant ?

— C'est probable, dit le médecin ; et alors, son trouble s'expliquerait de la façon la plus naturelle.

Puis, il se tourna vers le cadavre ; et, montrant la plaie, il prononça lentement :

— Voyez : le coup a été porté un peu au-dessous de l'os dans lequel ce diamant s'était incrusté... L'assassin avait, sans doute, à son petit doigt, une bague à laquelle ce diamant était attaché. L'arme du crime devait être un couteau ou un poignard à lame courte, sans garde pour protéger la main... La main de l'assassin aura frappé sur cet os ; le diamant sera sorti du chaton de sa bague : et c'est ainsi qu'il s'est trouvé incrusté dans le visage... L'assassin a donc, pour ainsi dire, signé son crime.

Cependant Isabelle reprenait ses sens. Quand la jeune femme ouvrit les yeux, sa tante lui dit :

— Voyons ! ces émotions sont trop cruelles pour toi.

— Non ! ma tante, répliqua Isabelle, non, non, je dois être forte pour faire mon devoir !

Elle se dirigea vers la table où Fernand était étendu.

— Je dois le venger je ne faiblirai plus Quel qu'il soit, je punirai le misérable qui l'a frappé !

Puis s'adressant aux magistrats :

— Pardonnez-moi messieurs ; j'ai éprouvé tout à l'heure une si cruelle émotion que je n'ai pas pu rester maîtresse de moi... Laissez-moi regarder encore cette pierre maudite.

Le médecin mit de nouveau le diamant sous ses yeux. Elle demeura un moment silencieuse ; puis :

— Ce diamant, demanda-t-elle, était bien dans la blessure de mon...

Elle n'acheva pas, un sanglot arrêtait sa voix.

— Oui, madame.

— Ce diamant appartiendrait donc à... à... l'assassin ?

— Tout nous le fait supposer, madame.

Elle leva la main et affirma avec solennité :

— Je jure, sur mon amour, que j'ai vu un diamant absolument semblable à celui-ci au chaton d'une bague que portait... mon beau-frère Martial Desroches !

— C'est impossible ! s'écrièrent Didier et Mme Carteret.

— J'ai dit la vérité.

— Réfléchissez, madame, dit M. de Beaulieu ; votre accusation est si grave !...

— Je n'accuse pas, répliqua Isabelle, je dis ce que je sais. Il est possible que ceci cache un mystère... Mais souvenez-vous, donc ma tante ! Vous avez dû voir cette bague... Martial Desroches la portait toujours...

— C'est vrai, balbutia Mme Carteret, en regardant la pierre. Mais comment admettre une chose pareille ? Non, non... c'est de la folie !... On ne commet pas un crime sans motif... Martial Desroches adorait son frère...

— Oh ! comme je serais heureuse de m'être trompée ! Mais, hier encore, j'ai remarqué ce diamant à son doigt, quand il a signé sur le registre.

— Songe donc que c'est lui qui a préparé votre bonheur !

— Un bonheur dont il n'a pas voulu être témoin, puisqu'il nous a quittés hier... Pourquoi ?... Tu me dis de réfléchir ? Je réfléchis, et je me souviens... et j'ai peur de deviner une chose horrible... si horrible...

— La douleur te rend injuste, Isabelle... Tu oses parler ainsi de ce frère qui t'aimait tant ?

— Il m'aimait trop, peut-être... murmura Isabelle d'une voix sourde.

En ce moment, elle se souvenait de l'émotion que Martial éprouvait toujours en la voyant, de la chaleur de ses lèvres quand il l'embrassait ; hier encore, lorsqu'il l'avait serrée dans ses bras pour lui dire adieu, elle avait senti qu'il avait la fièvre ; et il lui avait jeté un tel regard qu'elle avait eu peur soudain.

Un assez long silence suivit les dernières paroles d'Isabelle. Le juge d'instruction attendait, espérant qu'elle allait faire de nouvelles révélations ; Mme Carteret s'était caché le visage dans les mains. Isabelle fixait ses yeux hagards sur la plaie de Fernand. Quant à Didier, il observait tout, sans qu'aucune émotion agitât son visage. Le bruit d'une discussion parvint alors aux oreilles des assistants.

— Je vous dis que je passerai ! criait une grosse voix.

Et un gardien de la paix répliquait :

— Mais, monsieur, c'est impossible ; il y a une descente de justice.

Didier reconnut la voix de M. Lardinois, il dit :

— C'est un de nos amis qui se trouvait ici hier.

— En ce cas, ordonna M. de Beaulieu, laissez passer.

M. Guillaume Lardinois s'avança, très essoufflé, et salua tout le monde d'un seul geste majestueux.

— J'ai forcé la consigne, dit-il, parce que j'avais quelque chose à vous remettre... Je pensais bien que la justice serait ici ce matin... Je ne sais si ce que je vous apporte vous sera utile ; mais il m'a semblé que cela pouvait vous aider à vous débrouiller au milieu de ce mystère... Monsieur le juge d'instruction, sans doute ? fit-il en s'inclinant devant M. de Beaulieu.

— Oui, monsieur. Parlez.

— Voici la chose. — Je m'appelle Guillaume Lardinois, négociant en draps, 122, rue Saint-Martin. J'ai épousé une veuve, Mme de Chantauvert, qui avait un fils... J'ai l'air de vous raconter là des choses étrangères au sujet ; mais vous allez voir comme tout cela se tient...

Il respira un peu ; il ne supportait facilement ni la fatigue ni les émotions. Puis il reprit :

— Ce fils étant sur le point de mal tourner, je m'en suis débarrassé, en l'expédiant en Amérique.

La jeunesse a besoin d'être rudement menée. Il était donc au Brésil depuis quelques années ; je ne sais trop ce qu'il y faisait, car il ne m'adressait pas ses confidences : il préférait correspondre avec les frères Desroches, dont il était l'ami ; il avait été, au lycée de Versailles, le condisciple de l'aîné, de Martial. — Or, ce matin, en ouvrant mon courrier, j'ai trouvé une lettre, expédiée de France à mon beau-fils, à Rio-de-Janeiro, *et que la poste de Rio-de-Janeiro retournait à mon beau-fils, à Paris.* J'en ai conclu que mon beau-fils avait quitté le Brésil et qu'il allait arriver chez moi un de ces quatre matins... Je lui prépare une de ces petites réceptions !... Mais là n'est pas la question... Je me suis dit seulement que, lorsqu'on a le bonheur de posséder un garnement de beau-fils comme le mien, on a bien le droit de mettre le nez dans sa correspondance, surtout au moment où il revient en France sans en avoir demandé la permission. J'ai donc ouvert la lettre, et l'ai eu à peine parcourue que j'ai pensé : « Voilà qui appartient à la justice ! » Car cette lettre a été écrite à mon beau-fils par le frère de Fernand Desroches. La voici !

M. de Beaulieu prit la lettre que lui tendait Lardinois. Elle était ainsi conçue :

« Mon cher Daniel,

« Tu vas bondir en lisant ces lignes ! — Il nous « arrive des choses insensées, si insensées que, de- « puis quelques mois, je crois vivre en un rêve. « Voici toutes les nouvelles en bloc. D'abord, nous « sommes réconciliés avec la famille Carteret. En « second lieu, Fernand épouse Mlle Isabelle Flé- « cher, nièce de Mme Carteret. Et, en troisième « lieu, je laisse notre petite fabrique à Fernand « et n'attends plus que le mariage de ces enfants « pour m'embarquer et aller te rejoindre. Et si tu « veux savoir par quel prodige tous ces miracles « ont été accomplis, je te répondrai ces seuls « mots : par l'amour !

« Je suis un mauvais narrateur, puisque j'ai « commencé par te dire les résultats avant les « causes, et peut-être ferais-je mieux de m'en tenir « là ; mais je n'ai pas le courage de garder mon « secret, il faut que je me confie à quelqu'un. Et « ce quelqu'un, qui serait-ce sinon toi ?

« Un matin, Fernand et moi, nous étions mon- « tés sur un de nos fours, pour examiner quelques « dégâts, lorsque Isabelle vint, au bout du parc, « cueillir un bouquet de fleurs sauvages. Elle ve- « nait ainsi, depuis longtemps, presque tous les « matins. Fernand la vit, ce jour-là, pour la pre- « mière fois ; moi, je la voyais depuis plus de deux « ans. Oui, depuis plus de deux ans, la pensée de « cette adorable jeune fille emplissait mon âme ; « et, comme la plupart des amoureux, je n'ai bien « compris que j'aimais que le jour où mon amour « a été en danger. J'aimais Isabelle et c'est Fer- « nand qui l'épouse. Voilà la seule cause de mon « départ. Et je vais à toi comme à un frère, pour « que tu m'aides à vaincre cette passion qui me « brûle... si du moins elle peut être vaincue ; car « il y a des moments où je crois que ma vie est à « jamais empoisonnée.

« Ah ! Daniel, que j'ai souffert, après ce jour « maudit ! D'abord, Isabelle a passé une semaine « sans venir. Nous l'avions effrayée. Puis une « force invincible l'a poussée ; Fernand l'a vue « une seconde fois, et, dès cette seconde fois, ils « se sont aimés. Je les observais, jalousement... « On rit souvent de ces amours éclatant comme la « foudre : c'est cependant ainsi qu'ils se sont ai- « més. Et je comprends bien qu'elle l'ait aimé, lui ! « Il est si beau, avec ses longs cheveux dorés, ses « yeux bleus, sa peau si fine qu'on dirait celle « d'une fille. Il y a, dans tous ses mouvements, « une élégance innée qui le rend séduisant, même « pour les choses les plus ordinaires de la vie... « Ah ! que j'ai été jaloux de lui ! Jaloux de sa dou- « ceur, de sa beauté délicate ! Jaloux de son frère ! « N'est-ce pas monstrueux ?...

« Huit jours plus tard, Fernand la saluait : elle « répondit en souriant. Elle nous avoua, par la « suite, qu'elle avait fait cela inconsciemment. De- « puis, Fernand guettait, sans cesse, sa venue ; « un matin, j'eus l'air de les surprendre pour la « première fois : elle s'enfuit... Fernand se jeta « alors dans mes bras et m'avoua en pleurant « qu'il n'avait pas le courage d'accepter la haine « léguée par notre père ; il me demanda pardon, « et dès ce jour je résolus de me sacrifier à lui. « Elle sera à toi ! » lui dis-je. Et il me remercia « avec une telle effusion que, pendant quelques « semaines, j'oubliai ma douleur pour ne songer « qu'à la joie de mon frère chéri.

« Nous pratiquâmes une ouverture dans le mur « de clôture, et je vis ces enfants s'aimer. Isabelle « se donnait à sa passion sans hésiter ; elle venait « à Fernand comme si elle lui avait appartenu déjà. « Moi, je lui faisais peur : mon visage triste, mes « yeux brillants de désir, mes mains toujours brû- « lantes lui causaient un effroi que je devinais « bien. Elle m'appelait son terrible grand frère. « Mais elle me manifesta toujours la plus tendre « affection. Comme elle m'aurait repoussé si elle « avait compris mon horrible passion !... Chaque « jour, elle nous disait le chemin que prendrait sa « tante pour la promenade de l'après-midi. Et nous « nous trouvions régulièrement sur son passage. « Mon frère, dont j'exécutais servilement les moin- « dres caprices, me disait : « Que tu es bon ! » « Pouvait-il deviner l'étrange volupté que j'éprou- « vais à la voir, à la suivre partout ? Elle nous « adressait un sourire à la dérobée ; et je volais la « moitié de ce sourire.

« C'est moi qui, pour terminer mon supplice, ai « hâté leur mariage. Je suis allé trouver Mme Car- « teret, qui, d'abord, ne voulait même pas me re- « cevoir. Cette femme s'est montrée pleine de no- « blesse et de dignité : elle est très bonne. J'ai pu « l'attendrir.. Je plaidais si chaleureusement la « cause de ces enfants ! Tout a été arrêté en une « seule entrevue, et Mme Carteret m'a fourni elle- « même un excellent prétexte pour cacher la vraie « cause de mon départ. Afin de mieux éprouver « l'amour de sa nièce et pour juger jusqu'à quel « point nous agissions sans arrière-pensée de spé- « culation, elle m'a déclaré qu'Isabelle n'aurait pas « de dot. Je me suis emparé avec une joie farouche « de ce motif, pour dire que je quittais la France « et que j'abandonnais ma part de notre petite « fabrique à ma nouvelle sœur ; elle ne saura ja- « mais que c'est l'hommage de mon amour. Je lui « donne la seule chose matérielle à laquelle je te- « nais en ce monde. Cette donation restera secrète « jusqu'au moment du contrat ; il m'est facile de « tromper mon frère, puisque je m'occupe de tout « avec Mme Carteret, et Isabelle m'a promis de « n'en rien dire à Fernand. Je ne préviendrai mon

« frère qu'au moment même de son mariage ; il « ne pourra donc me résister. Je lui dirai alors « que tout est convenu avec toi, que tu m'attends « à Rio-de-Janeiro et qu'il m'est impossible de « retarder d'un seul jour mon départ. J'ai pris, en « effet, mes dispositions pour que le jour de son « mariage coïncide avec la date du départ du pa- « quebot pour le Brésil.

« Je ne quitterai cependant la France que par le « paquebot suivant. Encore une faiblesse. Au mi- « lieu de l'été, Mme Carteret et Isabelle sont allées « passer trois semaines à Sainte-Adresse, dans le « chalet que possède ton beau-père. Nous les y « avons naturellement suivies. Et partout, sur la « plage, aux excursions, Isabelle nous a vus au- « près d'elle ; ta charmante sœur Adrienne, cau- « sait avec Mme Carteret pour détourner son atten- « tion. Avant de quitter la France, je veux retrou- « ver, au bord de la mer, le souvenir d'Isabelle ; « j'irai, comme en un pieux pèlerinage, dans tous « les endroits qu'elle a visités : je passerai, comme « à contempler sa fenêtre. Mais je ne veux pas « à contempler sa fenêtre. Mais je ne veux pas « être à Paris le lendemain de ce mariage, qui me « rend malheureux pour la vie. Je ne veux pas « voir leur joie... Je n'aurais plus la force de do- « miner ma jalousie. Je ferais quelque folie... Si « Isabelle avait épousé un autre homme que mon « frère, je sens que j'aurais tué cet homme !

« A bientôt, Daniel ! Je n'espère plus qu'en toi « et en ta vie aventureuse, pour me redonner un « peu de calme... Mais mon espoir n'est-il pas vain? « Quand un tel amour s'empare d'un homme, cet « homme est condamné à ne plus aimer d'autre « femme... Du moins, je ne l'aurai pas vue appar- « tenant à un autre...

« Je t'embrasse.

« MARTIAL DESROCHES. »

M. de Beaulieu avait plutôt parcouru qu'il n'avait lu la lettre de Martial Desroches. Cette lettre concordait si bien avec les paroles échappées tout à l'heure à Isabelle, que le doute n'était plus possible. Avant de parler, toutefois, M. de Beaulieu jeta de nouveau les yeux sur cette phrase : « Si Isabelle avait épousé un autre homme que mon frère, je sens que j'aurais tué cet homme ! » Puis il demanda :

— Auriez-vous un portrait de M. Martial Desroches ?

— Monsieur, je vous en prie, murmura Isabelle, dites-nous ce que contient cette lettre ?

— Plus tard, madame ; en ce moment, il n'y a pas de temps à perdre si l'on veut retrouver votre beau-frère.

Il avait dit ces paroles avec un accent si net, que tous les assistants comprirent que, dans sa pensée, le mot « retrouver » signifiait « arrêter »... Cette lettre contenait donc la condamnation de Martial ?...

Mme Carteret était allée vers son boudoir ; elle revint comme à regret, tenant un cadre où le portrait des deux frères était placé. M. de Beaulieu prit ce double portrait et montra à M. Bernerel que Martial portait sa bague au petit doigt de la main droite, ainsi que le médecin légiste l'avait prévu.

— Les présomptions sont trop graves pour que nous hésitions !... murmura le juge d'instruction. Il fit un signe aux deux agents de la Sûreté.

— Tout fait croire, leur dit-il à mi-voix, que ce Martial Desroches aura bien suivi la route qu'il avait indiquée. Voici son portrait qui vous permettra de le reconnaître...

Il tira sa montre :

— Midi... Le rapide du Havre part à 1 heure. Vous avez le temps. Vous serez au Havre avant 5 heures. Avant votre départ, vous passerez au parquet, où l'on prendra, d'après cette photographie, le signalement de Martial Desroches, afin qu'il soit envoyé immédiatement à tous les parquets de France et aux frontières, car il faut prévoir le cas où Martial Desroches, aurait changé son itinéraire. Mais il est presque certain que vous le retrouverez au Havre... Vous l'amènerez immédiatement à Paris...

Il rédigea rapidement la pièce nécessaire. Puis :

— Vous avez entendu tout ce qui s'est passé ici ?... Cette blessure ?... Ce diamant ?...

— Oui, monsieur, dit l'un des agents, nous sommes au fait.

— Peut-être, dit l'autre, la police du Havre a-t-elle déjà pincé notre homme ?

— Non, il aura pris ses précautions... si toutefois mes soupçons sont justes. — Je vous remercie, monsieur Lardinois, de l'empressement que vous avez mis à nous porter cette lettre.

— Je pensais bien, dit le négociant en se gonflant, qu'elle jetterait un jour nouveau sur toute cette affaire... Maintenant, permettez-moi de vous quitter, messieurs : j'ai des ordres importants à donner à mon bureau.

— Encore un renseignement, monsieur Lardinois. — Vous possédez, n'est-ce pas, une villa à Sainte-Adresse ?

— Oui, monsieur, les *Charmettes*...

— Où se trouve ce châlet ?

— Au-dessus de la plage ; d'ailleurs, dans le pays, tout le monde le connaît.

Le juge d'instruction dit aux agents :

— Du Havre vous irez à Sainte-Adresse ; vous trouverez facilement la villa des Charmettes : il est probable que notre homme sera dans les environs.

Les agents sortirent avec le chef de la Sûreté, qui leur donna des instructions plus spéciales, puis rentra dans le salon pour continuer l'enquête avec M. de Beaulieu.

Tandis que le juge d'instruction commençait l'interrogatoire des domestiques, M. Lardinois prit congé de Mme Carteret et d'Isabelle ; il leur prodigua les consolations les plus sottes, qui ajoutaient plutôt à la douleur ; puis Didier l'accompagna jusqu'à la porte de la grille. Là, le négociant examina la tache de sang et prononça :

— Quand on songe qu'il suffit d'une pinte de plus ou de moins dans les veines d'un homme, pour déplacer une fortune !

Didier haussa les épaules ; et après avoir mis M. Lardinois au courant de ce qu'on venait de découvrir, il rentra dans le salon, où il suivit très attentivement les divers interrogatoires. Tous ces interrogatoires ne révélèrent, du reste, qu'un seul fait, c'est que personne n'avait été témoin des dernières minutes que les deux frères avaient passées ensemble. M. de Beaulieu procéda ensuite à un interrogatoire très minutieux sur tout ce qui avait précédé le mariage, sur la vie de Mme Carteret et d'Isabelle, sur la vie des deux frères. Isabelle répondait à tout avec un calme effrayant ;

elle ne quittait pas des yeux la lettre que M. de Beaulieu avait déposée sur la table. Elle ne pleurait plus.

— Monsieur, dit-elle tout à coup, je n'ai plus le courage d'attendre... Cette lettre... Je vous en supplie...

Le magistrat se dit que, s'il y avait des inconvénients à la communiquer à cette malheureuse femme, il ne pouvait empêcher M. Lardinois d'en répéter le contenu ; et il tendit la lettre à Isabelle. Elle eut l'énergie de la lire jusqu'au bout. Pas une larme ne vint à ses yeux.

Quand elle eut terminé, elle se leva brusquement, étendit la main au-dessus du cadavre de Fernand et voulut parler ; mais sa voix s'arrêta dans sa gorge. Et, avant que sa tante eût pu la retenir, elle tombait inanimée sur le parquet.

VI

LES INQUIÉTUDES DE M. LARDINOIS

En quittant l'hôtel de Mme Carteret, M. Lardinois avait vivement regagné son bureau ; et, négligeant toute affaire commerciale, il s'était aussitôt enfermé avec le premier de ses employés, Calliste Ruffec.

Ce Calliste Ruffec jouissait de toute la confiance de son patron. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, de taille moyenne, robuste, mais lourd ; son corps épais portait une grosse tête à peine couverte de cheveux d'un châtain sale ; sa barbe était si vilaine qu'il la rasait. Il avait de petits yeux gris, vifs, perçants. Lardinois l'aimait pour son obéissance servile et son âpreté en affaires.

— Ruffec, voyez si aucun indiscret ne nous écoute ?

— Soyez tranquille : chacun est à sa besogne ici. Mais que se passe-t-il donc ?... Vous êtes parti, ce matin, sans me rien dire... Et vous êtes si rouge qu'on croirait que vous allez avoir un coup de sang...

Le coup de sang jouait un grand rôle dans les relations de Lardinois et de son employé. Lardinois avait si bien vécu, toute sa vie, qu'il était menacé de mourir, un jour, d'une attaque d'apoplexie : il avait au plus haut degré ce *faciès apoplectique* qui n'est pas toujours un indice certain, mais qui chez lui, concordait absolument avec son état physiologique. Or, ce n'était un mystère pour personne, dans la rue Saint-Martin, que Ruffec espérait succéder à son patron : il le supplantait déjà auprès des clients, lui enlevait la direction des affaires, de la correspondance, sous prétexte que le moindre travail amenait le sang à la tête de M. Lardinois. Et « Prenez garde au coup de sang ! » était la phrase avec laquelle il arrêtait toutes les velléités d'initiative de son patron. Lardinois disait à qui voulait l'entendre :

— Ce garçon-là m'est très dévoué.

Ce jour-là, il le lui dit à lui-même :

— Calliste, je sais combien vous m'êtes dévoué. Vous êtes entré chez moi, petit employé ; vous êtes aujourd'hui mon premier commis, un second moi-même ; et votre avenir...

C'est par le mot d' « avenir » que le négociant équilibrait le « coup de sang » de son employé. Ruffec n'avait pas en effet la situation qu'on donne à un premier commis : il n'était pas intéressé. Au lieu d'une part dans les bénéfices de la maison, Lardinois avait eu l'habileté de ne lui donner que de beaux appointements, auxquels s'ajoutait tous les ans une augmentation progressive. De cette façon, Ruffec était forcé, par son intérêt même, de ne jamais quitter la maison ; mais il n'avait aucun droit. Et tous les efforts qu'il avait tentés jusque-là pour être « intéressé » avaient abouti à un échec. Lardinois lui disait :

— Ayez toute confiance en l'avenir !

Ruffec, comme toujours, à ce mot d'avenir, haussa les épaules. Lardinois eut l'air de ne pas le voir, et continua :

— Votre avenir sera magnifique... Seulement, cet avenir va se trouver bien menacé.

Puis, après une pause :

— Vous n'ignorez pas que j'ai un fils...

— Un beau-fils, monsieur.

— Enfin, le fils de ma femme ; et ma femme et ma fille se sont mis dans la tête que M. Daniel de Chantauvert succéderait à M. Guillaume Lardinois.

— Mais comme vous saurez maintenir votre beau-fils en Amérique...

— Eh ! non, s'écria le commerçant, en frappant un terrible coup de poing sur sa table ; voilà justement le danger ! M. Daniel de Chantauvert a quitté l'Amérique !

— Et c'est pour cela que vous êtes si agité ? prononça Ruffec, devenu inquiet à son tour.

— Ah ! s'il n'y avait que cela ! Mais j'ai assisté hier à des choses abominables. Ce jeune homme, Fernand Desroches, assassiné... par son frère !... Une monstruosité ! Pas de doute possible sur la criminalité de Martial : on vient de retrouver, dans la blessure, un diamant qu'il portait à la main droite... Je n'ai pas le temps de vous expliquer tout cela plus longuement ; vous le lirez, ce soir, dans les journaux... Bref, ce matin, en partant de chez moi, j'avais pris mon courrier, comme d'habitude, et je ne l'ai ouvert qu'en arrivant ici. Il y avait, justement, une lettre de Martial Desroches... une lettre révélant des choses... C'est affreux... Lui aussi aimait la nièce de Mme Carteret ; et il a assassiné son frère par jalousie !... Je n'ai pas le temps de vous expliquer... Bref,... cette lettre, adressée à mon beau-fils, à Rio-de-Janeiro, avait été retournée, par la poste, à mon beau-fils, à Paris, boulevard Sébastopol. Commencez-vous à comprendre, Ruffec ?

— Dame, monsieur, cela indiquerait que M. Daniel a déjà quitté le Brésil et qu'il rentre en France... Il s'est peut-être arrêté en route... et c'est pourquoi la lettre l'a précédé...

— Parfaitement raisonné, Ruffec. Donc, nous sommes menacés de voir apparaître, ici, au premier jour, M. de Chantauvert. Je n'ai pas peur de lui, sacrebleu !

— J'aime à croire, monsieur, qu'un mauvais sujet ne vous fait pas trembler. Et celui-là...

— Celui-là moins qu'un autre !... Mais ne perdons pas notre temps à nous mettre en colère !... Sapristi ! Une heure moins un quart ! Et vous partez à une heure, mon ami...

— Je pars ? s'écria Calliste stupéfait.

— Mais, sans doute.

— Où m'envoyez-vous, donc ?

— Au Havre, parbleu ! Voici deux rouleaux de mille francs. Descendons. Nous achèverons de causer en route...

Deux minutes après, le patron et son premier

employé, étaient installés dans un fiacre, qui filait rapidement vers la gare Saint-Lazare.

— Vous comprenez, continua le négociant, que le retour de ce garçon-là dans ma maison, c'est le désordre ! Un viveur sans moralité !... Un égoïste !... Ma femme et ma fille ne veulent pas voir ses défauts... Sans compter que j'ai placé dans notre maison la fortune personnelle de ma femme ; au nom de cette fortune, elle a le droit d'exiger que son fils... Hein ! Ruffec, vous comprenez le danger ? C'est vous, mon ami, vous qui êtes le plus menacé ! Moi, je suis fatigué, je peux être obligé de me retirer des affaires, céder la place à ce garnement, pour avoir la paix dans mon ménage...

— Bien, monsieur, interrompit Ruffec impatienté ; vous n'avez pas besoin de tant de phrases pour me prouver que mes intérêts sont liés aux vôtres, comme les vôtres d'ailleurs sont liés aux miens. Dites-moi plutôt pourquoi vous m'envoyez au Havre ?

— Eh ! parbleu, pour empêcher mon beau-fils d'arriver jusqu'à Paris !

— Vous savez donc qu'il est au Havre ?

— Où voulez-vous qu'il soit, puisqu'il n'est pas à Paris ?

— Qui vous dit qu'il n'est pas à Paris ?

— Je l'aurais déjà vu ; il n'est pas homme à flâner. Le jour où il arriverait à Paris, cinq minutes après, il tomberait chez moi.

— C'est juste. Mais, pour revenir du Brésil, il peut avoir pris une autre route.

— Ce n'est pas probable. C'est par le Havre qu'il est parti, c'est par le Havre qu'il reviendra, je le sens. Mon beau-fils aime beaucoup le Havre... Notre chalet de Sainte-Adresse appartient à sa mère... Il est tout naturel qu'il se repose un peu au Havre après une si longue traversée... Enfin, raison capitale, le paquebot la *Ville-de-Rio*, venant du Brésil, allait entrer hier au soir dans le port du Havre... Si nous nous trompons, du moins nous n'aurons pas à regretter notre imprévoyance...

— Mais si votre fils avait déjà quitté le Havre ?... S'il arrivait à Paris pendant que vous m'envoyez là-bas ?

— Je ne crois pas ; mais, dans ce cas, je le ferais recevoir par mon ami, Didier de Bourgvieux. Des deux côtés, j'aurai paré au danger.

Ruffec réfléchit quelques instants ; il pesait toutes les raisons données par Lardinois et les trouvait justes.

— En effet, dit-il, si le paquebot est entré hier dans le port et que votre fils soit un des passagers, il ne sera descendu à terre que ce matin... Il sera donc encore au Havre jusqu'à demain... Et je me charge bien de le retrouver... Mais, quand je l'aurai retrouvé, que lui dirai-je ?

— Tout ce que vous voudrez, pourvu qu'il quitte la France : le terrible accueil qui l'attend, et les tracasseries que je réserverais à sa mère et à ma fille, s'il s'obstinait à rentrer à Paris... Vous lui offrirez même de l'argent, une pension suffisante, s'il consent à demeurer à l'étranger... Il doit revenir sans un sou ; il aura mangé là-bas tout l'argent que lui avançait son ami Martial Desroches... Enfin, je ne veux de lui à aucun prix ! Si... par exemple... vous pouviez justement le faire tomber dans les bras de ce Martial Desroches, qui s'est enfui au Havre, après avoir accompli son crime !... C'est ça qui serait un beau coup.

— Mais sa culpabilité est-elle réellement prouvée, à ce Martial Desroches ?

— En douteriez-vous, après ce que je viens de vous dire ? A vous, mon cher Ruffec, de me débarrasser de Daniel ! Et comptez sur moi... Votre avenir...

Ils étaient arrivés à la gare Saint-Lazare. Ruffec prenait son billet ; son patron l'accompagna jusqu'au train. Et là, le premier commis déclara brutalement :

— Monsieur, j'exécuterai ponctuellement vos ordres ; mais donnez-moi votre parole d'honneur que j'aurai désormais dix pour cent sur les bénéfices de la maison ?

Lardinois fit un grand geste et répondit :

— Calliste, vous savez bien que vous pouvez avoir confiance en moi !

Le train partait. Calliste s'enfonça dans un coin en murmurant :

— Vieux farceur ! Toujours des réponses qui n'en sont pas !... Mais, puisque tu me mêles à tes affaires de famille, tu serais bien fort, maintenant si tu m'échappais ! Ah ! tu fais des difficultés pour me donner un intérêt dans ta maison ? Eh bien ! tu me donneras plus que cela, mon bonhomme ! Tu ne te doutes donc pas que je lis dans ton jeu ?...

Comme il s'installait bien commodément, car il aimait ses aises, il sentit des tiraillements dans l'estomac, ce qui augmenta sa colère contre son patron.

— Triple animal ! Il m'envoie au Havre sans même me laisser le temps de déjeuner !

Il eut un clignement d'yeux cynique.

— Et tu t'imagines que je tombe dans ton piège, que je crois à la peur du désordre que causerait le retour de M. de Chantauvert dans ta maison !... Tu oses me parler de la fortune personnelle de ta femme, à moi qui sais pertinemment qu'elle n'a plus un sou !... Menteur !... Ta femme ! ta fille !... Il y a longtemps que tu les a mises à la raison ! Tu la fais assez pleurer, cette pauvre Adrienne, ce cher amour !... Gros libertin ! tu tortures ta fille... Et tu t'en vas te jeter aux genoux de ta Mlle Clara !... Et c'est chez Mlle Clara et non chez toi que tu as peur du retour de Daniel de Chantauvert. Mais comme, moi, j'ai peur de son retour auprès de Mlle Adrienne... à nous deux, monsieur de Chantauvert !

VII

DANIEL DE CHANTAUVERT

A la fin de la journée, Calliste Ruffec se présentait à l'hôtel du Brésil et demandait M. de Chantauvert, il avait déjà visité plusieurs hôtels du Havre, et se proposait de les passer tous en revue. Comme son patron, il pressentait que Daniel devait être là : sa haine le guidait.

— M. de Chantauvert ? fit l'employé, attendez n'est-ce pas un voyageur arrivé par la *Ville-de-Rio* ?

Calliste ne put réprimer un cri de joie ; la chance le favorisait donc ?

— Oui, monsieur, un jeune homme...

— En ce cas, chambre 17, au second.

Calliste s'élança dans l'escalier, très fougueux, comme s'il allait à la bataille ; mais, à chaque marche, il perdait un peu de son assurance ; il

s'arrêta une minute au palier du premier étage, et monta très lentement les marches du second.

C'est que le Daniel de Chantauvert, dont il se souvenait, était un terrible gaillard et ne l'avait jamais honoré de sa sympathie. Il s'imaginait qu'il le voyait encore, lorsqu'il venait au bureau, grand, fort, admirablement bâti, plein de noblesse et d'élégance ; il revoyait sa belle tête, aimable, franche et joyeuse, ses yeux bleus avec leur regard d'acier, sa jolie barbe blonde, ses cheveux frisés plantés haut, et sa parole incisive, sarcastique...

Arrivé au second étage, il prononça en tremblant un peu :

— Il s'agit de le rouler...

Il frappa bruyamment à la porte du numéro 17 et reconnut la voix qui répondit : « Entrez ! » mais plus mâle encore que jadis, plus nette.

— Bah ! se dit-il : il n'a pas le sou... Avec un billet de mille, je calmerai son premier éclat de colère... en admettant qu'il ose me mal recevoir...

— Bonjour, mon cher monsieur de Chantauvert.

Il était entré et saluait gracieusement Daniel. Daniel, qui avait failli se lever, s'enfonça dans son fauteuil en voyant Calliste.

— Tiens, c'est vous !.. Que diable venez-vous faire ici ?

Malgré le dédain avec lequel Daniel l'accueillait, Calliste lui adressa un aimable sourire.

— Vous écriviez ? dit-il en s'asseyant. Terminez donc votre lettre ; nous causerons ensuite, monsieur de Chantauvert.

— Soit, fit Daniel.

Calliste n'eut qu'à se pencher un peu pour lire l'adresse que Daniel inscrivait sur l'enveloppe, quand il eut terminé sa lettre : elle était destinée à Martial Desroches.

— Bon, cela va nous faciliter la besogne.

Daniel cacheta tranquillement sa lettre ; puis :

— Maintenant, je suis à vous.

Ruffec toussa, bredouilla quelques mots incohérents sur le bonheur qu'il éprouvait à revoir M. de Chantauvert... dont il avait toujours été l'ami sincère, dévoué...

— Car vous n'ignorez pas, cher monsieur de Chantauvert, avec quelle ardeur je vous défendais, lorsque M. Lardinois...

— Au fait ! au fait ! lui cria Daniel. Si je vous trouve au Havre à mon arrivée, c'est que mon beau-père vous a chargé de quelque commission pour moi... Par exemple, je me demande comment il a pu apprendre mon retour ?... Mais sacrebleu ! parlez vite : j'ai besoin d'aller me promener un peu, pour sentir cette bonne terre de France ! Allons, au fait !

Calliste ne fut pas interloqué par la brusque apostrophe de Daniel ; mais en examinant plus attentivement la chambre, il fut surpris de n'y rien voir qui révélât la misère. Dans un coin était une jolie malle, sur la malle un nécessaire de toilette garni d'objets en ivoire et en argent, au pied du lit une superbe couverture de voyage. Enfin, Daniel était habillé avec cette même élégance qui jadis faisait de lui un des plus gracieux représentants du dandysme parisien.

— Il a dû commettre quelque mauvais coup, là-bas, se dit Calliste.

Sa confiance dans le billet de mille francs avait diminué ; et au lieu de débuter par une offre d'argent, il dit doucereusement :

— Pardonnez-moi, monsieur, vous m'avez interrompu, au moment où je vous parlais de mon amitié ; laissez-moi vous déclarer que vous avez eu tort, car, en venant ici, je vous donne une nouvelle preuve de mes sentiments...

— Allez, allez, mon bonhomme !

— Nous avons donc appris, ce matin, ou plutôt votre beau-père a appris, par suite d'un incident... dont je vous parlerai tout à l'heure, que vous aviez quitté le Brésil... Je n'ai pas besoin de me mêler des choses qui ne me regardent pas... Cependant, je n'ai pas pu ne pas remarquer l'agitation de M. Lardinois, lorsqu'il est arrivé au bureau... J'ai craint un coup de sang, je lui ai dit... Et c'est lui qui, le premier vous a nommé... Sans cela, croyez bien, monsieur, que je ne me serais jamais entremis entre vous et votre beau-père...

— Ah ! vous vous entremettez ?...

— Je crois que c'est de mon devoir, affirma Calliste avec un bel élan de dignité. Oui, monsieur, ma vie s'étant écoulée tout entière au service de M. Lardinois, il est de mon devoir d'empêcher un éclat... un scandale... une...

— Dites donc une honte, pendant que vous êtes en train de m'injurier.

— Vous vous méprenez, monsieur, répliqua Calliste, sans se départir de son calme. Loin de moi l'idée de vous injurier !...

« Loin de moi, même l'idée de vous blâmer ! Si, autrefois, vous avez eu des torts, ce que j'ignore, aujourd'hui les torts ne sont plus de votre côté : M. Lardinois ne devrait pas fermer sa porte à un fils repentant...

— Ah ! il me fermera la porte ?

— Hélas, monsieur ! Voilà le scandale que je voudrais empêcher... J'ai vainement représenté à M. Lardinois, ce matin, que vous ne pouviez revenir en France qu'animé des meilleures intentions, et que lui devait vous rendre votre place à son foyer, vous associer à ses travaux... Ah ! monsieur, il s'est emporté avec tant de violence... que j'ai craint...

— Un coup de sang ? fit Daniel railleur.

— Si vous voulez, monsieur, répliqua Calliste d'un ton pincé.

En soi-même le commis de M. Lardinois pensait : « Si tu savais où je te mène, mon petit Daniel ! » Il continua :

— Aussitôt, monsieur, ma résolution a été prise. Il fallait prévenir ce choc, entre vous et M. Lardinois... Il le fallait d'autant plus, que ce n'est pas vous qui en souffriez... Excusez-moi, monsieur, si je suis forcé de parler de deux personnes... que je respecte profondément : votre mère et Mlle Adrienne... C'est sur elles, monsieur, que retomberait la colère de M. votre beau-père... Déjà, bien des querelles ont éclaté entre eux, à votre sujet ; j'essaie toujours de calmer M. Lardinois ; il ne m'écoute pas, hélas ! Mais la vie de ces deux nobles femmes est assez triste, sans que de nouvelles complications viennent l'assombrir...

— Qu'est-ce que tout ce charabia, monsieur Calliste ?

— La pure expression de la vérité, monsieur de Chantauvert ; votre retour à Paris serait le signal d'une recrudescence dans la rigueur dont M. Lardinois fait preuve vis-à-vis de ces dames.

— Enfin ! prononça joyeusement Daniel, vous touchez donc du but de votre visite ? Sapristi ! vous y avez mis le temps ! Vous n'avez pas be-

soin d'en dire plus long, je vais achever pour vous. —Ce matin, votre patron apprenant mon retour, vous avez combiné, à vous deux, une petite histoire... pour vous débarrasser de moi, parce que mon retour vous gêne prodigieusement... *vous* autant que lui !... Et vous venez m'offrir de l'argent, même une pension, si je veux bien consentir à filer, à passer le reste de mes jours sous des cieux exotiques ; je parie qu'il y a, dans votre portefeuille, quelques billets de mille à mon adresse ?... Là, je lis dans vos yeux que j'ai deviné la vérité... Eh bien, voici ma réponse. Vous avez le temps de prendre le train de six heures quarante ; vous serez à Paris à onze heures et demie ; et à minuit vous pourrez répéter ceci à M. Lardinois, mon beau-père : « Votre beau-fils, aimant beaucoup la France, ne quittera plus la France. Votre beau-fils, aimant passionnément sa mère et Mlle Adrienne, ne les quittera plus. Et, quant à vos billets de mille, il vous prie de les garder pour une meilleure occasion. » Vous ajouterez que, si je n'ai pas déjà quitté le Havre, c'est que j'attends quelques bagages qui sont à bord de la *Ville-de-Rio*. Et demain, après-demain au plus tard, je serai à Paris...

— J'ai fait mon devoir, déclara Calliste en se levant. Adieu, monsieur de Chantauvert !

Il eut l'air de s'éloigner ; mais, en passant devant la table où était posée la lettre écrite par Daniel, il s'arrêta brusquement.

— Ah ! mon Dieu !... Vous écrivez à Martial Desroches ?

— Est-ce que cela vous regarde ?

— Vous ignorez donc... ? C'est vrai... vous arrivez de l'étranger... Si vous saviez la catastrophe !

— Hein ! Que voulez-vous dire ?...

— Il s'est passé des choses terribles, monsieur ! J'oubliais de vous dire comment nous avons appris votre retour... Martial Desroches vous avait écrit à Rio-de-Janeiro... Vous aviez sans doute déjà quitté le Brésil...

— Oui, et je me suis arrêté à Bahia, à Pernambuco, à Lisbonne...

— C'est cela. Et... vous avez recommandé, à Rio, qu'on vous retournât vos lettres à Paris ?

— Naturellement.

— Donc, cette lettre de Martial Desroches a été retournée à Paris ; et elle est tombée entre les mains de votre beau-père. Il l'a ouverte...

— Il a fait cela ?

— Oui, monsieur, excusez-le. Et comme elle contenait des renseignements très particuliers sur... le crime, votre beau-père l'a portée immédiatement au juge d'instruction...

— Quel crime ?... Quel juge d'instruction ?... Etes-vous fou ?

— Non, hélas ! Le juge d'instruction, M. de Beaulieu, qui est chargé de l'affaire... Un crime épouvantable... Fernand Desroches a été assassiné, hier, le soir même de son mariage...

— Fernand se mariait ?

— Oui, avec la nièce de Mme Carteret.

— Calliste, vous perdez la tête !

— Monsieur de Chantauvert, je n'ai pas dit un mot qui ne fût vrai... Or, Martial Desroches a quitté Paris hier, à la minute même où son frère était assassiné... Et on l'accuse...

— On accuse Martial ?

— Et c'est ici qu'on le cherche.

— Ici ? au Havre ?

— Au Havre, ou à Sainte-Adresse.

— On ne l'a pas arrêté, j'espère ?

— Je l'ignore ; mais d'après quelques mots que j'ai entendus à la gare, je crois avoir voyagé avec les agents de la Sûreté chargés de le pincer.

Daniel tomba, comme accablé, sur une chaise et demeura quelques minutes immobile, les yeux fixés à terre. Soudain, il se redressa :

— Fernand assassiné?... Et Martial l'assassin?... C'est fou, c'est absurde !... Et vous dites que la police...

— Est à ses trousses. On croit qu'il veut s'embarquer pour aller vous rejoindre au Brésil... Peut-être, d'ailleurs, l'a-t-on déjà arrêté ?... Achetez un journal quelconque : il vous renseignera mieux que moi...

Daniel n'écoutait plus Calliste ; il avait rapidement enlevé son costume d'intérieur et passait un vêtement sombre. Calliste vit, avec bonheur, qu'il plaçait un revolver dans une poche.

— Au revoir, monsieur de Chantauvert, dit-il. Croyez à tout mon dévouement.

— Oui... oui... A bientôt !... Je m'occuperai de vous... ensuite ! prononça Daniel d'une voix rauque.

Calliste sourit et murmura :

— M. de Chantauvert est en train de faire une bêtise, qui nous débarrassera, sans doute, de lui pour un petit bout de temps.

VIII

DÉSESPÉRÉ !

Le plus sombre désespoir agitait Martial Desroches depuis qu'il avait quitté Paris. En embrassant Isabelle pour la dernière fois, il avait éprouvé une cruelle volupté. Il l'avait tenue, quelques instants, serrée sur sa poitrine ; et dans une rage de désir, il avait déposé sur son front le plus brûlant des baisers. Elle s'était dégagée ; ses beaux yeux avaient manifesté un effroi soudain.

Alors, Isabelle et sa tante l'avaient laissé avec son frère ; et il avait pu dominer son désespoir, pour dire adieu à ce cadet qu'il avait tant aimé.

— Adieu, petit ! aime bien ta femme.

Il l'avait longuement étreint ; puis il avait sauté dans sa voiture en criant :

— Cocher, vite, vite ! Saint-Lazare !

Et il était parti... à la minute précise où une main inconnue frappait ce frère bien-aimé, auquel il avait tout sacrifié sans une hésitation.

Il eut la chance d'être seul, pendant son voyage de Paris au Havre, et put s'abandonner sans contrainte à toute sa douleur. Il pleurait, il poussait des cris de rage, prononçant sans cesse les noms de Fernand et d'Isabelle. Il avait mis la tête à la portière ; et sa tête restait brûlante malgré le vent glacial qui cinglait cette nuit. Quand il arriva au Havre, il n'avait pas dormi une seconde.

Déjà des ordres avaient été donnés, pour arrêter un voyageur du nom de Martial Desroches ; mais les agents chargés de ce soin ne possédaient pas son signalement. La dépêche envoyée la nuit même de Paris était ainsi conçue :

« Ordre d'arrêter, avec égards, le nommé Martial « Desroches, qui doit arriver au Havre par le train « de cinq heures du matin et qui, dans la jour- « née, doit s'embarquer pour le Brésil. Le ramener « immédiatement à Paris... »

Les agents qui guettaient l'arrivée de Martial à la gare du Havre se promenaient sur le quai, engourdis par le froid, réfléchissant aux termes de la dépêche, et se demandant si ce voyageur aurait ou n'aurait pas de bagages ; et, comme il devait partir pour le Brésil, ils inclinaient à croire qu'il en aurait. Cette circonstance sauva Martial. Quand le train entra en gare, il avait déjà préparé sa couverture et sa valise ; il n'avait pas voulu se charger d'une malle. Il sauta sur le marche-pied, le train étant encore en marche, et il sortit le premier de la gare, pendant que les agents prenaient leurs dispositions pour passer en revue tous les voyageurs ayant des bagages. Les agents, n'ayant pas trouvé celui qu'ils cherchaient, parmi ces voyageurs, examinèrent les billets remis à la sortie. Ils acquirent ainsi la conviction qu'un voyageur sans bagages, venant de Paris, leur avait échappé ; et ils se dirent que, si c'était lui, ils le retrouveraient au paquebot en partance.

Ils s'y rendirent aussitôt, se firent montrer la liste des passagers. Martial Desroches n'y figurait pas. Ils retournèrent alors auprès de leur chef et lui racontèrent ce qu'ils avaient fait. Et il fut convenu qu'on attendrait de nouvelles instructions de Paris avant de continuer les recherches.

Martial ne fut donc pas inquiété de toute cette journée. En quittant la gare, il se rendit à l'hôtel du Brésil, où il était déjà descendu lorsque son ami Daniel avait quitté la France. A cette époque, Fernand et lui avaient accompagné le beau-fils de M. Cardinois, pour lui adoucir la douleur de l'expatriation, si brutalement ordonnée par le commergant. Martial se souvenait des deux derniers jours qu'ils avaient passés ensemble, et où tous les trois étaient si tristes, même Daniel, qui avait perdu sa gaieté devant l'exil.

— Qui m'eût dit alors que je partirais aussi, murmurait Martial, et que je serais plus triste, plus désespéré que mon brave Daniel ?....

Comme il voulait que personne ne connût sa présence au Havre, où il allait attendre une quinzaine de jours le départ du prochain paquebot, il avait donné un nom de fantaisie. Et ce simple détail lui permit encore d'échapper aux recherches de la police ; car, dans la matinée, sur des ordres venus de Paris, on visita tous les hôtels en demandant un voyageur du nom de Desroches.

Martial passa sa matinée étendu dans un fauteuil, essayant de dormir, éprouvant le besoin de prendre un peu de repos, et ne pouvant pas. Malgré ses efforts les plus énergiques pour chasser cette vision, il voyait son frère et Isabelle à leur réveil, il devinait leurs sourires, leurs paroles d'amour...

— En ce moment, ils ne songent même plus à moi... Je suis sûrement oublié... « Martial, diront-ils, c'était évidemment un bon frère, et nous l'aurions toujours beaucoup aimé ; mais pourquoi nous a-t-il quittés ? » Et bientôt, ils m'oublieront. Ah ! frère, frère ! tu ne saurais jamais quel sacrifice...

Vers midi, il se leva brusquement.

— Allons, du courage ! Si je ne puis étouffer mon amour, du moins je ne veux pas qu'il me fasse souffrir à ce point ! Je ne veux plus songer qu'Isabelle appartient à un autre, qu'un autre a ses baisers !... Je veux croire qu'elle est morte ! Il faut que, pour moi, elle soit morte, et je ne veux garder d'elle que le souvenir de la jeune fille.

En passant devant la glace de sa chambre, il se regarda, machinalement effrayé par le ravage que la jalousie avait fait sur ses traits en une nuit. Ses yeux noirs, habituellement si doux, étaient brillants de fièvre ; tous ses traits étaient tirés, lassants, et près de la tempe quelques filets blancs se détachaient sur sa belle chevelure noire. Il avait fait allumer un bon feu dans sa chambre, et il grelottait.

« Daniel aura un triste compagnon, » pensa-t-il.

Il descendit et quitta l'hôtel du Brésil, quelques minutes seulement avant l'arrivée de cet ami, qu'il allait chercher si loin, au moment où il revenait en France sans avoir annoncé son retour.

Il marcha par les rues du Havre, au milieu de cette population si vivante, si remuante. Il alla vers le port ; et le spectacle des bateaux, des chargements, des embarquements de passagers, lui causa un moment de plaisir, parce que, un jour, Isabelle était venue visiter le port du Havre, et que lui et Fernand l'avaient suivie. Pendant ces quinze jours il repasserait ainsi dans tous les endroits qu'elle avait parcourus. C'est au Havre et à Sainte-Adresse qu'il avait le moins souffert. A la Celle-Saint-Cloud, Fernand et Isabelle se voyaient matin, et quelquefois même la nuit, lorsque Isabelle pouvait échapper à la surveillance de sa tante ; et il devait entendre leurs doux propos, leurs serments de tendresse éternelle ; et la jeune fille lui donnait, comme une aumône, sa main à embrasser. Au Havre et à Sainte-Adresse, jamais Fernand n'avait pu échanger une parole avec Isabelle.

Et plongé dans ses souvenirs, Martial allait toujours devant lui, presque machinalement, suivait les quais. Il arriva au bout de la jetée et s'assit au pied du phare, sur un banc de pierre où Isabelle s'était assise. Le temps était admirable. Pas un nuage au ciel. Il faisait très froid. L'air était si limpide qu'on pouvait distinguer loin, très loin, les vapeurs et les voiliers qui, de tous les points de l'horizon, convergeaient vers l'entrée du port. Et d'autres sortaient, profitant de la pleine mer. Martial les voyait passer près de lui, dans le large chenal, filer rapidement dans toutes les directions, et diminuer peu à peu, jusqu'à ce qu'on ne distinguât plus que la colonne de fumée des vapeurs ou les perroquets des voiliers.

— Elle aimait tant ce spectacle !

Il sourit et regarda encore, portant plus spécialement ses yeux sur la ligne de l'horizon, où le ciel et la mer se mélangeaient en une ligne d'un bleu un peu plus pâle. Là, les vaisseaux n'étaient plus que des points, puis, tout à coup, disparaissaient. Et après, c'était l'inconnu... l'exil. C'est là qu'il allait.

Il passa presque tout l'après-midi à contempler ainsi la mer ; et, quand la nuit tomba, il quitta la jetée, rentra dans le Havre et se dirigea vers la longue rue qui mène à la route de Sainte-Adresse. Que de fois il avait suivi ce chemin avec son frère ! Il marchait sans prêter la moindre attention à la foule ; il ne voyait que ce qui lui rappelait ses promenades de l'été dernier : les boutiques devant lesquelles Isabelle s'était arrêtée, un pâtissier chez lequel elle avait un jour si gaiement mangé des gâteaux, le tramway derrière lequel lui et son frère se dissimulaient lorsque Mme Carteret se retournait tout à coup, ou des coins de porte qui leur avaient rendu le même service. Et, une fois sorti du Havre, il contempla la route de Sainte-Adresse,

comme s'il voyait encore la voiture d'Isabelle se diriger vers le coteau. Mais, avant de monter, il tourna à gauche pour rejoindre la plage.

La mer commençait de se retirer ; et, sur le rivage entièrement désert, on n'entendait que ce crépitement que produisent les vagues en s'engouffrant dans les galets. Il voulait, comme s'il eût fait un pèlerinage, parcourir la distance qui sépare Frascati de Sainte-Adresse. C'était la promenade quotidienne d'Isabelle. Sur la plage qu'il avait vue si animée, si brillante pendant l'été, il ne rencontra personne. Cette solitude l'impressionna tristement et lui fit plus vivement ressentir sa solitude à lui.

La mer, qui lui avait semblé assez calme à l'entrée du port, était dure sur le galet : il distinguait dans l'ombre ses ondulations brusques, ses mouvements de bête irritée et les gros paquets d'eau, qui se relevaient, furieux, une dernière fois, avant de se briser sur le rivage. Cela faisait un grand bruit, et Martial tressaillit machinalement. Il alla longtemps devant lui, très accablé. Un moment, il s'arrêta et, au milieu du vacarme de la mer, cria d'une voix déchirée :

— Je t'aimais, moi aussi !

Puis il reprit le chemin de Sainte-Adresse. Et, à mesure qu'il s'éloignait de la mer, il devenait un peu plus calme ; il n'entendait plus qu'un bruit confus, sourd, lointain, où tous les autres bruits de la mer se confondaient, comme une plainte qui correspondait mieux à sa douleur. Quand il arriva au haut du coteau, la lune s'était levée ; et il pouvait encore voir la mer, très loin, d'un gris argenté, et les vaisseaux ne formant plus sur elle que des taches noires. A cette hauteur, son bruit n'arrivait plus que comme un gémissement perdu. Et alors, tout à coup, il songea à tous les malheureux qui dorment au fond leur dernier sommeil.

Il n'avait pas encore songé à mourir ; cependant, n'était-ce pas la suprême guérison ? La mer était là, qui l'attirait. Quel beau linceul ! Il se mit à courir, ne réfléchissant plus, décidé soudain à mourir. Mais, en approchant du bord de la falaise, il vit que la mer était loin ; elle s'était retirée vers le sable. Et, s'il s'était précipité, il serait tombé sur ces rochers verdis par les algues et les goémons, que les vagues recouvrent seulement à marée haute. Cela lui rendit son énergie et sa raison : il n'avait pas le droit de mourir. Il avait été subitement tenté par cette mer, qui garde si bien ses morts et leurs secrets lorsqu'elle les ensevelit loin des côtes ; mais, s'il s'était tué là, le lendemain on l'aurait retrouvé, cela aurait troublé le bonheur de son frère et d'Isabelle...

— Je n'ai pas le droit d'empoisonner leur vie. C'est bien assez de la mienne !

Il quitta le bord de la falaise et revint vers le sémaphore. De tous les côtés, les phares étaient allumés, les uns fixes, d'autres à feu tournant, étoiles des marins. Et il souffrit de nouveau. Il se souvenait d'une soirée exquise qu'il avait passée près de ce sémaphore : une très belle nuit, Mme Carteret, Mme Lardinois, Isabelle et Adrienne étaient venues là, au moment où partout on allumait les feux. Et les deux jeunes filles s'amusaient à deviner : « Celle-ci, c'est la brise-lames... Celle-là, c'est la jetée... Là-bas, c'est le feu de Honfleur... » Et Adrienne, qui venait très régulièrement à la mer, expliquait à son amie tout ce à quoi servait le sémaphore ; ceci, par exemple :

— Tu comprends, c'est pour faire des signaux aux équipages des vaisseaux qui passent au large... Ils ne peuvent entrer dans le port, et on leur donne des nouvelles ; eux, en donnent aussi... Ils ils continuent leur chemin, plus tranquilles, supportant mieux ces longs voyages où l'on est séparé de tous ceux qu'on aime...

— Oui, je comprends bien, avait répondu Isabelle, qui ramenait tout à son amour, c'est comme s'ils pouvaient sourire à ceux qu'ils aiment, leur envoyer une caresse.

Et d'une voix très basse, une voix pleine de tendresse :

— C'est si bon, ces choses-là, quand on est séparé d'êtres aimés.

Martial croyait entendre encore le son de sa voix et ces paroles qui étaient un peu pour lui. Ce souvenir lui faisait du bien. Il demeura longtemps près du sémaphore. Quand il s'éloigna, il était si bien perdu dans toutes ces choses d'autrefois, qu'il ne remarqua pas qu'on le suivait.

Deux hommes cependant marchaient derrière lui depuis qu'il avait quitté la plage, deux hommes qui n'avaient perdu aucun de ses mouvements, deux hommes qui l'avaient vu courir follement comme s'il allait se précipiter de la falaise, et qui l'auraient arrêté s'il avait exécuté ce projet ; ces deux hommes étaient Martin et Finet, les agents de la Sûreté chargés de s'emparer de lui.

Les deux policiers connaissaient fort bien le Havre et avaient déployé, dans leurs recherches, la plus grande sagacité. Après les démarches indispensables auprès de la police locale, ils s'étaient rendus à la jetée, devinant qu'un Parisien ne pouvait manquer d'aller là, contempler la mer. Ils y avaient retrouvé en effet les traces de Martial et étaient parvenus à rejoindre le malheureux, au moment où il gravissait le coteau de Sainte-Adresse. Ils ne l'avaient reconnu qu'au bout d'un instant, tellement la souffrance dénaturait ses traits.

— Avant de le pincer, dit alors Martin, voyons d'abord ce qu'il fera.

Et ils l'avaient suivi, épiant tous ses mouvements. Ils lui trouvaient bien l'allure d'un homme qui n'a pas la conscience en paix ; mais ils hésitaient un peu à l'arrêter. Il leur semblait de taille à lutter contre eux deux, surtout dans cet endroit à peu près désert. Et, d'un autre côté, quel triomphe s'ils parvenaient à s'emparer de lui sans le secours de personne !

IX

LE CABARET DU PÈRE BERTRAND

Martial, se croyant toujours seul sur cette colline, inhabitée l'hiver, se dirigeait vers les chalets. Il s'arrêta près de l'un d'eux, où tout était clos comme dans les autres. Il contemplait une petite fenêtre à droite, se souvenant qu'Isabelle se plaçait là le soir, lorsque toute la ville dormait autour d'elle ; et Fernand et [illegible] saient la saluer et échanger de loin avec elle un baiser du bout des doigts.

Les agents s'étaient glissés derrière lui. Comme la lune était très brillante, ils purent lire le nom inscrit en grosses lettres sur un des piliers de la grille :

LES CHARMETTES

— Si du moins il essayait de pénétrer là-dedans, murmura Finet, comme nous le tiendrions !

Mais, comme s'il avait voulu déjouer les ruses des agents de la Sûreté, Martial s'éloigna brusquement.

— Bon, dit Martin, s'il retourne au Havre, il est pris !

Martial trompa encore l'attente des policiers. Il venait d'apercevoir un cabaret de modeste apparence, celui du père Bertrand, qui est situé dans un endroit presque désert et où l'on rencontre aussi peu de monde en hiver qu'on y en voit beaucoup en été. Martial le connaissait bien, pour y avoir pris souvent ses repas avec son frère. Il regarda sa montre, qui marquait huit heures.

— Si je mangeais ici ?

Cela lui rappellerait encore de bons souvenirs, et il serait seul. Il éviterait ce tapage des grands restaurants qui lui était odieux. Il entra dans le cabaret, dont une seule salle sur trois était éclairée, et aperçut le père Bertrand, qui lisait tranquillement son *Petit Parisien*, avec la quiétude d'un rentier. Assise auprès de lui, Mme Bertrand reprisait des serviettes.

Le père Bertrand est un ancien pêcheur, jadis matelot de l'Etat, qui a épousé une mareyeuse du Havre et qui a cessé de pêcher parce que Mme Bertrand, se défiant en femme sage des tromperies de la mer, lui a interdit de naviguer. — Après son mariage, il avait aidé sa femme à vendre son poisson ; ils ont amassé ainsi des économies qui leur auraient permis de vivoter. Mais ils étaient tous les deux trop actifs et ont pris le cabaret de Sainte-Adresse pour occuper leurs loisirs. L'été, ils travaillent beaucoup ; les Parisiens aiment leur maison, toujours tenue avec une propreté méticuleuse, une propreté de marin. Le père a une cave simplement, mais honnêtement garnie de vrai vin et de bonne bière, sans compter les tonneaux de cidre qu'il fabrique lui-même. Quant à Mme Bertrand, elle fait admirablement les omelettes et n'a pas sa pareille dans le pays pour la préparation des turbots et des barbues. Mais l'hiver, ils voient à peine un client par jour. Et, sur les huit mois dont se compose leur morte-saison, ils en consacrent quatre à se reposer des fatigues de « la saison » et les quatre suivants à la préparer. — Aussi le père Bertrand n'avait-il même pas levé la tête lorsque Martial était entré : ce ne devait être que quelque bonhomme du pays qui venait prendre un verre. Et, en ce cas, Mme Bertrand, ayant dévisagé Martial, poussa brusquement son mari.

— Fais donc attention, mon homme, c'est un Parisien.

A ce mot de Parisien, le père Bertrand se leva comme mû par un ressort. Et reconnaissant un visage de client, il s'avança vivement vers Martial.

— Que désire monsieur ?... Ma femme, vite, allume l'autre salle !... Il faut nous excuser, monsieur ; l'hiver, nous n'allumons que cette pièce : c'est pour les gens du pays qui viennent tailler une bavette en prenant un verre. Mais, à dire vrai, il n'y en a pas beaucoup... Notre clientèle, à nous, c'est les Parisiens, l'été...

Mme Bertrand n'avait pas attendu l'ordre de son mari pour lâcher sa serviette et bondir dans l'autre salle où elle était fière d'entendre dire par ses clients de l'été : « Hein ! c'est-il propre ici ! » Elle avait allumé deux becs de gaz ; elle essuyait la poussière qui recouvrait une table, elle préparait une chaise. Ce Parisien ne prit-il chez elle qu'un verre de bière, elle voulait lui faire honneur.

Il y a des moments dans la vie où les marques les plus banales de sympathie nous causent une vraie joie. Martial fut touché de la gentillesse naïve de ces braves gens. L'empressement qu'ils mettaient à le servir lui causait un véritable plaisir.

— Alors, monsieur veut dîner ?

Martial répondit « oui » par un signe. Et le mari et la femme étaient plantés devant lui, bavardant à tour de rôle.

— Si nous nous serions attendus à voir un Parisien en cette saison !... Mais nous nous souvenons bien de vous : vous êtes venu, cet été... avec un autre jeune homme, un blond...

Martial eut un sourire mélancolique. Il avait voulu s'isoler ; et, dans ce restaurant, où il entrait un peu au hasard, on lui parlait de son frère.

— Voyons, dit Mme Bertrand, si vous voulez dîner, il faudra vous contenter de ce que nous avons ; l'hiver, nous ne faisons pas de provisions.. Une jolie barbue, que nous devions manger demain matin ?

— Ce que vous voudrez, madame.

Mme Bertrand disparut, et son mari resta avec Martial enchanté de pouvoir parler des Parisiens, de sa saison et du mal qu'il avait pendant été.

— Je vas vous chercher de mon bon cidre, du fameux...

Et le père Bertrand disparut à son tour, tandis que Mme Bertrand revenait pour mettre le couvert de son client.

Quand le vieux marin remonta de la cave et traversa sa première salle, il fut littéralement abasourdi, en constatant la présence de deux nouveaux visages de Parisiens.

— En voilà une journée... Si je m'y serais attendu !

Et il allait s'empresser de pousser les deux hommes dans l'autre pièce, quand, d'un signe, ils l'appelèrent, mystérieusement. — Chut !

Il posa son pot sur la table et se dirigea vers eux.

— Venez, nous avons besoin de vous parler.

Le père Bertrand, un peu inquiet, les suivit, et, quand il fut dehors, il dit d'un ton bourru :

— Ah çà ! qu'est-ce que vous me voulez ?.. Vous me dérangez !

Martin prit la parole.

— Mon cher monsieur, voici la chose en deux mots : mon camarade et moi, nous sommes deux agents de la Sûreté du département de la Seine, chargés de mettre le grappin sur le gaillard qui vient justement de rentrer chez vous.

— Bah ? fit le père Bertrand d'un air de doute.

Finet répliqua d'un ton sec :

— Voici le mandat d'amener.

Le père Bertrand jeta dédaigneusement les yeux sur le papier que lui montrait Finet ; mais, malgré le chagrin que cela lui causait de voir arrêter un de ses clients chez lui, il s'inclina.

— Votre maison étant un lieu public, reprit Martin, nous allons donc procéder à cette arrestation ; mais le gaillard est solide. Peut-être porte-t-il des armes ?.. Il faut l'arrêter sans lui laisser le temps de résister. — Votre maison a-t-elle d'autres issues que cette porte ?

— Il y a bien une autre porte, qui est en face de celle-ci et qui donne dans le jardin ; mais, pour gagner l'une ou l'autre, il faut que ce monsieur passe par la première salle.

— Que fait-il en ce moment ?

— Il dîne.

— Bon. Laissez-le dîner. Nous le pincerons quand il voudra partir. En attendant, servez-vous dans la première salle une bouteille de quelque chose, pour que nous ayons vraiment l'air de consommateurs.

Les trois hommes rentrèrent dans le restaurant. Et Martin et Finet s'assirent dans la première pièce, tandis que le père Bertrand redescendait à la cave, d'un air morose, et allait chercher la bouteille de quelque chose que lui avait demandée le policier Martin. Il choisit pour les deux agents du vieux cidre bien dur. C'était plus fort que lui : il n'aimait pas les gens de la police ; et il avait presque envie d'aller prévenir son client que des argousins se disposaient à l'arrêter ; mais, quand il posa la bouteille devant Martin et Finet, il constata qu'une glace, placée au-dessus de la caisse, leur permettait de voir tout ce qui se passait dans l'autre salle. Il murmura :

— Impossible de lui venir en aide, à ce pauvre garçon.

Et pourquoi voulait-on l'arrêter ? Pour quelque peccadille, bien sûr ! Il rejoignit sa femme à la cuisine et, à voix basse lui communiqua toute l'histoire. Mme Bertrand devint blême : on allait arrêter quelqu'un chez elle ?... Ce client si bien reçu était poursuivi par la police ?... Et ces deux hommes à mine louche étaient des agents secrets ?.. Quelle journée d'émotions pour une journée de morte-saison ! Après avoir un peu réfléchi, elle donna ce conseil à son mari :

— Il est bien gentil, ce jeune homme ; mais nous n'avons pas à nous occuper des affaires des autres. Et, à te dire vrai, cela me semble assez particulier qu'il soit venu l'hiver ici...

— Mais... s'il leur échappait ? fit le père Bertrand.

— Eh bien ! mon homme, puisque tu ne te mêles pas des affaires des autres, cela ne te regarderait pas davantage... que si on l'arrêtait.

— Autrement dit nous serons neutres ?

— C'est cela.

— Où en est-il de son dîner ?

— Il n'a pas grand appétit, le pauvre garçon : il ne veut rien qu'un peu de fromage après son poisson.

— Alors, tu... ne lui diras rien en lui portant son fromage ?

— Non, puisque nous sommes neutres.

— Seulement, si nous sommes neutres, remarqua Bertrand, il n'est pas juste que nous fermions les portes ; ce serait le bloquer.

— Oui ! pousse-les, simplement.

Quelques instants après, Martial avait achevé son maigre repas. Les agents le voyaient dans la glace qui prenait un dernier verre de cidre. Bientôt, il se leva, mit son pardessus et s'apprêta à sortir en tenant à la main de gros gants de laine.

— Vois-tu s'il a la bague ? demanda Martin à Finet, qui était le plus rapproché de la glace.

— Non. Il a justement sa main droite de l'autre côté.

En ce moment Mme Bertrand avait quitté la salle ; elle se tenait dans la cuisine. Elle espérait que ce beau jeune homme devinerait que la porte du jardin était simplement poussée, qu'il ferait un bond de ce côté et échapperait facilement aux policiers. Et alors, qu'ils se poursuivissent dans la campagne, peu lui importait ! Son cabaret n'aurait pas été le théâtre d'une arrestation.

Martin et Finet s'étaient levés ; et, placés de chaque côté de la porte, ils attendaient, prêts à s'élancer. Lorsque Martial franchit le seuil de la première salle, il sentit que deux bras s'empareraient de lui. Voyant le père Bertrand toujours assis à son comptoir, il crut à un guet-apens, facilement organisé à l'improviste tout à coup dans cette auberge isolée. Il n'entendit pas les mots : « Au nom de la loi ! » prononcés par Finet.

Doué d'une très grande force musculaire, que doublait en ce jour son excitation nerveuse, il fit un seul geste, comme s'il avait secoué quelque chose qui le gênait. Les deux policiers roulèrent à quatre pas. Le père Bertrand, ravi, fit un signe des yeux à Martial, pour lui désigner la porte du jardin ; mais il ne comprit pas. Il se dirigeait vivement vers la porte de la route. Cependant, les deux agents s'étaient déjà relevés, furieux de ce premier échec. Et, plantés devant cette porte, ils barraient le passage. Martin avait même tiré son revolver et le braquait sur Martial. Les policiers n'éprouvaient plus le moindre doute : la résistance énergique de Martial établissait pour eux la certitude de sa culpabilité. Il fallait donc l'arrêter à tout prix.

Martial, croyant toujours à un guet-apens, se dit qu'il lui était impossible de se défendre contre des hommes armés. Malgré son courage, il devait battre en retraite. Il bondit en arrière, espérant échapper, par une fenêtre de la seconde salle, à ces gens qu'il considérait comme des bandits. Mais, si Martin et Finet n'avaient pas sa force, ils avaient son agilité. Ils arrivèrent dans cette seconde salle en même temps que lui. Habitués à toujours marcher ensemble, ces deux agents se comprenaient à un regard, à un signe.

— Rendez-vous, ou je tire ! s'écria Martin en poursuivant Martial.

Et il le menaça de si près que Martial dut renoncer à s'approcher d'une fenêtre. Quand il se retourna, Finet était devant la porte, tenant aussi son revolver. Il était bloqué.

— Maintenant, causons ! dit Martin avec un sourire goualleur. Vous voyez, n'est-ce pas ? que toute résistance est inutile ; cela ne ferait qu'aggraver votre cas. Vous êtes bien monsieur Martial Desroches ?

— Ah çà ! que signifiait cette mauvaise plaisanterie ?

— Monsieur et moi, continua Martin, nous sommes inspecteurs de la Sûreté ; et, en vertu d'un mandat délivré contre vous par M. de Beaulieu, juge d'instruction, nous vous mettons en état d'arrestation. Suivez-nous gentiment, cela vaudra mieux pour vous.

— Canailles ! Menteurs ! prononça Martial, vous imaginez-vous donc avoir affaire à un poltron ? Livrez-moi passage, morbleu, ou gare !

— Je crois que vous doutez de notre qualité, dit Finet. C'est à nous de vous dire de prendre garde ! Nous avons l'ordre de vous arrêter, nous vous arrêterons. Ne nous forcez pas à nous servir de nos armes ; nous le regretterions, mais nous le ferions !

— Vous êtes des drôles, déclara Martial d'une voix très calme. Vous pensez m'en imposer par des mensonges pour me dévaliser ensuite plus facilement. Sachez donc que je n'ai pas peur de vos deux revolvers. J'ai l'habitude de traiter les coquins de grande route avec le mépris qu'ils méritent. Et la preuve !...

En prononçant ce dernier mot, Martial tira de sa canne, une épée longue d'environ soixante centimètres et assez large. Le courage était chez lui une chose instinctive. Il croyait réellement avoir affaire à des rôdeurs de grand chemin ; et une querelle, quelle qu'elle fût, même avec des coquins, correspondait bien à son état d'esprit.

Il s'était précipité, sa courte épée levée, vers Finet. Pour l'empêcher de frapper, il fallait qu'un des deux agents tirât ; or, en tirant, ils risquaient de le tuer, et ce n'était pas un cadavre, mais un homme bien vivant qu'ils devaient arrêter.

— Martin, tire donc dans les jambes, cria Finet.

Martial, voyant que, malgré tant de menaces, aucun des hommes n'avait encore tiré, comprit soudain qu'ils étaient bien, en effet, des gens de la police. Il eut une courte hésitation ; mais il était trop tard.

Martin, au lieu de tirer, avait ramassé le bout de canne jeté par Martial ; et, se glissant derrière lui, il lui en asséna un coup terrible sur la main droite, que Martial tenait en ce moment dans la position de *quarte*, c'est-à-dire le poignet et par suite le petit doigt en dehors. Martial poussa un cri de douleur ; son épée s'échappa de sa main. Déjà Martin l'étreignait à bras-le-corps, et Finet lui plaçait le canon de son revolver sur la poitrine.

— Pauvre garçon ! murmura le père Bertrand.

Martin, enchanté de son beau fait, consolait Martial d'un air goguenard :

— Pourquoi aussi, monsieur Desroches, résister à Martin et à Finet, les plus calés des lapins de la Sûreté ?... Excusez-moi : j'ai été forcé de vous faire mal... Et dame, impossible de vous soulager ! Avec un gaillard de votre espèce, le ligotage n'a rien d'inutile.

Martial eut une révolte.

— Là, là, ne nous fâchons pas, continua Martin, en ramenant le bras du malheureux en arrière.

En une minute, Martial eut les mains attachées derrière le dos avec cette petite ficelle cirée qui est aussi solide que les plus grosses chaînes.

— Ainsi, balbutia-t-il, vous êtes bien réellement des agents de la Sûreté ?

— Comme nous avons eu l'honneur de vous le dire tout de suite.

— Voici le mandat d'amener décerné contre vous, dit Finet, en lui montrant le papier et la signature de M. de Beaulieu.

Martial lut :

— Inculpation d'assassinat... Mais c'est de la folie !

— Bon, bon, vous vous expliquerez plus tard. En ce moment, tenez-vous sage.

Puis, les deux agents, sûrs que leur prisonnier ne pouvait leur échapper, se mirent à l'examiner.

— Regarde donc sa main ! prononça Martin, avec un accent de triomphe

Et il montrait à son camarade, que le chaton de la bague, portée au petit doigt de la main droite par Martial, était vide...

X

BRUSQUE INTERVENTION

Cependant, Martial revenait peu à peu de l'engourdissement qu'avait provoqué en lui le coup porté par Martin. Il voulut demander des explications.

— Messieurs, je vous assure que vous êtes victimes d'une erreur... Voyez, je ne me révolte plus : éclaircissons ce malentendu... Je vous ai pris pour des rôdeurs... Excusez-moi... Mais, je vous en prie, dites-moi ce que signifie ce mot d'assassinat que vous avez prononcé tout à l'heure... Je vous jure que vous devez vous tromper...

Martin l'interrompit :

— Allons, allons, pas tant de paroles inutiles ! Vous êtes bien le nommé Martial Desroches ?

— Parfaitement.

— Frère de Fernand Desroches ?...

— Oui.

— Donc, pas d'erreur ! conclut Martin. Vous voyez que c'est bien vous que nous avons l'ordre d'arrêter. Et, quant à des explications... M. de Beaulieu, le juge d'instruction, qui a décerné contre vous un mandat d'amener, vous en donnera demain.

— C'est trop fort ! cria Martial en se démenant.

— De la rébellion, maintenant ? dit Finet. Peste ! avec vous les précautions ne seront pas inutiles.

Les deux agents échangèrent un regard d'intelligence ; ils avaient eu la même pensée : il leur semblait souverainement imprudent de conduire leur prisonnier au Havre, en pleine nuit, sans une escorte plus nombreuse.

— Patron, dit Finet au père Bertrand, pouvez-vous nous donner un coup de main pour conduire monsieur ?

Le père Bertrand avait quitté sa caisse et était venu en maugréant jusqu'à l'entrée de la seconde salle.

— Je ne bouge pas de chez moi, répliqua-t-il d'un ton bourru.

— Alors, vous aurez l'amabilité de nous prêter une chambre... Vous avez des chambres, n'est-ce pas ?

Le père Bertrand répondit d'un ton furieux qu'il avait des chambres pour les Parisiens, mais qu'on y était fort mal. Toute cette affaire ne lui allait pas. Et ce fut d'un air parfaitement désagréable qu'il conduisit les agents de la Sûreté et leur prisonnier dans une pièce du premier étage.

Martial, poussé par un des agents, tomba sur une chaise.

Finet redescendit aussitôt, pour courir au Havre, d'où il ramènerait une voiture et d'autres agents. Quant à Martin, il s'était assis en face de Martial et lui renouvelait ses excuses d'avoir été forcé de le frapper ; il s'inquiétait de sa main :

— Cela ne vous fait plus mal ?... Non ?... Tant mieux ! Moi, voyez-vous, je suis désolé quand je blesse un inculpé. Une fois qu'on m'a donné l'ordre de ramener monsieur un tel, je voudrais le cueillir comme on cueille une rose, pour le rapporter à mon chef.

Cependant, le père Bertrand était descendu et racontait à sa femme les péripéties de la bataille.

— Un moment, femme, j'ai cru qu'il leur glissait entre les doigts... S'il n'avait pas eu une ne-

conde d'hésitation, il marchait sur l'agent qui était devant la porte ; les autres n'osaient pas tirer ; des agents de police ne peuvent arrêter un cadavre...

— Tout cela est bien fâcheux ! dit Mme Bertrand. Un si beau jeune homme !

Mme Bertrand avait toujours aimé les beaux hommes.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée d'un nouveau personnage, qui entra en demandant :

— Çà ! Peut-on dîner ici ?

— Encore un Parisien ! s'écria Mme Bertrand. Quelle journée, mon Dieu ! quelle journée !

Ce nouveau venu, qui était Calliste Ruffec, pénétra dans la seconde salle et tomba sur une banquette. — Il avait voulu filer Daniel de Chantauvert, lorsque celui-ci s'était élancé au hasard dans les rues du Havre pour aller au secours de son ami Martial. Et Daniel lui avait fait mener un train d'enfer. Calliste avait d'ailleurs parfaitement accompli son métier d'espion. Il avait retrouvé partout les traces de Daniel, sans que jamais Daniel s'aperçût qu'il était suivi. Ils avaient ainsi parcouru la jetée, les bassins, les grandes rues du Havre, sans s'arrêter un instant. Et cette poursuite paraissait d'autant plus dure à Calliste qu'il avait fort mal déjeuné en route et n'avait pas dîné du tout.

Quant à Daniel, il était très agité. Au milieu de ses courses, il avait acheté un journal, où il avait trouvé la confirmation de tout ce que lui avait raconté Calliste. Ce journal ne donnait d'ailleurs qu'un résumé très succinct de l'assassinat de Fernand Desroches. Le malheureux, disait-on, avait été assassiné la veille, au moment même où son frère le quittait ; et on recherchait ce frère... Il n'était pas encore question du diamant.

Après avoir bien battu tout le Havre, Daniel se rappela que Calliste lui avait aussi parlé de Sainte-Adresse.

— Allons à Sainte-Adresse, se dit-il. Si je ne réussis pas à trouver mon ami, du moins j'aurai fait mon devoir.

En le voyant quitter le Havre et se diriger vers la campagne, Calliste eut un premier cri de colère :

— Est-ce que cet animal-là va courir toute la nuit et m'empêcher de dîner ?

Et il eut envie de l'abandonner ; mais son désir de savoir le premier ce qui se passerait, afin de pouvoir le raconter avant les journaux, à M. Lardinois, l'emporta sur son appétit. Il continua donc de filer Daniel qui gravissait le coteau de Sainte-Adresse. Ils gagnèrent ainsi les premières villas, Calliste toujours en arrière d'une quinzaine de mètres. Mais, soudain, Daniel disparut. Calliste se mit à courir, croyant qu'il avait tourné au coin de quelque maison ; il le chercha dans toutes les directions, il ne le vit plus. Daniel lui avait échappé.

— Tant pis, après tout ! prononça le drôle avec mauvaise humeur. Rentrons au Havre et dînons.

Et c'est alors que, passant devant le cabaret du père Bertrand, il se dit que le Havre était encore à trois kilomètres et se décida à entrer. Cinq minutes plus tard, Mme Bertrand lui servait une omelette et la moitié de la barbue que Martial n'avait pas mangée. Puis, en lui apportant un pichet de cidre, elle ne put s'empêcher de lui dire :

— Ah ! si monsieur avait été là tout à l'heure, il en aurait vu de belles !

Et Calliste n'eut pas besoin de beaucoup insister pour se faire raconter toute l'histoire de l'arrestation de Martial Desroches. Ce récit, naturellement, le rendit furieux. Son plan avait échoué : les agents de la Sûreté avaient arrêté Martial sans que son ami Daniel s'en fût mêlé. Déjà, il songeait à se remettre en campagne, à retrouver les traces de Daniel et à lui dire : « Votre ami est là, dans une mauvaise auberge, gardé par un seul agent, » quand une voix sonore retentit sur la route :

Halte-là ! Qui va là,
Dragon d'Alcala ?
Ou t'en vas-tu par là,
Beau dragon du roi ?

Calliste tressaillit : il avait reconnu la voix de Daniel.

C'était Daniel, en effet, qui revenait au Havre, renonçant presque à trouver celui qu'il cherchait. S'il avait disparu soudain aux yeux de Calliste, c'est qu'il avait tout simplement pénétré dans la villa des Charmettes en sautant par dessus la grille. Daniel aimait beaucoup cette jolie habitation, qui faisait partie de la fortune personnelle de sa mère ; et, en se trouvant tout à coup devant la grille, il n'avait pu résister au plaisir d'entrer dans cette propriété, qu'il considérait un peu comme sienne. Il en fit le tour, se disant qu'il suffirait de forcer une serrure pour y pénétrer. Et quelle bonne cachette ce serait !

Puis, il repassa par-dessus la grille et continua sa route. Arrivé aux dernières villas, il eut un geste de déception.

— Je ne le retrouverai donc pas ! murmura-t-il.

Il retourna enfin vers le Havre en chantant à pleine voix la délicieuse chanson de *Carmen*. C'était le seul espoir qui lui restât : s'il passait près de son ami, quelque part, son ami reconnaîtrait sûrement sa voix. Bien vague espoir ! Mais quand on ne sait plus que faire !... Et il était arrivé près du cabaret du père Bertrand, chantant encore

Moi, je m'en vais faire
Mordre la poussière
A mon adversaire.

En entendant cette voix, Mme Bertrand tressaillit comme Calliste. Elle laissa l'employé de M. Lardinois à son dîner et revint dans la première salle, où elle trouva son mari qui écoutait, d'un air ahuri.

— Bertrand !

— Ma femme !

— As-tu entendu ?

— Oui !... Mais c'est impossible, puisqu'on dit qu'il est en Amérique !

S'il en est ainsi,
Passez, mon ami !
Affaire d'honneur,
Affaire de cœur,
Pour nous tout est là,
Dragon d'Alcala !

Mme Bertrand, n'y tenant plus, se précipite vers la porte en criant :

— Monsieur Daniel !

— Eh ! parbleu, c'est toujours madame Bertrand ! fit Daniel en s'arrêtant.

— Et vous passiez... sans nous dire seulement bonjour ?

Il existait, entre le ménage Bertrand et Daniel de Chantauvert, une très vieille amitié. Le ménage Bertrand avait connu Daniel tout jeune : les cabaretiers s'étaient établis à Sainte-Adresse à l'époque où le père de Daniel vivait encore ; et ils fournissaient, depuis lors, à la villa des Charmettes, le cidre, la bière, le vin blanc et le poisson. Et quand Daniel s'arrêtait au cabaret, on le fêtait comme un bon ami, presque comme un compatriote. Aussi entra-t-il dans l'auberge, les deux mains tendues :

— Excusez-moi, je me rendais au Havre pour affaire pressante. Mais, sacrebleu, il ne sera pas dit que je vous aurai vus sans trinquer avec vous !

— Ah ! monsieur Daniel ! s'écria le père Bertrand, ça fait tout de même plaisir de se revoir. Je vais chercher de mon nouveau cidre, et l'année est fameuse.

— Laisse-nous donc tranquilles avec ton cidre ! lui cria sa femme. Tu sais bien que M. Daniel préfère le petit vin blanc que tu fais venir de Gascogne.

Le père Bertrand courut à la cave et rapporta une bouteille de piquepouls des côteaux de Mirande, qu'il plaça avec trois verres devant Daniel. Mme Bertrand, plantée en face du jeune homme, l'admirait béatement.

— Ah ! monsieur Daniel, lui disait-elle, cette saison encore, ce que j'ai demandé de vos nouvelles à Mlle Adrienne ! Elle espérait bien que vous reviendriez. Et nous nous disions aussi, mon mari et moi, que ça ne pourrait pas durer toujours, cette méchanceté de vous faire vivre à l'étranger !

— Et moi qui ai navigué par là quand j'étais marin de l'Etat, je sais qu'il y fait une de ces chaleurs !... A votre santé, monsieur Daniel !

Daniel trinqua bien amicalement avec le vieux marin et sa femme. Puis il leur demanda si leurs affaires marchaient toujours bien.

— Ça n'a pas changé, dit Mme Bertrand. Nous travaillons l'été, et nous nous reposons l'hiver... Mais, par exemple, pour l'hiver, nous venons d'avoir une soirée mouvementée... Un pauvre jeune homme que des agents de la police secrète ont arrêté chez nous...

— Ils l'ont arrêté ! s'écria Daniel en sursautant... Ici !...

— Vous le connaissiez donc ? balbutia le père Bertrand.

Daniel eut un geste de désespoir et murmura :

— J'arrive donc trop tard !

— Peut-être ! fit le vieux marin à voix basse.

Et il alla fermer la porte qui donnait dans l'autre pièce.

— Pas besoin qu'on nous écoute, dit-il en revenant. Voyons, monsieur Daniel : entendons-nous bien, et parlons bas.

— Oui. Et racontez-moi vite ce qui s'est passé ici. Si l'homme qu'on a arrêté chez vous est bien celui que je cherche, c'est mon meilleur ami, presque un frère !

— Voici la chose, dit Bertrand. Il a dîné ici... Il avait l'air très malheureux... Les agents le suivaient, ils ont attendu dans cette pièce, pendant qu'il dînait dans l'autre ; et ils lui ont sauté dessus au moment où il partait. Un grand, beau jeune homme brun...

— Ce serait bien cela ; mais... n'ont-ils pas prononcé son nom ?

— Parfaitement : Martial Desroches.

Daniel poussa un cri de rage.

— Et ils l'ont emmené ?

— Non... Il est là-haut, *gardé par un seul agent* : l'autre agent est allé chercher du renfort, répondit le père Bertrand, d'un air malicieux.

Daniel réfléchit un instant ; puis il dit :

— Père Bertrand, vous savez que je suis un homme d'honneur ?

— Si je le sais, monsieur Daniel !

— Eh bien, je vous jure que cet homme a été injustement arrêté ; or, on a beau être innocent, cela ne vaut jamais rien de tomber entre les griffes de la justice...

— C'est bien vrai, monsieur Daniel.

— Donc il faut le délivrer mon ami, père Bertrand...

En prononçant ces mots, Daniel regarda le vieux marin avez anxiété.

— Monsieur Daniel, déclara Bertrand, j'ai connu votre père qui était un bien digne homme et qui n'a eu que le tort de mourir trop tôt : je vous ai connu quand vous n'étiez guère plus haut que ça... Bref, pour ne pas y aller par quatre chemins, je suis prêt à me faire couper en dix à votre service !

Mme Bertrand approuva, — malgré l'inquiétude qu'elle ressentait.

— Seulement, dit Daniel, il ne faut pas que vous soyez compromis. Il est donc entendu que vous ne m'avez même pas vu entrer ici ?

— Compris, monsieur Daniel.

— Dans quelle chambre se trouvent mon ami et son gardien ?

— La chambre en face de l'escalier.

— Mon ami est ligoté ?

— Hélas ! oui.

— Et l'agent est armé ?

— Naturellement. Mais je crois qu'il hésitera un peu à se servir de son revolver.

— Je ne lui en laisserai pas le temps. Vous, madame, remettez-vous bien tranquillement à votre caisse... Vous, suivez-moi, Bertrand... La porte du jardin est entr'ouverte ? Bien... Maintenant, pour les clients que vous avez...

— Oh ! un seul ! fit Mme Bertrand.

— Ne négligeons rien, dit Daniel. Pour ce seul client, comme pour l'autre agent qui écoute peut-être là-haut, il faut que j'aie l'air d'être parti.

Et il ajouta à haute voix :

— Allons, au revoir, monsieur et madame Bertrand. A bientôt.

Puis, entraînant le vieux marin, il quitta l'auberge en chantant :

Exact et fidèle,
Je vais où m'appelle
L'amour de ma belle.

Sa voix diminuait peu à peu. Et Calliste ainsi que l'agent Martin — qui guettait avec anxiété tous les bruits — purent croire qu'il s'était réellement éloigné. Et bientôt le calme régna.

Soudain, des pas, qui semblaient nombreux et précipités, retentirent sur la route. Martin supposa que c'était son camarade qui arrivait.

La porte de l'auberge s'ouvrit bruyamment. Daniel et Bertrand revenaient. L'ancien marin alla

s'asseoir auprès de sa femme et se remit à lire son journal. Daniel s'était déjà précipité vers l'escalier, faisant du tapage comme si plusieurs hommes l'avaient suivi. Il frappa à la porte que lui avait indiquée Bertrand. Martin demanda :

— C'est toi, Finet ?

Et Martin s'attendait si bien à voir Finet, qu'il ouvrait la porte en posant cette question. Daniel bondit sur lui et le renversa avec la plus grande facilité. Martial poussa un cri de joie :

— Toi, ici ? Est-ce possible ?

Martin rugissait sous l'étreinte de Daniel. Celui-ci, avec beaucoup de calme, retournait l'agent et lui liait les mains derrière le dos. Il lui attacha ensuite les pieds, en lui disant de la façon la plus aimable :

— Je vous en prie, monsieur, pardonnez-moi les mauvais traitements que je vous fais subir ; mais je suis bien forcé d'agir ainsi, si je veux vous empêcher de nous poursuivre... Vous avez un revolver, moi aussi, nous pourrions nous massacrer et ce serait très regrettable. Pour ma part, j'en serais désolé. Adieu, monsieur ! J'espère que nous ne nous reverrons que le jour où vous serez forcé de reconnaître que l'homme que vous avez arrêté ce soir est innocent !

Daniel se dirigea alors vers Martial et coupa les liens qui le retenaient.

— Viens, ami !

Martial se jeta dans ses bras en balbutiant :

— Je ne rêve pas ?... C'est bien toi ?...

— Oui ; mais ce n'est ni le lieu ni l'heure des explications. Viens !

Il poussa son ami hors de la chambre, la referma à clef, en laissant la clef sur la porte. Puis tous les deux s'enfuirent par la porte du jardin, sans avoir adressé la parole au ménage Bertrand.

Calliste Ruffec, entendant le bruit d'une lutte au-dessus de lui, s'était levé et se disposait à partir. Quand les deux amis descendirent, il avait collé son visage contre une fente de la porte. En reconnaissant Daniel et Martin, il devina ce qui s'était passé et eut un cri de triomphe. Puis, très doucement, après avoir posé deux francs sur la table, il ouvrit une des fenêtres, sauta sur la route et s'enfuit vers le Havre en prononçant joyeusement :

— Bon voyage, monsieur Chantauvert !

XI

DIDIER DE BOURGVIEUX

Quand M. Lardinois rentra dans son cabinet, après avoir conduit Calliste à la gare, il eut un gros rire en voyant Didier de Bourgvieux étendu sur un large divan, placé dans le fond, et fumant un cigare.

— Vous avez donc deviné que j'avais besoin de vous parler ? s'écria le commerçant.

— Moi aussi ! fit Didier, en se levant à demi. Comme ça se trouve !

Un employé vint prendre les ordres du patron. Lardinois donna les indications nécessaires ; puis il dit :

— Qu'on me fasse monter de la bière et du jambon de la brasserie. Et qu'on me laisse tranquille !

— Vous n'avez donc pas déjeuné ? demanda Didier. Ah çà ! mais il y a quelque chose de détraqué chez vous ?

— Non, mon petit Didier ; mais je viens de prendre certaines précautions, indispensables. Et il n'y avait pas de temps à perdre, je vous en réponds.

— Contre Daniel ?

— Naturellement.

—Alors, déjeunez. Vous me raconterez tout cela ensuite.

Un garçon avait apporté le déjeuner que Lardinois prenait quelquefois à son bureau : deux larges tranches de jambon, une salade de légumes très épicée, du fromage de Munster avec de l'anis et un litre de bière.

Jamais deux hommes unis par l'amitié ne se sont aussi peu ressemblés. Didier de Bourgvieux était petit, assez maigre, bien proportionné : il avait l'air délicat. Il portait une petite barbe légère, clairsemée ; ses cheveux, d'un châtain blond, étaient séparés par une raie sur le côté droit. Son visage n'exprimait rien : il était toujours pâle, froid ; son petit nez, très droit, ne frémissait jamais ; jamais une rougeur ne montait à ses pommettes ; ses yeux gris, un peu ternes, ne s'animaient que lorsqu'il perdait au jeu. Il était toujours vêtu avec la plus exquise élégance et posait avant tout pour l'homme correct. Il avait beaucoup de camarades, mais pas d'autre ami que Lardinois. C'est seulement devant lui qu'il se « déboutonnait », pour employer la pittoresque expression du commerçant. Et jamais un de ses camarades de club ne l'avait vu étendu dans une position aussi inconvenante que celle qui provoqua soudain l'admiration de Guillaume Lardinois.

— Ma parole, prononça lourdement le commerçant : vous avez un chic pour vous coucher sur ce divan.

— Autant que vous pour dévorer du jambon !... Si Clara vous voyait vous remplir ainsi, mon pauvre ami...

— Voulez-vous donc vous taire avec votre Clara ! Hier encore, vous en parliez chez votre tante ! Un de ces jours on vous entendra, et tout le monde finira par savoir qu'elle est ma maîtresse...

— En voilà un secret de polichinelle ! fit Didier. Mais achevez donc votre salade, que nous puissions causer sérieusement.

Lardinois méritait bien l'expression que lui avait appliquée Didier : il se remplissait de la façon la plus gloutonne. C'était un homme de moyenne taille, rond comme un tonneau, avec des jambes courtes, des pieds énormes, de grosses mains, de petits bras. Sa face, entièrement rasée, était d'un rouge brique ; ses traits étaient nuls, des bourrelets de graisse empêchaient presque de voir ses yeux, qui étaient noirs et assez brillants. Il avait une chevelure blanche, plantée drue, et possédait toutes ses dents. Il n'avait pris cet embonpoint que depuis quelques années et d'une manière très rapide ; à l'époque où il avait épousé la veuve de M. de Chantauvert, il était encore très présentable. — Il sonna pour enlever le couvert et apporter du cognac, puis il dit :

— Monsieur de Bourgvieux, je vous écoute.

— Oh ! prononça Didier d'un ton indifférent, je n'ai pas grand'chose à vous raconter, moi : il me faut seulement une bagatelle, une dizaine de mille francs, que j'ai perdus à la bouillotte, et que vous allez m'avancer, parce que ce n'est pas le moment de tirer une carotte à ma tante.

Le commerçant fit une grimace ; Didier ne la regarda même pas. Il ne regardait jamais les gri-

maces que faisait Lardinois lorsqu'il lui empruntait de l'argent.

— Mais vous ! s'écriait-il, racontez-moi pourquoi vous, l'homme si exact, vous avez déjeuné si tard aujourd'hui ?

— Vous savez, n'est-ce pas, que j'ai intercepté une lettre de Martial Desroches à Daniel ?

— Parfaitement. Et vous vous attendez à voir Daniel à Paris un de ces quatre matins ?

— C'est justement ce qu'il fallait empêcher. J'ai donc expédié Calliste au Havre, avec l'ordre de nous débarrasser de Daniel par tous les moyens possibles. Il lui offrira de l'argent, il lui promettra une pension s'il consent à rembarquer...

— Du temps perdu, tout cela ! Car, si votre beau-fils est réellement en France, vous le verrez demain chez vous.

Didier avait prononcé cette phrase d'un ton si net que Lardinois avala de travers une gorgée de cognac.

— Ah ! mon petit Didier, s'écriait-il, quel scandale dans ma maison !... Ma femme, ma fille se liguant avec lui contre moi !

— Oh ! oh ! monsieur Lardinois ! prononça Didier d'un ton de reproche. Des cachotteries avec moi ?...

Et il se levait d'un petit mouvement sec et venait se placer devant le bureau du commerçant.

— N'essayez donc pas de me donner le change ! Vous vous souciez, comme de ça, de votre femme et de votre fille. Et ce n'est pas chez vous que vous avez peur de voir reparaître M. de Chantauvert : votre femme et votre fille plient humblement sous votre domination. Mais il y a un petit hôtel, situé dans les environs du parc Monceau, où le retour de Daniel pourrait causer une fameuse révolution, l'hôtel de Mlle Claire Bérard, plus connue dans le monde de la galanterie sous le nom pompeux de Clara de Cressenville !... Et vous tremblez, comme un amoureux de quinze ans, à la pensée que Daniel, beau, jeune, élégant, pourrait apparaître tout à coup dans cet hôtel, où l'on vous aime par habitude, vous... qui n'êtes ni beau, ni jeune, ni élégant ! Voilà pourquoi vous voulez empêcher à tout prix M. de Chantauvert de revenir à Paris, voilà pourquoi vous avez expédié ce pauvre Calliste au Havre, et pourquoi vous allez me demander de recevoir Daniel lorsqu'il arrivera à Paris, parce que vous savez bien que moi seul suis de taille à lutter avec lui !

Guillaume Lardenois avait baissé a tête sous l'apostrophe du jeune homme. Il demeura quelques instants timide, silencieux ; puis il rédigea un chèque de dix mille francs ; et :

— Vous serez donc toujours incorrigible ?

— Mon cher, répliqua Didier, redevenant plus calme, chacun de nous a son point faible, sa passion. Pour vous, c'est Clara ; pour moi, c'est le jeu. Adieu ! il faut que je passe au club. Dès que vous aurez des nouvelles de Daniel, prévenez-moi. Et comptez sur moi. — Un conseil avant de vous quitter : n'allez pas chez Clara aujourd'hui ; vous vous laisseriez tirer les vers du nez à propos de Daniel, et vous diriez quelque sottise ! Adieu.

Et il se retira. Avant de monter dans son coupé, il examina minutieusement son cheval, ses harnais, la tenue de son cocher, et eut un petit sourire de contentement. Il était très fier des équipages de sa tante, dont Mme Carteret lui avait confié la direction absolue et qu'il était habitué à considérer comme siens. Sa tante avait même eu la gentillesse de faire peindre l'écu des Bourgvieux sur ce coupé et sur un tilbury dont Didier se servait à la campagne.

Il se fit conduire à la Caisse des comptes courants, toucha le chèque de Lardinois, puis alla régler à son club ses dettes de jeu. Il ne disait jamais « mon cercle », mais avait une façon impayable de dire « mon club » ! Ces deux mots lui emplissaient la bouche ; et la façon dont il les prononçait indiquait la place que son club occupait dans sa vie. Il se rendit ensuite au Palais de Justice, afin de s'informer gravement auprès de M. de Beaulieu des progrès de l'instruction. M. de Beaulieu lui fit répondre que les recherches commençaient à peine, que les agents expédiés au Havre ne faisaient que d'y arriver, et qu'il ne fallait pas s'attendre à avoir des nouvelles avant le lendemain. Puis Didier revint à sa voiture et réfléchit avant de donner une adresse.

— Evidemment, murmurait-il, je devrais passer chez Clara, qui m'attend depuis ce matin ; mais ma tante s'inquiète peut-être... J'ai déjà commis une trop belle imprudence en la quittant pendant trois mois ; n'en commettons pas de nouvelle. — Jean, à la maison !

Quand il arriva boulevard des Invalides, il vit la cour de l'hôtel tapissée de paille ; et le valet de pied pria le cocher de conduire son cheval très doucement. Mme Carteret avait donné des ordres sévères pour qu'aucun bruit ne parvînt aux oreilles d'Isabelle. Didier se rendit immédiatement dans la chambre de sa tante et lui raconta, avec le calme le plus imperturbable, qu'il avait passé son après-midi au Palais de Justice à attendre des nouvelles... qui n'étaient pas venues.

— Mon pauvre enfant, lui dit affectueusement Mme Carteret, j'ai interrompu ton voyage pour te faire assister à bien des tristesses !

— Et ma cousine ?

— Elle pleure ! Le moindre bruit la fait tressaillir...

— Il ne faudrait pas la laisser à Paris ! Vous devriez l'emmener, ce soir même, à la Chesnaye.

— J'y ai déjà songé, mon enfant, mais je n'ai pas osé lui en parler. J'ai peur qu'elle ne s'obstine à rester dans cette maison où son mari est mort.

— Je vais lui parler, moi.

La tante et le neveu passèrent dans la chambre d'Isabelle et la trouvèrent étendue sur un fauteuil, pleurant lentement, et, au milieu de ses larmes, regardant dans le vague. Didier s'assit auprès d'elle, lui prit la main et la contempla longtemps sans parler.

— Ma chère Isabelle, dit-il enfin, j'ai un peu le droit de vous traiter comme si j'étais votre frère...

Elle remercia par un signe de tête.

— Je veux vous emmener hors d'ici, continua-t-il. Ne me résistez pas. Cette maison ne peut que vous rappeler le plus cruel des souvenirs ; nous allons tous partir pour la Chesnaye : là-bas, vous trouverez de pieuses consolations, vous irez vous promener dans ce parc où vous avez eu des joies... si courtes, hélas ! Quand vous voudrez être seule, vous ne trouverez personne sur votre chemin ; vous ne serez choquée par aucun de ces bruits qui troublent sans cesse l'existence à Paris... Quand vous voudrez auprès de vous ceux qui vous aiment, votre père, notre tante... moi, nous serons

tous heureux de vous entourer, d'atténuer autant que possible votre cruelle douleur...

Isabelle finit par consentir ; et une heure après, le landau de Mme Carteret les ramenait tous les trois à la Celle-Saint-Cloud. Pendant le voyage, Mme Carteret tint sa nièce pressée sur son cœur, lui prodiguant les plus tendres consolations. Et Didier, qui les examinait silencieusement, songeait à la situation si particulière de cette vieille femme qui n'avait à aimer que les enfants des autres. Et il se demandait : « L'aimerait-elle plus que moi ?... la Chesnaye ? »

Il n'avait jamais admis que sa tante pût le déshériter de cette magnifique propriété qui était dans la famille depuis près de deux siècles. C'était d'ailleurs à cette propriété que Didier devait d'être le neveu de Mme Carteret.

A l'époque où Jean Carteret fonda son usine de la Celle-Saint-Cloud, le domaine de la Chesnaye appartenait au père de Didier, M. Raoul de Bourgvieux, viveur à peu près ruiné, qui y menait l'existence oisive et pénible des gentilshommes qui ont sottement mangé leur fortune aux courses, au jeu et chez les filles, et qui, pour tout souvenir, ont laissé à Paris des masses de billets impayés. Raoul de Bourgvieux avait même dû hypothéquer la Chesnaye, pour vivoter, en attendant l'héritière qui le redorerait. Il avait déjà eu recours aux marieuses de profession, qui ne lui avaient encore trouvé que des héritières très problématiques ; et il changea tous ses plans en voyant l'usine de M. Carteret s'élever à droite de son parc. De son côté, Carteret avait pris ses informations sur son voisin, et il s'imaginait qu'il lui achèterait très facilement la Chesnaye, que Mme Carteret avait la plus grande envie de posséder. Il fit des offres très raisonnables à M. Raoul Bourgvieux ; celui-ci refusa, en disant que la Chesnaye était un « vieux bien de famille et qu'il espérait y terminer ses jours ». Il avait, comme presque tous ses pareils, la science de l'intrigue. Il voulait bien vendre sa propriété à M. Carteret ; mais il voulait en même temps *devenir son beau-frère*. Carteret avait une sœur, Honorine, personne assez insignifiante, ni laide ni jolie, qui n'avait pas encore trouvé de mari, malgré les cent mille francs de dot que lui donnait son frère. Après avoir établi avec Carteret des relations de bon voisinage, Raoul de Bourgvieux demanda la main d'Honorine ; les Carteret n'ayant pas d'enfant, il hériterait, sûrement, un jour de leur fortune. Carteret consentit au mariage, à la condition que Raoul de Bourgvieux lui vendrait la Chesnaye. Raoul fit encore des difficultés et ne céda que devant une somme trop supérieure à la valeur de sa propriété. Et c'est ainsi que les Carteret devinrent les maîtres de la Chesnaye.

Le mariage d'Honorine et de Raoul ne fut naturellement pas heureux. Le mari, dédaignant sa femme, reprit son ancienne vie, mangea rapidement les six cent mille francs que Carteret lui avait comptés pour la Chesnaye, plus les cent mille francs de dot de sa femme. Il fit même de nouvelles dettes, qui, ajoutées aux siennes, qu'il avait négligé de payer, s'élevèrent au chiffre de quatre cent mille francs. Sa femme mourut de chagrin ; et lui se fit tuer en duel, à propos d'une danseuse. Carteret paya sans sourciller les quatre cent mille francs de dettes, et Mme Carteret se chargea avec bonheur de Didier de Bourgvieux, l'enfant né de cette triste union. Elle fut une vraie mère pour Didier. Didier fut élevé à la Chesnaye comme l'enfant de la maison, et, dès son plus jeune âge, on eut pour ses caprices la faiblesse qu'on aurait eue pour le véritable héritier des Carteret. Il avait tous les défauts et toutes les qualités de son père, qualités superficielles qui lui servaient surtout à cacher ses défauts. Il était sournois, menteur, vindicatif, jaloux ; mais, tout enfant, il savait déjà dissimuler ses mauvais sentiments sous beaucoup de politesse ; et il se tenait si gentiment dans le salon de Mme Carteret que celle-ci répétait sans cesse : « Oh ! l'amour d'enfant. »

A dix ans, il avait déjà un ton si net et si sec pour parler aux domestiques, qu'il semblait le maître de la maison. Mais pour son oncle et sa tante, il se faisait toujours si doux, si câlin, que jamais, ils ne devinèrent son véritable caractère. Il avait ce qui avait manqué à son père : une très grande et très belle intelligence, mais une intelligence spéciale, dénuée de toute générosité, portée naturellement vers le mal et qui devint aisément calculatrice dans ce milieu industriel.

A seize ans, il eut un cheval, une petite voiture ; et, la poche bien garnie, commença de jeter sa gourme. Mais, au lieu de se laisser exploiter par les demoiselles, comme avait fait son père, il dirigea très habilement sa vie. Méprisant la femme, il ne s'attacha d'abord à aucune, ne dépensa que ce qu'il voulait exactement dépenser, et, malgré cela, ne songea qu'à briller, à éclabousser ses camarades, à se faire une petite réputation dans le monde qui s'amuse. En un mot, il eut tous les vices des oisifs, sans le charme et la générosité qui les leur fait pardonner. A vingt ans, roué comme un vieux viveur, il avait jaugé son oncle et sa tante. Et lorsque son oncle mourut, il se dit : « Maintenant, je suis bien le maître. »

Il eut soin de commettre le moins de folies possible ; et, quand il les commettait, il les cachait à sa tante. — Mme Carteret était très fière de ce neveu. Elle le croyait un homme sérieux, intelligent, travailleur, parce qu'il pariait sur tous les sujets avec une gravité imperturbable ; elle le croyait brave, parce qu'il avait égratigné un de ses camarades dans un duel pour rire ; elle le croyait bon, parce qu'il se montrait affectueux avec elle. Et, depuis longtemps, elle avait formé le projet de le marier avec Isabelle. Quant à la situation que prendrait Didier dans l'avenir, il n'en était même pas question. En ce moment il était censé voyager pour terminer ses études, il était censé acquérir de belles et utiles connaissances; et, lorsqu'il le voudrait, il s'installerait définitivement à la Chesnaye, dirigerait la fabrique, deviendrait l'homme influent du pays comme l'avait été son oncle, et serait plus tard député, peut-être ministre...

Cette année, pour donner un nouvel aliment à la manie de sa tante, il lui avait annoncé qu'il allait étudier tous les ports de l'Océan, de Boulogne jusqu'à Bayonne. Il avait, en réalité, passé son été à courir les plages avec son amie Clara de Cressenville, et principalement les salles de jeu des casinos. Rappelé précipitamment par sa tante, il n'était arrivé que pour signer au contrat de sa cousine, pour lui servir de témoin et... assister à la mort de Fernand Desroches.

Il détestait profondément cette cousine, et il la détestait depuis le jour où il avait compris qu'elle

était destinée à lui ravir la moitié de l'héritage des Carteret.

∴

Le père d'Isabelle appartenait à la catégorie des inventeurs malheureux. M. Fléchier était un homme de petite taille, aux membres grêles, à la poitrine effacée, que se perdait toujours en une redingote trop large et qui semblait n'exister que par la tête, une tête énorme avec un grand front, des yeux noirs doués d'un éclat étrange, un nez violacé par les expériences chimiques, une peau ravagée. Très doux, très bon, ignorant de la vie, il avait toujours été exploité et ne vivait que grâce aux libéralités de sa sœur. Carteret, qui connaissait sa valeur, avait essayé plusieurs fois de l'attacher à sa fabrique ; et cela ne s'était jamais arrangé, sans que le bonhomme Fléchier sût bien pourquoi. Enfin, lorsque sa femme mourut, il se laisse emmener par sa sœur avec sa fille et vécut désormais à la fabrique, content puisque sa fille était heureuse. Carteret n'eut pas à se repentir d'avoir recueilli l'inventeur. Le père d'Isabelle était un de ces individus qu'on peut comparer à de merveilleuses machines qui ont besoin d'un moteur étranger pour produire. L'industriel dirigea minutieusement les recherches de l'inventeur et bénéficia ainsi des trouvailles du bonhomme Fléchier. Il ne songea pas, d'ailleurs, à l'exploiter, et disait souvent à sa femme :

— Nous devrions créer à ton frère une situation définitive dans notre fabrique, lui donner des appointements fixes, un intérêt sur les bénéfices.

— Non, mon ami, répondait sa femme à Carteret, je connais bien mon frère. Il est plus heureux qu'il ne l'a jamais été. Si nous lui donnions beaucoup d'argent, il se lancerait encore dans des recherches folles, il nous quitterait peut-être et retomberait dans la misère. Il n'a plus maintenant d'ambition que pour sa fille, et il sait bien qu'Isabelle sera très riche un jour.

Didier entendait ces conversations, et sa jalousie contre Isabelle grandissait sourdement. Sa jalousie se manifesta parfois en des querelles d'enfants où il se jetait brutalement sur Isabelle, la frappant, lui déchirant le visage. M. et Mme Carteret ne voyaient là que les disputes qui éclatent inévitablement entre enfants vivant sous un même toit. Et bientôt, Didier sut dissimuler sa jalousie. En grandissant, il se donna avec Isabelle des allures protectrices de frère aîné, il eut l'air d'aimer cette adorable jeune fille, qui était devenue la joie de la maison. Sa tante et le père d'Isabelle furent pris à sa comédie ; seule, Isabelle se défiait toujours de lui, comme si elle avait deviné ses vrais sentiments. Mais elle se montrait toujours franche et bonne avec lui, et elle se disait qu'elle devait l'aimer pour l'amour de sa tante. Il avait d'ailleurs été parfait pour sa cousine à l'occasion de son mariage ; et, à la suite du drame qui brisait sa vie, elle le trouvait si bon, si affectueux, que toutes ses anciennes défiances s'évanouissaient peu à peu.

Tandis que la voiture roulait sur la route déserte de la Celle-Saint-Cloud, Isabelle voulut remercier Didier. Elle lui dit tout à coup, en lui tendant la main :

— Je vous suis bien reconnaissante de m'aimer ainsi, mon cousin !

Il répliqua, en jouant admirablement l'émotion :

— Je vous aime comme une sœur.

— Ah ! mes chers enfants, dit Mme Carteret, aimons-nous bien tous !

Puis ils demeurèrent silencieux, jusqu'au moment où la voiture entra dans la cour de la Chesnaye. Mme Carteret conduisit aussitôt sa nièce dans sa chambre et la força à se coucher. Puis elle se rendit à la salle à manger, où Didier et le père d'Isabelle l'attendaient. Ils mangèrent à peine ; le bonhomme fut mis au courant de ce qui s'était passé dans la journée à Paris. Il écoutait, en murmurant :

— Pauvre Isabelle !... Pauvre enfant !

Puis il parla, à son tour, avec la soumission d'un employé, des affaires de la fabrique, des commandes, des expéditions. Didier examinait attentivement sa tante ; et en la voyant si intéressée par les moindres détails de cette usine, il se disait que cette femme d'industriel aimait autant son usine que son neveu et sa nièce. Et il pensa que le moment était venu de tenter un coup de maître, qu'il méditait depuis longtemps.

— Ma tante, dit-il, il est à craindre que la mort tragique du mari d'Isabelle n'entraîne pour vous des pertes de temps considérables ; on vous convoquera à chaque instant au Palais de Justice ; vous serez souvent forcée d'accompagner Isabelle. Enfin, vous ne pourrez plus donner le même temps à la direction de l'usine... Et je serais très heureux, si vous vouliez bien me permettre de vous être utile, dans la mesure de ce que je sais... Je serais quelque chose comme votre... secrétaire ?... Je travaillerais...

— Ah ! Didier, Didier ! s'écria Mme Carteret, tu ne pouvais rien me dire qui me causât plus de plaisir !

XII

CLARA

Parmi les petits hôtels qui bordent le chemin de fer de Ceinture, de la station de Courcelles-Levallois à celle des Batignolles, le plus gracieux et en même temps le plus sobre est celui qui appartient à Mlle Clara de Cressenville. Situé à l'angle du boulevard Pereire et de la rue Brémontier, il s'élève comme une sorte d'oratoire gothique ; et le trèfle, qui surmonte le pignon, pourrait être facilement remplacé par une croix, sans changer le caractère de la façade. Au-dessus de la porte d'entrée est suspendue une lanterne en fer forgé que les artistes du quartier admirent toujours en passant : et la porte, sculptée en longs dessins gothiques, est soutenue par d'énormes ferrures qui décrivent des fleurs de lis. Quand on a franchi cette porte, on monte quelques marches, et on se trouve dans un vestibule spacieux, au fond duquel est l'escalier qui mène aux étages supérieurs. Ce vestibule, tendu en verdures du plus harmonieux effet, renferme un bahut à crédence du XVe siècle qui est une merveille. Des pertuisanes, comme plantées en terre, dessinent la porte du salon, qui est placé à droite.

Ce salon est éclairé par une des plus belles verrières de Galland et donne sur le boulevard Pereire. Ainsi que la salle à manger, avec laquelle il communique par une large baie, il est décoré dans le style de la Renaissance, et avec un goût si sûr qu'on serait tenté de croire que les meubles

et les bibelots qui le garnissent datent tous du XVIe siècle. En outre, la maîtresse de ce délicieux logis a su résister à la manie de l'encombrement qui fait, si souvent, des appartements modernes de véritables magasins de bric-à-brac. Elle n'a chez elle que peu de meubles et peu de tableaux ; mais ses meubles sont des pièces uniques, et ses tableaux sont signés des noms les plus illustres. Sa salle à manger donne sur une petite cour et se termine par une rotonde en saillie, construite en fer ajouré, et toujours pleine de fleurs. Cette petite cour, dans laquelle sont bâties une écurie et une remise, a une sortie sur la rue Brémontier. — Le premier étage est disposé comme le rez-de-chaussée. La pièce qui correspond au salon est une magnifique chambre à coucher ; l'autre pièce est un des plus riches cabinets que puisse rêver une élégante. Il est séparé de la chambre par un épais rideau de perles coloriées attachées à des fils d'argent. Au second, se trouvent deux pièces inoccupées et simplement meublées. Les domestiques couchent dans les combles. Les cuisines et l'office sont au sous-sol.

Cette ravissante demeure est habitée par une ancienne femme de chambre, Claire Bérard, fille de pauvres paysans normands, qui sont morts pendant sa jeunesse, ne lui laissant pour tout bien qu'une merveilleuse beauté, un héritage comme un autre et qui, entre ses mains, a produit les plus beaux résultats. Enfant, elle était déjà si jolie que ses parents l'envoyaient se promener sur la route de Dieppe au Tréport, pendant la saison des bains de mer, une route sans cesse suivie par des touristes ; et le soir, elle revenait avec une récolte de petits sous. Il lui suffisait de sourire aux messieurs pour qu'ils lui donnassent l'aumône sans qu'elle mendiât. Elle ressemblait alors à ces anges exquis, aux grands yeux bleus, aux cheveux d'or fin, qu'on trouve dans les tableaux des primitifs ; elle avait un air d'adorable naïveté. Au fond, elle était déjà rusée et méchante ; et elle songeait à échapper à ses parents pour garder les sous que lui donnaient les voyageurs. Son père et sa mère, âpres paysans qui « trimaient dur », lui enlevaient en effet son argent, le considérant comme bien à eux. Mais Claire trouvait un grand avantage à ce genre de vie : elle ne travaillait pas aux champs. Et si on essayait de lui donner quelque grosse besogne, elle menaçait de ne plus mendier l'été sur les routes. Puis, elle allait régulièrement à l'école ; et, comme toutes ses camarades n'y allaient que fort irrégulièrement, on s'occupait d'elle plus que des autres. Elle reçut ainsi une instruction relativement soignée pour une fille de la campagne, et n'abîma jamais son corps aux besognes qui déforment les paysannes.

Quand elle eut perdu ses parents, elle fut recueillie par des voisins, qui l'envoyèrent toujours mendier et lui volèrent cyniquement ce qu'elle rapportait. Aussi, à quinze ans, fut-elle enchantée de trouver une place de bonne à tout faire, dans une famille parisienne, qui passait l'été au Tréport. Elle eut l'habileté de se faire conduire à Paris par la famille qu'elle servait : cela lui économisa le voyage. Et un mois après, elle quittait sa place, pour chercher une maison élégante. Elle ne voulait plus être femme de chambre, parce qu'elle avait peur de s'abîmer les mains aux soins du ménage.

Le hasard des bureaux de placement la fit entrer chez Mme Carteret, qui passait l'hiver à Paris, dans son hôtel du boulevard des Invalides. Cette maison lui convenant beaucoup, elle se plia à toutes les exigences de Mme Carteret, pour conserver sa place. Mme Carteret l'emmena ensuite à la Chesnaye ; et Claire fit définitivement partie de la maison. Les domestiques étaient très heureux chez Mme Carteret, pourvu qu'ils obéissent avec une parfaite soumission. Ils étaient nombreux, n'avaient pas trop de travail et recevaient de beaux gages. Claire eut l'adresse, dès le début, de se mettre un peu en dehors des autres domestiques. Elle était simplement chargée d'entretenir les robes de sa maîtresse ; mais bientôt, Mme Carteret, voyant qu'elle avait une jolie écriture et qu'elle s'exprimait correctement, la chargea aussi de sa correspondance avec les fournisseurs. Cette marque de confiance emplit d'ambition le cœur de Claire ; elle s'imagina qu'elle n'était plus une domestique. Pour la première fois, son cœur éprouva quelque chose qui ressembla à de la reconnaissance ; et, pour se rendre encore plus digne de la confiance de sa maîtresse, elle voulut s'instruire davantage.

Elle se mit à lire avec acharnement. Elle prenait des livres, au hasard, dans la bibliothèque de la Chesnaye ; quand c'était des livres sérieux, elle ne les comprenait pas. Mais, lorsqu'elle tombait sur un roman, elle passait la nuit à le dévorer. Et elle lut tant et tant d'histoires où des jeunes filles pauvres et belles devenaient riches et épousaient des grands seigneurs, qu'elle s'imagina que l'avenir lui réservait un sort pareil.

— Moi aussi, je suis belle !

On le lui avait répété si souvent sur la route de Dieppe ! Et maintenant, dans le grand salon de la Chesnaye, elle se trouvait tous les charmes que les écrivains donnent aux héroïnes de leurs récits. Elle aimait, lorsque les Carteret étaient absents, à venir jouer à la dame devant les hautes glaces encadrées dans des boiseries Louis XV : elle s'affublait avec une robe d'Isabelle et mettait les diamants de Mme Carteret. Un domestique qui essaya de la séduire fut renvoyé. Elle voulait se conserver sage, pour l'homme qu'elle aimerait et qui pourrait l'enlever à sa situation subalterne.

Mme Carteret s'était si bien habituée à elle qu'elle ne la traitait plus d'ailleurs en domestique ; elle se disait : « Je la marierai à un de nos contremaîtres. » Claire le savait, et elle évitait toute allusion à ce sujet. Elle visait plus haut, depuis qu'elle avait remarqué que sa beauté faisait une profonde impression sur Didier de Bourgvieux.

Le jeune viveur, à cette époque, s'était un peu mis au vert à la Chesnaye. Il commençait à jouer gros jeu, avait perdu de fortes sommes ; et déjà, il était assez rusé pour ne pas demander à sa tante un centime en dehors de la pension qu'elle lui faisait. Pour rembourser l'argent perdu, il avait dû emprunter ; et il faisait des économies afin de payer ses billets. Claire étudia bien la situation, et son imagination surchauffée n'eut pas de peine à deviner les projets de Mme Carteret : « Elle veut lui faire épouser sa nièce ; j'empêcherai cela ! » Mais, comment pourrait-elle, elle, simple femme de chambre, lutter contre une belle jeune fille qui hériterait un jour de la moitié de la fortune des Carteret ?

« Il faut que Didier soit à moi ! »

Par la possession, elle le dominerait, elle ferait de lui son esclave. Ne lisait-elle pas, tous les jours, que certaines femmes savent, par la puissance et les raffinements de l'amour, garder des hommes, jusqu'à la fin de leur vie, en des liaisons coupables ? Elle s'arrêta à cette décision sans un remords, sans une seconde de pudeur. Elle laisserait Didier commettre mille folies au dehors ; elle accepterait tout avec une lâche complaisance ; mais elle serait si séduisante, si douce, si câline, que Didier n'oserait jamais se marier, tant qu'elle vivrait sous le même toit que lui... Et après, l'avenir était à elle !

Didier n'avait eu jusqu'à cette époque aucune liaison sérieuse. Ainsi que la plupart des jeunes gens riches, il avait été l'ami d'occasion de vieilles coquines qui apprennent l'amour aux débutants de la vie élégante. Il les avait convenablement payées, évitant d'être trop généreux pour ne pas être ridicule. Connaissant tous les boudoirs qu'il est de mode de connaître dans la bohème dorée, il s'imaginait bien connaître la femme. Et, comme beaucoup de jeunes hommes, il trouvait qu'il était de bon ton de la mépriser.

L'espèce de retraite qu'il s'était imposée favorisa les projets de Claire. La jeune fille déploya la plus habile coquetterie. Toujours vêtue de noir, elle avait des robes qui faisaient admirablement valoir sa taille. Machinalement, Didier la regardait quand elle passait auprès de lui, et toujours elle le frôlait... comme par hasard. Il en était curieusement impressionné. Un jour, le valet de pied étant souffrant, elle servit à table ; elle soigna encore plus spécialement sa toilette, et, en se penchant à côté de Didier, elle mettait câlinement sa poitrine sous ses yeux.

— Quel beau brin de fille !

Il la regarda plus longuement, ne songeant encore qu'à cette gorge si ferme, à ces bras, dont il voyait la forme parfaite moulée dans le corsage. Puis il vit la main attachée par un poignet un peu fort, mais longue, blanche, avec des doigts effilés. Se sentant observée, Claire rougit.

— Mais c'est qu'elle est jolie !

Elle avait une vraie figure de vierge, toujours naïve, un beau front sur lequel ses bandeaux plats mettaient une teinte exquise, — ces beaux cheveux des filles normandes, d'un blond sec et doré, avec des nuances un peu plus chaudes sur le haut de la tête, et une nuque adorable, rosée, bien dessinée. Le visage était d'une pureté étonnante, le nez petit et droit, la bouche assez grande, mais garnie de dents superbes ; et les yeux très fendus, d'un bleu faïence, avec une telle expression de douceur et de modestie que Didier y fut pris. Ce ne fut pas le coup de foudre de l'amour, mais un violent désir de posséder cette jolie fille qui ressemblait si peu aux femmes qui avaient suffi jusque-là à ses plaisirs. Il commença dès lors à la poursuivre de ses obsessions ; elle s'indigna, lui écrivit des lettres calquées sur celles qu'elle avait lues dans les romans, parlant d'honneur, de loyauté. Il lui répondit de la façon la plus imprudente, lui dépeignant chaleureusement son amour, se disant que, lorsqu'elle lui appartiendrait, il lui reprendrait facilement sa correspondance. Quand elle l'eut bien exaspéré, elle se donna à lui, mais comme cédant à la violence, pleura beaucoup son bonheur et son honneur perdus. Et Didier fut ravi de sa conquête. Aucun de ses amis n'avait de maîtresse comparable à la sienne.

Sa tante ne l'avait jamais vu rester aussi longtemps à la Chesnaye ; mais elle ne soupçonna même pas les causes de sa prétendue sagesse. Claire sut se faire aimer réellement par lui. Elle ne lui accordait que de lointains rendez-vous, elle était l'amante la plus délicieuse que pût rêver un jeune homme blasé comme Didier. Elle l'étonnait aussi par l'instruction qu'elle avait su acquérir. Enfin, elle ne se montrait jamais jalouse. Il put reprendre sa vie d'élégant désœuvré, sans qu'elle lui adressât une question sur l'emploi de son temps ; et il revenait à elle, poussé autant par le désir que par l'habitude. Claire rayonnait. Elle croyait Didier à elle, bien à elle, pour toujours. Et peut-être en eût-il été ainsi, si une catastrophe soudaine, mystérieuse, n'avait éclaté à la Chesnaye.

Six mille francs furent volés, une nuit, dans le petit secrétaire de Mme Carteret. Comme ce secrétaire se trouvait dans un boudoir attenant à sa chambre, comme la serrure n'avait pas été forcée et que la clef de cette serrure était encore, le lendemain du vol, dans la poche de Mme Carteret, les soupçons ne pouvaient se porter que sur une personne habitant la maison. Tous les domestiques furent interrogés et se justifièrent facilement. Mme Carteret hésitait à déposer une plainte ; et cependant le voleur pouvait être un des ouvriers de la fabrique, une brebis galeuse qu'il fallait chasser au plus tôt. L'idée ne lui venait même pas de soupçonner Claire. Elle parlait sans cesse de ce vol, examinant toutes les hypothèses. C'était une femme qui aimait à avoir confiance ; et la pensée qu'une personne indigne vivait auprès d'elle la torturait continuellement. La nuit, elle se réveillait et y réfléchissait encore. Quelque temps après le vol, elle se retira, un soir, plus tôt que de coutume.

— Je me sens lourde, dit-elle.

Et à peine couchée, elle s'endormit. Au milieu de la nuit, elle perçut un léger bruit et s'éveilla à demi ; mais une torpeur singulière l'empêchait d'ouvrir complètement les yeux, et elle fit de vains efforts pour se lever. Cependant elle crut distinguer, d'une manière très vague d'ailleurs, Claire qui, à deux reprises, s'approcha de son lit. Puis un grand silence régna, et elle s'endormit de nouveau.

Le lendemain, elle se souvenait à peine de cet incident, qui, en toute autre circonstance, lui eût paru une preuve de dévouement de la part de sa femme de chambre, lorsque celle-ci prononça une parole imprudente. Comme on parlait encore de ce vol mystérieux, Claire hasarda :

— Qui sait si madame ne se trompe pas dans son compte ?

— C'est peut-être bien possible... balbutia Mme Carteret, en pâlissant. Venez, Claire, nous allons nous en assurer tout de suite.

Cette femme énergique avait tremblé tout à coup, en pressentant la vérité. Elle monta d'un pas pénible à sa chambre. Claire la suivait sans paraître troublée. En arrivant devant son secrétaire, Mme Carteret prit sa clef et dit :

— Tiens, cette clef était sèche hier au soir, et elle est huilée aujourd'hui.

En même temps, elle regardait sa femme de chambre dans une glace. Claire avait tressailli. Mme Carteret ouvrit le secrétaire et compta son argent ; elle devait trouver en tout une vingtaine

de mille francs, y compris les six mille francs volés. Le compte était juste. Les six mille francs avaient donc été remis.

Mme Carteret demeura quelques minutes assise, épouvantée. Puis, prenant six billets de mille francs, elle les tendit dédaigneusement à Claire, en disant :

— Tenez ! Allez-vous-en !.. Tout de suite !...

Claire devint livide. Elle balbutia d'une voix rauque :

— Oh ! oh ! madame ! Madame croit... ?

— Allez-vous-en !

Claire s'inclina comme pour se mettre à genoux ; puis elle chancela et tomba évanouie en poussant une plainte lamentable, Mme Carteret ne la regarda même pas. Elle sortit de son boudoir, après avoir jeté les six mille francs sur le tapis.

Lorsque Claire revint à elle, elle déchira, dans un mouvement de rage, les billets de banque ; et, serrant les poings, elle s'écria :

— Ah ! malheur ! malheur à toi !

XIII

LE SUCCESSEUR DE DIDIER

Le rêve de Claire était brisé. Chassée ! Ignominieusement chassée, comme une domestique infidèle ! Elle eut bien un instant la pensée de se défendre.

— Si je parlais ? Si je disais à cette femme... ?

Mais à quoi bon ? Personne ne voudrait admettre sa justification, ni Mme Carteret, ni un magistrat si elle exigeait une enquête.

— Non ! je ne dirai rien ! Je garderai pour moi ce honteux secret ! Car, si je le dévoilais, le malheur serait encore plus grand, plus irréparable... Donc, on me chasse, parce que j'ai volé ?... Malgré toutes mes précautions, malgré cette goutte d'opium que je lui ai donnée, elle se sera éveillée à demi cette nuit... Elle m'aura à peine vue ; mais cela, joint à la sotte phrase que j'ai prononcée ce matin, suffit pour m'accuser... Isabelle, qui me hait, me jalouse, aura fait le reste... Mais, patience, mademoiselle ! j'ai de quoi me venger !...

Elle quitta doucement le boudoir, y laissant les billets déchirés, et regagna sa chambre. Avec une fébrile activité, elle prépara sa malle. Elle avait à peine achevé que le valet de pied frappait à sa porte. Elle n'eut qu'à examiner le maintien toujours respectueux du domestique pour comprendre que Mme Carteret n'avait pas parlé.

— Eh bien, dit le valet de pied, vous quittez donc la maison ? Vous avez tort : une si bonne place ! Je suis sûr que, si vous faisiez des excuses à madame, elle vous pardonnerait d'avoir été insolente avec elle.

Claire ne put s'empêcher de rougir devant le caractère si grand de sa maîtresse : Mme Carteret n'avait pas voulu la perdre aux yeux des domestiques ; mais l'intelligence de cette jeune femme était si affinée qu'elle comprit aussi que Mme Carteret n'avait pas voulu se donner un démenti à elle-même ; elle n'avait pas voulu avouer publiquement qu'elle avait mal placé sa confiance.

— Ma malle est prête, dit tranquillement Claire, descendez-la.

— Le cocher a attelé ; madame lui a donné l'ordre de vous mener où vous voudriez.

— Bien. Allons vite !

Elle ne dit plus une parole. Le valet de pied passa par le grand escalier, l'escalier de service étant trop étroit pour une grande malle. Claire descendait lentement, s'arrêtant un peu sur chaque marche, la main appuyée sur la rampe de fer forgé.

— On a osé me chasser d'ici... J'y reviendrai, la tête haute !

Elle fut assez forte pour ne pas demander à voir Didier ; elle ne prononça même pas son nom.

— A Paris ! ordonna-t-elle sèchement.

Le lendemain, Didier guetta l'arrivée du facteur : il craignait que Claire ne lui eût écrit, et que sa tante, reconnaissant l'écriture, ne s'emparât de la lettre. Claire lui avait écrit, en effet ; mais, en fille prudente, elle avait déguisé son écriture. La lettre ne contenait, d'ailleurs, qu'une seule ligne : « Je vous attends. » L'en-tête du papier donnait son adresse, un modeste hôtel de la rue de Rivoli.

Didier y courut le jour même.

Il s'attendait à une scène terrible, à des récriminations. Il fut tout surpris de trouver une femme douce, souriante, très aimable ; et, en même temps, il fut flatté de la métamorphose qui s'était faite en Claire : c'était maintenant une femme, et non plus une femme de chambre. Elle avait employé sa matinée à se composer une nouvelle toilette, elle s'était finement chaussée ; et, pendant la nuit, elle avait emprisonné ses mains en des gants parfumés pour les débarrasser de la demi-rudesse que leur avait donné le travail.

— Eh bien, mon pauvre ami, lui dit-elle, en souriant de la façon la plus spirituelle, voilà un coup du sort auquel nous ne pouvions nous attendre !

— Ah ! Claire, vous savez que... commença Didier, d'une voix sombre.

Mais elle l'interrompit.

— Ne parlons plus de cela, mon ami : c'est de l'histoire ancienne. Votre amour me reste ; que puis-je demander de plus ?

Elle semblait si tendre, si affectueuse, que Didier, enhardi, demanda :

— Ma petite Claire, il faut avant tout ne pas commettre d'imprudence ; et c'en est une, inouïe que de colporter mes lettres dans un hôtel... Dieu sait entre les mains de qui elles peuvent tomber !... Et si ma tante apprenait jamais...

— Rassurez-vous, mon ami, répliqua Claire, sans cesser de sourire, vos lettres sont bien cachées, et je les garde. N'allez pas croire que je veuille m'en faire une arme contre vous ; mais, avec votre tante, je dois me tenir sur la défensive... Songez donc ! S'il lui prenait tout à coup la fantaisie de parler de moi à un juge d'instruction !... Il faut bien que j'aie de quoi lui fermer la bouche. Nous voilà donc tranquilles, vous et moi, à cet égard, pour l'avenir.

Didier eut un petit mouvement de déception, que Claire fit semblant de ne pas remarquer. Puis, elle demanda fort tranquillement :

— *Et, à présent, qu'allez-vous faire de moi ?*

Didier la regarda longuement ; et il fut obligé de baisser les yeux devant les yeux dominateurs de Claire. Pendant quelques minutes il dessina des arabesques sur le parquet avec le bout de sa canne. Puis, reprenant son allure de boulevardier sceptique :

— Vous n'avez pas, je pense, l'intention de vous replacer comme femme de chambre ?

— Soyons donc sérieux, mon ami.

— Votre petite déclaration de tout à l'heure, reprit Didier, me met à mon aise pour vous parler franchement.

— Oh ! oui, bien franchement.

— Ma chère amie, une femme telle que vous ne saurait avoir une existence médiocre ; et je ne pourrais vous faire moi, qu'une modeste existence. Vous savez que ma tante m'alloue une rente de deux mille francs par mois, ce qui peut paraître extraordinaire lorsque, à cette rente, s'ajoutent deux voitures, une à Paris, une à la campagne, et deux habitations, c'est-à-dire que, logé, nourri, voituré, il me reste, en comptant le billet de mille francs des étrennes, vingt-cinq mille francs pour mes vêtements et mes menus plaisirs. Mais je vous ai assez initiée aux dessous de la vie élégante pour que vous sachiez que cette somme est à peine suffisante à un jeune homme qui tient mon rang.

— Je sais tout cela, mon ami.

— Je m'en contente... parce que mon seul avenir consiste à hériter de ma tante et que, si elle me connaissait vraiment tel que je suis, c'est-à-dire très jouisseur, très dépensier, aimant le jeu, les courses... et le reste, elle serait parfaitement capable non pas de me déshériter, mais de rogner considérablement ma part d'héritage.

— Tout ça, c'est des préambules, mon ami. Au fait !

— La conclusion de tout ceci, c'est que je n'ai que mes propres ressources, et qu'elles sont insignifiantes. Tant que tu en auras besoin, ma petite Claire, je mettrai la moitié de ma pension à ta disposition. Mais, outre que cela serait une gêne pour moi, cela ne peut te mener à rien. Une femme telle que toi ne peut vivre que dans une belle installation, avec des chevaux, des voitures. Je te les donnerais joyeusement, si je possédais déjà la fortune de ma tante... Hélas ! elle a une santé parfaite... C'est donc à toi seule de gagner tout cela !

Le cynisme de Didier n'étonna pas sa maîtresse. Elle ne s'attendait pas à un autre langage. Elle dit en riant :

— Voilà qui est net, au moins.

— Tu m'as demandé de la franchise.

— Et, dans tout cela, tu ne tiens même pas compte de notre amour ?

— L'amour ne fait faire que des bêtises.

— Alors, tu me... *lâches* ?... C'est bien ainsi qu'on dit ?

— Oh ! Claire !... s'écria Didier avec un réel accent de reproche.

— Dame, mon petit, il faut bien que je fasse mon apprentissage du métier où tu veux me lancer!

Didier répliqua gravement :

— Claire, tu es la seule femme que j'aie aimée, et je t'aime toujours ; je te parle avec la plus grande sincérité. Eh bien, je te jure qu'entre nous l'amitié vaudra mieux que l'amour. L'amitié est une chose durable ; soyons toujours liés par elle, plutôt que par l'amour, dont nous nous fatiguerions bien vite. — Et puis, ajouta-t-il, d'un ton plus gai, l'amitié n'empêchera pas l'amour...

— Fais donc de moi ce que tu voudras !

Après le départ de Didier, Claire éclata en sanglots. Elle avait beau avoir tout prévu, elle était écœurée. Et, au milieu de ses larmes, elle murmurait :

— Oh ! c'est ignoble, ignoble !...

Mais cette crise passa vite. Tout ce qui pouvait rester de bon en cette fille s'évanouit. Les conseils de Didier étaient certes, abominables : mais ils tombaient sur un terrain particulièrement favorable. Claire avait le cœur sec, la nature froide, envieuse, le besoin de luxe des grandes courtisanes. Elle en avait aussi la bassesse ; car, malgré le mépris que lui inspirait maintenant Didier, elle l'aimait toujours, elle l'aimait peut-être plus qu'auparavant. Et elle murmurait :

— Ah ! tu es à moi, va, Didier, bien à moi ! Aujourd'hui, c'est parce que tu as peur de moi, parce qu'un mot de moi peut te briser. Plus tard, tu seras à moi, parce que tu n'aimeras que moi, malgré tous les baisers des autres !...

Un mois après cette conversation. Claire Bérard s'appelait Clara de Cressenville, le nom de son village, et habitait un coquet logement de la rue de Turin. Et Didier, qui la voyait en secret, avait déjà déniché l'individu chargé de le débarrasser de sa maîtresse en l'enrichissant.

Cet individu était Daniel de Chantauvert.

Daniel de Chantauvert ayant atteint sa majorité, son beau-père, M. Lardinois, venait de lui rendre ses comptes de tutelle : Daniel avait à lui trois cent mille francs liquides, et Didier le connaissait assez pour savoir que ce capital glisserait aisément entre ses mains. Avant de lui jeter Clara à la tête, il eut d'ailleurs soin de prendre les plus minutieuses informations sur sa fortune, sur sa famille, son caractère. Il lui suffit de faire bavarder sa tante sur M. Lardinois. Et il apprit ainsi l'histoire du mariage de la mère de Daniel. Jusque-là, comme il sympathisait fort peu avec Daniel, il ne s'était guère occupé de lui, quoique M. et Mme Lardinois vinssent de temps en temps à la Chesnaye. Quant à Daniel, il ne faisait de visites à Mme Carteret que lorsqu'elle habitait son hôtel du boulevard des Invalides : l'ami de Martial Desroches poussait la délicatesse jusqu'à ne jamais mettre les pieds à la Chesnaye. Il ne voulait connaître que ses amis, à la Celle-Saint-Cloud ; et, s'il entretenait quelques relations avec les Carteret, à Paris, ce n'était que par déférence pour son beau-père.

La mère de Daniel était la veuve d'un officier de cavalerie tué à la tête de son régiment dans la terrible charge de Rezonville. Après la guerre, elle avait déclaré qu'elle se consacrait à son fils et refusé plusieurs fois de se remarier, quoiqu'elle fût encore très belle. Mais, si son fils avait hérité des nobles qualités de son père, on voyait déjà en lui le germe de tous ses défauts. Le colonel de Chantauvert avait été un brillant, un trop brillant officier, qui avait souvent confondu son capital avec ses intérêts, qui avait fait beaucoup de folies, et avait donné à sa femme autant de chagrin que de bonheur. Tout jeune, Daniel était violent, emporté, dépensier ; il effrayait sa famille, qui ne voyait en lui que ses défauts et ne rendait pas justice à son intelligence, à son cœur, à la tendresse qu'il montrait pour sa mère. On disait souvent à Mme de Chantauvert :

— Vous gâtez beaucoup trop votre fils ; il faudrait un homme pour l'élever...

Cet homme semblait tout indiqué aux vieux parents. Le colonel de Chantauvert avait toujours eu un ami sincère et dévoué en M. Guillaume Lardinois. Dans cette amitié, M. Lardinois avait été

souvent dupe, car le colonel lui demandait plus de services qu'il ne lui en rendait.

Mais Lardinois était si fier de l'amitié de ce brillant officier. Veuf d'une femme qu'il avait assez tendrement aimée, père d'une charmante fille, très riche, très estimé, M. Lardinois remplissait toutes les conditions qu'une femme sérieuse peut désirer. Enfin, il était devenu passionnément amoureux de Mme de Chantauvert. Il en coûta beaucoup à la mère de Daniel de quitter son beau nom pour le nom vulgaire de Lardinois ; elle estimait le commerçant, mais ne l'aimait pas. Cependant, poussée par toute sa famille, attirée par l'affection d'Adrienne, elle finit par consentir et devint Mme Lardinois.

Dans cette circonstance, Daniel fut bon fils, doux et respectueux. Ce garçon, que tout le monde se représentait comme doué d'un caractère difficile, avait la plus rare des qualités : il respectait la liberté des autres, comme il voulait qu'on respectât la sienne.

Le mariage fut d'abord très heureux. Daniel avait trouvé un bon père et Adrienne une mère parfaite.

— Nous avons complété notre famille, disait la jeune fille.

La première querelle dans cette famille heureuse fut causée par Daniel. M. Lardinois avait si longtemps vécu avec l'idée que son beau-fils était un garçon à mener à la baguette, qu'il lui donnait très peu d'argent pour ses plaisirs. Daniel s'emporta, malgré les conseils de sa mère et d'Adrienne. Il exigea enfin ses comptes de tutelle ; il avait droit à la fortune de son père. Après de fâcheuses discussions, M. Lardinois lui remit les trois cent mille francs qui lui appartenaient, et lui prédit le plus sinistre avenir.

Clara allait servir à réaliser en partie les prédictions du vieux commerçant.

Le piège tendu à Daniel fut très simplement organisé. Il aimait beaucoup le théâtre, dont son beau-père l'avait trop sevré pendant son adolescence ; il aimait particulièrement l'Opéra, où il avait loué un fauteuil dès qu'il avait pu dépenser son argent à sa guise. Lorsque Clara eut terminé son installation de la rue de Turin qu'elle ne voulait considérer que comme provisoire, elle suivit avec exactitude les représentations de l'Opéra. Elle prit un fauteuil bien en vue à l'amphithéâtre, du côté où Daniel avait son fauteuil d'orchestre.

Daniel ne l'avait jamais qu'entrevue à l'hôtel des Carteret ; il ne la reconnut pas. Et, machinalement, puisqu'elle le regardait toujours, il la regarda aussi. Elle eut bientôt la satisfaction de se voir suivie jusqu'à sa voiture par Daniel. De là à se faire suivre jusqu'à sa demeure, il n'y avait qu'une bien petite distance, qui fut aisément et promptement franchie.

L'histoire de Daniel et de Clara suivit ensuite le cours habituel de toutes ces liaisons. Daniel écrivit, demanda des rendez-vous, envoya des bouquets. Clara résista habilement, assez, mais pas trop. Elle inventa une histoire de mari brutal qu'elle avait quitté en reprenant sa dot, ce qui expliquait ses moyens d'existence. Daniel était encore bien jeune pour comprendre qu'on se moquait de lui.

Il était éperdument amoureux de Clara, et, quand elle consentit à être à lui, il fut persuadé qu'il était le plus heureux des hommes. Il se cacha longtemps de ses amis, craignant les reproches de Martial, qui, d'ailleurs, ne les lui ménageait pas depuis qu'il dépensait si follement sa fortune.

Six mois après, trouvant l'appartement de la rue de Turin indigne de sa jolie maîtresse, il voulut louer pour elle un petit hôtel. Clara eut l'air de refuser ; mais elle mena si bien les choses qu'au lieu de louer un hôtel, Daniel acheta, au nom de Clara, la ravissante demeure du boulevard Pereire.

Cela dura trois ans environ. Pour payer l'hôtel du boulevard Pereire, Daniel avait donné cinquante mille francs de billets, payables par dix mille francs, tous les trois mois, à partir de la seconde année de possession. Pendant deux ans, tout marcha bien. Daniel, absorbé par sa passion, délaissait complètement sa famille. M. Lardinois le traitait comme un fils perdu, comme un mauvais sujet ; sa mère pleurait et Adrienne souffrait doublement, et de voir la colère de son père contre lui, et surtout de savoir l'usage qu'il faisait de sa fortune.

— Mon fils est perdu ! s'écriait Mme Lardinois.

— Ah bah ! déclarait son mari ; cette coquine te le rendra bien quand elle aura croqué son magot !

Au début de la troisième année de cette liaison, les tiraillements commencèrent. Daniel avait dépensé une soixantaine de mille francs pour meubler le petit hôtel ; et Clara avait régulièrement reçu de lui une pension mensuelle de quatre à cinq mille francs. De telle sorte qu'avec le payement de ses premiers billets, il avait gaspillé un chiffre total de deux cent quarante mille francs. Pour suffire au luxe de Clara, il renouvela ses billets ; c'était simplement reculer la catastrophe. Quand il eut mangé son dernier billet de mille francs, il se décida enfin à parler à Clara ; elle l'arrêta dès les premiers mots, en lui disant très gentiment :

— Vous êtes ruiné ?... Tant pis pour vous, mon cher ! mais vous m'avez donné des habitudes de luxe auxquelles il m'est impossible de renoncer aujourd'hui... Séparons-nous !

Cette aimable déclaration bouleversa Daniel, qui se croyait aimé, et qui lui, aimait toujours passionnément Clara ; mais il était trop fier pour s'humilier devant une coquine.

— J'étais un imbécile, se dit-il ; cela devait arriver.

Voulant se montrer grand seigneur jusqu'au bout, il acheta un beau bijou, à crédit, et l'envoya à Clara. Puis, avec cette spontanéité qui distinguait toutes ses actions, il se rendit immédiatement au bureau de son beau-père pour faire sa soumission.

XIV

LE SUCCESSEUR DE DANIEL

M. Lardinois le reçut très brusquement :

— Ah çà ! que diable venez-vous faire ici, vous ?

Daniel, en toute autre circonstance, se fût emporté. Il eut la force de se dominer et avoua ses torts avec beaucoup de noblesse.

— Parfait, monsieur Lardinois, je fis de ... votre jeu : comme vous n'avez plus le sou...

— N'attribuez pas ma démarche à la ruine, mais bien au sentiment vrai de mes torts. Je veux

changer ma vie, travailler, être un homme utile ; si je vous demande de me diriger désormais.

— Je ne crois pas un mot de tout ce que vous me racontez là ! déclara M. Lardinois ; vous êtes perdu, bien perdu ! Ne comptez pas sur moi pour vous trouver une situation à Paris. Vous avez mené une vie scandaleuse, vous avez fait notre désespoir ! Vous avez payé un hôtel à une coquine, quand moi, qui suis riche, et qui ai gagné sou à sou toute ma fortune, je sais me contenter d'un appartement ! Et si vous êtes aujourd'hui dans mon bureau, jouant la soumission et le repentir, c'est parce que vous espérez, grâce à cette comédie, me soutirer la promesse de payer vos billets ?..

Daniel n'avait pas bronché pendant toute cette tirade. Comme son beau-père s'arrêtait, un peu essoufflé, il répondit, avec un calme parfait :

— Puisque vous voulez borner cette entrevue à une simple question de chiffres, je me contenterai donc de vous exposer ma situation pécuniairiaire. Des trois cent mille francs que vous m'avez remis, il ne me reste rien.

— Cent mille francs par an ! cent mille... Ah ! si votre mère m'avait écouté, il y a logtemps que nous vous aurions fait interdire ! Mais, sapristi, les mères, ça n'a jamais le sens commun quand il s'agit de leurs enfants !

— Il ne me reste rien, reprit Daniel, que huit billets, de dix mille francs chacun, à payer de trois mois en trois mois. Je ne puis compter que sur vous pour faire honneur à ma signature ; et, si vous y consentez, je m'engage, moi, à faire ce que vous exigerez.

Lardinois eut un sourire railleur : au sentiment de colère qu'il éprouvait contre son beau-fils, se joignait un sentiment d'orgueil satisfait, dont les sources remontaient à bien des années, à l'époque où le colonel de Chantauvert l'honorait de son amitié un peu dédaigneuse. Lardinois avait toujours été jaloux de son ami de Chantauvert, de sa beauté, de son esprit, de son courage ; ce n'était qu'un sentiment sourd, indéfinissable, mais qui influait sur toutes les actions du commerçant. Plus tard, c'est encore ce sentiment de jalousie qui avait déterminé en lui sa passion pour la veuve de son ami ; et alors, sa jalousie s'était reportée sur Daniel qui représentait si bien son père. Enfin, M. Lardinois avait la sottise sans se l'avouer à lui-même, d'envier cette particule qui le mettait en rage quand il entendait dire dans sa maison : « Monsieur de Chantauvert », dans cette maison où lui Lardinois, n'était que Lardinois tout court, commerçant enrichi. Daniel était trop intelligent pour attacher à cette particule d'autre prix que le souvenir d'un nom glorieux qu'il était fier de porter ; mais Lardinois se figurait que son beau-fils le traitait par-dessous la jambe, comme un petit sire, et il en enrageait.

— Bref, mon garçon, vous avez quatre-vingt mille francs de dettes ?

— Oui, monsieur.

— Et ces billets ont été signés par vous en paiement de... ce fameux hôtel ?

— Oui monsieur.

— Eh bien ! vendez l'hôtel.

— L'hôtel n'est pas à moi.

— Alors, que sa propriétaire le vende, vous pouvez bien le lui demander ; ou qu'elle paie elle-même les billets !

Pour la première fois, Daniel eut un mouvement d'impatience.

— Il ne s'agit pas de cela, monsieur. C'est moi, moi seul qui dois quatre-vingt mille francs ! C'est moi seul qui dois payer. Voulez-vous, oui ou non, le faire en mon nom ?

Le commerçant réfléchit.

— Eh bien ! soit, je paierai, mais à la condition que vous quitterez la France. J'ai des correspondants au Brésil, je vous adresserai à eux. Voilà mes conditions : vous êtes libre de les refuser.

— Je les accepte dit Daniel, sans montrer la moindre émotion.

Puis il remercia froidement son beau-père. Cette solution le satisfaisait pleinement : sa signature ne serait pas protestée ; et, par l'éloignement, il éteindrait l'absurde passion qui avait causé sa ruine. Il était presque honteux, maintenant, d'avoir si franchement prodigué son amour à une simple courtisane. Il eut l'énergie de quitter Paris sans avoir revu Clara. Il partit, bien décidé à racheter sa vie de folie par une vie de travail : et il se jura à lui-même de ne rentrer en France que lorsqu'il pourrait rembourser à son beau-père la somme que celui-ci allait lui avancer.

Et il quitta la France espérant que son départ ferait cesser toute querelle entre son beau-père et sa mère, et que la tranquillité renaîtrait dans cette maison d'où elle avait disparu à cause de lui. Mais il se passa alors la chose la plus folle, la plus absurde : et la tranquillité obtenue grâce au départ de Daniel dura bien peu.

Une quinzaine de jours après ce départ, M. Lardinois était dans son cabinet lorsque Calliste lui annonça qu'une très jolie femme demandait à lui parler. Lardinois n'avait jamais été un coureur : il aimait par-dessus tout son bureau, ses affaires et la bonne chère. Cependant, quand cette jolie femme entra dans son bureau il frissonna de la tête à la pointe des pieds. Cela fut soudain, terrible. Il se fit tout à coup en lui un bouleversement complet. Et, plus tard, quand il raconta cela à Didier, devenu son compagnon, il disait : « J'ai compris que je ressentais le coup de foudre comme à quinze ans. »

— Je suis Clara de Cressenville, dit la jeune femme, en s'asseyant.

Ce nom, qui, jusqu'alors, suffisait pour faire bondir le commerçant lui parut, ce jour-là, une douce musique.

— Monsieur, dit Clara au commerçant qui la regardait d'un air hébété, je vous prie de m'écouter sans emportement : je sais que vous ne m'aimez pas et que vous ne pouvez pas m'aimer ; mais la démarche que je tente auprès de vous est si délicate, que je crois avoir droit à votre indulgence. Je viens d'apprendre seulement pourquoi votre beau-fils m'a quittée si brusquement, sans un mot d'adieu, sans même me faire connaître sa décision ; il paraît qu'il était ruiné, et il aurait eu peur de m'avouer sa ruine ?... Il savait bien pourtant que je ne suis pas une femme d'argent ! J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'empêcher de commettre des folies ; j'ai échoué hélas ! Mais, du moins, je ne veux pas que sa famille souffre de moi. On m'a dit que vous vous étiez engagé à payer les derniers billets souscrits par Daniel ; je veux vous dégager de cette promesse. C'est moi qui les paierai...

— Vous êtes donc riche ?

— Je n'ai rien, que cet hôtel, qui est bien inutile à une femme abandonnée. Je vais le mettre en vente.

— Mais que deviendrez-vous ?

— Je travaillerai, tout simplement.

Oh ! que le bon Lardinois fut ému à la pensée que cette délicieuse créature pourrait s'avilir par le travail ! Et il mourait d'envie de le lui dire ; mais sa ruse de vieux commerçant l'empêcha de se livrer tout de suite.

— Madame, dit-il, j'ai besoin de réfléchir... Votre démarche est très noble très généreuse... Mais, puisque votre hôtel est à vendre, permettez-moi de le visiter... Peut-être pourrais-je l'acheter ?... Et ce serait une solution fort naturelle...

Cette visite de Lardinois à Clara décida du reste de la vie du commerçant. Toute la nuit il avait pensé à elle, et, machinalement, il avait établi une comparaison entre cette créature fraîche et ferme et la mère de Daniel. Tout le vieil homme de travail, l'homme sage, économe, d'une bonté un peu bourrue, mais réelle, s'était soudain évanoui en lui, pour faire place à un libertin. Il se disait déjà avec assurance:

— Je suis riche... Daniel ne lui a pas laissé d'argent...

Cependant l'impression que Clara avait faite sur lui était si profonde, qu'il tremblait en arrivant au boulevard Pereire. La vue de cet hôtel à la façade austère augmenta son trouble, et il hésita quelques minutes avant de sonner. Un valet de pied, d'une correction parfaite, l'introduisit dans le salon. Lardinois, resté seul fut charmé par le goût exquis avec lequel ce salon était meublé et décoré. Et il murmurait béatement :

— C'est bien le cadre de cette jolie fille.

La femme de chambre de Clara vint le chercher.

— Madame est un peu souffrante, et elle prie monsieur de vouloir bien monter dans sa chambre et de l'y attendre.

Lardinois monta gauchement, et lorsqu'il pénétra dans cette chambre, il fut saisi par un parfum pénétrant, un mélange de violette et d'héliotrope qui lui fit éprouver un frisson délicieux. Ce pauvre homme qui n'avait jamais connu de courtisane, pouvait-il résister à tant de séductions ? Clara n'étant pas dans sa chambre, il eut le temps d'admirer sa couche, très basse, sous un dais de vieille tapisserie soutenue par des colonnettes adorablement sculptées, les grandes peaux blanches placées au pied du lit, les longues glaces disposées de tous côtés, un magnifique crucifix d'ivoire audacieusement accroché au-dessus d'un prie-Dieu, et l'épais tapis de Perse dans lequel il enfonçait les pieds avec volupté. Il regardait aussi l'éclatant rideau de perles qui garnissait presque tout un pan-neau. Et il était ébloui ; il ne s'imaginait pas que des choses pareilles existassent. Soudain, il entendit un bruissement léger ; les fils d'argent chargés de perles s'écartèrent, et Clara parut, dans la triomphante beauté d'une jolie femme qui achève sa toilette. Lardinois lui dit amoureusement :

— Vous êtes belle comme Vénus sortant de l'onde.

Clara avait ses admirables cheveux relevés sur le haut de la tête en une grosse torsade ; sa nuque apparaissait rose, encore un peu humide, et Lardinois pouvait suivre le contour de sa gorge, grâce à une robe d'intérieur, qui la déshabillait admirablement. D'un geste plein de charme, elle lui montra un siège et s'assit en face de lui, relevant un peu sa jupe pour mieux le griser par la vue de son pied nu, qui était à peine enfermé dans une chaussure à résille d'or.

— Pardonnez-moi, dit-elle ; mais, depuis le départ de Daniel, je suis si triste que je ne quitte guère ma chambre ; je vais donner les ordres nécessaires pour qu'on vous mène dans toute ma maison, puisque vous voulez bien la visiter... Vous verrez qu'elle est très simple et ne mérite pas ce nom prétentieux d'hôtel...

— J'ai assez vu votre demeure, madame, pour savoir combien elle est charmante ; et laissez-moi vous dire que son plus grand charme consiste en ce qu'elle est habitée par vous. Quel que soit le prix que vous demandiez, je serai heureux de le payer. Je ne mettrai au marché qu'une seule condition, c'est que vous ne cesserez pas de l'habiter...

— Monsieur !

— Je ne suis plus jeune, hélas ! Mais croyez que les vieillards savent mieux aimer que les jeunes gens. Vous m'avez profondément bouleversé : il m'a suffi de vous voir quelques minutes pour devenir un autre homme. Cela peut vous paraître insensé, mais cela est ainsi. J'ai violemment blâmé mon beau-fils de se ruiner pour vous ; aujourd'hui, je comprends que non seulement il avait raison de le faire, mais qu'il eût été fou de ne pas le faire ; et je me demande comment il a pu vous abandonner parce qu'il était ruiné... Il ne vous aimait pas vraiment, madame ; car, s'il vous eût aimée, il aurait puisé dans son amour la force de conquérir une nouvelle fortune pour la déposer à vos pieds. Mais c'est un jeune homme, et les jeunes gens ne savent pas aimer... A demain, madame... Permettez-moi de revenir demain.

Clara ne prononça plus une parole ; mais, en lui adressant un geste d'adieu, elle sut le regarder d'un air où il y avait de l'indignation, du plaisir, de la provocation... Et, quand elle fut seule, elle murmura :

— Voilà un imbécile qui me donnera un million avant de toucher le bout de mes doigts !

Lardinois revint le lendemain ; Clara le reçut froidement, mais le reçut. Et Lardinois revint tous les jours, traité peu à peu en camarade, puis en ami. Quand il prononçait une parole d'amour, Clara l'arrêtait d'un seul mot.

— Vous oubliez que j'aime Daniel.

Lardinois, exaspéré, faisait alors les promesses les plus folles ; Clara les dédaignait. Et, quand enfin, après une série de savantes manœuvres, elle consentit à céder, elle possédait trente mille livres de rente régulièrement inscrites à son nom sur le Grand-Livre de la Dette publique. Pour son début, Guillaume Lardinois faisait plus en un jour que Daniel en trois ans. Et dès lors la plus cruelle existence commença pour Mme Lardinois.

Son mari, furieux de l'avoir épousée, se disait tous les jours : « Si j'étais libre, je marierais Adrienne à ma guise, je serais tout à fait indépendant et je pourrais me consacrer entièrement à Clara. »

Il traitait durement sa femme et sa fille, qui vivaient toutes deux dans une union absolue. Il diminua la somme qu'il leur allouait pour l'entretien de leur maison ; il diminua le chiffre de leur toilette ; il supprima une voiture au mois qu'il avait toujours mise à leur disposition pour l'après-midi ;

il refusa désormais de les mener au théâtre ou dans le monde ; enfin, il cessa presque de manger chez lui. Il préférait la chère épicée du cuisinier de Clara. Il ne vivait plus que pour cette femme et par cette femme, qui dénichait à son intention les meilleurs cognacs, les vins les plus chauds. Il prit en peu de temps un embonpoint ridicule ; son visage devint rouge brique. Clara flattait ses passions dans l'espoir de lui arracher peu à peu toute sa fortune. Elle pouvait ainsi tranquillement attendre l'avenir. Rien ne gênait sa vie présente. Elle n'était même plus obligée de se cacher pour voir Didier.

Après six mois de possession, Lardinois avait éprouvé ce besoin qui naît en l'amour-propre de tous les hommes, de montrer sa maîtresse à quelqu'un, de triompher devant quelqu'un. Or, il n'avait pas d'ami et il voulait un camarade de plaisir, un libertin qui le vît heureux, aimé par cette jolie femme. Il jeta tout naturellement les yeux sur Didier qui, d'ailleurs, depuis quelque temps, se montrait particulièrement aimable avec lui. Il l'invita mystérieusement à dîner, le mena chez sa maîtresse et la lui présenta avec tant de naïveté, que les deux jeunes gens faillirent éclater de rire. Et désormais, l'union de ces trois êtres remplit toutes les conditions d'un ménage à trois : une incommensurable confiance de la part du vieil amant et une parfaite quiétude de la part des jeunes gens.

XV

LES ASPIRATIONS DE CLARA

Bientôt Didier de Bourgvieux ne savait plus passer une journée sans avoir vu son amie Clara ; et il avait fallu une circonstance aussi grave que le mariage de sa cousine pour le détourner de ses habitudes. Mais le surlendemain, vers les deux heures, au moment où Clara, encore en déshabillé du matin, achevait de déjeuner dans sa chambre, elle entendit les trois coups de timbre par lesquels Didier annonçait régulièrement son arrivée.

— Faites monter M. de Bourgvieux ici, dit-elle. Je suis trop souffrante pour descendre au salon.

Quand Didier eut pénétré dans la chambre de Clara, il ferma soigneusement la porte et en ramena la tenture avant de saluer son amie.

— Enfin ! s'écria-t-elle, te voilà donc ! Depuis trois jours, je vis dans des transes mortelles...

— Attends ! fit-il, je crains toujours que tes gens n'écoutent aux portes... Bien... j'entends les pas de ta femme de chambre descendre l'escalier. Nous sommes seuls.

Alors seulement il se rapprocha d'elle. Elle aussi s'avançait vers lui, toute alanguie, en une robe de soie mauve, les cheveux encore épars sur les épaules.

— Je t'ai reçu sans m'habiller, je voulais te voir en tête à tête au moins une minute... Lardinois m'a fait dire qu'il viendrait ici à deux heures...

Mais, lorsqu'ils furent auprès l'un de l'autre, ils eurent tous les deux un tressaillement nerveux, et leurs dents claquèrent, comme si un effroi soudain s'était emparé d'eux.

— Qu'as-tu donc ? balbutia-t-il.

— Rien, mon cher Didier, répondit-elle en tremblant... Rien ! Mais je songe à tes émotions que tu as dû éprouver depuis deux jours... Et depuis, rien, pas un mot de toi ! Je ne savais qu'imaginer !

— Ne parle plus de cela, murmura Didier en frissonnant. Ce pauvre garçon est mort... Tant pis !

— Tu as raison, prononça Clara, en dominant son émotion.

Elle s'assit sur le canapé, prit Didier par la main et l'attira près d'elle ; puis, relevant ses cheveux en une grosse torsade, qu'elle fixa avec un peigne d'or, elle découvrit sa nuque et se pencha pour la mettre sous les lèvres de Didier. Didier l'embrassa longuement, puisant des forces dans cette caresse, et son visage reprit le masque calme et indifférent qui l'avait momentanément abandonné.

— Maintenant, dit-elle, raconte-moi bien tout ce qui s'est passé... Les journaux ne donnent aucun détail... A peine vingt lignes pour annoncer que Fernand Desroches a été assassiné par... par... son frère et qu'on poursuit celui-ci...

Didier allait commencer son récit ; mais il fut interrompu aussitôt par un coup de timbre, impesant, majestueux, le coup de Lardinois.

— Allons ! le voici déjà ! fit Clara avec un mouvement d'humeur.

Didier se leva tranquillement et alla se placer sur un pouf, à l'autre bout de la chambre, très correct, son chapeau à la main ; et Clara, mettant une mantille, s'étendit sur le canapé, en femme malade. Lardinois, qui, généralement, se présentait chez Clara de la façon la plus solennelle, en affectant une galanterie surannée, entra, ce jour-là, bondissant comme un jeune homme.

— Bonjour, mes amis ! Bonjour, ma petite Clara ! Souffrante ? Un peu de migraine ? Ce n'est pas sérieux ?

— Non, mon ami ; mais asseyez-vous, et ne faites pas de tapage : j'ai la tête en feu.

Lardinois tomba sur un fauteuil en éclatant de rire.

— Mon petit Didier, que je suis content de vous voir ! Clara, excusez-moi ; mais j'ai une folle envie de rire. C'est si drôle, si drôle !...

Didier pensa : « Il a de bonnes nouvelles de Daniel de Chantauvert. » Clara, un peu agacée, demandait :

— Quoi ? Qu'est-ce qui est drôle ? Mais racontez donc votre histoire !

Lardinois riait toujours aux éclats, ne pouvant encore rien articuler.

— Ah ! oui, une véritable histoire ! s'écria-t-il enfin. Evidemment, j'ai tort de rire ; on ne devrait jamais se moquer de la police, mais c'est toujours amusant de voir les gendarmes battus par Polichinelle ! — Ma petite Clara, Didier vous a raconté, n'est-ce pas, tous les détails de cette soirée, cette mort tragique ?...

— Mais non, mon ami, non. Didier arrive à peine, et je ne sais absolument que ce que disent les journaux ; encore n'aurais-je pas lu ce fait divers sans les bavardages de ma femme de chambre !...

— Mais, alors, vous ne savez rien ! Les journaux ne racontent que ce que la justice a bien voulu leur communiquer, et la justice ne peut en dire long, afin de ne pas renseigner le coupable sur les preuves qui l'accablent. Preuve morale ; preuve matérielle ! Preuve morale : une lettre écrite par Marthal Desroches, avouant le profond amour que lui inspirait sa future belle-sœur !...

— Est-ce possible ? s'écria Clara.

— Et cette lettre a été interceptée par la jus-

tice, ajouta Lardinois, en se gardant bien de nommer le destinataire de la lettre. Voilà donc le mobile du crime établi ! Enfin, preuve matérielle : un diamant noir laissé dans la plaie par l'assassin...

— Un diamant noir ?... interrogea Claire en tressaillant.

— Eh ! oui, un diamant noir, que Didier et moi avons vu, mais dont la justice ne parlera naturellement pas. Martial Desroches lui-même doit ignorer que c'est en frappant sa victime qu'il a perdu ce diamant, qu'il portait au petit doigt de la main droite. Sans cela, il essaierait de le remplacer. Des diamants noirs, il y en a aujourd'hui des quantités : ma fille en a, vous en avez...

— Oui, une bague que vous m'avez donnée, une très jolie bague, même ! fit Clara impatientée ; mais que votre histoire est longue !

— Ma chère amie, je suis bien obligé de m'attarder sur les préliminaires pour l'intelligence du reste ! Donc, Martial Desroches avait filé au Havre; deux agents l'y ont suivi. Que je vous dise tout de suite comment je connais tous ces détails : j'avais envoyé Ruffec au Havre pour une affaire de draps...

Ici, Lardinois lança un regard fripon à Didier, qui pensait : « L'imbécile ! Que de mal il se donne pour mentir ! »

Lardinois continuait :

— Ruffec a donc appris, par les journaux du Havre, de ce matin, ce qu'on ne racontera à Paris que ce soir ou demain. Les agents de la Sûreté ont facilement retrouvé les traces de Martial Desroches, qui, après avoir parcouru le Havre, s'était dirigé vers Sainte-Adresse. A la nuit ils l'ont arrêté dans un cabaret isolé, où il avait le cœur de manger, ce misérable !

— Et le diamant ? s'écrièrent Didier et Clara.

— Ah ! ah ! fit Lardinois, avec son gros sourire, vous trouvez mon récit palpitant ? Eh bien ! il ne s'est pas laissé pincer sans lutte, le gredin, il a failli tuer un des agents ; mais ils ont fini par s'emparer de lui, et ils ont constaté que le chaton de sa bague... ne contenait plus rien...

— Il est donc bien prouvé que l'assassin de Fernand ne peut être que lui ? s'écria Didier avec un sentiment visible de satisfaction.

— Et on l'a amené à Paris ? interrogea Clara.

— Ah bien ! il est loin de Paris, mes amis ! Et c'est ce qui m'a tant amusé. Notre homme était donc pincé, ligoté, dans une chambre de l'auberge, sous la surveillance d'un des agents ; l'autre agent était allé au Havre chercher du renfort; ils avaient peur que, de Sainte-Adresse au Havre, Martial Desroches ne tentât de s'échapper... Tout à coup un homme, *un inconnu*, évidemment un complice de l'assassin, se précipite dans l'auberge, et, avant qu'on ait eu le temps de dire : « Ouf ! » assomme l'agent, le ligote, délivre Martial ; et tous les deux disparaissent ! Quand le second agent est revenu avec du renfort, les deux gaillards devaient être loin. Eh bien ! voyons, vous ne riez pas ? Cela ne vous semble donc pas drôle ?

Didier et Clara se mirent à rire, d'un rire forcé. Et Didier déclara :

— Ce serait drôle, en effet, s'il ne s'agissait pas d'un assassin !

Lardinois ne prolongea pas sa visite ; comme il n'avait pas la permission de fumer dans la chambre de Clara, il lui tardait déjà de partir. Encore une pernicieuse habitude, que Clara avait développée en lui, de lui permettre de fumer partout, excepté dans sa chambre : autrefois, il fumait quatre ou cinq cigares dans la journée, maintenant il en fumait une quinzaine.

— Ma petite amie, dit-il, je viendrai ce soir vous demander à dîner, mais je suis forcé de vous quitter... Les affaires ! Didier, m'accompagnez-vous ?

Les deux hommes s'en furent à pied. Lardinois éprouvait le besoin de se remuer, de respirer largement, de bavarder haut, il était content ! Le temps étant très froid, Didier s'était bien enveloppé dans son manteau de fourrures, et cela provoqua l'hilarité de Lardinois :

— Ah ! ces jeunes gens, ça a toujours froid ! Regardez-moi donc, morbleu...

— Clara ne vous entend pas, interrompit froidement Didier, vous n'avez plus besoin de poser. Parlons plutôt de cet... inconnu qui est si miraculeusement venu au secours de Martial Desroches : Daniel, je suppose ?

— Parbleu !

— Son intervention est-elle due à Calliste... ou au hasard ?

— A Calliste, qui n'a eu besoin que d'annoncer à Daniel les incidents qui s'étaient déroulés depuis deux jours ?

— Ce n'est donc pas tout à fait un imbécile que votre Calliste ?

— Ah ! vous preniez Calliste pour un imbécile ? Détrompez-vous : il est très fort !

— Vous le trouvez très fort parce que... *vous vous imaginez* qu'il vous a débarrassé de Daniel ?

— Comment, je m'imagine ?...

— Mais vous n'êtes débarrassé de lui que pour quelques jours. Ecoutez-moi bien : si j'ai deviné la vérité au milieu de vos bavardages, Calliste n'a nullement appris par les journaux du Havre l'arrestation et l'évasion de Martial ?

— En effet...

— Il a assisté, caché d'une façon quelconque ; et lui seul a vu *celui* que vous appelez, et que les journaux vont appeler un *inconnu* ?

— C'est bien cela !

— Et justement, voilà la faute. Il faudrait que d'autres que lui eussent vu Daniel ; et alors, on pourrait dire : « Daniel de Chantauvert est le complice de Martial, » et la police l'arrêterait, sinon comme complice de l'assassinat, du moins comme complice de l'évasion, cas très grave !

— Je n'avais pas songé à cela. Mais l'agent de la Sûreté a vu Daniel !

— Il est probable que Daniel ne lui aura guère laissé le temps d'examiner ses traits.

— Mais Calliste pourrait raconter ce qu'il a vu !

— Evidemment, et on lui demanderait alors ce qu'il faisait au Havre et à Sainte-Adresse ! Une affaire de draps, n'est-ce pas ? Vous pouvez raconter cette petite histoire à Clara, mais la justice est moins crédule ; on découvrirait vite le piège qui a été tendu à Daniel par l'entremise de Calliste, et ce serait du joli !

— Une lettre anonyme le dénonçant ?

— Oui, fit Didier, goguenard, une lettre qui ne pourrait avoir été écrite que par Calliste ou par vous ? Ce serait encore mieux ! Non, mon ami, pas de lettre anonyme ni de dénonciation, du moins en ce moment. Calliste, vous et moi, nous garderons ce secret, forcément, jusqu'à nouvel ordre ; le libérateur de Martial demeurera donc

pour tous un inconnu. Et dans deux ou trois jours, demain peut-être, Daniel tombera à Paris...

— Ah ! mais, vous me flanquez une douche, vous !

— Tranquillisez-vous donc : nous le recevrons gentiment ! Avec le caractère que je lui connais, il est probable qu'il commettra quelque imprudence : nous l'espionnerons patiemment, nous finirons bien par découvrir la cachette de son ami ; nous les ferons cueillir ensemble par la police, et, cette fois, on s'arrangera pour qu'ils ne s'évadent pas. Maintenant, si Daniel osait se présenter chez vous, jetez-le à la porte hardiment ! Il faut exciter son mauvais caractère..

— Et [illegible] !... Si elle apprenait... ?

— J[illegible] charge de la préparer à la nouvelle. Avec elle, vous savez, mieux vaut la franchise !

Ils étaient arrivés place Malesherbes. Lardinois n'avait pas son allure crâne de tout à l'heure. Didier, qui le regardait par côté, riait mécaniquement.

— Allons, dit-il, du courage, monsieur Lardinois! Rien n'est amusant comme les batailles, du moins pour moi. Revenez donc à vos affaires, pendant que je repasse chez Clara.

Lorsque Didier arriva boulevard Pereire, il distingua la silhouette de Clara à la fenêtre de sa chambre. Elle l'attendait avec une impatience folle, ayant prévu qu'il allait revenir.

— L'affaire se complique ! prononça fiévreusement Didier en entrant dans sa chambre : Daniel est revenu.

— Alors, je comprends tout ! s'écria Clara. Ce jeune homme inconnu qui a délivré Martial Desroches...

— C'est du Daniel tout pur.

— Et l'affaire de drups dont Calliste Ruffec était chargé au Havre...

— Consistait tout bonnement à empêcher Daniel de revenir à Paris. Il faut reconnaître qu'il ne s'en est pas mal tiré ; et ton gros singe serait encore dans la joie si je ne lui avais prouvé que Daniel nous tomberait avant longtemps sur le dos.

— Alors, il ne doit plus trouver l'histoire drôle ?

— Il la trouve déjà moins gaie, et elle ne l'est pas davantage pour nous.

— Bah ! fit Clara avec insouciance, nous lui tendrons de si jolis pièges, à ce Daniel !

Et tous les deux sourirent cyniquement.

Puis il y eut un assez long silence. Ces deux êtres, unis par tout ce qu'il y avait en eux de mauvais, s'observaient en dessous, hésitant l'un et l'autre à parler d'une chose qui leur brûlait les lèvres.

— Et la Chesnaye ? interrogea enfin Clara.

— Tout est rentré dans l'ordre, répliqua Didier tremblant un peu.

— C'est-à-dire que ta tante aime de plus en plus sa chère Isabelle ? La douleur de sa nièce a dû redoubler son affection ? Voilà ce que tu appelles : *tout rentré dans l'ordre* ? C'est-à-dire que ta situation est plus menacée que jamais ! Ta tante a douze beaux millions ! — elle répétait ce que Lardinois avait si souvent établi devant elle, — douze millions, mon cher ! Tu n'en auras même pas la moitié. C'est Isabelle qui sera l'héritière avantagée, c'est Isabelle qui aura la fabrique, la Chesnaye...

— La mort de Fernand Desroches a écarté tout danger. Après une catastrophe pareille, Isabelle ne se mariera plus.

— Tu crois donc aux regrets éternels ? Tu oublies que ta cousine est passionnément aimée par Martial ?

— L'assassin de son mari ?... fit Didier, en haussant les épaules. Perds-tu la tête, Clara ?

— Non, mon ami, je raisonne froidement ; j'examine toutes les faces du danger. Aujourd'hui, tout accuse Martial Desroches : cette lettre, l'heure du crime, ce diamant noir qui manque à sa bague ; mais que, par un de ces hasards si fréquents dans les choses judiciaires, il parvienne à établir son innocence... réfléchis aux conséquences du nouvel ordre de choses qui surgirait. Martial, délivré, revient à la Celle-Saint-Cloud ; il fait élever un monument à son frère, il va y pleurer, Isabelle va y pleurer aussi ; elle sait à quel point elle est aimée par ce frère aîné qui a sacrifié son amour à son affection pour Fernand... Hein, mon petit Didier, cela te fait frissonner ?... Eh bien, ce n'est même pas cette hypothèse qui me fait trembler pour toi, mais une hypothèse encore plus simple, plus naturelle. Admettons que Martial soit définitivement reconnu coupable, condamné, à jamais écarté. Mais ce qui est absolument certain, c'est que Isabelle, n'ayant pas appartenu à Fernand, l'oubliera ; elle le pleurera longtemps, soit ; mais elle l'oubliera. Son chagrin durera un an, deux ans, mais le calme viendra ; et Mme Cartelet amènera peu à peu sa nièce à l'idée d'un nouveau mariage. Et, Isabelle mariée, *Isabelle donnant des petits-neveux à la tante*, tu sais bien que c'est la ruine de toutes tes espérances...

Clara eut un geste terrible.

— C'est la ruine de tous mes projets, de tout ce que j'ai rêvé pour toi ! Je veux pour toi toute la fortune de la tante ! Je ne veux pas qu'Isabelle t'en vole la moitié ! Et pour arriver à l'accomplissement de mes projets, je ne reculerai devant rien !

Didier pâlissait affreusement ; Clara reprit d'un ton farouche :

— Isabelle est de trop ! Et l'occasion qui se présente de l'écarter de notre route est si belle que nous serions fous de n'en pas profiter.

— Prends garde, Clara... ta haine contre Isabelle t'égare.

— Dans la situation d'esprit où se trouve forcément ta cousine, continua Clara, sans répondre à Didier, personne ne s'étonnera quand on apprendra qu'elle s'est suicidée !

— Isabelle... se... suicider ?

— C'est bien ce que j'ai dit ! Mais je n'ai pas encore réfléchi aux moyens à employer.

Clara parlait maintenant avec un calme épouvantable ; et malgré la torpeur qu'un tel projet faisait naître en l'esprit de Didier, il l'acceptait presque.

— Mais il faudrait aussi que tout soit minutieusement combiné ? dit-il.

— La combinaison sera facile, Didier ! Un poison sûr, immédiat ! Et une main pour le verser !

Elle le fascinait de ses grands yeux, durs comme l'acier.

— Aurais-tu peur, Didier ?

— Moi !

— Toi seul peux verser ce poison !

Il frissonna des pieds à la tête.

— Ah ! tu n'aimes pas ces besognes ? Tu veux bien profiter des résultats, mais tu ne voudrais rien faire pour les provoquer ?... Tu as peur ! Tu

voudrais qu'Isabelle disparût de ce monde comme a disparu Fernand ?

— Attendons encore, balbutia-t-il. Qui sait si nous aurons besoin d'en venir là ?

— Attendre ! s'écria Clara avec mépris, attendre !.. Mot stupide ! Le mot des lâches !

— Clara ! prononça Didier en se redressant.

— Eh ! je ne dis pas tout cela pour te blesser, toi, mon seul ami, mais pour te faire comprendre qu'il y a des cas où l'hésitation est la plus grande des lâchetés.

XVI

UN AMI PRUDENT

— Hein ! ma femme, quelle audace ! quelle poigne ! Les a-t-il bien roulés !... Ah ! ce M. Daniel !...

— Chut ! chut ! Bertrand... si quelqu'un t'entendait !

Depuis la veille, Mme Bertrand tremblait ; mais son mari ne se tenait pas de joie. Tous les deux avaient d'ailleurs admirablement joué leur rôle. Après l'évasion de Martial, Bertrand s'était précipité vers la campagne, tandis que sa femme montait au premier et délivrait l'agent ligoté. Bientôt, Finet était revenu du Havre avec plusieurs policiers ; et en même temps que Bertrand rentrait au cabaret, l'air désolé. Il fit sa déposition avec une parfaite bonhomie.

— Nous étions tous les deux à la cuisine, à moitié endormis, quand nous avons entendu du tapage, là-haut. Et je n'avais pas eu le temps d'y monter, que deux hommes passaient comme le vent, devant nous, et filaient par le jardin. J'ai essayé de les rattraper ; mais hélas ! j'ai des jambes de soixante ans !

Sa femme confirma son récit, et l'agent Martin fut obligé d'en reconnaître la parfaite exactitude. Il ne fallait du reste pas perdre de temps en explications. Deux minutes après les agents, divisés en escouades de deux ou trois hommes, s'élançaient dans quatre directions opposées, vers le Havre, vers Sainte-Adresse, vers la campagne et vers la mer.

Toutes les recherches furent d'ailleurs inutiles. On ne retrouva même pas les traces de Martial et de l'ami inconnu qui était venu à son secours.

Et le lendemain, Bertrand ne tarissait pas sur l'adresse, l'habileté de Daniel.

— Ça me rappelle les meilleurs tours que j'ai joués, quand j'étais marin de l'Etat !...

— Cependant, disait sa femme, si ça allait être réellement un assassin, ce monsieur ! Si ce qu'on dit...

— Allons donc ! Un assassin, l'ami de M. Daniel ? Est-ce que M. Daniel n'a pas juré hier que ce n'était pas vrai ?

Cette dernière raison arrêtait sur les lèvres de Mme Bertrand toutes les objections que lui suggérait la prudence. Daniel avait parlé : Daniel avait raison.

— Femme, reprit Bertrand, d'un air goguenard, n'oublie pas que nous sommes quatre à dîner !

— Ah ! tais-toi, bavard ! s'écria Mme Bertrand, se fâchant cette fois.

Vers dix heures, le père Bertrand, ayant fermé son cabaret, sortit par son jardin et, chargé de plusieurs paquets, qu'il portait soigneusement, se dirigea vers les villas de Saint-Adresse. Arrivé devant les Charmettes, il poussa par trois fois un sifflement plaintif ; puis il ouvrit la porte de la grille, grâce à la clef que Mme Lardinois lui confiait toujours pendant l'hiver. Il fit le tour de la villa et s'arrêta devant l'entrée du cellier. Il prononça alors doucement :

— C'est moi, monsieur Daniel.

La porte s'ouvrit, et Daniel sourit gaiement en voyant les paquets.

— Sapristi ! Voilà un dîner qui sera le bienvenu. Et des bougies ?... Très bien, Bertrand : c'est ce qui s'appelle penser à tout. Allumons-en une tout de suite.

— Comment vous trouvez-vous, monsieur Daniel ?

— Pas mal ; mais nous manquions un peu d'air et surtout de lumière.

Il prit la moitié des paquets, et les deux hommes descendirent.

— Et les journaux ? demanda Daniel en arrivant au bas de l'escalier.

— Les voici, monsieur Daniel.

— Bien. Je les lirai le premier.

Ils pénétrèrent dans le cellier, qui était une salle assez grande, bien sèche, où Daniel avait déjà installé une véritable chambre. Martial était assis dans un coin, très sombre, très agité, en proie à une terrible excitation nerveuse. C'est là que Daniel l'avait conduit la veille, bien persuadé que personne n'aurait l'idée de les y chercher. Il avait dit à son ami :

— Toi, reste ici, repose-toi ; moi, je veille au dehors.

— Mais, je t'en supplie, avait demandé Martial, explique-moi...

— Plus tard, mon ami. En ce moment il ne s'agit que de ne pas nous laisser prendre.

Et, laissant Martial assis sur une moitié de tonneau, Daniel était remonté, moins pour veiller que pour échapper aux questions de son ami.

Il ne redescendit dans le cellier que vers le jour et fut heureux de voir que Martial, brisé par la fatigue et l'émotion, s'était endormi lourdement. Il en profita pour ranger les tonneaux, pour balayer le sol ; puis il alla chercher dans une chambre un sommier et un matelas, plus deux chaises et une petite table. Une fois cette sommaire installation terminée, il enleva son ami avec des précautions infinies et le déposa sur le matelas. Puis il s'étendit auprès de lui en se disant :

— Martial n'a sans doute pas dormi la nuit dernière : il ne se réveillera guère avant midi. Moi, je dormirai encore ou ferai semblant de dormir, il respectera mon sommeil. Nous gagnerons ainsi la nuit, Bertrand m'apportera des journaux, avec le dîner qu'il m'a promis... Et, dame, le moment des explications sera venu. Nous verrons alors.

Martial dormit jusqu'à deux heures. Daniel jusqu'à cinq ; il ouvrit alors doucement les yeux ; et, voyant Martial assis sur une chaise, il se tourna vers le mur comme un homme accablé de fatigue. Martial n'osa pas l'appeler. Ce fut seulement vers huit heures que Daniel consentit à se réveiller. Avant de lui rien demander, Martial se jeta dans ses bras. Puis il dit :

— Tu venais donc du Brésil au devant de moi ? Je le reconnais bien là... Ma lettre...

— Ta lettre ? fit Daniel d'un air étonné.

Et, cachant aussitôt sa surprise :

— Ah ! oui, ta lettre... Celle où tu me disais...

— Tout !

— Pauvre ami, va !

— Ah ! j'ai cruellement souffert. Et cette arrestation insensée, hier ! Cette absurde accusation d'assassinat !... Je ne comprends rien à tout cela ; mais, toi, tu vas tout m'expliquer. Pourquoi m'as-tu conduit ici ? Pourquoi me forces-tu à me cacher ? Daniel, réponds-moi, je t'en conjure !

Daniel eut l'air de réfléchir ; puis il dit d'un ton grave :

— Tout à l'heure, mon ami. J'ai l'estomac aux talons ; et, dans un pareil état, je serais incapable de te donner la moindre explication. Permets-moi d'aller au-devant de Bertrand, qui doit nous porter à dîner.

Tandis que Bertrand disposait le dîner sur la petite table, Daniel alluma une seconde bougie et revint dans le couloir où il lut tout ce qui était relatif au crime dont Martial était accusé.

— Pauvre ami ! murmura-t-il. Comme je vais le faire souffrir !

Il rentra dans le cellier, au moment où Bertrand répondait à Martial qui le remerciait :

— Ah ! monsieur, dès le moment que vous êtes l'ami de M. Daniel !

— Nous causerons tout à l'heure, dit Daniel. Mangeons d'abord.

Il voulait réfléchir à la façon dont il apprendrait à son ami la catastrophe, que celui-ci ignorait évidemment. Martial, bouillant d'impatience, mangea à peine ; mais Daniel dévora, en complimentant à chaque bouchée le vieux marin sur la cuisine de Mme Bertrand. Il réserva quelques provisions pour le déjeuner du lendemain ; puis il renvoya Bertrand, qui sans cela aurait passé la nuit à bavarder avec lui. Les deux amis étaient enfin seuls.

— Martial, dit alors Daniel, tu m'as écrit une lettre, n'est-ce pas ?... Or, cette lettre ne m'est pas arrivée. Répète-moi donc toute ce qu'elle contenait.

— Comment ? Cette lettre...

— Ne perdons pas notre temps à des choses inutiles. Que contenait cette lettre ? J'ai, avant toutes choses, besoin de le savoir.

Martial raconta alors minutieusement ce qui s'était passé entre Isabelle, Fernand et lui, s'étendant longuement sur son fatal amour.

— Ah ! oui, bien fatal ! s'écria Daniel, lorsque son ami eut terminé. Ecoute-moi maintenant. Quand tu m'as écrit cette lettre je quittais le Brésil, et j'avais donné l'ordre à la poste de retourner ma correspondance à Paris, au domicile de mon beau-père ; et, comme je me suis un peu arrêté en route, ta lettre est arrivée à Paris avant moi. Mon beau-père, et je te fais à cet égard les plus humbles excuses, l'a interceptée... Il l'a lue et n'a rien trouvé de mieux que de la remettre au juge d'instruction...

— Quel juge d'instruction ?

Si Daniel avait eu le moindre doute sur l'innocence de Martial, ce doute aurait été dissipé par cette exclamation ?

— Hier, continuait Martial, ces agents, en m'arrêtant, ont parlé aussi d'un juge d'instruction...

— Hélas ! oui, dit Daniel, prenant les mains de son ami. C'est qu'un crime a été commis. Et on t'accuse de ce crime. ... Martial, je t'aimais autrefois comme l'ami le plus sûr, le plus fidèle, et tu me rendais bien mon amitié ; tu me l'as prouvé aux heures difficiles de ma vie... Aujourd'hui, je ne t'aime plus comme un ami, mais comme un frère... Et tu en as besoin ; car il ne te reste sur cette terre d'autre affection que la mienne...

— Fernand ! s'écria Martial avec angoisse.

Daniel entoura Martial de ses bras et le serra fortement :

— Frère, — désormais je veux t'appeler ainsi, — frère, sois courageux... Fernand a été tué le soir même de son mariage, au moment où tu venais de le quitter...

— Mort !... Fernand !... Dieu !... C'est impossible !

Martial fut pris alors d'un tremblement nerveux et demeura quelques minutes sans pouvoir parler. Daniel le caressait tendrement et lui prodiguait les paroles les plus affectueuses. Lorsque Martial put dominer un peu son émotion, il dit :

— Mais alors, il faut que je retourne immédiatement à Paris !

— Non ! prononça énergiquement Daniel. Non ! Pas de coup de tête. Il s'agit de te défendre contre cette abominable accusation, et il faut le faire avec autant de prudence que de décision.

— C'est moi, moi... qu'on accuse ? balbutia Martial.

— Tiens, lis ces journaux ! Si, depuis hier, je refusais de te donner la moindre explication, c'est que je voulais les avoir lus moi-même. Et quand tu les auras lus, tu seras sûrement de mon avis, qu'il vaut mieux, jusqu'à nouvel ordre, ne pas te montrer et me laisser agir seul, jusqu'au jour, évidemment prochain, où ton innocence ne fera pas plus de doute pour les autres que pour moi !

XVII

ADRIENNE LARDINOIS

M. Lardinois occupait, à l'angle du boulevard Sébastopol et du boulevard Saint-Denis, un vaste appartement où tout était solennel et majestueux. C'est là qu'il s'était installé, à l'époque où sa fortune avait atteint un million. Et il avait longtemps vécu là, très calme, très heureux.

Si ce gros homme n'avait pas trouvé Clara sur son chemin, il aurait tranquillement achevé sa vie entre sa femme et sa fille ; il aurait vite pardonné à Daniel ses incartades de jeunesse et il eût fait un excellent grand-père.

Adrienne, qui était encore presque une enfant lorsque Daniel s'expatria, était devenue une délicieuse jeune fille... Grande, la taille déjà un peu forte, mais très gracieuse, elle avait un long visage ovale encadré par une superbe chevelure châtain, de ce châtain acajou qui se nuance sous un rayon de soleil et prend alors des teintes légèrement dorées. Elle avait les yeux bruns, assez grands, pleins de franchise ; sa bouche, toujours prête à sourire, exprimait une inaltérable bonté. Mme Lardinois, qui grisonnait à peine quand son mari la sépara de son fils, n'avait plus maintenant que des cheveux blancs, qu'elle portait en bandeaux plats. Elle avait épouvantablement souffert. Mais pas une femme, pas même Mme Carteret, qui était sa seule amie, n'avait jamais entendu Mme Lardinois se plaindre de l'abandon de son mari.

Et cependant elle n'ignorait rien de la vie du commerçant. Elle n'avait pas eu besoin de l'espionner : Clara écrivait souvent au bonhomme, et il laissait traîner ses lettres, autant par orgueil que

par négligence. Dès que Mme Lardinois trouvait une de ces lettres, elle la cachait bien vite, elle tremblait qu'Adrienne ne découvrît aussi l'inconduite de son père. Mais bientôt, des bavardages de domestiques, des allusions méchantes faites devant elle dans les salons, avaient appris à la jeune fille que ce n'était ni le cercle, ni les affaires qui attiraient son père hors de chez lui. Dans sa naïveté de jeune fille, elle n'avait pas pressenti les dangers de cette vie de désordre : elle avait compris seulement que sa mère était malheureuse, abandonnée ; et elle redoublait d'affection pour adoucir ses blessures.

***

On doit comprendre à quel point elles avaient été bouleversées par la mort tragique de Fernand Desroches. Ne sachant absolument que ce que racontaient les journaux, c'est-à-dire presque rien, elles vivaient, depuis ce jour maudit, dans une inquiétude mortelle, se refusant à croire que l'ami intime de leur Daniel fût un assassin ; mais elles n'osaient pas en parler devant Lardinois.

Quelques jours plus tard les deux femmes étaient seules vers deux heures de l'après-midi.

— Ma chérie, avait proposé Mme Lardinois, si tu veux, nous sortirons aujourd'hui.

Adrienne était allée dans sa chambre, et elle revenait au salon, tout emmitouflée dans ses fourrures ; elle achevait de mettre ses gants et disait en soupirant :

— Ah ! mère, comme ce serait bon, si Daniel était là pour m'offrir son bras !

En ce moment, un coup de sonnette retentit ; et presque aussitôt, la porte du salon s'ouvrait devant Daniel.

— Maman !... Où est maman ?

Ce fut son premier cri. Déjà Mme Lardinois accourait, puis s'arrêtait, interdite, n'osant pas avancer vers son fils qui, lui aussi, s'était arrêté, tout secoué par l'émotion.

— Mon fils !... Mon Daniel !

La mère se précipita dans les bras de son enfant, le serrant en tremblant, n'osant croire à ce bonheur. Et lui, ne savait que dire :

— Maman... maman... maman !...

— Et moi ! s'écria Adrienne. Je ne suis donc rien, moi ?

— Ah ! toi, dit Daniel, en la prenant à son tour, tu es un amour de petite sœur !

— Oh ! ne m'appelle plus ainsi, s'écria Adrienne, avec un élan spontané : les sœurs n'aiment pas comme je t'aime !

Et, s'abandonnant à lui, elle l'embrassa à pleines lèvres. Son amour avait éclaté tout à coup, sans une hésitation, et elle était follement fière de l'avoir avoué. Tous les trois se mirent alors à pleurer.

— Ah ! cachons-nous bien vite, dit Mme Lardinois en poussant ses enfants vers sa chambre : profitons des quelques heures de liberté que nous avons devant nous.

Daniel contemplait Adrienne avec admiration, et il disait : « Comment ai-je été assez fou pour donner mon cœur à une Clara, quand j'avais ce trésor d'amour auprès de moi ? »

Pardonne-moi, murmurait Adrienne, mais cela a été plus fort que moi : je t'aime tant ! Et, si je ne te l'avais pas dit tout de suite, qui sait si je l'aurais pu plus tard ?... Et je n'osais pas te l'écrire, j'avais besoin d'être encouragée par tes yeux...

Ils s'assirent sur un canapé, Daniel entre les deux femmes, les tenant par la taille, les serrant contre lui et les embrassant à tour de rôle. Adrienne continuait :

— J'étais toute petite que je t'aimais déjà... Je t'ai toujours aimé... Et j'ai été jalouse, va, quand tu en as aimé une autre... Personne ne s'en apercevait, on me croyait une si petite fille. J'entendais tout ce qu'on disait sur tes folies, sur ce que tu faisais pour une autre. Et je me disais : « Est-elle heureuse d'être aimée par lui ! » Et je l'ai maudite de t'avoir fait souffrir. . Et moi, j'ai bien souffert d'être séparée de toi. J'avais heureusement mon amour pour me soutenir, non seulement contre la douleur de la séparation, mais...

Elle s'arrêta un peu, puis reprit en baissant les yeux :

— Nous étions bien malheureuses ici ! Enfin ! tu es revenu, tu vas nous défendre. Et, puisque tu m'aimes, je ne crains rien... car... tu m'aimes bien, n'est-ce pas ?...

— Ah ! chère enfant, s'écria Daniel, pourquoi n'ai-je pas su te garder mon premier amour ? Pardonnez-moi toutes deux les peines que je vous ai causées !

— Mon enfant, dit Mme Lardinois, nous n'avons jamais songé à te les reprocher.

Il y eut un court moment de silence, puis Daniel murmura :

Ce moment me récompense de tous mes durs travaux ! Et maintenant que nous avons réglé, à notre satisfaction, nos petites affaires de cœur, si nous passions à ce qu'on est convenu d'appeler les affaires sérieuses ? — Comment va mon cher beau-père ?

Il disait cela gaiement, croyant qu'il vaincrait toute l'animosité de M. Lardinois en lui remboursant ses quatre-vingt mille francs.

— Hélas ! mon enfant, le mal est plus grand que tu ne le supposes. Je n'ai jamais voulu t'écrire tout ce que nous souffrions ici ; tu serais revenu pour nous défendre, et cela n'aurait servi qu'à exaspérer M. Lardinois. Adrienne, veux-tu surveiller les abords de cette chambre... Si ton père allait revenir tout à coup ?...

Adrienne s'éloigna en faisant une petite moue ?

— Je fais une ronde et je reviens, dit-elle.

Daniel, étonné, balbutia :

— Mais que se passe-t-il donc ici ?

— Je force Adrienne à se retirer, parce que je n'ai pas le droit de la faire rougir de son père devant toi. Mais elle sait tout ; et elle en souffre encore plus cruellement que moi.

— Vous me faites trembler, ma mère !

— Daniel, reprit Mme Lardinois d'une voix grave, nous ne pourrons sans doute nous voir que bien difficilement. M. Lardinois t'interdira, j'en suis certaine, l'entrée de sa maison...

— Mais j'ai de quoi lui rembourser...

— La question d'argent n'est rien. Ton beau-père ne vit pour ainsi dire plus avec nous ! Les rares moments qu'il passe ici, il les consacre à nous faire souffrir, à nous humilier, à inventer les tracasseries les plus mesquines. Il surveille même notre correspondance ; tes lettres ne nous arrivent qu'après être passées par ses mains... Et nous supportons tout dans l'espoir bien vague de te réconcilier avec lui... C'est Adrienne qui espère ;

mais, moi, j'ai peur de l'avenir ! Je désirais ton retour, et je le craignais, à cause d'Adrienne. Car... ce n'est plus l'irritation d'un père qu'il éprouve contre toi, c'est une haine jalouse, qui se traduit en tout, et que cette... créature entretient avec une habileté consommée...

— Quelle créature, ma mère ?

— Je n'oserais pas la nommer devant toi, dit Mme Lardinois, à voix basse.

— Elle ! s'écria Daniel ! Ah ! la coquine ! Je comprends tout enfin !... ce bon M. Lardinois ne s'est pas contenté de prendre la succession de mes dettes ?...

— Tu vois à quel point notre situation et surtout la situation d'Adrienne est cruelle. Pouvais-je t'écrire cette chose abominable ? Ne devais-je pas chercher, au contraire, par ma douceur, par ma soumission, à ramener auprès de nous cet homme qui autrefois était bon, tendre, affectueux ? Ta présence à Paris ne fera qu'aviver sa passion ; et, quand il découvrira qu'Adrienne l'adore, il la détestera comme il te déteste. Oh ! j'aurais voulu éviter cela !... Il te déteste au point de nous avoir enlevé la moitié de la somme qu'il nous donnait pour les dépenses de la maison ; et il nous impose, malgré cela, un train de vie auquel nous ne pouvons faire face qu'avec la plus stricte économie ; il est certain que nous nous trouverons dans l'impossibilité de t'envoyer de l'argent... Voilà les ravages que cette femme a faits ! Et je me demande si elle n'en fera pas de plus grands encore...

— Je ne lui en laisserai pas le temps ! déclara énergiquement Daniel.

— Sois prudent, Daniel. Je t'en supplie, plus de violences ! Domine ton caractère. Songe que, si nous avons le droit de nous défendre, nous n'avons pas le droit de brouiller ce père avec sa fille.

— Rassurez-vous, ma mère. J'ai mené au Brésil une vie rude, une vie d'épreuves qui m'a, comme on dit communément, mis du plomb dans la tête. Ne craignez plus de ma part la moindre folie; je ne suis plus le jeune homme insouciant qui vous a causé tant de peine ; je reviens en France décidé à vous faire une existence de tranquillité et de bonheur. Quel que soit l'accueil que je recevrai de M. Lardinois il ne trouvera en moi qu'un fils respectueux... mais un fils qui veut que tout rentre dans l'ordre. L'amour d'Adrienne, cet amour que je pressentais dans ses lettres sans oser l'espérer, me donnera les forces nécessaires pour atteindre à mon but.

— Merci, mon brave enfant, dit Mme Lardinois, se serrant contre lui.

En ce moment, Adrienne revint doucement prendre sa place auprès de Daniel. Lui, s'efforçant de sourire, dit :

— M. Lardinois n'accueillerait donc pas facilement ma demande, si je m'offrais à lui comme gendre ?

— Ça offrira quelques difficultés, fit gentiment Adrienne ; mais... les difficultés ne te font pas peur ?

— Où serait le mérite de réussir, s'il n'y avait pas d'obstacles à surmonter ?

— Tu arrives dans un moment particulièrement difficile, reprit Mme Lardinois. Depuis l'assassinat de Fernand Desroches, la haine de ton beau-père contre toi a redoublé... Car tu dois connaître cet horrible malheur ?...

— Je ne connais que par ce qu'en disent les journaux... Peut-être en savez-vous davantage ?

— Non. Nous ne savons rien de plus, mon enfant.

— Mais mon beau-père sait peut-être... ?

— Nous n'osons pas en parler devant lui. Tu es l'ami de ce malheureux qu'on accuse...

— Oh ! Martial est innocent ! interrompit Adrienne. J'en jurerais !

Ces paroles causèrent tant de joie à Daniel, qu'il embrassa passionnément la jeune fille, en disant :

— Cela me fait du bien de voir que, malgré toutes les preuves que l'on prétend avoir accumulées contre lui, vous croyez à l'innocence de mon ami. Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je suis disposé à tout tenter pour prouver que cette accusation est fausse. Ce crime a empoisonné le bonheur que j'avais à vous revoir ! Je l'ai appris en arrivant au Havre, et j'ai été si bouleversé que j'ai dû me reposer quelques jours avant de continuer ma route...

— Voici mon père ! dit Adrienne qui était allée à la fenêtre.

— Bien ! prononça Daniel avec calme : avant qu'il arrive, il faut que nous convenions des adresses où nous pourrons nous écrire, puisqu'il se permet de surveiller votre correspondance. J'adresserai mes lettres poste restante aux initiales A. L. Et vous, si vous avez besoin de me prévenir de quoi que ce soit, pour notre bien à tous les trois, ou pour le bien de mon ami Martial, vous m'adresserez toujours deux lettres : vous me ferez porter l'une par un commissionnaire, avec ordre de ne la remettre qu'à moi-même, au Grand-Hôtel, où je suis descendu, prévoyant bien que je ne pourrais pas demeurer ici ; et vous m'enverrez l'autre à Sainte-Adresse, sous une enveloppe au nom de Bertrand, le cabaretier...

— Ton vieil ami ?

— Oui. La conduite de M. Lardinois me prouve que je dois m'attendre à tout, même à être espionné si j'allais retirer des lettres de la poste restante. Or, il se peut que je sois forcé de retourner au Havre, et je ne veux pas qu'on m'y vole mes lettres, comme on m'a déjà volé une lettre de Martial.

— Que dis-tu ?

— Que Martial m'avait adressé une lettre au Brésil, que cette lettre a été retournée ici et que M. Lardinois l'a interceptée : il a négligé de vous en aviser, mais je vais le forcer, très poliment d'ailleurs, à l'avouer devant vous !

XVIII

NOUVELLES ANGOISSES DE M. LARDINOIS

Daniel achevait à peine ces paroles que M. Lardinois se précipitait furieux dans la chambre de sa femme. Daniel, le visage souriant, s'avança vers lui, comme pour l'embrasser.

— Ah ! mon père, je ne vous avais pas encore serré dans mes bras, mon bonheur n'était pas complet.

Et, malgré les efforts du commerçant, il l'embrassa avec effusion ; puis :

— Mais comment, sachant que j'étais en France, n'en aviez-vous pas encore prévenu ma mère ?

Cette simple question bouleversa M. Lardinois. Sa femme s'écria :

— Quoi !... vous saviez ?...

— C'est-à-dire que...

— Evidemment, mon père devait connaître mon arrivée, puisqu'il avait envoyé M. Calliste Ruffec au-devant de moi pour me souhaiter la bienvenue ! Je vous prie de m'excuser, mon père, si j'ai mal reçu ce pauvre Calliste ; mais vous savez que je n'ai jamais sympathisé avec lui.

— Calliste est un honnête homme, qui n'a pas besoin de vos sympathies, répliqua Lardinois, croyant détourner la conversation.

— Laissons Calliste de côté, mon père, dit Daniel toujours souriant.

— D'abord, je vous défends de m'appeler votre père, monsieur ! Je ne le suis pas, Dieu merci !

— Vous m'avez, cependant, dans une circonstance cruelle, sauvé l'honneur, aussi généreusement que l'eût fait mon père, et je ne l'oublie pas. Mais asseyez-vous donc, que nous causions affectueusement... en famille...

Les manières respectueuses de Daniel démontaient un peu Lardinois.

— Vous me refusez donc le droit de vous donner le nom de père ? Soit ! Je vous appellerai « monsieur », mais je n'en conserverai pas moins pour vous les sentiments d'un fils respectueux et reconnaissant.

— Je n'ai que peu d'instants à vous donner, dit Lardinois, et, comme cette entrevue sera la seule que je vous accorderai, soyez bref ! Combien vous faut-il pour que vous consentiez à nous débarrasser de vous une bonne fois ?

— Je ne vous demande rien, et ne suis pas le moins du monde disposé à vous débarrasser de moi... comme vous le dites dans un langage si élégant. Mais puisque vous soulevez la question d'argent, réglons-la tout de suite. Je vous prierai de faire dresser le compte des sommes que vous avez payées pour moi, afin que je puisse vous les rembourser immédiatement.

A cette proposition, M. Lardinois bondit. Son beau-fils revenait donc riche ?... Et il balbutia en pâlissant :

— Je me suis engagé à... payer... en effet... ces sommes pour vous... à la condition que vous quitteriez la France... Vous avez tenu votre engagement, moi le mien... Nous sommes quittes, vous ne me devez rien.

— Pardon. Je reviens en France, et j'y reste ; le contrat auquel vous faites allusion est donc rompu...

— Je vous dis que vous ne me devez rien. J'ai payé. C'est une affaire finie.

— Pardon, pardon ! répéta Daniel d'un ton un peu plus sec ; si je ne vous dois rien, à vous, je dois à ma signature qui est au bas de ces billets. Je veux que ces billets me soient rendus ; je tiens à mettre toutes mes affaires en ordre. Veuillez donc faire établir mon compte, avec les intérêts composés. Si cet argent vous gêne, vous en ferez ce que bon vous semblera... Vous pourrez le donner au bureau de bienfaisance... C'est sans doute les pauvres qui bénéficient de l'argent que vous avez enlevé à ma mère et ma sœur ?

Malgré l'ironie de ces paroles, Daniel conservait son allure respectueuse. De nouveau, les deux femmes s'étaient mises à trembler.

— Je fais de mon argent ce qu'il me plaît d'en faire, monsieur ! hurla le commerçant.

— Et je trouve ce droit fort naturel, répondit Daniel de plus en plus aimable, puisque j'ai profité un jour de vos largesses...

— Prenez garde, monsieur ! Je n'admettrai plus que vous me persiffliez comme autrefois !

— Loin de moi cette pensée !

— Oui, reprit M. Lardinois, qui criait pour se donner du courage ; oui, je fais ce que je veux de mon argent. Et ce n'est ni à vous, ni à votre mère de m'en demander compte. Quand j'ai fait la folie d'épouser votre mère...

— Pardon ! interrompit Daniel d'un ton sec ; la langue vous a fourché sans doute, vous avez voulu dire : « Quand j'ai eu l'honneur d'épouser Mme de Chantauvert ! »

— Enfin, quand je me suis remarié ! fit Lardinois, vexé par la dignité de Daniel ; donc, quand je me suis remarié, votre mère n'avait plus le sou, elle ne possédait plus que ce chalet de Sainte-Adresse, qui me coûte dix fois plus d'entretien qu'il ne vaut. Il faut que vous le sachiez...

— Je suis tout disposé à vous l'acheter.

— Quant à sa fortune, comme elle avait eu la sottise de la confier à votre père...

— Pardon, monsieur Lardinois, pas la bêtise : la générosité...

— Appelez cela comme vous voudrez ; mais votre mère était ruinée. Eh bien ! je trouve que c'est un beau rêve de vivre sur le pied de trente mille livres de rentes quand on n'avait rien. Voilà mon opinion. Et, quant à votre fortune à vous, c'est-à-dire la fortune personnelle de votre père, sachez encore que je n'en avais pas distrait un centime pour votre éducation, et que les intérêts s'en sont accumulés jusqu'à votre majorité. Ajoutez-y ce que j'ai payé pour vous et voyez ce que vous m'avez coûté.

— Je vous prierai de porter tout cela sur mon compte.

— Encore une fois, je ne veux rien recevoir de vous ; mais j'établis la situation bien nettement, pour vous prouver que vous n'avez pas le droit de m'adresser le moindre reproche.

— Je vous adresse simplement l'expression de ma gratitude, dit Daniel redevenant aimable. Laissons de côté cette question de remboursement ; je chargerai mon banquier de la traiter judiciairement par l'entremise d'un avoué, qui vous forcera légalement à accepter l'argent que je vous dois... J'ai changé sur beaucoup de points, mais je suis resté très têtu. Parlons maintenant de l'avenir ; je ne vous cacherai pas que je rentrais en France avec l'espoir que vous m'autoriseriez à déposer mes capitaux dans votre maison, que vous m'intéresseriez à vos affaires... et qu'un jour je pourrais vous succéder ?...

— Ah ! cela, non, par exemple ! s'écria Lardinois goguenard. Encore une idée de ces dames...

— Oh ! je n'insiste pas, j'ai perdu toutes les illusions que je nourrissais à cet égard. Excusez-moi, si je vous prends des moments qui doivent être très précieux... pour vos affaires ; mais il faut bien que je fixe, dès cette entrevue, la seule, avez-vous dit, que vous veuillez m'accorder, notre *modus vivendi* : il faut que nous réglions nos relations à venir, car je ne quitterai plus Paris.

— Pourvu que je ne vous voie jamais !

— Alors... vous ne me permettrez plus d'habiter sous votre toit ?

Lardinois haussa les épaules, ne daignant pas répondre.

— Je reprendrai donc les quelques meubles qui composaient ma chambre de garçon ; ils appartenaient à mon père.

— Quand vous voudrez.

— Et, puisque vous ne voulez pas me voir, je m'arrangerai pour ne rendre visite à ma mère et à Mlle Lardinois que lorsque vous serez absent.

— Mais je vous interdis de mettre désormais les pieds ici ! Que votre mère entretienne avec vous quelques relations, de loin en loin, je ne saurais l'empêcher, quoique je prévoie trop bien d'avance ce qui en résultera ; mais j'entends que ma fille ne vous connaisse plus ! Et, si j'ai permis à Mlle Lardinois d'être témoin de cette entrevue, c'est pour qu'elle sache bien l'opinion, la triste opinion que j'ai de vous !

Daniel ne sourcilla pas. Adrienne n'eut pas sa même patience ; elle aurait supporté placidement toutes les méchancetés que son père aurait pu lui jeter ; mais elle défendit fièrement son cher Daniel.

— Mon père, s'écria-t-elle d'une voix indignée, j'aime profondément M. de Chantauvert, et je ne crains pas de l'affirmer devant vous !

— Taisez-vous, mademoiselle ! hurla Lardinois, les deux poings levés.

Mme Lardinois, blême, anéantie, n'avait pas la force de prononcer une parole.

— Adrienne, dit lentement Daniel, je t'en prie, ne dis rien qui puisse irriter ton père. Il ne nous aime plus ; nous saurons bien le forcer à nous rendre son cœur.

Puis, se tournant vers Lardinois :

— Monsieur, j'oublie toutes vos paroles méchantes à l'instant même où vous les prononcez, je connais votre cœur, qui, au fond, est bon, tendre, généreux ; il ne vous appartient plus sans doute ; et vous n'êtes pas responsable de vos actions.

Daniel s'attendait à voir son beau-père s'emporter terriblement. Lardinois eut un long tremblement, mais il ne dit rien. Les paroles affectueuses de son beau-fils l'avaient touché tout à coup. Personne, depuis sa liaison avec Clara, ne lui avait encore fait sentir la vilenie de sa conduite. Et, comme tous les êtres faibles, il baissait la tête devant la vérité. Daniel jugea inutile de prolonger sa confusion.

— Je ne reviendrai donc plus ici que le jour où vous me le demanderez vous-même. En conséquence, je vous prie de vouloir bien remettre à ma mère les lettres qui arriveront ici pour moi ; elle me les enverra. Avant de quitter le Brésil, j'ai donné votre adresse à la poste pour qu'on m'y retourne mes lettres. Vous en avez même déjà reçu une. Veuillez bien me la donner.

Cette phrase, dite de la façon la plus naturelle, bouleversa Lardinois, comme si la foudre était tombée à ses pieds.

— Une... une lettre... de qui ? balbutia-t-il.

— C'est Calliste Ruffec qui me l'a annoncé ; n'est-ce pas d'ailleurs ainsi que vous avez deviné mon retour ?

Lardinois se trémoussait sur son fauteuil ; et, peu à peu, il redevenait brave. Il pensait qu'il allait écraser son beau-fils par une période ronflante ; et il la prononça, d'un ton impayable de solennité :

— Si vous désirez prendre connaissance de cette lettre, monsieur, allez la demander au juge d'instruction !

— Vous remettez ma correspondance à... un juge d'instruction ?

— Tout ce qui regarde Martial Desroches appartient au juge d'instruction, monsieur !

— Cette lettre était donc de mon ami Martial Desroches ?

— Oui, monsieur, de votre ami... Et je ne vous fais pas mon compliment sur vos amitiés...

— Mais, comment avez-vous deviné que cette lettre était de Martial Desroches ? Vous connaissiez donc son écriture ?

— Je l'ai ouverte, monsieur ! Et j'ai fait mon devoir, vous le savez bien ! Vous jouez l'ignorant devant ces dames ; mais vous ne parviendrez pas à me tromper, car j'ai deviné, moi, ce que la justice ne sait pas...

— Pourquoi ne le lui dites-vous pas, à la justice, vous qui lui livrez des lettres qui ne vous appartiennent pas ?

— Parce que... parce que... fit Lardinois, se troublant encore, parce que je ne veux pas causer de nouveaux chagrins à votre mère, monsieur !

— J'admets votre explication, dit tranquillement Daniel. Mais je reviens à cette lettre... Vous avez donc ouvert une lettre qui m'était adressée ? Vous ne vous êtes pas dit que cette simple enveloppe avait quelque chose de sacré, de plus sacré qu'un coffre-fort ? Rien ne m'étonne plus maintenant : vous n'êtes plus l'homme un peu rude que j'ai connu autrefois, mais loyal, délicat, profondément honnête, l'homme que mon père honora de son amitié... Je n'ajouterai rien, j'ai voulu seulement vous faire sentir à quel point vous étiez changé, puisque vous avez fait aisément une chose que vous auriez réprouvée jadis avec horreur...

De nouveau, Lardinois se sentit petit devant son beau-fils et ne trouva pas une parole à répondre. Il n'eut que la force d'étendre la main vers la porte, en murmurant :

— Sortez, monsieur !

Daniel embrassa longuement sa mère et Adrienne ; puis il salua son beau-père et déclara avec beaucoup de dignité :

— Monsieur, nous ne demandons tous les trois qu'à vous aimer et à vous voir heureux. Mais nous avons le droit de l'être aussi. Et quoi que je fasse désormais, je vous prie de croire que je ne poursuis pas d'autre but.

Et il sortit, accompagné de sa mère et d'Adrienne. Il les embrassa une dernière fois et leur dit :

— Courage ! Le vieil homme n'est pas tout à fait mort en lui. Nous le ferons bien revivre tout à fait.

M. Lardinois, demeuré seul, resta assez longtemps silencieux, les yeux à terre, tout décontenancé. Daniel avait frappé juste ; il avait remué tous les bons sentiments qui dormaient dans le cœur de son beau-père. Et une chose revenait à l'esprit du bonhomme : « J'ai volé une lettre, j'ai fait quelque chose d'indélicat. » Il ne se disait plus : « C'était la lettre d'un assassin ! » Il ne songeait qu'à la chose en elle-même, au fait brutal, et il se sentait coupable.

Pour faire passer sa mauvaise humeur sur quelqu'un, il se rendit à son magasin, appela Calliste dans son cabinet et lui cria d'un ton furieux :

— Vous avez triomphé trop vite, messire Calliste. A vous entendre, nous étions débarrassés de M. de Chantauvert...

— Ah ! il est revenu ? interrogea Calliste sans se troubler.

Lardinois raconta ce qui venait de se passer chez lui.

— Eh bien ! dit Calliste quand son patron eut terminé, vous l'avez flanqué à la porte ?

— Naturellement ; mais à quoi cela m'avance-t-il ?

— Ça vous fait gagner du temps.

— La belle affaire ! Je vous avais dit que je voulais à tout prix l'empêcher de revenir à Paris.

— Vous avez le droit de lui interdire l'entrée de votre maison.

Calliste semblait très calme ; il cachait admirablement l'effroi mêlé de fureur que lui causait le retour de Daniel.

Et il voulait forcer le commerçant à lui demander nettement de faire une nouvelle tentative contre le beau-fils.

— Lui interdire ma porte ? fit Lardinois. Et après ? Puis-je empêcher ma femme et ma fille de sortir ? Daniel ne paraîtra plus chez moi ; mais ces dames le verront régulièrement en cachette. Le résultat sera le même que si mon beau-fils s'était installé chez moi. Or, le but qu'il poursuit est *de me succéder*... Il a de l'argent... Combien ? je ne le sais pas, mais évidemment une grosse somme, puisqu'il m'a offert de me rembourser ce qu'il me devait.

— Eh bien ! monsieur, il vous succédera ; personne n'y verra rien d'étonnant, répliqua Calliste affectant un air naïf. Il épousera même votre fille : vous aurez deux enfants au lieu d'un, et puis des petits-enfants... Vous aurez donc tous les bonheurs de la famille, du coin du feu... On vous dorlotera bien, on vous fera coucher de bonne heure... Votre beau-fils a une volonté énergique, il saura bien vous arracher aux plaisirs qui ruinent votre santé. Je ne vois vraiment pas de quoi vous vous plaindriez ?..

— Mais sacré Calliste, vous ne devinez donc pas que, si M. de Chantauvert me succédait, il ne voudrait plus de vous dans la maison ?

— Eh bien ! monsieur, je trouverai une autre place ; il ne me sera pas difficile d'en dénicher une aussi avantageuse que celle-ci.

— Calliste, vous savez bien...

— Oui, mon avenir, n'est-ce pas ? Je les connais, vos promesses. Elles sont magnifiques, vos promesses ; seulement vous ne les tenez pas. Alors, à quoi bon se démener pour vous ? Et lutter de nouveau contre M. de Chantauvert, merci ! La partie sera trop dure. Chargez-en M. de Bourgvieux et Mlle Clara. C'est leur affaire, d'ailleurs. Il est vrai que, s'il me plaisait, à moi, de contrecarrer leurs efforts, je rendrais joliment inutile tout ce qu'ils pourraient faire.

Lardinois jeta un regard effaré à son commis.

— Mais, Calliste, je ne demande qu'à faire ce que vous voudrez.

— Monsieur, déclara Calliste d'un air de parfaite suffisance, pour que je consente à me mêler des affaires de M. de Chantauvert, il me faut deux choses. Il en est une dont je ne vous parlerai que plus tard ; mais l'autre, je la veux tout de suite. Il ne me suffit pas d'être votre employé intéressé, je veux être votre associé...

— Nous verrons, Calliste...

— Oh ! il n'y a pas de « nous verrons ». C'est tout de suite ou jamais. Voici, d'ailleurs, ce que va se passer. Pardonnez-moi si je vous parle aussi nettement que cette demoiselle de Cressenville, que vous avez rarement nommée devant moi ; mais je vis seul, je suis très observateur, et je connais les moindres détails de votre liaison. Vous avez donné plus d'un sullion à cette personne ; vous désertez votre maison, vous vous conduisez de la façon la plus... scandaleuse. Il faut que je sois franc. Votre femme, agissant en son nom et au nom de votre fille, aurait le droit de demander votre interdiction.

— Elles n'oseraient pas ! murmura Lardinois, comme un homme à qui on révèle un péril certain.

— Seule, votre femme n'aurait pas osé, mais il faudrait que M. Daniel soit un imbécile pour ne pas le lui conseiller. Et ce n'est pas un imbécile. Mlle Clara, pour se défendre et, par suite, pour vous défendre, s'en prendra à M. de Chantauvert ; car, malgré tout ce que vous raconte M. de Bourgvieux, elle a aussi peur que vous du retour de M. de Chantauvert ; elle s'imaginera qu'elle peut le perdre, et il y a en effet un moyen certain, c'est que moi je puis rendre nul ce moyen... En un mot, si on veut perdre M. de Chantauvert, je puis, moi, le sauver ! Et je le ferai, si vous n'acceptez pas mes conditions. Réfléchissez !

— Mais, Calliste, expliquez-vous !...

— Pas si bête, mon bon monsieur. Je garde mon secret.

XIX

TRAITÉ D'ASSOCIATION

Lorsqu'on prévint, ce jour-là, vers cinq heures, Mlle Clara de Cressenville, que M. Calliste Ruffec désirait lui parler, elle crut qu'il s'agissait de quelque commission sans importance, comme M. Lardinois l'en chargeait parfois pour elle. Elle ouvrit la porte de son salon et se disposait à recevoir l'employé dans son antichambre ; mais Calliste, sans attendre l'invitation, pénétra dans le salon et s'assit tranquillement. Clara, un peu étonnée par ces manières, mais pressentant tout à coup une complication imprévue, se plaça auprès de lui et dit gracieusement :

— Que puis-je pour votre service, monsieur ?

— Beaucoup, mademoiselle, mais pas autant que je puis pour le vôtre.

Clara n'eut pas une minute d'hésitation ; elle devina qu'elle se trouvait en face d'un redoutable personnage, et elle se félicita de n'avoir jamais rien dit qui pût le lui aliéner.

— N'avez-vous aucune pièce où l'on soit plus en sûreté que dans celle-ci ? reprit Calliste. J'ai à vous dire des choses qui ne doivent être entendues que de vous.

— Nous sommes parfaitement en sûreté ici.

Calliste se leva toutefois et alla regarder si personne, en effet, n'était dans la salle à manger qu'il aperçevait par la grande baie.

— Je vous demande pardon, dit-il en revenant ; je suis défiant. M. de Bourgvieux aurait pu se trouver là ; et, quoique je ne le considère pas comme un ennemi, j'aime autant qu'il n'assiste pas à notre premier entretien.

Clara l'examinait attentivement et se disait : « Comme les hommes sont bêtes ! Ce Ruffec est un malin de premier ordre ; et ni Lardinois ni Didier ne l'ont compris. »

— Monsieur, dit-elle, je vous écoute avec confiance. Parlez de même.

— Oh ! vous n'avez pas besoin de me donner ce conseil. J'ai une si grande estime pour votre intelligence que je jugerais inutile d'essayer de vous tromper, même si j'en avais besoin ; vous de

vineriez la vérité. Je serai donc franc, brutalement franc.

Il s'arrêta pour bien peser ce qu'il allait dire.

— Mademoiselle, quand deux personnes sont sur le point de former une association, et c'est ce que je vais vous proposer, il faut qu'elles se connaissent bien, ou du moins il le faudrait. Moi, je vous connais ; mais vous, vous ne me connaissez pas. Je suis donc forcé de débuter par mon histoire. M. Lardinois vous a évidemment parlé de moi, mais il ne sait rien de moi ; il croyait, ou plutôt il s'imaginait, jusqu'à aujourd'hui, qu'il me tenait sous sa domination. En un mot, il me prenait pour un imbécile. Et c'est évidemment l'opinion que vous aviez de moi, si toutefois vous me faisiez l'honneur d'avoir une opinion à mon égard. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas, mademoiselle ?...

Il se mit à rire ; puis il reprit :

— Je suis le fils de très pauvres gens... une similitude avec vous... des paysans qui, n'aimant pas la terre, laquelle les faisait trop trimer, ont voulu que leur fils ne fût pas un paysan. Ils ont réussi ; mais, pour faire de moi un monsieur, ils ont mangé le peu qu'ils avaient amassé, et ils sont morts à la peine. Je n'ai donc pas de famille, et je n'ai pas d'amis. Tout jeune, je gagnais ma vie, comme commis de l'enregistrement à Abbeville, j'étais déjà ambitieux. J'ai vécu alors en avare, et je ne suis pas avare, pour économiser la somme nécessaire à un voyage à Paris. Il est inutile d'insister sur les quelques métiers que j'ai faits pour subsister dans cette grande ville, dont j'ignorais tout. Dans les écoles on apprend bien des choses aux enfants ; mais on ne leur apprend pas une science qui leur serait utile entre toutes : la science de Paris. Je l'ai donc apprise à mes dépens... comme vous, du reste... Seulement, vous, vous avez réussi, tandis que moi j'ai encore à réussir. Il est vrai que vous êtes en ce moment au bord d'un abîme, et que moi, je touche à mon but.

Malgré son sang-froid habituel, Clara ne put s'empêcher de tressaillir.

— J'ai fini par entrer chez votre ami, M. Lardinois, continuait Calliste, et j'y ai sagement fait mon chemin. J'ai beaucoup de patience. M. Lardinois, pour me dominer, avait inventé un système assez adroit ; il me payait très bien ; mais, en refusant de m'intéresser à ses affaires, il me tenait dans une dépendance qu'il croyait éternelle. J'ai accepté cela avec philosophie et m'en suis vengé en dominant à mon tour mon patron. Sa domination est matérielle, la mienne est morale ; donc elle est beaucoup plus puissante. Si j'avais voulu l'empêcher de vous donner tout ce qu'il vous a donné, cela m'eut été facile ; mais comme cela entrait dans mes plans, je l'y ai poussé, sans qu'il s'en soit jamais douté. Je comptais, pour ma récompense, non sur votre gratitude, mais sur la communauté de nos intérêts. Et les hasards de la vie sont si bizarres que, même si nous ne le voulions pas, nous serions obligés, vous et moi, de nous associer. Mais vous ne demandez pas mieux que de m'avoir pour ami, n'est-ce pas ?

— Parlez, monsieur !

Je vous ai dit que je n'étais pas avare ; et cependant j'ai continué de vivre comme tel, pour amasser ce premier capital si indispensable à tous les hommes qui veulent arriver. Quand je suis entré chez M. Lardinois, je n'avais qu'une passion : la richesse ! Et je ne suis séparé de cette maison pour en faire l'instrument de ma richesse. Lentement, j'ai évincé tous mes rivaux ; mon patron n'a plus connu que moi. Et alors, abusant de sa confiance, je lui ai enlevé ses clients. Il n'y a pas un client qui consentirait aujourd'hui à traiter une affaire avec lui, si je n'étais là. Demain, s'il me plaisait de m'établir à côté de lui, je lui enlèverais toute sa clientèle, et les fabricants me feraient de meilleures conditions qu'à lui. Mais je vise plus haut. Cela me donnerait les bénéfices que je fais réaliser annuellement à M. Lardinois, cela ne me donnerait pas sa fortune... ou du moins une partie de sa fortune, l'autre étant à vous.

Ici, la voix de Calliste devint plus sèche ; une grande émotion le secouait :

— Une seconde passion est entrée en moi, et je n'ai pas eu la force de l'en chasser. J'aime Mlle Lardinois. Et je l'aime, voyez-vous, non par calcul, non par ambition, mais parce que je l'aime, bêtement, comme tout homme aime au moins une fois dans sa vie ! Je n'ai pas eu le temps d'aimer mes parents, je n'ai jamais aimé personne ; je vous l'ai dit, je n'ai pas un ami, jamais ma bouche n'a prononcé une parole d'affection ; jugez de la violence de mon amour !

Il s'interrompit quelques instants et poussa de grands soupirs.

— A quoi bon, reprit-il, vous raconter les détails de cet amour ? Si j'ai eu la faiblesse de le laisser pénétrer dans mon cœur, je n'ai pas la sottise de m'imaginer, comme tous les amoureux, que cet amour ne ressemble pas aux autres ; je ne vous dirai pas comment j'ai été pris, insensiblement, aux charmes de cette adorable jeune fille, qui, elle, n'a d'ailleurs jamais fait la moindre attention à moi. Je l'aime, voilà tout ! Et je la veux ! — J'ai tout examiné : je suis laid, ridicule, brutal. Mlle Adrienne ne m'aime pas, et ne m'aimera probablement jamais ; mais elle sera à moi !

Clara avait écouté sans songer à l'interrompre ; elle dit alors d'une voix très douce :

— Je vous comprends ; j'ai éprouvé moi-même...

— J'ai terminé ma confession, reprit-il avec un sourire sardonique ; je vais vous dire la vôtre. — Si je n'ai pas d'amis, il y a beaucoup de gens qui se croient mes amis parce que je leur ai rendu service, des gens qui disent de moi : « Il a l'air d'une brute, mais c'est tout de même un bon garçon ! » Ai-je besoin d'ajouter que je ne leur ai rendu des services que pour avoir le droit de leur en demander à mon tour ?... Excusez-moi, mademoiselle, si, durant cette entrevue, je parle tout le temps ; mais c'est que je n'ai rien à apprendre de vous et que vous avez tout à apprendre de moi. Je tiens votre situation dans mes mains ; un mot de moi peut briser toutes vos espérances. J'ai fait faire sur vous une enquête par un de mes soi-disant amis, qui occupe un poste assez important à la Préfecture de police. Ces choses-là sont d'ailleurs très faciles à Paris. Ni M. Lardinois, ni M. de Chantauvert, ni Mme Lardinois, ni sa seule amie, Mme Carteret, ne savent qui vous êtes. Vous avez admirablement pris vos précautions pour dépister toutes les recherches. Mais, je sais, moi, que votre vrai nom est Claire Bérard, ancienne femme de chambre de Mme Carteret, chassée du château de la Chesnaye, à la suite d'un vol mystérieux...

— Dont j'étais innocente ! balbutia comme malgré elle la jeune femme.

Elle n'avait pu retenir cet aveu ; mais elle ne le regrettait pas. Elle s'inclinait instinctivement devant une intelligence supérieure à la sienne, devant un esprit encore plus pervers que le sien.

— Oui, je sais que vous étiez innocente de ce vol, qui resta impuni. Quand mon ami me raconta toute cette histoire, dont il s'imaginait que je voulais me servir pour vous « démolir » dans l'esprit de mon patron, je lui dis, tout de suite : « Votre rapport est mal fait. Une femme aussi intelligente que Claire Bérard n'aurait pas commis un vol aussi inutile ; elle était innocente, elle a payé pour le coupable. » Et ce coupable, je l'avais tout de suite deviné aussi.

— Vous êtes terriblement fort, prononça Clara en souriant.

— Bah ! je suis simplement un homme prudent qui a tout étudié avant de livrer une bataille. J'ai passé des mois à vous espionner. — Que deviendraient vos espérences, si j'allais trouver Mme Carteret et si je lui offrais de lui prouver que son ancienne femme de chambre habite aujourd'hui cet hôtel, et que cette femme de chambre, renvoyée pour vol, n'a pas de plus intime ami que son neveu adoré Didier de Bourgvieux, jouant avec une adresse incomparable le rôle d'amant de cœur ? Je ne ferai jamais la bêtise de vous dénoncer à M. Lardinois ; mais, si je le voulais, Mme Carteret chasserait son neveu de chez elle. Vous savez parfaitement qu'elle en est capable.

— En effet, murmura Clara ; mais je n'ai pas à craindre ce danger, puisque nous sommes alliés !

Et elle tendit ses deux mains à Calliste.

— Nous n'avons pas besoin de signer de traité ? ajouta-t-elle en riant.

— Non. Notre communauté d'intérêts nous sert de signature. D'ailleurs, je ne vous ai point dit toutes ces choses pour vous effrayer, mais pour vous bien faire comprendre qui je suis. Ce n'était que le prélude. J'arrive au fait capital qui nous force à nous défendre contre un même ennemi, Daniel de Chantauvert.

« M. de Chantauvert est à Paris. Je vois que cette nouvelle ne vous trouble pas et que vous attendiez votre ennemi de pied ferme ?... Vous avez pensé, évidemment, que vous pourriez le... retirer de la circulation, en l'impliquant dans l'assassinat de Fernand Desroches ? M. Lardinois m'a raconté la conversation qu'il a eu à ce sujet avec M. de Bourgvieux. Le plan est joli, et c'est celui auquel je me suis arrêté moi-même... Mais vous ne pouvez l'exécuter sans moi. Et je m'empresse d'ajouter que je pourrais vous empêcher de l'exécuter.

Il se leva et, serrant les poings, s'écria rageusement :

— Mais nous l'exécuterons, parce que je hais M. de Chantauvert avec autant de violence que j'aime Adrienne ! Elle aime Daniel !

Il retomba sur son siège et ouvrit vivement le col de sa chemise ; il étouffait.

— Si Daniel restait ici, continua-t-il d'une voix un peu plus calme, avant deux ans il aurait épousé Adrienne, et il aurait fait interdire son beau-père.

— C'est bien ce que nous avons prévu, M. de Bourgvieux et moi.

— Et vous vous êtes dit : Si Daniel revient à Paris, nous le dénoncerons, anonymement au nom, à M. de Beaulieu, comme le complice de l'évasion de Martial Desroches. Faire évader un criminel, le cas est très grave ; cela est puni par les travaux forcés.

— Seulement, pour que le cas de Daniel fût réellement grave, il faudrait que Martial Desroches fût coupable. Et j'ai les preuves, moi, qu'il est innocent !

Clara eut un cri rauque ; et, se raidissant contre son fauteuil, elle fixa des yeux hagards sur Calliste.

— Eh ! eh ! Vous blêmissez, mademoiselle...

— Mais... mais non, balbutia Clara.

— Mettons que c'est le reflet de vos vitraux ! C'est très artistique, ces verrières ; mais ça change le teint d'une façon étonnante. Donc, si Martial est innocent, le cas de Daniel devient une simple inconséquence, à propos de laquelle tout le monde le félicitera.

— Mais... si vous seul avez les preuves de son innocence ?

— Oui, moi seul.

— Détruisons-les !

— Soit. Nous les détruirons ; mais voici les conditions de notre association : je suis à vous, vous êtes à moi ?

— Sans doute.

— Nous nous aiderons en tout ?

— Oui.

— M. Lardinois consentira à signer avec moi, dès demain matin, un traité d'association, que j'ai préparé et où il ne manque que sa signature ?

— Si cela ne dépend que de moi, il le signera.

— Il dîne ce soir avec vous, vous lui arracherez facilement la promesse.

— Soit.

— En signant ce traité, il prendra aussi l'engagement de me donner la main de sa fille.

— Je ne puis disposer de la main de Mlle Lardinois.

— Vous disposez de la volonté de son père.

— Je vous promets que je lui en parlerai ce soir.

— Dites-lui que je serai un gendre accommodant, que je lui laisserai toute liberté de vivre comme il voudra. Et nous partagerons sa fortune, qui est de six millions environ.

Calliste se leva tout guilleret et salua Clara.

— Mais... ces preuves ? balbutia Clara en le retenant. Ces preuves que Martial... ?

— Je les conserve comme garantie.

— Mais, dites-moi au moins...

— En quoi elles consistent ? Oh ! en un simple détail qui, heureusement, est tenu secret et n'est sans doute même pas soupçonné par celui qui aurait le plus d'intérêt à le connaître... Un petit caillou... un diamant noir laissé dans la blessure de Fernand par l'assassin...

— Mais Martial ne possédait pas aussi un diamant noir ?...

— Pas celui-là, mademoiselle, *mais un autre semblable, lequel se trouvait encore à sa main, au moment où les agents l'ont attaqué, et qui ne s'y est plus trouvé après son arrestation.* Rappelez-vous qu'un des agents, pour le désarmer, lui a donné un terrible coup de canne sur le main droite. Le diamant est tombé... Et je l'ai ramassé quelques minutes après. Si je racontais cela à M. de Beaulieu, demain Martial Desroches serait proclamé innocent ; on rechercherait le véritable assassin... Mais, rassurez-vous ! je garderai mon secret... Et vous aussi, je pense ?...

DEUXIÈME PARTIE

La belle Clara

I

UN POLITIQUE EMBARRASSÉ

Un silence mortel régnait maintenant à la Chesnaye ; et la vie d'Isabelle et de sa tante s'écoulait au milieu des larmes avec une monotonie désespérante.

Cependant, une lente accalmie se faisait dans l'esprit d'Isabelle, parce que tout ce qu'elle voyait autour d'elle lui rappelait son bonheur et que sa tante évitait de prononcer une parole relative au drame qui avait brisé sa vie. Et il se passait entre ces deux femmes cette chose étrange qu'elles pensaient sans cesse à Martial et à Fernand Desroches et qu'elles n'en parlaient jamais. Mme Carteret soignait sa nièce avec un inaltérable dévouement. Dès le matin, elle se rendait dans sa chambre et la traitait comme une enfant. Aucune servante ne pénétrait dans l'appartement de la femme de Fernand Desroches. Dans sa chambre, très coquette, garnie d'un vieux mobilier Louis XVI, tout blanc avec de légers filets roses, il y avait une commode, dont le marbre était autrefois garni par une foule de bibelots, de statuettes, de menus vases. Isabelle avait enlevé les bibelots : et, maintenant, il ne restait plus, sur le marbre, qu'un cadre, de peluche bleue, renfermant le portrait de Fernand et de Martial : seulement un morceau de crêpe, jeté sur le cadre, cachait à demi le visage de Martial. C'est en contemplant cette photographie qu'Isabelle s'endormait et s'éveillait. Mme Carteret avait essayé un jour de l'enlever, de le cacher dans un tiroir ; le lendemain, elle l'avait retrouvée à la même place.

Quand Isabelle s'était habillée, aidée, servie même par sa tante, les deux femmes sortaient ; elles allaient faire une courte promenade dans le parc. Mme Carteret essayait vainement de conduire sa nièce à gauche, loin de la petite fabrique des frères Desroches ; Isabelle, sans rien dire à ce sujet entraînait sa tante vers cette partie du parc où elle avait été si heureuse. Elle s'arrêtait quelques instants devant la petite brèche faite dans le mur de la Chesnaye, et regardait la maisonnette solitaire.

— Nous ne pouvons laisser ce mur dans cet état, dit un matin Mme Carteret.

— Ma tante, je vous en prie, n'y changez rien.

Et rien n'avait été changé. Une fois, Isabelle aperçut Simon, le vieil ouvrier des frères Desroches. Il ouvrait les fenêtres des chambres pour les aérer. En voyant Isabelle, il éclata en sanglots. Mais depuis, la jeune femme ne le vit plus. Et cependant, quand elle arrivait près du mur, elle entendait souvent un bruit léger, elle devinait les mouvements instinctifs d'un homme qui veut se tenir immobile et bouge malgré lui. Elle avait compris que le vieux Simon guettait sa venue et que, dans sa douleur, il trouvait une sorte de consolation à voir la jeune femme que ses deux maîtres avaient tant aimée, et qui, cependant, avait causé leur malheur. Elle espérait qu'un jour sa tante la laisserait seule et qu'elle pourrait alors s'entretenir avec Simon ; mais Mme Carteret surveillait ses moindres actions avec une ardeur jalouse, se repentant d'avoir laissé autrefois à sa nièce une trop grande liberté.

Elle redoutait surtout l'heure où arrivaient les journaux. Isabelle se précipitait sur les quelques lignes que l'on consacrait assez régulièrement à l'assassinat de Fernand. Et, comme ces lignes ne disaient jamais rien de nouveau, elle avait un moment d'exaspération après les avoir lues. Elle accusait la justice d'indifférence et de maladresse.

Absorbée par les soins qu'elle prodiguait à Isabelle, Mme Carteret s'était désintéressée de tout ce qui se passait autour d'elle, même de la direction de la maison. Les premiers jours, quand on venait l'importuner, elle disait : « Adressez-vous à M. de Bourgvieux. » Maintenant, on ne l'importunait plus, on s'adressait directement à lui. Didier avait ainsi réalisé le rêve de sa vie : il était le maître à la Chesnaye. Un grand changement s'était fait, du reste, dans la vie de ce jeune libertin ; et les habitants de la Chesnaye avaient été très surpris de le voir prendre au sérieux son rôle de maître. Personne ne l'aurait cru capable de faire quelque chose d'utile. Les contremaîtres de l'usine, les ouvriers, les domestiques n'avaient jamais vu en lui qu'un viveur, un héritier, un paresseux. Didier était bien tout cela ; mais il avait la qualité de savoir juger les hommes, et il se promettait de bien exploiter ceux qui travailleraient sous ses ordres. Travailler par lui-même lui eût été insupportable ; faire travailler les autres, se servir de l'intelligence de l'énergie des autres, convenait parfaitement à son tempérament paresseux et à son amour-propre. Ce qui lui sembla le plus cruel fut de se lever de bonne heure ; cependant, on le vit désormais debout à l'heure exacte où sa tante se rendait autrefois dans le bureau de l'usine. On le vit dépouiller gravement le courrier, faire appeler à tour de rôle chaque chef d'atelier, chaque contremaître, les interroger longuement, puis leur distribuer leur besogne de l'air d'un vrai patron. De même, il s'occupait si sérieusement de la correspondance, des traites, des payements, que tout paraissait se faire grâce à lui. Il traversait les ateliers, interrogeait quelques ouvriers, se rendait enfin dans le laboratoire du père d'Isabelle, suivant ses expériences, discutant les résultats, devinant quelquefois ce qu'allait dire le vieil inventeur et le disant avant lui pour faire croire qu'il avait des idées. Au déjeuner, Didier rendait compte à sa tante de ce qu'il avait fait ; puis il allait, quelques heures à Paris, sous prétexte de poursuivre les négociations qui ne pouvaient se faire à la Chesnaye, et aussi afin d'aller au Palais de Justice. Cette habile conduite avait redoublé l'amour de sa tante ; souvent elle le remerciait, il lui disait :

— Vous me récompenserez en me permettant de continuer. Cette vie industrielle me passionne.

Il affirmait cela d'un air si convaincu que sa tante le croyait. Elle lui était surtout reconnaissante de ce qu'il ne sortait plus le soir, de ce qu'il avait presque renoncé à son club, à sa vie parisienne. Et, comme on se couchait tôt à la Chesnaye, il passait ses soirées et une partie de ses nuits à réfléchir.

Il était très embarrassé. Au moment de poser la partie la plus décisive de sa vie, il hésitait entre le chemin qu'il devait suivre. Il avait tout pesé vingt fois, tout examiné, tout discuté, et il hésitait encore. « Dois-je quitter Clara, malgré les dangers

qu'offre une rupture ? Ou dois-je lui rester fidèle, malgré les dangers qu'offre cette liaison ? » Tous les soirs il se posait ce dilemme en allumant son premier cigare et en procédant à la confection de son thé ; il monologuait ainsi à perte de vue sur les conséquences probables des deux solutions qui se présentaient à lui :

— Ma situation a absolument changé. Je ne suis plus le neveu dont tout menace l'héritage. Ma tante a commis l'imprudence de me confier la direction de sa fabrique et de sa maison ; dans quelques semaines, quand les choses rentreront dans leur état normal, quand on pleurera un peu moins, Mme Carteret essayera bien de redevenir la maîtresse ; mais nous saurons bien, de notre côté, en jouant l'affection et le dévouement, l'empêcher de reprendre la direction de ses affaires. Sur ce point, le succès sera certain. Mais il y aura ensuite la question « Isabelle ». Ma chère cousine, malgré son allure résignée, ne rêve que vengeance. Cette vengeance lui viendra probablement par la justice ; et, si la justice est trop maladroite et que Martial réussisse à lui échapper, nous n'en serons pas moins débarrassés de ce gêneur... ma petite Clara dirait cyniquement : de cet empêcheur de danser en rond. Et, comme Clara l'a prédit, Isabelle finira par se consoler. Cette diablesse de Clara prévoit fort justement l'avenir. Isabelle se consolera donc, ou du moins se laissera consoler par son nouvel époux. *Pourquoi ne serais-je pas son nouvel époux ?...* Il est vrai que ma cousine n'a jamais fait preuve, à mon endroit, d'une bien grande affection ; mais, à l'occasion de la mort de Fernand Desroches, je me suis montré parfait, ma tante me l'a dit, et elle le répéterait si c'était nécessaire. Ma tante dira même tout ce qui sera nécessaire pour que ma cousine finisse par accepter comme possible l'idée de s'appeler Mme de Bourgvieux.

« De cette façon, je n'aurais rien à craindre d'un nouveau venu. Et franchement, je ne serai pas à plaindre. Mari d'une très charmante femme, dont je n'aurais pas beaucoup de peine à devenir amoureux, je serais riche, puissant, j'aurais l'air de m'occuper de cette fabrique d'assiettes qui m'assomme ; et je n'aurais plus qu'à attendre patiemment la mort de ma bonne tante. Par exemple, après sa mort, je m'occuperais un peu moins de fabrication de la porcelaine pour me livrer à des divertissements un peu plus raffinés. Ma femme, élevée en petite bourgeoise, ne me gênerait pas, j'aurais de magnifiques équipages, de jolies maîtresses, une table exquise, enfin tout le luxe que peuvent donner une quinzaine de millions, et dont ma tante n'a pas la moindre idée.

Ici, Didier prenait coup sur coup deux tasses de thé, allumait un nouveau cigare, puis repartait :

— Tout cela serait très beau, et rien ne pourrait entraver mon plan, s'il n'y avait, boulevard Pereire, une petite femme, adorablement jolie, aussi jolie que perverse, très amoureuse de moi, très jalouse, et très capable, par jalousie, de me jouer toute sorte de vilains tours, dont le moindre serait de me brouiller avec ma tante. On ne devrait jamais écrire, jamais, jamais ! Si cet imbécile de Martial n'avait pas écrit à Daniel, on n'aurait pas osé l'accuser d'avoir tué son frère, on n'aurait pas trouvé de mobile à son crime... Et moi, j'ai écrit à Clara des lettres aussi compromettantes que celle de Martial à Daniel. Et si Clara mettait ses lettres sous le nez de ma tante... Brrr !... Si Clara était une fille quelconque, je lui achèterais ces lettres, je les lui achèterais même très cher ; mais Clara n'est pas une fille quelconque : elle m'aime, elle est ambitieuse, elle veut s'appeler Mme de Bourgvieux ; elle n'attend, pour me le déclarer nettement, que le jour où Mme Carteret aura rejoint son époux dans un monde meilleur. Sapristi ! quel boulet je me suis attaché au pied !... Il est vrai que, dans quelques années, Clara, malgré la bassesse de ses origines, sera encore un parti très acceptable. Elle a si bien fait fructifier l'argent soutiré au vieux Lardinois qu'elle possède déjà deux millions. Si nous parvenons à forcer M. de Chantauvert à se retirer de la circulation, elle possédera dans quelques années la fortune entière de Lardinois. Ce gros homme mourra d'une bonne attaque que nous aiderons à provoquer par l'abus des bonnes choses. Elle a eu l'habileté de ne jamais se montrer au monde de la galanterie, elle a mené les choses de loin... Même après la mort de ma tante, elle pourrait, si elle le voulait, me mener très loin. Elle n'aime que moi. Et, si je la quittais, elle se perdrait pour me perdre. Or, elle a bien vu qu'une nouvelle voie s'ouvrait à moi, elle sent que je peux atteindre à mon but en épousant Isabelle ; et elle a décidé qu'Isabelle mourrait. Qui croirait jamais, à l'aspect doux et gracieux de cette jolie femme, qu'elle est si féroce ? Tuer Isabelle ! Lui verser quelques gouttes de poison !

« Clara parle de cela comme un nègre du sérail parlerait du mauvais café que les sultans font administrer aux sultanes qui ont cessé de leur plaire..

« Tuer Isabelle ! Dès lors, mon héritage ne court plus le moindre risque. Il est même probable que la santé de ma tante, déjà très affectée, ne résisterait pas à une nouvelle douleur. Et bientôt je serais... nous serions riches ; car ce crime formerait entre Clara et moi un si abominable lien, que ma vie serait rivée à la sienne. Voilà bien toute la pensée de Clara... Cependant, si je ne veux pas qu'Isabelle meure, moi ?... Et si, au lieu de verser ce poison à ma cousine, j'empoisonnais Clara ?...

Un soir, Mme Carteret, Didier et Isabelle étaient dans le grand salon de la Chesnaye, attendant l'heure de se retirer. Didier racontait, comme tous les soirs, qu'il était allé au Palais de Justice et qu'on n'y savait rien de nouveau sur Martial Desroches.

— Mon ami, lui dit alors sa tante, je te prierai de faire demain une visite à Mme Lardinois. Tu la remercieras, en mon nom et au nom d'Isabelle, des charmantes lettres qu'elle et Adrienne nous ont écrites. Elles nous offrent de venir passer quelques jours auprès de nous ; dis-leur que nous accepterons plus tard, mais que, en ce moment, nous voulons être seules.

Comme Mme Carteret achevait ces mots, la cloche de la grille retentit.

— Quelque importun, sans doute ! Didier va voir, je t'en prie...

Didier se leva et se rendit dans le vestibule. Il y était à peine que la porte s'ouvrait brusquement, et un homme entrait, écartant le domestique qui voulait lui barrer le passage. Didier recula machinalement ; il avait reconnu Daniel de Chantauvert.

— Mon cher monsieur de Bourgvieux, excusez-moi, dit Daniel en le saluant. J'ai forcé la porte de Mme Carteret et j'ai un peu bousculé votre valet de pied ; mais je tenais essentiellement à être reçu...

Didier se remit bien vite ; et, montrant l'escalier à Daniel :

— Si vous voulez bien monter chez moi ?

Daniel toujours souriant, répliqua :

— Je serai enchanté de vous rendre visite un autre jour... mais ce soir je n'ai pas le temps ; je vous avoue même que je ne comptais pas avoir l'honneur de vous rencontrer ici, je croyais que vous passiez vos soirées à Paris... Je viens rendre visite à Mme Carteret et à sa nièce ; elles sont au salon, n'est-ce pas ?

II

L'AMI DE MARTIAL

Daniel n'attendit pas la réponse de Didier. Il était venu voir Isabelle; il voulait la voir. Didier, un peu abasourdi par l'aisance de Daniel, n'osa pas l'arrêter ; et Daniel pénétra bravement dans le salon. Mme Carteret et Isabelle s'étaient levées et le regardaient avec stupéfaction. Il les salua de la façon la plus gracieuse, comme s'il venait faire une simple visite.

— Pardonnez-moi, madame : j'ai fait l'indiscret, j'ai forcé votre porte ; mais j'ai pensé que la consigne s'adressait seulement aux indifférents et que vous voudriez bien recevoir un ami...

Machinalement, sans prononcer une parole, Mme Carteret lui montrait une chaise et il s'assit très correctement, le buste bien redressé, le visage souriant, l'allure dégagée. Didier cherchait vainement à découvrir en lui le moindre signe de trouble ou d'embarras. Daniel continuait avec un calme imperturbable :

— J'ai tenu à ce que ma première visite fût pour vous. Je suis arrivé aujourd'hui à Paris, j'ai appris en détails de l'épouvantable malheur qui vous frappe et j'ai voulu vous porter l'expression de toute ma sympathie ; j'ai voulu vous prouver que ma longue absence n'avait diminué en rien mes sentiments.

— Monsieur, dit Mme Carteret, ma nièce et moi, nous vous remercions de cet élan si spontané. Permettez-moi maintenant de nous retirer. Nous sommes tout à notre douleur...

— Pardon, ma tante, dit Isabelle, je suis très heureuse de voir M. de Chantauvert.

La jeune femme avait prononcé ces paroles si fermement que Mme Carteret obéit à son désir. Daniel eut un imperceptible mouvement de satisfaction qui ne fut remarqué ni par Isabelle ni par sa tante, mais qui n'échappa point au regard vigilant de Didier. Et Didier sentait que Daniel s'inclinait respectueusement devant Mme Carteret et devant Isabelle, et les remerciait de le recevoir alors qu'elles ne recevaient personne. Didier, placé un peu en arrière, écrivit vivement ces quelques mots, sur un feuillet de son carnet : « Ne lui révélez rien. Il vient nous espionner. » Il montra le feuillet aux deux femmes, qui le lurent plutôt qu'elles ne le virent. Et, avançant sa chaise auprès de celle de Daniel, il dit :

— Vous voilà donc redevenu Parisien ?

— Pour longtemps, j'espère...

— Votre mère aura été bien heureuse de vous embrasser ?

— Nous avons passé un après-midi exquis ; et je n'aurais pas quitté ma mère et ma sœur, si je n'avais voulu porter aujourd'hui même, à ces dames, mes compliments de condoléance.

— Et... M. Lardinois ? fit Didier, d'un ton un peu moqueur.

— Je l'ai trouvé très engraissé, prononça Daniel d'un air bonhomme.

— Il vous a bien reçu, n'est-ce pas ?

— Très bien... Mon Dieu oui; c'est-à-dire très bien étant donné son caractère. Il est un peu bourru, vous savez. Mais peut-il être question de moi et de mes petites querelles de famille, lorsque nos amis sont si cruellement frappés ?...

Il se tourna vers Isabelle ; et, d'une voix émue :

— Madame, j'aimais Fernand Desroches comme un frère...

— Monsieur, interrompit brusquement Mme Carteret, nous respectons tous ici la douleur de ma nièce ; et nous évitons de prononcer ce nom... Vous auriez dû le comprendre...

— Ma tante, balbutia Isabelle, retenant à peine ses larmes, M. de Chantauvert est bien excusable. Je sais à quel point Fernand l'aimait... Il me l'avait dit bien souvent...

— Madame, répliqua Daniel, enchanté de mener la conversation où il voulait, j'adore les situations franches. Votre nièce porte le nom de mon ami, j'ai bien le droit de parler de lui avec elle. On ne gagne rien à concentrer ses douleurs...

— Vous oubliez, monsieur, dit encore Mme Carteret, que ce nom est aussi celui de...

Elle s'arrêta. Daniel achevа sa pensée.

— De Martial ?... Non, madame, je ne l'oublie pas. J'ai dit que j'aimais Fernand comme un frère ; mais j'avais la même affection pour Martial Desroches ; cette affection n'a pas changé ; je suis fidèle à mes amitiés.

Isabelle tressaillit et prononça d'une voix entrecoupée :

— Vous êtes fidèle à... au frère de mon Fernand ?... Alors... alors, monsieur, je ne comprends pas le but de votre visite... J'avais espéré que vous veniez m'offrir votre aide pour le venger... de... son lâche assassin...

— C'est bien ma pensée, madame. Mais avant de songer à venger un mort que je chérissais, je songe à défendre un vivant que je chéris tout aussi vivement.

Didier eut un sourire de joie : « Daniel, pensa-t-il, tu es en train de nous livrer ton ami. »

Daniel continuait avec animation :

— Oui, madame, je veux défendre Martial ; et avant de le défendre devant la justice, j'ai voulu le défendre devant vous. Je vous ai dit tout à l'heure que j'aimais les situations nettes. Aussi parlerai-je bien franchement. Une légère indisposition, produite par les fatigues de mon voyage, m'a retenu quelques jours au Havre ; sans cela, j'aurais déjà entrepris la tâche que je me suis imposée, et qui est de prouver l'innocence de mon ami Martial Desroches, avant même que Martial ait eu le temps de revenir en France.

— Il a donc quitté la France ? demanda Didier d'un ton indifférent.

— Mais je le suppose, répliqua Daniel avec une parfaite bonhomie, puisqu'il ne vient pas se défendre lui-même. Il est évident qu'il est parti ; et il n'apprendra le crime dont on l'accuse que lorsqu'il arrivera au Brésil. Quel chagrin éprouverez-vous, madame, si vous attendez ce moment-là pour admettre son innocence ! Si quelque chose pouvait adoucir votre douleur, ne serait-ce pas l'affection de ce frère aîné, qui n'est si injustement soupçonné,

pour faire votre bonheur et celui de son frère ? Et, si quelque chose devait consoler ce frère, ne serait-ce pas d'avoir été défendu par vous quand tout le monde l'accusait ?...

— Vous croyez donc... réellement à son innocence ? balbutia Isabelle, que cette idée bouleversait.

— Vous... auriez donc cru réellement à sa culpabilité ? répliqua Daniel.

« Mais Martial est innocent, madame : je le jurerais ! Cette accusation est folle !

— La justice, cependant !... prononça Mme Carteret qui se sentait ébranlée.

— La justice s'est trompée bien des fois, madame. Et ici, elle se trompe sûrement. Un crime a été commis, il faut un coupable à la justice ; quelques coïncidences... étranges ont permis aux soupçons de s'égarer sur Martial ; et, comme Martial n'est plus là pour se défendre, on l'accuse formellement ; mais, quelles preuves a-t-on contre lui ? Une lettre où tout respire l'amour le plus profond pour son frère !...

— Vous avez donc lu cette lettre ? insinua Didier.

— Non, puisque mon beau-père l'a interceptée ; mais ce que M. Lardinois m'en a dit, ce que j'ai lu dans les journaux, et ce que renfermaient les précédentes lettres de Martial m'a permis de reconstituer ce qu'il pouvait m'écrire dans celle-ci. Je connais ce grand amour qui emplissait sa vie et qui ne saurait vous blesser, madame, puisqu'il avait eu la force de si bien le dissimuler. Je ne vois donc, moi, dans cette lettre, dont on a voulu se faire une arme contre lui, qu'une preuve absolue de son innocence. On n'a contre lui aucune preuve, n'est-ce pas ?

Il s'arrêta, regardant fixement Isabelle, espérant qu'elle allait parler, lui dire enfin cette preuve matérielle sous laquelle on écrasait Martial et dont le secret était si bien gardé ; et peut-être Isabelle, ébranlée par son chaleureux plaidoyer, allait-elle lui raconter ce qu'elle savait ?... Mais Didier lui fit un signe, et elle répondit en se levant :

— Monsieur, le sentiment qui vous a poussé à faire cette démarche est trop noble pour que je vous adresse le moindre reproche. J'espérais, en vous écoutant, que vous apportiez ici les preuves réelles de l'innocence de Martial Desroches : c'eût été, en effet, une grande consolation dans mon cruel chagrin, que de ne plus l'accuser de la mort de mon Fernand... Mais tout ce que vous avez dit n'était dicté que par votre cœur, et non par votre raison... Vous défendez généreusement votre ami, moi je pleure mon époux, et je ne songe nuit et jour qu'à le venger. Adieu !

Daniel déclara lentement :

— Madame, vous regretterez un jour ce que vous venez de dire.

Mme Carteret sanglotait dans son fauteuil ; elle balbutia :

— Ah ! monsieur, si vous réussissiez dans la tâche que vous vous êtes imposée, je vous bénirais ! Adieu, monsieur.

Didier reconduisit Daniel jusqu'à la grille de la villa ; et là, lui dit avec un grand sérieux :

— Permettez-moi de vous prévenir, monsieur de Chantauvert, que vous perdez votre temps. La justice possède les preuves les plus absolues de la culpabilité de votre ami...

— Lesquelles, monsieur ?

— La justice ne me communique pas ses secrets, répondit Didier en faisant un geste d'adieu.

Daniel s'éloigna en murmurant :

— Face de traître ! Tu en sais plus long que tu ne l'avoues !

Didier regagna la villa lentement, pour se donner le temps de réfléchir avant de reparaître devant Isabelle. Il avait été très frappé par les dernières paroles de sa tante et par l'expression fugitive de joie qui avait éclairé le visage d'Isabelle au moment où Daniel avait affirmé que son ami était innocent. Lorsqu'il rentra dans le salon, il trouva sa tante et Isabelle pleurant dans les bras l'une de l'autre.

— Ah ! Didier ! s'écria Mme Carteret, si cela était possible ! Je n'en disais rien ; mais la pensée que Martial Desroches est l'assassin de Fernand me fait aussi cruellement souffrir que la mort de son frère. Je m'étais mise à l'aimer, ce brave garçon ! Je le voyais si bon, si généreux...

— Prenez garde à votre générosité, ma tante, répliqua Didier avec une brusque décision ; ne soyez pas dupe de votre cœur ! Vous venez d'être victime d'un habile comédien, voilà tout ! Je vous ai heureusement prévenues à temps ; sans cela Isabelle allait lui livrer le secret... qu'il était venu chercher ici.

Les deux femmes l'écoutaient en tremblant. Jamais, même le jour du crime, elles n'avaient vu Didier aussi sombre. C'est qu'il voulait absolument détruire l'impression produite par Daniel.

— Jusqu'à ce jour, je vous ai caché mes démarches ; je vous disais chaque soir, en revenant de Paris, que la justice ne savait rien de nouveau ; et, si cela était vrai pour la justice, cela n'était pas vrai pour moi. J'ai pris fait et cause pour ma cousine ; et j'ai découvert ce que n'a pas découvert la justice. Isabelle, vous ne connaissez pas mon affection pour vous. C'est un peu ma faute, je suis toujours froid ; mais je vous aime vraiment, et le coup qui vous a frappée m'a frappé également. J'ai juré de vous venger ! Tandis que vous pleuriez, j'agissais, je me renseignais sûrement sur toutes les circonstances qui ont entouré le crime, et surtout sur celles qui l'ont suivi ; je ne voulais vous parler de tout cela que le jour où je connaîtrais toute la vérité. Je le puis aujourd'hui, car la démarche insensée de Daniel de Chantauvert m'a appris ce que j'ignorais encore. Il se trame contre vous la plus abominable des machinations, contre vous... et contre la fortune de ma tante. Tout ceci a été longuement prémédité, depuis le moment où Martial Desroches a compris que vous aimiez son frère et non pas lui. La mort de Fernand a dès lors été décidé dans son esprit. Il a profité de votre amour pour se réconcilier avec notre tante. Ah ! c'est un habile comédien ! Voyez comme son plan était adroit : il se disait que la mort de son frère serait attribuée à quelque vengeance mystérieuse et que personne ne le soupçonnerait, après les preuves de dévouement qu'il avait données à Fernand ; il comptait quitter facilement la France, et il espérait que, dès son arrivée au Brésil, vous lui demanderiez vous-même de revenir auprès de vous... et, dans sa présomption, il s'imaginait que votre affection pour lui deviendrait un jour une tendresse plus vive...

— Oh ! Dieu ! balbutia Isabelle en se serrant contre sa tante.

— Oui, continua énergiquement Didier, le but de ce misérable était de vous épouser... Soyez

certaine qu'il n'y a pas renoncé. Devant l'accusation qui semble le séparer à jamais de vous, il s'est d'abord caché : mais aujourd'hui il a l'audace de relever la tête. L'homme que vous venez de voir ici n'est pas seulement l'ami de Martial Desroches, c'est son mandataire, son complice. Daniel est venu ici au nom de Martial, et il a menti quand il vous a dit qu'il n'avait pas vu Martial ; car c'est lui qui l'a fait évader à Sainte-Adresse...

— Mais la police ? fit Mme Carteret.

— La police ne sait rien, ma tante. Elle a tant d'affaires à suivre ! Elle s'intéresse à celle-ci comme elle s'intéresse aux autres, mais pas davantage... Je dis que moi, je la suis avec passion. Il y a plusieurs jours que je sais ce que je viens de vous révéler, et je me suis bien gardé d'en parler à M. de Beaulieu : il aurait suffit d'une indiscrétion pour que le nom de Daniel fût mis dans un journal ; cela aurait éveillé son attention, et il n'aurait pas tenté la démarche imprudente qui me livre sa pensée. Le secret du diamant noir a été heureusement bien gardé. Réfléchissez au langage que vous a tenu Daniel. Il a dit que la lettre interceptée ne constituait pas une preuve et qu'il n'y avait contre son ami aucune preuve matérielle. C'est là un langage de coupable : « Il n'y a pas de preuves ; donc je suis innocent ! » Il espérait que vous lui révéleriez enfin cette preuve qu'il ignore. Tout ce que vous a dit Daniel n'avait qu'un but : vous faire parler, et jeter le trouble dans votre esprit ! Il comptait qu'il ne me trouverait pas ici ce soir. Je l'ai gêné, et je vais le gêner encore terriblement. Il me suffit maintenant de suivre ses traces pour retrouver celles de Martial...

La jeune femme avait cessé de pleurer. Les raisonnements de Didier semblaient si vrais que les doutes provoqués par Daniel avaient disparu de son esprit.

— Oh ! les misérables ! les misérables ! s'écria-t-elle. Didier, je vous remercie de ce que vous avez fait ; mais vous avez tort de me croire faible ; j'accepte votre secours, mais je veux travailler à ma vengeance, je veux savoir tout ce que vous tenterez, je ne veux plus pleurer, je veux agir !

Elle eut un geste énergique qui fit trembler Mme Carteret. La pauvre femme murmura :

— Qui m'eût dit que tant de chagrins m'attendaient à la fin de ma vie !

III

UN AUXILIAIRE INATTENDU

— Si je n'ai pas appris ce que j'avais un si grand besoin de découvrir, du moins j'ai réussi à jeter le trouble dans l'âme d'Isabelle; elle a admis, ne fût-ce qu'une minute, la possibilité de l'innocence de Martial... Je n'ai donc pas perdu ma soirée, malgré la méchante langue de M. de Bourgvieux...

C'est en s'abandonnant à cette pensée que Daniel longeait le mur du parc de la Chesnaye.

Il était arrivé au coin du mur et allait tourner à gauche, pour prendre la route de Bougival ; et là, comme il s'était arrêté quelques secondes, il distingua des pas légers qui lui semblèrent des pas d'enfant.

— On m'a suivi.

Il se retourna et aperçut un homme maigrelet, perdu dans une grande redingote.

— Monsieur Daniel ! appela doucement cet homme.

Il avait une petite voix cassée, qui s'entendait à peine.

— Je suis le père d'Isabelle, dit-il en arrivant auprès de Daniel.

— Monsieur Fléchier ! fit Daniel le reconnaissant enfin.

— Oui. Ne craignez rien, je suis un ami.

Il prit Daniel par le bras et l'entraîna un peu plus loin, en un endroit où la route n'était bordée par aucune maison.

— Voyez-vous, il faut être prudent ; et j'ai à vous dire des choses qui me causeraient bien des ennuis, si on les rapportait à ma sœur. Vous avez de bons yeux, regardez bien si personne ne vient de notre côté.

Daniel jeta ses regards autour de lui et lui affirma qu'il pouvait parler en toute sûreté. Le vieillard commença alors, avec un sourire malicieux :

— Je vous attendais, j'avais deviné que vous viendriez, je guettais votre venue.

Et comme Daniel avait un geste d'étonnement, M. Fléchier se mit à rire franchement.

— Ah ! vous me prenez pour une vieille bête ? Tout le monde me prend pour une vieille bête. C'est tout le monde qui est bête et pas moi. Pour tout le monde, je suis un pauvre inventeur, recueilli par bonté ; mais ma sœur sait bien que non : je suis un grand inventeur malgré mon obscurité. Tous les procédés que j'ai inventés s'appellent les procédés Carteret, je ne m'en plains pas, ma fille sera riche. Je ne suis pas comme beaucoup d'inventeurs qui préfèrent leur gloire à leur famille ; c'est bien assez que ma sainte femme soit morte à la peine. J'aime ma fille, je me dévoue à ma fille. J'ai l'air d'être dans mes cornues, dans mes poudres, mais je vois tout, je surveille tout. Je ne vous dis pas tout cela par amour-propre sot, mais pour vous faire comprendre que mes conseils sont bons. J'ai vite classé les hommes en bons et méchants. Vous, vous êtes parmi les bons, et votre ami Martial aussi...

— Alors, vous croyez... ?

— A son innocence ?... Je n'y crois pas, j'en suis certain ! Ne me dites rien ; vous allez voir que j'ai tout deviné, monsieur ; il n'y a qu'une chose que je n'avais pas deviné tout de suite : l'amour de ma fille. C'est évidemment que la plus innocente des filles est plus rusée que le plus adroit des vieillards; mais je ne me serais pas mis en travers de cet amour. J'estimais tant ces deux frères ! Et je n'étais pas le seul à les estimer à la Chesnaye. Mon beau-frère et ma sœur prenaient mon avis en toutes choses. Souvent nous avons parlé des frères Desroches, et c'est grâce à moi, monsieur, que mon beau-frère ne les a pas persécutés comme il avait persécuté leur père. Aussi, quelle joie pour moi, le jour où Isabelle m'a dit qu'elle aimait M. Desroches ! J'ai cru d'abord que c'était l'aîné, et cela m'aurait convenu davantage ; mais j'estimais aussi le cadet, et j'ai approuvé.

Il tenait Daniel par un bouton de son habit et le secouait de plus en plus furieusement.

— Et alors, monsieur, est arrivée cette épouvantable catastrophe... Eh bien, je n'ai pas cru, une minute, une seconde, entendez-vous, que Martial fût coupable. Il y a là un mystère à éclaircir ; et, comme je suis trop vieux pour me mettre en campagne, je compte sur vous, monsieur Daniel ! Moi je veille sur ma fille : la tâche est déjà assez grande.

— Et vous dites que vous m'attendiez ?

— Oui, monsieur. Je savais que vous étiez rentré en France, et je me disais : C'est l'ami de Martial, il prendra fait et cause pour lui. J'avais raison, puisque vous avez commencé par l'arracher des mains de la police...

— Qui vous l'a dit ? ne put s'empêcher de s'écrier Daniel.

— Je l'ai deviné, parbleu ! Le jeune homme inconnu, c'est vous. J'ai deviné aussi que, grâce à ce cabaretier qui vous est si dévoué, — ma fille m'a appris cela, — vous cachiez Martial dans les environs de Sainte-Adresse. Cela vous fait frissonner que j'aie deviné votre secret ? Mais je le garde pour moi. J'avais deviné aussi que, dans votre générosité, vous viendriez plaider la cause de Martial devant ma fille. Vous avez bien fait ; mais vous avez eu tort de parler devant Didier.

Ici, le vieillard fut pris d'un tremblement nerveux.

— C'est mon chagrin, voyez-vous, que ma sœur aime ce jeune homme. C'est un mauvais jeune homme, faux, menteur, hypocrite, sans cœur... N'allez pas vous imaginer que je sois jaloux des millions que lui laissera sa tante : il en restera toujours assez pour ma fille; mais je le déteste depuis que je le connais. Ah ! lui est bien jaloux, allez ! Tout enfant, il inventait des mensonges pour faire punir ma pauvre Isabelle ; je voyais tout, mais je n'osais rien dire ; je respectais l'affection de ma sœur pour lui. Avec les années, il est devenu plus habile. Et moi, je l'ai détesté de plus en plus vivement, comme il nous déteste, moi et ma fille ; je lis dans ses yeux, sa haine, sa jalousie... C'est notre ennemi.

— Mais alors, c'était l'ennemi des frères Desroches dit Daniel ; et c'est toujours l'ennemi de Martial ?

Le vieillard répondit gravement :

— Je n'avance jamais que ce dont je suis absolument certain. Didier était absent lorsque le mariage s'est décidé, il n'est revenu que trois jours avant la cérémonie, il s'est montré très empressé pour ma fille... Le soir du crime, je n'ai rien remarqué dans ses manières qui ne fût d'un bon parent. Depuis, il a changé sa vie, il s'occupe de tout à la Chesnaye, il ne passe plus ses nuits au cercle ; il a l'air d'aimer ma fille. C'est ce qui m'effraye le plus, monsieur!..: On cherche toujours en justice, à qui le crime profite ; et dans cette malheureuse affaire, on a dit bien sottement qu'il profitait à Martial Desroches. Or, monsieur, si Fernand avait vécu, il aurait eu des enfants ; ma sœur aurait adoré ces enfants, elles les aurait sûrement préférés à Didier... Comprenez-vous, monsieur ?... Le mariage de ma fille mettait en danger les intérêts de M. de Bourgvieux , la mort de Fernand Desroches remet les choses dans leur situation première : le crime profite donc à Didier de Bourgvieux !

— Et... et après ? interrogea lentement Daniel.

Le vieillard demeura quelques instants silencieux ; de grands frissons le secouaient des pieds à la tête.

— Je vous ai dit, monsieur, mes plus secrètes pensées, voilà tout.

— Mais... n'auriez-vous pas découvert... certains indices ?

— Pas autre chose que ce que je vous ai dit ; mais vous ne trouverez pas étonnant qu'un pauvre homme, toujours seul, examine les choses de la vie avec une lucidité spéciale ; et cette lucidité devient d'autant plus grande qu'on rapporte tout à un seul point. Pour moi, rien n'est intéressant dans la vie que ce qui touche à ma fille. Didier était sûrement l'ennemi de ma fille avant ce mariage ; aujourd'hui, il joue l'affection, donc, il ment ; car il n'a pas cessé d'être l'ennemi de ma fille... Alors, que médite-t-il ?... Avant son mariage, Fernand n'avait pas d'ennemis ; vous devez le savoir mieux que moi... La mort de Fernand aurait donc été causée par son mariage ?

— Voilà une observation pleine de justesse ! s'écria Daniel.

— Si c'est son mariage qui lui a fait des ennemis, ces ennemis sont ceux de ma fille. Ma fille est donc en danger ! Voilà, monsieur, pourquoi je veille sans cesse, pourquoi je guettais si impatiemment votre arrivée : en défendant votre ami, vous défendrez ma fille ! Maintenant, avez-vous pleine confiance en moi ?

— Oui, prononça Daniel, en lui serrant la main.

Une expression de bonheur se répandit sur le visage du vieillard.

— Nous allons bien lutter, dit-il, chacun dans la mesure de ses forces. Moi, je ne puis guère qu'espionner, vous renseigner sur tout ce qui se passe à la Chesnaye...

— Avant de me renseigner sur ce qui se passera, renseignez-moi exactement sur ce qui s'est passé.

— A propos de quoi ?

— Les journaux donnent peu de détails sur cette affaire, et vous devez en savoir plus long. On parle sans cesse de preuves accumulées contre Martial, et on ne les dit jamais. Vous les connaissez ?

— Oui, monsieur, je les connais. On ne me les a pas dites, mais je sais surprendre les conversations. Une de ces preuves, vous la connaissez, c'est la lettre que Martial vous écrivait.

— Mais l'autre ? Cette preuve matérielle ? s'écria Daniel impatient.

— C'est justement sur celle-ci qu'on garde le mieux le secret, parce qu'il serait relativement facile à Martial de la faire disparaître. Il s'agit d'un diamant...

— Un diamant ? balbutia Daniel en pâlissant.

— Oui, un diamant noir...

— Vous dites qu'il s'agit d'un diamant noir ? s'écria l'ami de Martial avec une émotion soudaine, et en secouant le vieillard.

— Qu'avez-vous, jeune homme ?

— De grâce, achevez !

— Dans la blessure de Fernand, on a trouvé un diamant noir, que la violence du coup avait détaché évidemment du chaton de la bague... Et c'est là la coïncidence épouvantable dont votre ami est victime : il portait au petit doigt de la main droite une bague ornée d'un diamant noir...

— Je le sais, parbleu, bien ! c'est moi qui le lui avais envoyé du Brésil.

— C'est vous qui... ? Mais alors, vous pouvez aller chez le juge d'instruction, lui demander à voir ce diamant, reconnaître que ce n'est pas celui de votre ami ; car ça ne peut pas être celui de votre ami...

— Pardon, pardon, n'allons pas si vite en besogne ; le juge d'instruction me recevrait fort mal, et j'aime autant trouver les preuves de l'innocence de mon ami sans avoir recours à la justice. Mais Martial doit posséder encore ce diamant, et il sera beaucoup plus simple...

— Hélas ! non, monsieur, fit le bonhomme avec un soupir navré. Et c'est bien là ce qui cause toutes mes inquiétudes ; je vous ai dit qu'il y avait, dans cette affaire, des coïncidences épouvantables : lorsque les deux agents ont arrêté votre ami, ils ne l'ont pas gardé longtemps, puisque vous leur avez si gentiment enlevé, mais assez longtemps pour examiner sa main ; et ils ont affirmé que le chaton de sa bague... était vide !

Daniel sentit tout son sang se glacer. Cette preuve matérielle, qu'il apprenait enfin, le trouvait d'abord sans défense, et il admirait l'inaltérable confiance du vieillard qui, malgré cela, croyait toujours à l'innocence de Martial.

— Et vous comprenez bien, monsieur, continuait M. Fléchier, pourquoi on garde si bien le secret à cet égard : si Martial est arrêté et que le chaton de sa bague soit toujours vide, la preuve de son crime sera nette, absolue ; s'il a remplacé son diamant noir, ne sachant pas où il l'a perdu, on retrouvera le bijoutier qui le lui aura vendu, et la preuve n'en sera que plus accablante.

— Mais si Martial savait où il a perdu ce diamant et quand, et comment ! s'écria Daniel, et s'il pouvait le prouver, son innocence éclaterait aussitôt ! Il ne s'agirait plus que de retrouver la personne qui le lui aurait volé pour avoir la filière du crime...

— C'est bien cela, monsieur, s'écria M. Fléchier avec un mouvement de joie : c'est le seul moyen de sauver votre ami... Et vous le sauverez !

Il y eut un assez long silence. Daniel s'était mis à marcher sur la route, et le bonhomme le suivait, regardant anxieusement son visage contracté, cherchant à deviner ce qui se passait dans l'esprit du jeune homme. Daniel eut tout à coup un geste de fureur ; son poing menaça des êtres invisibles.

— A qui songez-vous ? demanda timidement M. Fléchier.

— A mon beau-père, dit brusquement Daniel, et à ceux qui l'ont empoisonné de leurs mauvais conseils, à cette Clara et à ce Calliste Ruffec qui lui ont appris à me haïr ! Sans cela, mon beau-père n'aurait jamais osé voler une lettre qui m'était adressée ; on n'aurait pas osé accuser Martial ; et peut-être cette disparition de diamant se serait-elle expliquée de la façon la plus naturelle... J'aurai pitié de M. Lardinois qui n'est plus responsable ; mais malheur à cette fille et à ce drôle !

— Vous voulez dire : à ces deux drôles ?

Daniel tressaillit.

— Oui, vous me parlez d'une Clara et d'un Calliste Ruffec ; je ne les connais guère, et j'ignorerais l'influence qu'ils ont prise sur votre beau-père si je n'avais quelquefois entendu parler d'eux par ma sœur. Mais je vous affirme que vous pouvez envelopper M. de Bourgvieux dans la même malédiction. Didier est l'ami, l'ami intime de M. Lardinois. Il existe entre eux une intimité de tous les jours, ils s'écrivent continuellement ; comme c'est moi qui reçois et qui distribue tout le courrier de la Chesnaye, il m'est facile de surveiller les correspondances... Je n'intercepte pas les lettres, je me contente de regarder les écritures...

— En ce cas, interrogea Daniel, Didier irait naturellement chez la maîtresse de mon beau-père ?

— Je ne puis vous l'affirmer ; mais c'est très probable : ce sont deux compagnons de débauche.

— Cette amitié n'existait pas autrefois ; comment s'est-elle formée ?

— Tout d'un coup ; et je me la suis expliquée par ce fait que Didier, jouant beaucoup, a toujours besoin d'argent. Lardinois a dû lui en prêter, et ils se seront liés ainsi.

— Mme Carteret n'en a-t-elle pas paru étonnée ?

— Elle blâme la conduite de M. Lardinois, mais elle est aveugle quand il s'agit de Didier.

— Nous lui ouvrirons les yeux ! déclara énergiquement Daniel. Continuez de surveiller avec le plus grand soin tout ce qui se passe à la Chesnaye et mettez-moi au courant des moindres événements...

— Où vous écrirai-je ?

Daniel réfléchit, puis demanda :

— Votre absence de la Chesnaye peut-elle se prolonger sans inconvénient ?

— Personne ne peut savoir que je suis sorti, et je rentrerai sans que personne s'en aperçoive.

— Alors, suivez-moi.

— Je devine, dit le vieillard, vous allez voir Simon ?... Heim ! vous voyez que je ne suis pas une aussi vieille bête qu'on le croit.

Et M. Fléchier suivit, en bavardant toujours, Daniel qui se dirigeait vers la route de Bougival. Le bonhomme ne se tenait pas de joie, d'abord parce qu'il avait trouvé le moyen de lutter contre les dangers qui menaçaient sa fille, en second lieu parce qu'il avait exactement deviné tout ce qui s'était passé, en troisième lieu parce qu'il avait beaucoup bavardé. Car c'était un bavard que le père Fléchier. Il ne pouvait rien faire sans bavarder : quand il travaillait dans son laboratoire, il bavardait avec ses cornues, avec ses drogues ; quand il causait avec sa sœur des affaires de la brique, il bavardait sans s'arrêter ; et lorsque sa fille était auprès de lui, il lui manifestait son adoration par des bavardages sans fin. Un seul être, à la Chesnaye, avait toujours refusé jusqu'alors de l'écouter, Didier, qui, tout enfant, se moquait déjà de sa manie de parler ; il l'avait même menacé un jour de lui attacher la langue. Et comme souvent les grandes choses sont causées par les petites, c'est peut-être dans les moqueries de Didier qu'il fallait chercher l'origine de la haine que lui avait vouée le père d'Isabelle, cette haine qui aujourd'hui le rendait si perspicace et venait si à propos au secours de Daniel de Chantauvert.

Les deux hommes arrivèrent bientôt devant la fabrique des frères Desroches.

— Simon veus attend ? demanda M. Fléchier.

— Non ; mais, à son âge on a le sommeil léger.

En même temps, il agitait la cloche suspendue au-dessus de l'entrée. Ils n'attendirent pas longtemps. Une fenêtre, placée au bord du toit, s'ouvrit, et la tête de Simon apparut, enveloppée d'un mouchoir à carreaux.

— Que me veut-on ? fit-il d'un ton bourru.

— Est-ce ainsi qu'on reçoit les amis ? lui répondit Daniel.

— M. de Chantauvert ! s'écria Simon.

Il disparut de sa fenêtre, s'habilla à la hâte ; et, deux minutes après, il introduisait ces visiteurs inattendus dans la petite salle à manger. Le vieux ouvrier agissait brusquement, ne parlant pas, tout bouleversé ; et quand Daniel et M. Fléchier se furent assis, il dit seulement :

— Ah ! quel malheur ! monsieur Daniel ! quel malheur !

Et il essuyait ces diablesses de larmes, qui cou-

laient sans cesse de ses yeux, sans qu'il pût trouver aucun moyen de les arrêter.

— Simon, dit Daniel, pardonnez-moi de vous avoir dérangé au milieu de la nuit ; mais j'avais absolument besoin de vous voir ; et demain je veux être à Paris.

— Ah ! monsieur, répliqua Simon, vous étiez l'ami de mes maîtres, faites de moi ce que vous voudrez. Et pourvu que vous ne me disiez pas que vous croyez à cette accusation... Quand je pense qu'on accuse M. Martial, un homme, monsieur, comme il n'y en a pas deux ! Et je suis ici, inutile, bon à rien, moi qui voudrais tant lui servir à quelque chose !... Lorsque j'ai vu qu'un inconnu l'avait délivré de ces gredins de policiers, monsieur, j'ai été jaloux de cet inconnu !... Je ne crains pas de parler devant M. Fléchier : c'est un brave homme, lui !... Ah ! quel malheur !

Le vieux serviteur parlait d'une voix entrecoupée par les sanglots, et cela le consolait un peu de dire sa douleur, qu'il n'avait encore confiée à personne. Il vivait dans l'attente, espérant chaque jour le retour de son maître, de son seul ami, et la fin de cet horrible cauchemar.

— Simon, dit Daniel en souriant, Martial m'a chargé hier de vous embrasser.

En entendant ces mots, Simon regarda Daniel d'un air hébété, et, pendant quelques secondes, il ne reprit plus ; puis, pris d'un fou rire, il se mit à crier et à sauter avec une joie enfantine :

— Ah ! ah !... je comprends... L'inconnu, c'était vous ?... Ah ! monsieur Daniel, c'est bien de vos tours... Alors, vous l'avez vu ? Et il va bien ?... Ah ! oui, laissez-moi vous embrasser !

Il se jeta dans les bras de Daniel et l'embrassa follement.

— Bravo ! bravo ! s'écria le père Fléchier : je vois que notre armée se monte pour la bataille !

— Mais, dit Simon, pourquoi ne revient-il pas se défendre, prouver que c'est une folie de l'accuser ?... Mais que je suis content d'avoir de ses nouvelles ! Cela me fait presque oublier la mort de notre pauvre petit Fernand...

Tout en parlant, il ouvrait le buffet et plaçait trois verres sur la table avec un carafon de cognac.

— Le matin du mariage, dit-il, nous avons trinqué tous les trois avec ce cognac.

Et il remplit les trois verres.

— Buvons au succès de notre entreprise, dit M. Fléchier.

— Comme je suppose qu'il ne peut s'agir que de M. Martial, dit Simon, je bois de toute mon âme.

Daniel, un peu ému, examinait ces deux hommes, vieux de corps, mais jeunes de cœur ; et il se disait : « Avec l'un dans la place et l'autre aux abords, je connaîtrai facilement toutes les machinations de ce cher M. de Bourgvieux ; et, les connaître, c'est les déjouer ! »

IV

UNE COMBINAISON DE DIDIER

Le lendemain, M. Lardinois était arrivé à son bureau depuis quelques instants ; et Calliste n'avait pas encore paru. Les employés, bouleversés par cette inexactitude du premier commis, lequel, généralement, était le premier à la besogne, attendaient, en bavardant, accoudés sur les comptoirs.

Calliste avait si bien accaparé la direction de la maison qu'on ne pouvait rien commencer sans lui. D'ailleurs, ce jour-là, le patron, très inquiet, n'avait même pas ouvert le courrier. Vers dix heures, il sortit de son cabinet et vint s'appuyer sur la petite galerie qui dominait les magasins, et il gronda en s'apercevant que ses employés ne faisaient rien. On lui répondit qu'on attendait M. Ruffec. Il eut alors l'air très surpris :

— Comment ! Ruffec n'est pas venu ? Qu'on aille chez lui ! Il est peut-être souffrant !

Un quart d'heure après, Calliste pénétrait dans le cabinet du patron, l'air rogue, gouailleur.

— Vous m'avez fait demander, monsieur Lardinois ?

— Mais, mon ami, balbutia le commerçant, pourquoi ne veniez-vous pas ce matin ?

— Je vous l'ai dit hier : je ne consens à rester avec vous et à lutter pour vous que si vous acceptez mes conditions...

— Vous savez bien que je ne voudrais à aucun prix me séparer de vous ! Et dès le moment que Mme de Cressenville s'intéresse à vous...

Calliste eut un sourire de triomphe :

— Allons, pensa-t-il, le moyen a porté ; cette Clara est décidément une habile femme.

— Voici le projet de notre traité d'association, dit-il, en posant deux feuilles de papier timbré sur la table. Lisez-le, signez-le, il faut que tout soit terminé ce matin ; les signatures que nous allons apposer au bas de ces actes nous engageant définitivement ; nous ferons régulariser ensuite notre traité par-devant notaire. C'est, du reste, mon notaire qui a rédigé celui-ci.

— Nous examinerons cela, essaya de proposer Lardinois.

— Lisez tout de suite ! prononça brusquement Calliste. Mme de Cressenville a dû vous expliquer qu'il était du plus haut intérêt que ce traité fût signé dès ce matin, et vous lui avez promis que ce serait fait. Je viens de chez elle, elle me l'a dit...

— Je lui ai promis de faire ce que je pourrais...

— Pour la seconde condition, oui ; et je ne vous en demanderai pas davantage. Mais ceci dépend de vous seul. Lisez et signez !

Le pauvre Lardinois baissa la tête avec soumission. Et il lut très mal tous les articles du traité : ce n'était pas à son association qu'il songeait, mais à la soirée qu'il avait passée la veille chez Clara, aux moqueries que sa maîtresse lui avait jetées à la face, aux promesses qu'elle lui avait arrachées en le menaçant de ne plus le revoir s'il refusait d'en passer par les conditions de Calliste. Et il obéissait... Vers midi, il avait terminé sa lecture et signé le traité. Lorsqu'il faisait quelques objections, Calliste parlait de tout rompre, et Lardinois se soumettait comme un enfant. Toutes ses pensées étaient concentrées en une seule : « Tout ce qu'on voudra, pourvu que je ne perde pas Clara. »

— Quant à ma fille, dit-il ensuite, je ne demanderais pas mieux que de vous donner son amour, puisque vous, vous l'aimez ; mais je ne dispose pas d'elle comme de mon argent. Enfin, venez déjeuner avec nous.

Le matin, il avait « commandé » à sa femme de préparer un grand déjeuner en l'honneur de son premier commis, « qui devenait presque un membre de sa famille, puisqu'il l'associait à lui ». Mme Lardinois avait voulu se faire donner quelques explications : il en avait profité pour s'emporter

et la traiter durement. Comme toujours, sa colère tombait sur sa malheureuse femme.

Pendant ce déjeuner, Mme Lardinois ne prononça que les paroles nécessaires au service. M. Lardinois mangea beaucoup, pour cacher sa confusion. Adrienne fut étourdissante d'esprit : elle essaya de se moquer de Calliste ; mais Calliste eut le bon goût d'accepter en riant toutes ses plaisanteries et, pour la première fois, lui montra que, s'il était laid et lourd, il avait une intelligence réellement supérieure. Et, peu à peu, Adrienne cessa ses plaisanteries et se montra même aimable avec le nouvel associé de son père. Elle avait vite compris que ce traité subit d'association cachait tout simplement un traité d'association contre Daniel. Et elle se disait, qu'en se montrant aimable avec Calliste, elle l'engagerait à revenir, elle le ferait bavarder et saurait ainsi ce qu'on tramait contre Daniel. Rien n'est comparable à la ruse d'une jeune fille amoureuse, qui veut défendre celui qu'elle aime. Elle servit gracieusement le café et les liqueurs aux deux hommes ; et son père, enchanté, l'embrassa presque affectueusement.

En quittant sa maison, le commerçant voulut se rendre chez Clara ; mais Calliste le « pria » d'aller surveiller ce qui se passait à son magasin.

— J'ai besoin, lui dit-il, de voir immédiatement Mme de Cressenville ; nous avons certaines dispositions à prendre au sujet de Daniel.

Le nom seul de Daniel suffisait à faire trembler Lardinois. Il regagna son bureau ; et Calliste, sautant dans une voiture, se fit conduire boulevard Pereire.

Son entrevue avec Clara fut courte. La jeune femme, un peu pâle, la peau brûlante, l'attendait impatiemment.

— C'est fait, dit-il en entrant. Le traité est signé, j'ai déjeuné en ami chez Mme Lardinois ; et, détail bizarre, qui doit cacher évidemment quelque ruse, Adrienne s'est montrée charmante pour moi. Je vous remercie.

— Vous voyez que j'ai rempli mes engagements.

— Comme je remplis les miens.

Il tira de sa poche une petite boîte et la tendit à Clara :

— Voici le diamant noir, que j'ai ramassé, moi-même, dans le cabaret de Sainte-Adresse.

Clara s'empara de la petite boîte et l'ouvrit avec une joie fébrile : le diamant noir était étendu sur un peu de ouate et brillait d'un éclat sombre, mais superbe.

— Maintenant, dit Calliste, vous n'avez qu'à jeter ce diamant... ou à en faire ce que bon vous semblera... Je ne m'en mêle plus... Martial Desroches est irrévocablement coupable du crime qu'il n'a certainement pas commis !

Calliste eut un rire cynique ; et Clara, devenue joyeuse, s'écria :

— Tant pis pour lui !... Mais Daniel ?

— Nous allons nous occuper de lui.

Et Calliste partit tout guilleret, tandis que Clara murmurait :

— Que pensera Didier de tout ceci ?

Lorsque Calliste arriva rue Saint-Martin, on lui dit que M. de Bourgvieux était enfermé dans le cabinet de M. Lardinois. Malgré son gros amour-propre, il eut la politesse d'attendre quelques instants : « Il faut bien, se dit-il, que le patron le mette au courant. »

M. Lardinois racontait, en effet, à Didier ce qui s'était passé, la veille, chez lui et chez Clara.

— Oui, mon ami, lui disait-il, comprenez-vous cela ? Clara a exigé, imposé, que Calliste devînt mon associé et plus tard mon gendre ! Jamais je ne l'avais vue ainsi : elle semblait affolée. Je ne sais pas ce que Calliste a pu lui dire ; mais elle m'a affirmé que lui seul pouvait nous débarrasser de Daniel, de même qu'il pouvait le sauver, s'il lui en prenait l'envie... Il a donc fallu le mettre dans notre jeu et accepter ses conditions... C'est fait !

— Cela prouve, dit froidement Didier, que vous aviez mal observé M. Ruffec et qu'il est encore beaucoup plus fort que vous ne le croyiez.

Didier, en véritable joueur, ne s'étonnait de rien. Il supposait tout simplement que, si Clara avait subi la volonté d'un homme qu'elle connaissait à peine la veille, c'est qu'elle avait eu pour cela de puissantes raisons.

En ce moment, Calliste frappa à la porte du cabinet. Lardinois le présenta à Didier.

— Mon nouvel associé.

— Mes compliments, monsieur, fit Didier en lui tendant la main.

Les deux jeunes gens restèrent quelques secondes la main dans la main, se regardant dans le blanc des yeux. Didier ne reconnaissait plus Calliste, tellement le succès, si longtemps couvé, l'avait transformé. L'employé humble, câlin, presque rampant, avait disparu pour faire place à un homme qui semblait plus jeune, heureux, sûr de lui ; ses yeux, jadis faux et fuyants, regardaient bien en face ; ses lèvres, un peu plissées, étaient déjà dédaigneuses. « Il me traite en égal, pensait Didier. Clara lui a obéi sans discuter ; il faut pour cela qu'il soit notre maître à tous. »

— Monsieur, dit-il, j'étais l'ami de M. Lardinois ; j'aime à croire que je serai le vôtre ?

— A la bonne heure ! murmura Calliste à voix basse et sans être entendu de Lardinois, vous n'y mettez pas de façons. Et je vous jure que vous vous en trouverez bien.

Il serra vivement la main de Didier. Celui-ci tressaillit. Il comprenait qu'il avait en Calliste un ami, si l'on peut donner le nom d'amitié au sentiment qui unit deux hommes par tout ce qu'il y a en eux de mauvais.

— Monsieur Lardinois, dit-il, je vous complimente aussi sur la décision que vous avez prise. Il fallait une jeune volonté dans votre maison ; vous ne pouviez mieux choisir.

Lardinois sourit béatement et promena ses regards de Didier à Calliste, en se disant que ces deux gaillards se chargeraient bien de défendre sa passion.

Didier reprit, de son petit ton net, cassant :

— Je suppose que cette association, basée matériellement sur le domaine commercial, s'étend à toutes les choses de la vie ?

— Naturellement, répondit Calliste.

— Eh bien, ne perdons pas notre temps en explications qui seraient superflues ; car, sans nous être jamais fait de confidences, nous savons, tous trois que nous avons un intérêt commun.

— Et un ennemi commun ! déclara Calliste.

— Oui, Daniel de Chantauvert, *que j'ai vu hier au soir.*

— Je pensais, en effet, qu'il irait à la Chesnaye, dit Calliste.

— Pour le perdre, continua Didier, je suis d'a-

vis qu'il faut décidément le compromettre dans l'affaire de son ami Martial Desroches ; nous n'aurons pas grand mal à cela, car il s'est mis dans la tête de démontrer l'innocence de son ami...

— Il vous a dit cela ? Ah ! quel maladroit ! s'écria Calliste.

— Tous les gens généreux sont maladroits, poursuivit Didier avec mépris. Si j'avais voulu me donner la peine, hier, de le mettre en contradiction avec lui-même, je l'aurais forcé bien vite à avouer la part qu'il avait prise à l'évasion de Martial ; mais, comme nous le savons déjà, j'ai jugé préférable de lui laisser croire que nous ne savions rien, et il est parti bien persuadé qu'il m'avait joué. Il va donc continuer son métier de terreneuve à Paris, cherchant partout les preuves de l'innocence de son ami ; et, pendant ce temps-là, nous nous emparerons de cet ami...

— Vous savez donc où se cache Martial Desroches ?

— Non ; mais nous le saurons dans une heure. Quand nous aurons livré ce misérable à la justice, nous emploierons un moyen quelconque, lettre anonyme au autre, pour informer M. de Beaulieu de ce qui s'est passé à Sainte-Adresse. Complice de l'évasion d'un criminel, notre cher Daniel sera coffré pour quelques années... Nous aurons rendu service à la société, et nous aurons supprimé l'homme qui gêne tous nos projets.

Didier sourit méchamment en prononçant ces dernières paroles ; mais Lardinois les répéta très sérieusement :

— Certainement, nous aurons rendu service à la société... Mais ne vous semble-t-il pas que nous n'aurions qu'à prévenir tout de suite M. de Beaulieu ? Ce serait beaucoup plus simple...

Didier haussa les épaules.

— Laissez-nous donc diriger vos affaires, mon bon monsieur Lardinois. Contentez-vous de bien comprendre ce que je vais vous dire, et de nous aider...

Quelques instants après, Didier se présentait chez Mme Lardinois.

On l'introduisit au salon, où la mère de Daniel et Adrienne le rejoignirent aussitôt ; elles pensaient qu'il venait porter la réponse aux lettres qu'elles avaient écrites à Mme Carteret et à Isabelle. Il les salua très vivement et dit en jouant l'émotion:

— Je comptais seulement, mesdames, en vous faisant cette visite, vous remercier au nom de ma tante et de ma cousine, qui sont profondément touchées de la sympathie que vous leur témoignez ; mais le hasard me permet de vous rendre un grand service, ou du moins de rendre un grand service à quelqu'un qui vous est cher...

— Daniel ? s'écrièrent instinctivement Mme Lardinois et Adrienne.

— Pardonnez-moi, mesdames, d'agir sans ménagements ; mais le temps presse, le danger est imminent... Il faudrait prévenir M. de Chantauvert sans tarder...

Au tremblement soudain qui agita les deux femmes, Didier vit que sa ruse portait. Si Mme Lardinois avait été seule, elle aurait perdu la tête ; mais Adrienne fut plus forte.

— Quel danger, monsieur ? interrogea-t-elle, se remettant un peu.

— Je l'expliquerais à M. de Chantauvert, si je pouvais le voir ; mais je ne connais pas son adresse...

— Moi non plus, déclara vivement Adrienne ; mais dites-nous le danger qui menace Daniel, afin que nous le prévenions... s'il vient ici aujourd'hui, comme cela est probable...

Or, Didier savait que Lardinois avait formellement défendu sa porte à Daniel. En disant qu'elle l'attendait, Adrienne mentait ; elle connaissait donc les secrets de son frère, il ne s'agissait plus que de les lui arracher.

— Soit, fit Didier, et d'avance, je vous prie de m'excuser ; mais je vais vous dire les choses telles que je les ai apprises au Palais, grâce à une indiscrétion. On accuse Daniel d'être le complice de Martial Desroches... Si l'on n'est pas certain de sa complicité relativement à l'assassinat, on est absolument certain que c'est Daniel qui a fait evader son ami ; et, avec le caractère généreux de Daniel, cela n'aurait rien d'étonnant...

Mme Lardinois était devenue blême. Adrienne dit :

— Si ce n'est que cela, monsieur, Daniel saura se défendre.

— Pardon, mademoiselle ! Mais la justice, qui ne connaît pas M. de Chantauvert comme nous le connaissons, ne sera fort probablement pas aussi si indulgente : il est à craindre qu'elle ne punisse sévèrement une inconséquence, accomplie d'une façon par trop chevaleresque ; et j'ai cru de mon devoir de prévenir ce malheur, s'il en était temps encore... Il paraît que l'on connaît l'endroit où se cache Martial, et des agents secrets vont partir pour l'arrêter ; on recherche en même temps Daniel ; et, soit qu'il reste à Paris ou qu'il aille rejoindre son ami, il sera forcément arrêté dans un ou deux jours, si on ne le prévenait.

Didier se leva et, avant de partir, ajouta, en plaçant sa main sur sa poitrine :

— Je vous le répète, j'ai cru faire mon devoir. Si je poursuis d'une haine implacable le misérable qui a empoisonné la vie de ma cousine, je ne saurais oublier que vous avez toujours été les meilleures amies de ma tante et d'Isabelle ; j'ai voulu vous prouver que, dans notre famille, la reconnaissance n'est pas un vain mot !

Puis, il se retira sans qu'aucune des deux femmes eût la force de l'accompagner.

Il rejoignit Lardinois et Calliste, qui l'attendaient au coin du boulevard Saint-Denis, et les salua d'un geste de triomphe.

— J'avais bien tout deviné. Ces dames connaissent sûrement les secrets de Daniel; je les ai laissées affolés, comme je le prévoyais. Je jurerais que, en ce moment, elles écrivent à votre beau-fils... Monsieur Lardinois, il nous faut leur lettre !

— Sapristi ! balbutia Lardinois, c'est délicat. Une lettre...

— Auriez-vous peur de votre fille ?

— Moi, peur ?... Peur d'une gamine !... Ah ! mais non... Cependant, une lettre !...

— Si vous reculez, tant pis pour vous ; mais je ne m'en mêle plus, déclara alors cyniquement Didier. Seulement, dans ce cas, vous feriez bien mieux de vous réconcilier avec Daniel, avec votre femme, et de quitter Clara...

— J'y vais ! prononça Lardinois en frissonnant.

Et il s'éloigna, tandis que les deux jeunes gens haussaient les épaules.

— L'imbécile ! s'écrièrent-ils en même temps.

Lardinois, arrivé au bord de sa maison, attendit un peu ; il entra cependant et monta l'escalier. Il murmurait :

— Ce n'est pas que j'aie peur !... C'est ridicule de dire que j'ai peur ; mais une lettre !...

Il s'arrêta encore un grand moment devant la porte de son appartement, puis, doucement, introduisit sa clef dans la serrure.

— Je m'y prendrai gentiment, j'arriverai dans sa chambre sans m'annoncer, je verrai la lettre, je lui proposerai de la mettre moi-même à la poste, je l'enlèverai. Didier trouvera un moyen pour l'ouvrir sans l'abîmer, nous la lirons, et nous l'enverrons ensuite. De cette façon, nous n'aurons pas volé la lettre... Ah ! pourquoi ce coquin de Daniel n'est-il pas resté au Brésil ?... Nous vivions si tranquilles, ici !

Il entra dans l'appartement et arriva à la porte de la chambre d'Adrienne ; il entendit la voix de sa fille et celle de Mme Lardinois. La malheureuse mère n'avait ni idées ni énergie. Elle pleurait et Adrienne agissait. Lardinois n'eut qu'à rester à la porte pour entendre.

— Voici ma lettre, disait Adrienne, au moment où il colla son oreille contre le bois.

Et elle lut à haute voix :

« Cher Daniel,

« Tu as manqué de confiance en nous ; tu ne nous as pas dit ce que tu avais fait pour Martial Desroches. Nous aurions pourtant bien gardé ton secret ; et, en ce moment, nous pourrions peut-être rendre un grand service à ton ami. Ainsi que tu me l'as dit hier, j'adresse cette lettre à Sainte-Adresse, chez le vieux Bertrand, pour le cas où tu aurais quitté Paris ; et je vais me rendre au Grand Hôtel, où je t'attendrai, pour te prévenir du danger qui vous menace, toi et Martial. Nous avons reçu tout à l'heure la visite de M. de Bourgvieux : il nous a annoncé que la justice connaissait la cachette de Martial Desroches, que des agents quittaient Paris pour l'arrêter, et qu'on veut aussi t'arrêter, comme complice de l'évasion de ton ami. Je tremble ; car je te connais assez pour avoir maintenant la certitude que l'inconnu de Sainte-Adresse qui a si bien joué les agents, c'était toi. Il faut que tu quittes la France, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger pour toi à l'habiter. Nous saurons bien lutter ici, malgré tout ce qu'on pourra faire contre nous... Ah ! que je serais contente de causer avec toi, à cœur ouvert, longtemps longtemps ! Mais le danger presse, je vais aller vite jeter *moi-même* ma lettre à la gare Saint-Lazare, pour qu'elle parte par le prochain train du Havre. De là, j'irai au Grand Hôtel. Es-tu encore à Paris ? Pourquoi ne nous as-tu pas écrit, ce matin, afin de nous fixer ?... Mon pauvre papa semble à la torture. Quelle joie, lorsque tu l'auras rendu à notre affection, comme tu nous l'as promis ! Nous l'aimerons bien ; et toi, tu ne lui en voudras pas du mal qu'il t'aura fait. Ah ! ce jour viendra-t-il jamais ? Comment Dieu peut-il permettre qu'un père n'aime plus sa fille !... Mère pleure sans cesse. Ces émotions la tuent. Je la console en l'aimant chaque jour un peu plus.

« Adieu. Toi, je ne peux pas t'aimer davantage, puisque, dès le premier jour, je t'ai aimé de toute mon âme. Je suis à toi.

« ADRIENNE. »

— Chère enfant ! s'écria Mme Lardinois, en attirant la jeune fille sur son cœur.

— Toi, dit Adrienne, tu vas rester ici, pour donner le change à papa s'il rentrait ; tu lui raconteras que je cours les magasins. Tant pis si nous mentons ; on nous y force.

Lardinois entendit le bruit d'une armoire qu'on ouvrait. Adrienne se préparait à sortir. Il se retira doucement, comme il était venu, et regagna l'escalier sans avoir été vu par les domestiques. Il descendit avec une légèreté de jeune homme et courut jusqu'à l'endroit où Didier et Calliste l'attendaient.

—Vous avez la lettre ? s'écrièrent-ils en le voyant si joyeux.

— Ah ! je suis bien autrement malin que cela. Si j'avais pris la lettre, ma fille aurait deviné qu'on lui avait tendu un piège. Non, non... Mais je sais tout ce qu'il y a dedans !

Et il leur raconta ce qu'il venait d'entendre.

— Chez le cabaretier Bertrand ! s'écria Calliste : le bonhomme qui l'a fait évader ! C'est de l'audace ! Cacher un criminel à l'endroit même où on l'a arrêté !

— Quoi ! vous croyez... ? fit Lardinois.

— Mais c'est évident, assura Didier. Pour que Daniel ait donné deux adresses, à Paris et là-bas, il faut que Martial soit caché à Sainte-Adresse. C'est du Daniel tout pur.

— Eh bien, fit Lardinois en se frottant les mains, vous voyez que j'ai découvert le gros secret sans brutalité, sans éveiller les soupçons de ma fille. Est-ce assez malin ? Tenez, la voilà qui part pour la gare Saint-Lazare...

Adrienne venait de sortir et montait dans une voiture.

— Vous avez fait un beau coup ! s'écria rageusement Calliste. Nous connaissons les secrets de Daniel ; mais il va être prévenu que nous les connaissons. Et lui et Martial auront quitté la France avant que nous ayons pu exécuter notre plan. Il nous fallait cette lettre, il fallait surtout qu'elle n'arrivât pas à son adresse. Décidément, il faudra que, désormais, nous agissions sans vous ; vous n'avez plus aucune énergie.

Lardinois baissa la tête, devant cet homme, qui, la veille encore, n'était que son employé. Didier, plus calme que Calliste, dit :

— Il y a un moyen de réparer cette bêtise. Daniel n'est pas reparti pour le Havre, je suis absolument certain qu'il était encore à la Celle-Saint-Cloud cet après-midi. Empêchons simplement Adrienne d'aller au Grand Hôtel. Peu nous importe que sa lettre parte pour Sainte-Adresse.

Déjà Calliste, devinant les pensées de Didier, avait arrêté une voiture. Et les deux amis y poussaient Lardinois, en ordonnant de filer à la gare Saint-Lazare. En route, ils firent la leçon au commerçant, lequel se sentait, du reste, le courage de bien malmener sa fille, pourvu qu'il n'y eût pas de lettre à voler.

Au moment même où Adrienne venait de jeter la sienne dans la boîte spéciale aux départs de la ligne de l'Ouest, elle sentit une main qui la secouait énergiquement.

— Mon père !

— Que fais-tu ici ?

— Je... j'avais une lettre...

— Une lettre pour qui ?

— Mais... j'ai le droit d'écrire à qui bon me semble.

— Tu n'as pas le droit de rien cacher à ton père. Enfin, peu importe ! Mais depuis quand te permet-on de sortir seule ?

Adrienne, heureuse de détourner la conversation sur ce point, balbutia une excuse. Lardinois ne l'écoutait même pas ; il faisait brusquement remonter sa fille dans sa voiture et ordonnait de revenir boulevard Sébastopol.

V

LES AGISSEMENTS DE L'ENNEMI

Ainsi que l'avait prévu Didier, Daniel n'avait pas encore quitté la Celle-Saint-Cloud : et il y avait à cela une excellente raison, c'est qu'à l'heure où les nouveaux associés tendaient un si vilain piège à Adrienne, Daniel s'éveillait à peine d'un long sommeil, que Simon avait religieusement respecté. Et, voyant l'heure, il s'emportait contre le vieux serviteur qui se tenait debout, au pied de son lit, et riait à pleine bouche.

— Comment ! Vous me laissez dormir, lorsque j'ai tant de choses à faire !

— Monsieur, on ne fait jamais rien de bon, quand on est fatigué, répondit tranquillement Simon. Et, après une nuit comme celle que vous avez passée, neuf heures de sommeil, ce n'est pas trop. Votre déjeuner vous attend.

Il aida Daniel à s'habiller et le conduisit triomphalement dans la salle à manger, où un déjeuner simple, mais solide, était servi.

— J'ai fait de mon mieux ; je ne suis pas grand cuisinier, et, depuis notre malheur, j'ai renvoyé la bonne ; je m'attendais chaque jour à être appelé par mon maître. Enfin, je vous ai préparé un déjeuner comme du temps où vous veniez le surprendre ici. Vous aviez alors un fameux appétit !

— Il n'est pas perdu, Simon.

Daniel fit largement honneur à la cuisine de Simon ; puis il demanda si Didier de Bourgvieux était déjà parti.

— Oui, monsieur, environ dix minutes avant que vous ouvriez les yeux ; j'étais caché derrière un volet, je l'ai vu passer.

— C'est donc le moment de pénétrer dans le parc.

— Si vous voulez voir Mlle Isabelle, monsieur Daniel, il faudra suivre un autre chemin. Il y a, depuis ce matin, un homme en faction, devant la brèche, avec un fusil...

— Ah ! ah ! Didier m'a prévenu. Nous avons affaire à forte partie. Nous essaierons donc de passer par la grande porte ; mais alors, je ne compte plus réussir.

Quand il se présenta à la grille de la Chesnaye, on lui répondit, en effet, sans même ouvrir, que ni Mme Carteret ni sa nièce ne recevaient, et le domestique qui lui répondait cela ne se fit pas prier pour lui avouer qu'une consigne spéciale avait été donnée à son égard. Il revint philosophiquement à la fabrique Desroches pour dire adieu à Simon ; il voulait repartir immédiatement pour Paris. Mais Simon l'en empêcha.

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ? Si l'on prend contre vous de telles précautions, on doit espionner vos moindres mouvements. Et si j'étais vous, j'attendrais ici tranquillement la nuit ; puis je gagnerais Versailles à pied. De cette façon, personne ne vous aurait vu à la gare de Saint-Cloud ; vous rentreriez à Paris, et on vous croirait toujours ici.

Simon ne se trompait pas dans ses prévisions. Le signalement de Daniel avait été donné par Didier à un employé de la gare qui devait sa situation à la protection de sa tante ; et, si Daniel était parti par cette voie, Didier l'aurait appris le soir même. Enfin, par comble de précaution, Didier avait placé un domestique dans la cour de la Chesnaye, afin de surveiller la route de Versailles.

La prudence de Simon allait déjouer toutes ces ruses. Daniel attendit la nuit, en écrivant à Martial une longue lettre où il relatait, avec la plus grande délicatesse, sa visite à la Chesnaye. Il lui disait d'espérer quand même et lui promettait d'aller bientôt le retrouver. A la nuit, accompagné par Simon qui marchait devant en éclaireur, il se jeta dans le bois et gagna Versailles, où il prit un train de la rive gauche. Simon, en rentrant à la Celle-Saint-Cloud, alluma une lampe et la porta dans la chambre de Martial, en laissant les volets à demi entr'ouverts : de cette façon, si Didier avait encore envie de surveiller les mouvements de Daniel, il croirait que Daniel n'avait pas bougé de la petite fabrique.

Cependant, Daniel avait gagné Paris et s'était aussitôt rendu boulevard Sébastopol, dans l'espoir d'embrasser sa mère et Adrienne. Arrivé devant leur maison, il eut la prudence de ne rien demander au concierge et se mit en observation de l'autre côté du boulevard ; et, au bout de quelques minutes, il distingua, à travers les rideaux, la silhouette du gros Lardinois.

— Mon beau-père passe la soirée chez lui ; ce n'est donc pas le moment d'embrasser ma pauvre mère ; mais l'occasion est parfaite pour me présenter chez Clara.

Une heure après, il arrivait boulevard Pereire. Il examina, en parfait philosophe, la façade du joli hôtel qu'il avait offert à Clara, et constata, avec un amour-propre d'amateur, que c'était le plus gracieux, le plus élégant de tous ceux qui étaient groupés dans cette partie du boulevard. Dix heures sonnaient à la petite église de la rue Brémontier. Une lueur douce, tempérée, passait par la verrière du rez-de-chaussée, et au-dessus, la chambre de Clara était déjà éclairée.

— Est-elle seule ?

Il s'était à peine posé cette question qu'un petit panneau de la verrière s'ouvrit, et une tête apparut, inspectant le boulevard dans tous les sens. Daniel n'eut que le temps de faire demi-tour et de se mettre à marcher comme s'il eût été un promeneur quelconque ; mais le coup d'œil qu'il avait jeté à cette tête lui avait permis de reconnaître que ce n'était pas celle de Clara ; et comme, au bas de la tête, apparaissait un point lumineux, la conclusion était facile :

— Clara reçoit un homme, et un homme qui fume chez elle !... Mais sapristi ! Il faut que je prévienne mon beau-père : elle se moque de lui !

Puis, il sourit.

— Bah ! c'est que Clara est sans doute sortie, et son valet de chambre guette sa venue.

Comme il s'était suffisamment éloigné de l'hôtel, il se retourna et distingua alors bien nettement la tête de Clara au-dessous de celle de

l'homme qu'il avait déjà aperçu ; puis le panneau se referma.

— Allons décidément, Madame se paye des fantaisies, pendant que mon beau-père passe la soirée chez lui Elle lui vole son argent ; et, s'il s'en doute, je comprends pourquoi il ne reste presque jamais chez lui. Or, cette inquiétude, cette inspection du boulevard signifient qu'on attend M. Lardinois... L'amoureux va sans doute filer ; il faut que je voie son visage.

Daniel alla se poster à une petite distance de l'hôtel, surveillant la porte, la délicieuse porte sculptée qu'il avait payée un prix fou. En ce moment, une voiture arrivait, à fond de train, par la rue Brémontier et s'arrêtait devant l'hôtel. Daniel put voir Didier entrant chez Clara

— Moi qui soupçonnais presque Didier d'être déjà chez Clara !... Il y en a donc un autre ?... Mais cet autre et Didier se connaissent-ils ? Ah çà ! combien de gens trompe-t-on ici ?

La visite de Didier fut courte. Lorsque le neveu de Mme Carteret sortit de l'hôtel, Clara, une mantille sur la tête, l'accompagnait. Daniel s'était caché dans l'embrasure de la porte voisine ; il entendit ces quelques mots :

— Tout est bien convenu ?

— Oui, compte sur moi ! prononça énergiquement Clara.

Et elle embrassa Didier à pleines lèvres.

— Et Daniel, interrogea-t-elle. Alors, tu ne crains plus rien de lui ?

— Ah ! répliqua ironiquement Didier, je t'affirme que je l'ai mis dans l'impossibilité de nuire, qu'il reste à la Celle-Saint-Cloud ou qu'il rentre à Paris. Il est, d'ailleurs, plus bête que je ne le croyais ; il ne sait même pas se cacher : lui qui a la prétention d'être rusé, il laisse une lumière dans la chambre qu'il occupe chez Martial ; et Simon va naïvement lui chercher de bonnes choses pour satisfaire sa gourmandise. Il paraît que, ce soir, cet imbécile a acheté tout ce qu'il a pu trouver dans le village... J'avais envie de lui envoyer quelques bouteilles de la cave de ma tante.

— Pauvre garçon ! prononça Clara, toujours aussi simple que gourmand !

Daniel fut pris d'une envie folle de se dresser entre eux.

— Quelle bonne farce ce serait !

Certes, jadis, il eût commis cette imprudence ; mais il se contenta de rire intérieurement de la bonne ruse de Simon.

Déjà la voiture de Didier repartait au galop, et Clara rentrait dans l'hôtel. Quelques minutes après, la porte s'ouvrit de nouveau, un homme sortit et dit :

— A bientôt. Tout sera prêt.

Daniel eut une réelle émotion : il avait reconnu Calliste Ruffec.

— L'homme de tout à l'heure !... Clara reçoit donc Didier et Calliste !... Les reçoit-elle ensemble ?... Se connaissent-ils ? Et alors, que complotent-ils ?

Il commençait à ne plus douter de la perspicacité du bonhomme Fléchier.

— Ces trois êtres seraient donc unis par un intérêt commun ?... Et mon beau-père, qu'est-il au milieu de tout cela ? .. Viendra-t-il ce soir ?.. Ma soirée serait complète...

La patience de Daniel ne fut pas mise à une longue épreuve. Vers onze heures moins un quart, une voiture de louage déposait M Lardinois à la porte de Clara.

— Fort bien, se dit Daniel, installons-nous pour ne pas le manquer Puisque sa voiture l'attend, c'est qu'il ressortira avant longtemps. Mais que de visites ma chère Clara reçoit en une soirée !

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que Lardinois reparaissait, la mine déconfite. Clara ne lui faisait pas, comme à Didier, l'honneur de le reconduire jusqu'à sa voiture, et Daniel entendit la jeune femme balbutier en bâillant, du haut du perron :

— Excusez-moi, mon cher ; mais je suis si fatiguée ce soir ! Et puis, vous ne ferez pas mal de garder vous-même votre fille, si vous ne voulez pas qu'elle se permette quelque nouvelle escapade !

Et Clara referma la porte.

Tandis que Lardinois donnait son adresse au cocher, Daniel, passant derrière la voiture, ouvrit l'autre portière ; et lorsque Lardinois s'assit en soupirant, il trouva Daniel auprès de lui. Il fut si stupéfait qu'il ne cria pas. D'ailleurs Daniel le rassurait, en riant aux éclats :

— C'est moi, mon cher beau-père. Avouez que vous ne vous attendiez pas à me trouver ici ! En route, cocher !

— Mais, monsieur ! fit Lardinois.

— Oh ! il n'y a pas de : « Mais, monsieur ! » Je vous tiens, et je vous dirai, sacrebleu ! ce que j'ai à vous dire, mais sans rancune, soyez tranquille ! Je suis un beau-fils moderne, moi ; et je ne vous en veux nullement de vous amuser un peu. « Qui n'a pas couru courra ! » la Sagesse des nations l'a dit sous forme de proverbe ; vous avez eu une jeunesse trop enfermée, trop calme ; vous n'aviez pour vous distraire que les piles de drap et de cotonnade. Et, sur vos vieux jours, il vous faut une distraction au dehors !... Qui songerait à vous blâmer ?... Moi, je ne demande qu'à en rire... Riez donc comme moi ! Vous croyez peut-être que je vous en veux de m'avoir pris la maîtresse, à propos de laquelle vous m'avez expédié sous le climat béni de la fièvre jaune ? Pas du tout ! Cela prouve que nous avons les mêmes goûts, et j'en suis honoré ; mais, à vous dire franchement, il y a une chose pour laquelle je vous en veux, c'est de vous laisser tromper par cette coquine... Et, si vous le permettez, j'y mettrai ordre !

A la pâle lueur des lanternes, Daniel vit la figure de son beau-père s'altérer.

— Oui, monsieur, elle vous trompe indignement ! Pendant que je vous attendais à sa porte, j'ai surpris ses amants. Je n'y vais pas par quatre chemins, je vais vous dire leurs noms, car je suis de ceux qui prétendent « qu'on doit le dire », ils sont deux : votre cher employé Calliste Ruffec et M. Didier de Bourgvieux.

L'inquiétude disparut des traits du commerçant ; et, jetant un regard triomphant à Daniel, il s'écria :

— C'est en vain, monsieur, que vous calomniez une charmante femme. Didier de Bourgvieux, malgré sa jeunesse, est mon meilleur ami ; et j'honore Calliste d'une assez grande estime pour en avoir fait mon associé. Ne trouvez donc pas étonnant que ces deux jeunes gens entretiennent des relations courtoises avec la jeune femme que j'aime et qui m'aime... Voilà la situation franchement et nettement établie ; et toutes vos machinations ne parviendront à y rien changer.

Le vieux Lardinois trouvait, dans sa passion, l'énergie de résister à Daniel.

— Oui, monsieur, vos tentatives n'aboutiront à rien, qu'à causer de nouvelles peines à votre mère et à ma fille...

— C'est sans doute pour leur être agréable que vous avez fait de Calliste votre associé ?

— C'est pour mieux me défendre contre vous et pour récompenser une longue vie de travail et de dévouement.

— Vous donnez donc votre maison à Calliste ? Ne lui donnerez-vous pas bientôt votre fille ?

— Et quand cela serait ? Je n'ai pas besoin de vous, pour marier ma fille !

— Je crois, dit Daniel, avec un sang-froid imperturbable, qu'il vous sera très difficile de la marier sans moi.

Lardinois haussa les épaules ; et, ouvrant la portière, il cria au cocher d'arrêter.

— Vous quittez votre voiture ? dit Daniel.

— Non ; mais je vous prie de me quitter. Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire ; tant pis pour vous, si vous avez entendu des choses désagréables !

— Je les accepte avec la meilleure grâce et vous en fais mes compliments. Seulement, je maintiens ce que je vous ai dit : il ne me plaît pas qu'on vous trompe, et je vous affirme que Didier est l'amant de Clara... Je n'ai pas la même certitude pour Calliste.

Lardinois, s'impatientant, poussait Daniel hors de la voiture, mais Daniel voulait savoir ce que Didier et Calliste étaient venus combiner avec Clara.

— Si aucun de ces jeunes gens, dit-il, n'est l'amant de Clara, pourquoi viennent-ils chez elle en votre absence ?... Pourquoi guettent-ils votre venue ?... Vous allez me répondre sans doute qu'ils vous attendaient ?...

— Eh oui ! monsieur. Et je savais fort bien qu'ils étaient ce soir chez Clara ; et, si je n'ai pu les y rejoindre, c'est que je suis resté chez moi pour surveiller ma fille, qui se permettait de sortir seule...

— Pour venir me voir peut-être ? demanda gracieusement Daniel.

— Allez au diable ! hurla le commerçant.

Daniel était descendu. Lardinois referma la portière en criant :

— En route, cocher !

Daniel demeura un instant, immobile sur le boulevard, regardant la voiture qui se perdait dans la nuit. Puis il eut un grand geste de colère.

— Messire Calliste et maître Didier, prenez garde ! Je commence à voir clair. Vous avez donc bien peur de moi que vous prenez tant de précautions contre moi ?

Et, marchant très vite, il se dirigea vers le Grand Hôtel.

VI

CONFIDENCES AVORTÉES

Comme il arrivait au coin du boulevard des Capucines, il se trouva soudain en face d'Adrienne.

— Toi ici ?

— Pas un mot ! prononça Adrienne en tremblant.

Elle l'entraîna et le fit monter dans un fiacre qui stationnait à quelques mètres en arrière, rue Scribe.

— Attends-moi, Daniel.

Et elle disparut, courant dans la direction du Grand Hôtel : Daniel avait à peine eu le temps de remarquer qu'elle était vêtue très simplement, presque comme une ouvrière.

Une minute après, elle reparaissait, accompagnée par un homme.

— Simon ! s'écria Daniel.

Simon donna l'ordre au cocher de remonter les Champs-Elysées ; la voiture partit au galop, emportant Daniel, Adrienne et Simon. Adrienne serrait Daniel dans ses bras, pleurant, souriant, balbutiant :

— Mon chéri !... Ah ! quel danger !... Tu es sauvé... Mon Daniel...

Et Simon, assis en face d'eux, se frottait les mains et disait :

— Vous voyez, mademoiselle, que ce n'était pas difficile.

— Mais expliquez-moi... demanda Daniel.

— Tout à l'heure, mon cher aimé... Ah ! Quelle nuit ! Quelle journée... J'en suis encore toute tremblante ; mais quel bonheur d'avoir réussi ! M. Simon ne se troublait pas, lui ; moi, je ne respirais plus, je pleurais et j'avais peur que mes larmes ne m'empêchassent de te voir... Ah ! laisse-moi t'embrasser encore, pour moi, pour notre mère !

Et elle continuait de parler, lui prodiguant de si tendres paroles, que Simon poussa un :

— Cré nom ! mademoiselle, vous allez me faire pleurer aussi !

— Où me conduisez-vous ? interrogea Daniel.

— Devant nous. Nous fuyons ! On allait t'arrêter.

Daniel comprit alors la phrase de Didier : « On avait essayé de le mettre dans l'impossibilité de nuire. »

— Ah ! tu ne méritais pas tout cela, fit Adrienne avec une petite moue : tu n'as pas eu confiance en moi, tu ne m'as pas dit que Martial... Enfin, tu croyais donc que je n'étais pas capable de garder un secret ?

— Chérie, je n'ai pas eu le temps de te raconter tout. Quand je vous ai vues si malheureuses, toi et ma mère, je n'ai songé qu'à vous... Et ton père est d'ailleurs venu interrompre notre entretien...

— Je te pardonne, dit Adrienne. Et, maintenant je vais tâcher de t'expliquer, bien en ordre, tout ce qui s'est passé aujourd'hui.

Elle raconta d'abord la visite de Didier. Puis :

— Malgré la défiance que nous inspirait cette démarche, nous résolûmes de te prévenir aux deux adresses que tu nous a laissées. Je t'écrivis une lettre, la mis dans une enveloppe au nom de Bertrand, et allai la jeter moi-même à la boîte spéciale de la gare Saint-Lazare.

Sur la demande de Daniel, Adrienne répéta les termes de cette lettre.

— Au moment où je venais de la jeter et où je me disposais à aller au Grand Hôtel, je me trouvai soudain en face de mon père, qui me reproche très durement d'être sortie seule.

— A-t-il essayé de se faire redonner la lettre ?

— Non. Il m'a ramenée seulement à la maison et alors a eu lieu une scène terrible. Jamais mon père ne nous avait traitées aussi cruellement. Nous acceptions, comme toujours, avec douceur, les éclats de sa colère ; je ne lui répondais rien, j'espérais qu'il allait partir et que je pourrais sortir

de nouveau. Mais il s'installa à la maison, dîna avec nous et, après le dîner, la scène recommença. J'étais une fille déplorablement élevée... j'avais toutes les audaces... et désormais il surveillerait mes moindres actions. Nous n'eûmes la paix que lorsque nous nous fûmes retirées ; mais alors il m'enferma dans ma chambre et me prévint qu'il donnait des ordres formels aux domestiques et au concierge pour m'empêcher de sortir. Notre mère rongeait à venir te trouver elle-même : il ne la quittait pas hélas ! Notre mère m'imita. Et, vers dix heures, nous avions l'air de dormir profondément toutes les deux. Père tourna un peu dans nos chambres et, comme il le fait presque tous les jours, il s'en alla... tu devines où...

— Oui, je l'ai vu. Mais comment as-tu pu l'échapper ?

— Oh ! Je suis rusée ! dit gravement la jeune fille. J'ai fait comme à la comédie. Ne vois-tu pas que je suis déguisée en soubrette ?... Un jupon uni, un corsage tout simple, un châle sur les épaules, un fichu sur la tête... Comme j'ai une seconde clef de ma chambre, je me suis facilement délivrée. Père avait placé en outre un domestique à la grande porte de l'appartement, en lui disant que, si quelqu'un sortait pendant son absence, il le chasserait le lendemain ; je me suis bravement dirigée vers la porte de l'escalier de service qui n'était gardée par personne, je suis descendue sans être inquiétée : le concierge m'aura prise pour une bonne...

— Une jolie bonne, ma foi ! s'écria Daniel que cette escapade ravissait.

— Mère voulait me retenir à la maison et venir elle-même ici ; mais elle est si bouleversée qu'on aurait remarqué son émotion, et il ne le fallait pas, comme tu vas le voir. Et puis, j'avais une envie folle de t'embrasser ! Tu ne me blâmeras pas, j'espère ?

— Ah ! mademoiselle, dit Simon, riant avec les deux jeunes gens, vous n'étiez pas si gaie que ce'a tout à l'heure...

— Je prends une voiture, continua Adrienne, et je me fais conduire au Grand Hôtel. Au moment où je descendais, j'aperçois M. Simon planté devant la porte. Lui, dès qu'il me voit, court à moi, me fait remonter dans ma voiture, en me disant : « Mademoiselle, vous venez, n'est-ce pas, pour parler à M. Daniel ? Eh bien, on veut l'arrêter ; il n'est pas encore rentré, nous pouvons le sauver, puisque vous voilà ! Vous, placez-vous au coin de la rue Scribe ; moi, je me mets au coin de la place de l'Opéra. Dès que M. Daniel arrivera, faites-le monter dans votre voiture et venez me chercher. » Je demande des explications ; mais M. Simon, qui n'avait pas l'air commode, je te jure, me répond : « Assez causé comme cela ! » et il me laisse à ma faction. C'est tout ce que je sais. Je pense que, maintenant, monsieur Simon, vous allez nous raconter le reste ?

Simon bredouilla d'abord quelques phrases, parce que cela l'embarrassait, un grand récit.

— Excusez-moi, monsieur et mademoiselle, dit-il, je suis un vieil ouvrier, on ne m'a guère appris à bien parler...

— Parlez bien tranquillement, dit Daniel, comme si vous causiez avec Martial.

— C'est que c'est assez compliqué, dit Simon. Enfin, je vous dirai les choses comme je les ai comprises. Voici : — j'avais pensé qu'il fallait faire croire à M. Didier que vous étiez toujours à la Celle-Saint-Cloud ; c'est une idée à moi que, à la guerre, il faut toujours tromper l'ennemi sur ce qu'on fait...

— Et alors, dit Daniel, vous avez laissé une lumière dans la chambre de Martial, et vous êtes allé dans le village chercher un bon dîner.

— Comment diable savez-vous cela ?

— Je sais cela, et je commence à en deviner bien davantage. — Continuez, Simon.

— Bref, mon idée n'était pas mauvaise ; car, sans cela, on ne serait pas venu pour vous arrêter là-bas, et je n'aurais pas songé à venir au Grand Hôtel avant demain. — Donc, j'allais me coucher, lorsque j'entends frapper. Je m'imagine que c'est vous, ou M. Fléchier ; je descends, et je me trouve en face de quatre hommes, qui entrent sans me demander la permission. « Où est M. de Chantauvert ? » Je vois qu'il n'y a pas moyen de finasser, je réponds que vous êtes parti. — « C'était donc bien exact, dit le chef des quatre individus. Vous nous trompez, bonhomme : M. de Chantauvert est encore ici. — Cherchez ! » que je réponds. Ils cherchent dans toutes les pièces, dans l'atelier, derrière les fours. Je les suivais et j'écoutais bien attentivemnt ce qu'ils disaient. Je n'ai pas eu de mal à comprendre qu'on vous avait dénoncé à ces gens-là et qu'ils savaient exactement que vous deviez être chez nous ou au Grand Hôtel ; ils ont même dit : « Nous le pincerons au Grand Hôtel. » Leurs recherches terminées, ils m'ont interrogé longuement. J'ai répondu que vous étiez venu me voir, pour causer de votre pauvre ami Martial, que vous aviez, en effet, passé la nuit chez nous, mais que vous en étiez reparti... Et alors, ils ont voulu me poser des questions sur ce que vous alliez faire à Paris, sur ce que vous aviez fait au Havre ; moi, j'ai joué l'imbécile, et ils ne m'ont plus tiré une parole. « Nous perdons notre temps, a dit le chef. Partons. » — Ils ont été à peine partis que j'ai éteint mes lumières, comme si je me couchais. Un quart d'heure après, je filais à mon tour, après m'être assuré qu'ils n'avaient laissé personne pour me surveiller, ce qui, entre nous, était une fameuse maladresse. Au moment où j'arrivais à la route, je rencontre... devinez qui ?

— M. Fléchier ?

— Eh ! oui. Vous devinez donc tout, monsieur Daniel ? Et voici ce que M. Fléchier m'a appris. — Ce soir, quand M. Didier est rentré à la Chesnaye, il a parlé longuement avec Mlle Isabelle et avec Mme Cartaret. C'est M. Didier qui a tout découvert, c'est lui qui vous a dénoncé à la police comme le complice de l'évasion de M. Martial. Il a dit à Mlle Isabelle : « Qu'il rentre à Paris, ou qu'il reste ici, on l'arrêtera avant demain ; il ne nous gênera donc pas. »

— En quoi les gênes-t-il donc ? demanda Adrienne.

— C'est qu'ils ne savent pas seulement cela ! dit Simon ; ils savent aussi que M. Martial se cache à Sainte-Adresse ; et ils sont partis, tous les trois cette nuit, pour le faire arrêter.

Daniel eut un long tressaillement.

— Les misérables ! prononça-t-il.

— Ce n'est pas Isabelle que tu traites ainsi ? balbutia Adrienne.

— Certes non ; dans tout ceci, elle n'est que la victime de deux drôles et d'une coquine. Mais, patience ! je sens que nous touchons au but. — Et vous dites, Simon, que M. de Bourgvieux et sa compagne sont partis pour le Havre ?

— On, cette nuit, ainsi que Mme Carteret. La pauvre dame ne voulait pas, elle ; elle disait que c'était une folie qu'il valait mieux dévoiler à la justice ce que M. Didier avait appris, et laisser agir le juge d'instruction. Et il paraît que M. Didier se rangeait à l'avis de sa tante, — je vous répète ce que m'a dit M. Fléchier. Mais Mlle Isabelle était impitoyable : « Je veux venger mon Fernand, s'écria-t-elle, je n'hésiterai devant rien ! » Et ils sont partis, tous les trois, en annonçant à M. Fléchier qu'ils allaient seulement à Paris et qu'ils seraient revenus dans deux ou trois jours. Ils n'ont emmené qu'une femme de chambre. M. Fléchier pense qu'ils vont espionner le cabaretier Bertrand, qu'ils finiront par découvrir la retraite exacte de M. Martial et qu'alors...

— Alors, dit énergiquement Daniel, j'aurai déjoué toutes leurs tentatives !

— Enfin, monsieur, quand je suis arrivé au Grand Hôtel, j'ai aperçu dans la cour un des policiers qui étaient venus chez nous : on vous attendait. Je me suis posté au dehors, j'ai été assez heureux pour reconnaître mademoiselle Adrienne... Et voilà, monsieur Daniel, tout ce dont je me souviens. Adrienne battit des mains.

— La jolie aventure ! disait-elle. Mais comment ce vilain Didier a-t-il pu découvrir... ? O mon Dieu ! Son visage se rembrunit :

— Daniel ! Daniel ! s'écria-t-elle, c'est moi qui vous ai trahis !... Cette lettre, que je t'ai écrite, je me souviens, maintenant : je l'ai lue à haute voix à ta mère... Quelqu'un nous aura écoutées... Mais qui ?

— Eh ! Didier ou Carliste ! On l'espionnait, n'en doute pas.

— Mon père, peut-être ? balbutia la jeune fille. Ah ! Daniel, il faut lui pardonner...

— Que ne ferait-on pour l'amour de toi ?...

En ce moment, le cocher, arrivé à l'avenue du Bois-de-Boulogne, demanda le chemin qu'il devait prendre. Daniel descendit après avoir longuement embrassé Adrienne.

— Je le confie à Simon, dit-il. Surveillez tout et s'il le faut, écrivez-moi à Sainte-Adresse !

— Tu pars !... Si vite ?...

— Je vole au secours de mon ami !

VII

LE GUET-APENS

Depuis deux jours, Didier de Bourgvieux agissait avec une décision qui surprenait Clara. Elle lui avait dit :

— Tu hésites donc plus ?

Et il lui avait répondu, avec son mauvais sourire :

— Je crois qu'il y avait des cas où l'hésitation est lâcheté ; je veux te prouver que je ne suis pas un lâche.

Pour lutter contre Daniel et perdre à jamais Marthe Desroches, il avait formé un plan abominable et il apportait à son exécution un calme effrayant, ne reculant devant rien, même devant les choses qui le compromettrait plus tard s'il échouait : il se croyait si certain de réussir ! Il était si bien persuadé, ainsi que ses tristes associés, que le soir même, Daniel serait arrêté ; que, le lendemain, Martial serait arrêté à son tour et que sa situation se trouverait aggravée par une nouvelle complication, que Clara avait dit que « c'était un chef-d'œuvre de méchanceté »...

Didier, sa tante et Isabelle avaient quitté Paris par le train de onze heures dix ; ils arrivèrent au Havre à cinq heures du matin, descendirent d'abord dans un hôtel, et le jeune homme dit aux deux femmes :

— Reposez-vous ; je vais faire quelques démarches qui me semblent nécessaires. Si nous devons nous installer ici, je louerai immédiatement une villa ; en cette saison, je n'aurai qu'à choisir.

— Didier, répondit Isabelle, je compte sur vous ; et je n'oublierai pas, je vous jure, ce que vous faites pour moi.

Mme Carteret prit son neveu en secret, pour lui demander d'agir avec la plus grande prudence.

— A la place, répéta-t-elle une dernière fois, car c'était le conseil qu'elle avait vainement donné à Isabelle, j'irais simplement trouver le chef de la police du Havre...

— Ma tante, votre conseil serait sage, et je le suivrais si je pouvais donner des indications sérieuses sur Martial ; mais que dirais-je à la police, qu'elle ne sache déjà ? Que Martial se cache à Sainte-Adresse ? Soyez certain qu'on le soupçonne déjà. Que le cabaretier Bertrand l'aide à se cacher ?... Croyez-vous les policiers si bêtes qu'ils n'aient pas déjà eu cette idée ?... Quant à moi, ma tante, je ne songe qu'à ramener le maître dans votre maison, et il n'y rentrera que lorsque l'exécution de notre chère Isabelle sera tombée. Pour cela, il faut que Martial soit arrêté. Ensuite, nous laisserons à la justice le soin de nous venger. Mais si je prévoyais la moindre présence de Martial à Sainte-Adresse, elle organisera une descente, elle battra tout le pays... Martial sera averti à temps et s'échappera encore.

Mme Carteret se laissait toujours facilement convaincre par Didier. Elle lui permit donc d'agir à sa guise.

Didier traversa aussitôt le Havre et se rendit à Sainte-Adresse.

— Allons préparer le théâtre de nos exploits. Il faut que la fin de notre drame se joue ici : si Martial est à Sainte-Adresse, tout marchera selon nos désirs : s'il n'y est pas, nous saurons bien l'y attirer.

Il passa sa matinée à visiter, parmi les villas du coteau, celles qui étaient le plus isolées. Comme, à cette époque, elles sont généralement inhabitées, il avait les plus grandes facilités pour choisir celle qui lui conviendrait. Et les gens chargés de la garde et de l'entretien de ces villas montraient d'autant plus d'empressement à les lui faire visiter que rarement on les loue en hiver. Il avait simplement de passer dans les environs du cabaret du père Bertrand. Vers midi, il avait trouvé ce qu'il cherchait : une maison placée à l'écart de Sainte-Adresse, toute meublée, assez confortable et dont la disposition lui convenait admirablement. Il la paya sans marchander le prix qu'on demandait, on ne lui posa aucune question indiscrète, et il put ordonner tout ce qu'il voulait pour un rapide emménagement.

— Je veux pouvoir coucher ici avec ma famille.

— Bien, monsieur, lui répondit le gardien qui lui montrait la maison : on va tout faire pour votre foyer... On allumera du feu dans toutes les pièces...

— Pour chauffer la maison, interrompit Didier, vous allumerez de bons feux de bois au rez-de-chaussée ; mais au premier étage, comme il faut une chaleur bien régulière, on installera un poêle mobile dans la pièce qui sépare les chambres de ces dames...

— Mais, monsieur, nous n'avons pas de poêle ?

— Je vais vous en faire envoyer un du Havre.

Il retourna au Havre, acheta un poêle mobile et l'expédia immédiatement à Sainte-Adresse. Puis il se dirigea vers un hôtel assez éloigné de celui où sa tante et sa cousine étaient descendues. Il ne demanda rien au bureau de l'hôtel et gagna le premier étage sans avoir été vu par personne ; il s'engagea dans les couloirs, marchant très doucement. Au détour d'un couloir, une porte s'ouvrit devant lui.

— Je commençais à m'impatienter, dit une voix de femme.

— Bonjour, mes amis.

Et Didier salua gaiement Clara et Calliste, qui, pour tromper leur attente, déjeunaient en tête à tête.

— Personne ne vous a vu au moins ? interrogea Clara, en refermant la porte.

— Personne. — Et votre voyage à vous s'est accompli sans difficulté ?

— Sans aucun incident.

— Et, à Paris, rien de nouveau ?

— Cet imbécile de Lardinois a eu l'audace de venir chez moi ; comme vous pouvez le penser, je ne l'ai même pas gardé dix minutes, je l'ai renvoyé à la surveillance de sa fille. D'ailleurs, Mme Lardinois et Adrienne avaient renoncé à sortir : elles s'étaient couchées de très bonne heure.

Calliste approuvait par des signes les réponses de sa compagne ; mais il ne cessait pas de manger.

— Excusez-moi, dit-il gaiement : s'il y a de la besogne cette nuit, il faut que je prenne des forces.

A ce mot de « *besogne* », Clara et Didier ne purent s'empêcher de frissonner, Calliste, qui était décidément le plus fort de ces trois coquins, dit froidement :

— Il est encore temps de reculer.

— Non, non ! s'écria Clara : ce que nous avons décidé se fera !

Didier demeurant silencieux, Calliste lui jeta, d'un ton ironique :

— C'est que je vous connais, vous ! Je vous ai observé assez longtemps, quand vous me preniez pour un niais ; j'entendais la plupart de vos conversations avec M. Lardinois : vous êtes un raisonneur, un hésitant... J'aime à croire, qu'au dernier moment, vous ne serez pas pris par quelque remords ?

— Ne craignez rien, puisque c'est moi qui ai tout préparé, déclara Didier.

— C'est que, en somme, dans cette affaire, vous êtes le principal intéressé, remarqua Calliste.

— Dans cette affaire, comme dans toutes, dit sèchement Clara, nous sommes indissolublement liés. — Nous apportez-vous le plan de la maison, Didier ?

— Le voici, chère amie.

— Et pour les heures, pour les derniers détails ? demanda Calliste.

— Je vous reverrai.

Une heure après, Didier conduisait sa tante et sa cousine à Sainte-Adresse et les installait, avec les soins les plus tendres, dans la villa qu'il avait louée. Mme Carteret, confiante en sa parole et espérant fermement que tout serait terminé, grâce à lui, avant peu de jours, ne lui adressa pas la moindre observation. Quant à lui, il dit seulement :

— Nous saurons, dès demain, si Martial est réellement à Sainte-Adresse.

La villa ressemblait à la plupart de ces maisonnettes qu'on loue l'été aux Parisiens. Située au milieu d'un jardinet entouré de murs, elle se composait, au rez-de-chaussée, d'un salon, d'une salle à manger et d'une cuisine ; au premier et au second étage, de trois chambres de moyenne grandeur, assez médiocrement meublées. Mme Carteret et Isabelle s'installèrent au premier, dans les chambres de gauche et de droite, conservant la pièce du milieu comme une sorte de petit salon. Didier s'installa au second étage, ainsi que la femme de chambre. Puis il se rendit chez sa cousine ; et, après s'être assuré que sa tante ne pouvait les entendre, il lui demanda :

— Etes-vous toujours décidée à tout, Isabelle ?

— Oui, répondit-elle, d'une voix fiévreuse.

— Eh bien, j'ai la persuasion que Martial est ici. Nous n'avons qu'un moyen de le livrer à la justice, l'attirer par ruse dans cette maison. Il faut que vous lui écriviez... Et je me charge du reste.

— Dictez-moi la lettre, répliqua-t-elle sans trembler.

— Une lettre où vous allez... mentir... prononça lentement Didier. Vous hésitez ?...

Isabelle avait eu un mouvement de répulsion : mais elle se raidit.

— Non ! A-t-il hésité, lui, quand il a tué mon pauvre Fernand ? Dictez.

Et Isabelle écrivit, sous la dictée de Didier, la lettre suivante :

« Martial,

« Les recherches que j'ai faites sourdement, en « dehors de la justice, m'ont permis de découvrir « votre cachette. N'écoutant que mon désir de « vengeance, j'ai quitté Paris pour vous faire ar- « rêter. Vous voyez que je suis cruellement fran- « che ! Mais, au dernier moment, j'hésite ; et, si « je me souviens du mal que vous avez fait, je « me souviens aussi de la tendresse que vous « montriez autrefois pour Fernand. Le doute est « entré dans mon âme, depuis que votre ami Da- « niel vous a si chaleureusement défendu devant « moi ; une pensée bienfaisante a rempli tout à « coup mon esprit... Si cette accusation était « fausse ?... Si vous étiez innocent ?... C'est la seu- « le chose qui pourrait adoucir ma douleur ! Mais « alors, pourquoi vous être caché ? Pourquoi ne « pas vous être défendu hautement ?... Comment « expliquer votre conduite ?...

« Avant de vous livrer, j'ai résolu de vous en- « tendre. Ma tante et mon cousin, qui ignorent « mes intentions, m'ont accompagnée ici. Ils m'o- « béissent sans discuter, tellement ils ont pitié de « mes chagrins. J'ai choisi une maison où je pour- « rai vous voir, la nuit, sans que personne sache « que je vous ai reçu. Je vous donne plus bas les « indications nécessaires pour trouver cette mai- « son, la chambre que j'occupe, sans l'aide de per- « sonne. Cette nuit, à deux heures, les portes se- « ront ouvertes, je prendrai mes dispositions pour « que ma tante et Didier se couchent avant mi-

« nuit. Moi seule veillerai et vous attendrai. Si « vous avez les moyens de vous justifier, venez et « ne craignez rien.

« En me répondant, retournez-moi ma lettre ; « vous comprendrez à quel point elle me compro- « mettrait, si un hasard, que nous ne pouvons pré- « voir, la faisait tomber en des mains étrangères.

« Isabelle Desroches. »

Didier lut deux fois la lettre, la mit dans une enveloppe au nom de Martial ; puis il plaça cette enveloppe dans une seconde enveloppe au nom de Bertrand.

— Pas un mot de tout ceci à notre tante, dit-il. Et maintenant, reprenez votre vie accoutumée, ne vous occupez plus de rien...

— Mais... ce rendez-vous ?... Ces portes que je dois ouvrir ?...

— Croyez-vous donc que je permettrais à Martial de vous approcher librement ? fit Didier, en martelant tous ses mots. Le crime entraîne au crime ! L'homme qui a tué votre frère est capable de tout...

Isabelle murmura en tremblant :

— Vous le ferez donc arrêter cette nuit ?

— Sans la moindre hésitation. Et il s'expliquera enfin devant la justice.

— Ah ! s'il n'était pas coupable ?...

— Dieu m'est témoin, Isabelle, que c'est mon plus cher désir !

Didier sortit aussitôt et pria la femme qui leur servait de cuisinière d'aller porter la lettre au cabaret du père Bertrand. Il songea, un instant, à suivre cette femme, afin de surveiller les agissements du vieux marin lorsqu'il recevrait la lettre ; mais il se dit : « Le bonhomme est sans doute très rusé, il pourrait m'apercevoir, se défier, j'éveillerais ses soupçons. Attendons simplement la réponse. » Cette réponse arriva bientôt. Ce fut le père Bertrand qui l'apporta lui-même. Il demanda à voir Isabelle, et Isabelle le reçut, tandis que Didier se rendait dans la chambre de sa tante pour l'empêcher d'en sortir.

— Madame, demanda le vieux marin à Isabelle, c'est bien vous qui avez écrit cette lettre ?

— C'est moi. Et vous, vous venez de la part de M. Martial Desroches ?

— Oui. Je vous rends donc cette lettre, en son nom, puisque vous l'exigez. C'est lui qui m'a ordonné de vous parler ainsi. Il a bien pleuré en la lisant.

— Et il viendra ?

— Il viendra... avec bonheur ! Il m'a bien chargé de vous le répéter.

— Alors, à cette nuit ?

— A cette nuit, fit le marin, en la saluant avec les marques du plus grand respect.

VIII

CONTRE-MINE

Depuis le départ de son ami, Martial Desroches avait vécu dans un tel état d'excitation que le père Bertrand, lorsqu'il lui apportait ses repas, éprouvait toujours une sorte d'appréhension.

— Ma femme, disait-il, si ça continuait ainsi seulement deux semaines, bien sûr il deviendrait fou !

En quelques jours, Martial avait vieilli de plusieurs années : dans ses cheveux des mèches apparaissaient blanchies tout à coup, ses joues se creusaient, ses yeux avaient une expression égarée, ses mains étaient moites, fiévreuses. Et tout son corps était sans cesse agité par des mouvements nerveux. Tantôt sa pensée se reportait vers ce frère chéri, mort sans qu'il eût reçu son dernier soupir, et qu'on enterrerait peut-être sans qu'il eût déposé sur son front le dernier adieu : alors il pleurait abondamment, et les larmes adoucissaient un peu son cruel énervement. Tantôt, il oubliait presque son frère pour ne songer qu'à l'accusation dirigée contre lui ; il relisait les articles des journaux, qu'il savait par cœur, il en étudiait chaque terme. Et de terribles colères le secouaient soudain. Il se promenait comme une bête fauve dans cette petite cave, où il éprouvait les mêmes souffrances que si on l'eût jeté dans une prison. Par moment, il voulait aller se livrer : « Malgré toutes les preuves, on me croira quand on m'entendra ! » Il le disait à Bertrand ; et le vieux marin déployait une véritable éloquence pour lui donner le courage d'attendre le retour de Daniel. Il passait souvent une partie de la nuit auprès de lui et inventait mille raisons pour le convaincre.

Ce jour-là, Bertrand avait reçu le matin la lettre de Daniel à Martial et celle d'Adrienne à Daniel ; mais, pour ne pas s'écarter des règles de prudence que lui avait fixées Daniel, il avait gardé ces lettres. Jamais il n'allait à la villa des Charmettes dans la journée. Quand, l'après-midi, il reçut la lettre d'Isabelle à Martial, il pensa que les choses se compliquaient et que, tout de même, il fallait prévenir Martial immédiatement. Il se rendit donc aux Charmettes ; et, pour se donner un prétexte plausible, au cas où on l'espionnerait, il ouvrit toutes les fenêtres du chalet, comme s'il voulait simplement faire prendre l'air à l'habitation. Puis, il descendit au sous-sol et remit les trois lettres à Martial. Celui-ci n'eut même pas la pensée d'ouvrir celle qui était adressée à Daniel ; il supposa seulement que son ami allait revenir. Il lut ensuite, ou plutôt il dévora la lettre de Daniel et celle d'Isabelle, et il éprouva une telle commotion qu'il demeura quelques minutes sans pouvoir parler.

— Ah ! vous aviez raison ! s'écria-t-il enfin, Daniel a si bien plaidé ma cause que la femme de mon malheureux frère est presque disposée à me croire innocent ; elle me fixe un rendez-vous pour me demander une explication. Je n'aurai pas de mal à la convaincre... Et n'est-elle pas déjà convaincue, puisque, connaissant ma retraite, elle ne me fait pas arrêter ?... Voici sa lettre ; allez bien vite la lui rendre, elle le veut ; et dites-lui que j'accepte avec bonheur l'entrevue qu'elle m'offre...

***

Les dispositions de Didier étaient donc si bien prises que Martial eût été irrévocablement arrêté, cette nuit, si Daniel n'avait échappé à la police parisienne.

Mais, au moment où Bertrand rentrait chez lui, après avoir vu Isabelle, il trouva Daniel qui buvait une « bolée » de cidre, en causant avec Mme Bertrand.

— Enfin, vous revoilà ! s'écria le vieux marin avec joie.

— Bertrand, répliqua Daniel en lui tendant la

main, nous n'avons pas de temps à perdre en effusions. Vite, au rapport ! La bataille est sans doute pour aujourd'hui. Racontez-moi exactement tout ce qui s'est passé depuis mon départ.

Lorsque Bertrand eut terminé son récit, Daniel demanda :

— Quelqu'un vous a-t-il suivi quand vous êtes allé aujourd'hui au chalet ?

— Personne, monsieur.

— Vous pouvez m'en répondre ?

— J'ai bien pris trop de précautions pour cela. Que soupçonnez-vous donc ?

— Nous sommes dénoncés ! Ce rendez-vous cache un plan abominable, pour faire arrêter mon ami, et vous et moi par la même occasion. Donc, tenons-nous prêts à partir.

— Pour Paris ?

— Ou pour l'Angleterre. Cela dépendra de ce qui se passera cette nuit. En attendant, ne bougez pas d'ici, fermez l'établissement à l'heure habituelle ; vous nous rejoindrez vers dix heures auprès des murs du sémaphore. La nuit tombe déjà, je vais délivrer mon ami de sa prison.

Mme Bertrand tremblait, mais elle n'osa rien dire : elle savait d'ailleurs que toutes les objections qu'elle aurait pu faire eussent été inutiles. Daniel se dirigea aussitôt vers la villa des Charmettes et trouva Martial qui, pris d'une impatience folle, se préparait déjà pour son rendez-vous.

— Ah ! mon ami, s'écria-t-il aussitôt, je te devrai plus que la vie ! Ton plaidoyer a touché Isabelle plus vivement encore que tu ne me l'annonçais : elle est ici, elle vient de m'écrire, elle veut me voir...

Daniel interrompit son ami ; et, le serrant dans ses bras :

— Martial, je vais te causer une peine aussi vive que celles que tu as déjà éprouvées ; et, dans les conditions où je te retrouve, elle sera encore plus dure à supporter...

— Que veux-tu dire ?

— Cette lettre d'Isabelle n'a qu'un but, t'attirer dans un guet-apens. Si tu vas à ce rendez-vous, tu seras arrêté cette nuit ; je suis même étonné qu'on ne soit pas déjà venu t'arrêter ici. Fuyons !

— Tu dis qu'Isabelle ?...

— Ah ! Ne l'accuse pas ! Quand tu sauras tout ce que je viens de découvrir en quelques jours à Paris, tu comprendras les horribles machinations dont Fernand et toi avez été victimes, et dont Isabelle serait sans doute victime, elle aussi, avant longtemps... si nous n'étions là pour la défendre !

Martial tout bouleversé, suivit son ami qui l'entraîna dans la campagne, fuyant Sainte-Adresse.

— Tu dis qu'Isabelle est en danger... Et nous partons ?

— Oh ! nous reviendrons cette nuit, s'écria ragesement Daniel. Nous verrons bien ce qu'on avait combiné contre nous... ou plutôt contre toi ; car ces gredins sont persuadés qu'on m'a pincé à Paris.

Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent loin de toute habitation. Ils s'assirent sur des pierres au bord de la falaise, et cela rappela à Martial la nuit où il avait voulu mourir.

Daniel lui raconta alors les moindres détails de son voyage à Paris, les choses qu'il avait établies nettement et celles qu'il avait déduites, grâce aux révélations du père d'Isabelle.

Mais ce sont ces misérables qui ont assassiné mon frère ! s'écria Martial avec un terrible mouvement de colère.

— N'allons pas si vite, mon ami. Soupçonnons, mais n'accusons pas sans preuves. Ce qui est certain, c'est que Didier, Calliste et Clara ont un intérêt bien puissant à faire croire que tu es le véritable assassin, puisqu'ils s'acharnent si victorieusement contre toi et qu'ils ont voulu me faire arrêter, moi le seul être qui ait pris ta défense...

— Qui sait ? Ce Didier et cette Clara sont peut-être venus au Havre...

— J'avais bien songé à m'en assurer avant de quitter Paris ; mais l'air de la capitale ne me valait rien, je n'ai même pas attendu le train de huit heures qui m'aurait conduit ici à midi cinquante, j'ai pris celui de six heures quarante-cinq. Et j'ai bien fait ; car, à la station de Mantes, lorsque l'express de Paris au Havre a croisé mon train, — express où je songeais à monter moi-même pour arriver plus vite — j'ai aperçu, à la portière d'un wagon, la tête de ce pauvre agent avec lequel je me suis si mal conduit...

— Le jour où tu m'as sauvé ?

— Et qu'on a sûrement expédié au Havre pour lui donner l'occasion de prendre sa revanche. La police parisienne aura facilement deviné que, si elle ne me trouvait ni à la Celle-Saint-Cloud ni au Grand Hôtel, c'est qu'on m'avait prévenu : elle en aura conclu que je m'empresserais de courir au Havre pour te prévenir à ton tour... De telle sorte que nous avons contre nous la police du Havre, la police parisienne et ce cher M. de Bourgvieux, qui n'est pas le moins redoutable, et peut-être ses associés Calliste et Clara... Maintenant veux-tu fuir en Angleterre ?

— Non, répondit tranquillement Martial, je veux savoir ce qui se passera cette nuit au rendez-vous que m'a donné Isabelle.

Son agitation des jours précédents avait disparu. Le danger lui rendait son calme et son énergie, et aussi la pensée qu'il pourrait venger son frère, si les soupçons de Daniel étaient vrais.

— Tu vois donc, continua ce dernier, que, dans de pareilles circonstances, il était impossible que les soupçons de la justice se portassent sur un autre que sur toi : l'assassin... ou les assassins sont trop habiles ! Et il y a enfin un dernier détail que j'ai négligé, en te racontant tout cela, pour que nous puissions l'étudier plus sérieusement ensuite.

Martial regarda son ami d'un air étonné.

— Quoi encore ? fit-il.

Daniel, fixant ses yeux sur ceux de son ami, lui demanda en allumant un cigare :

— Où as-tu donc mis le bijou que je t'ai envoyé du Brésil ?... Tu sais bien, cette petite bague avec un diamant noir ?...

La lumière de l'allumette, puis les lueurs fugitives du cigare éclairèrent très nettement le visage de Martial pendant qu'il répondait, de la façon la plus naturelle :

— J'ai dû perdre le diamant la nuit où l'on m'a arrêté... Mais, qu'est-ce que cela peut faire ?...

— Achève. Es-tu bien certain que ce diamant était à ta bague,... le lendemain du crime ? Parle ! Je t'expliquerai ensuite.

— J'en suis certain.

— A quel moment exact l'as-tu perdu ?

— Lorsque ces hommes m'ont arrêté. Je t'ai ra-

conté que, furieux, ne comprenant rien à cette arrestation, ne pouvant croire que j'eusse réellement affaire à des agents de la Sûreté, j'avais tiré ma canne à épée et me précipitais sur l'un d'eux, la main levée, comme ceci, c'est-à-dire le petit doigt en dehors et en l'air...

— Oui, je me souviens que tu m'as bien dit tout cela...

— En ce moment, l'autre agent, placé à ma droite, un peu en arrière, me porta un coup terrible sur la main, avec le fourreau même de ma canne. Je fus désarmé, ligoté... C'est le lendemain seulement que je m'aperçus de la disparition de mon diamant ; je supposai qu'il avait été arraché par ce coup... et je ne t'en parlai naturellement pas : nous avions bien d'autres préoccupations !

Pendant ce récit, le visage de Martial était calme, presque indifférent ; il disait tout cela comme un homme surpris de l'intérêt qu'on apporte à une chose qu'il juge sans importance. Si Daniel avait eu le moindre doute sur l'innocence de son ami, ce doute se serait aussitôt évanoui. Martial venait évidemment de bien dire la vérité.

— Ce serait donc *l'autre !* murmura Daniel, parlant à mi-voix. Mais comment ?...

— L'autre... quoi ?

— L'autre diamant, parbleu ! Attends, laisse-moi réfléchir.

Il se mit la tête dans les mains et demeura ainsi quelques minutes. Martial attendait impatiemment son explication.

— Plus j'y réfléchis, dit enfin Daniel, et plus je me félicite de t'avoir arraché des mains de la police. Si tu avais été en prison, je n'aurais pas pu recevoir tes confidences, je t'aurais peut-être cru coupable... J'ai failli te croire coupable quand on m'a parlé de ce diamant ! Et tu n'aurais jamais pu établir ton innocence. Ce que tu viens de me raconter là, simplement, franchement, sans en connaître l'importance, est la justification entière, absolue... à mes yeux. Mais un juge d'instruction dirait que c'est une histoire inventée à plaisir. Ecoute, tu vas enfin savoir sous quelle preuve terrible on t'accable : on a trouvé, dans la blessure de ton frère, un diamant noir, semblable au tien ; et c'est Isabelle qui l'a reconnu...

— Un diamant ?... Mais aucun journal n'a dit...

— C'est que les journaux ne peuvent connaître les détails d'un crime que si la justice veut bien les leur communiquer. Et ici, on a jugé prudent de garder le secret. Ce diamant laissé dans la blessure avait, pour ainsi dire, signé le crime ; il suffisait de retrouver l'homme auquel manquait ce diamant pour tenir l'assassin. On t'a poursuivi, on t'a arrêté, après une lutte dans laquelle, par suite d'une épouvantable coïncidence, tu as perdu, toi aussi, ton diamant ; les agents n'ont pu examiner ta main qu'après cette lutte...

— Ah ! balbutia Martial, avec un soupir lamentable, comme Isabelle a dû souffrir ! Elle ne pouvait donc pas ne pas me croire coupable. Je lui pardonne ce qu'elle fait contre moi... Mais ne parlais-tu pas, tout à l'heure, d'un autre diamant ? fit-il avec anxiété.

— C'est ne rien, dit Daniel embarrassé, un soupçon qui a traversé mon esprit ; mais permets-moi de ne pas t'en parler encore, c'est si vague...

— Cependant...

— Je t'en prie, Martial, n'insiste pas à cet égard j'ai mes douleurs comme tu as les tiennes ; ou plutôt j'ai, dans ma famille, des humiliations si grandes qu'il ne m'appartient pas de les augmenter par un jugement téméraire... Il s'agit de mon beau-père, d'Adrienne, d'une... vilaine action que mon beau-père aurait encore commise... Je n'ai pas le droit d'accuser sans savoir...

En ce moment, le visage de Daniel s'altéra profondément. Il croyait entrevoir la vérité ; et elle lui semblait si horrible qu'il était épouvanté. Cependant il se domina et reprit :

— Il faut, avant tout, demander à Bertrand s'il n'aurait pas retrouvé dans la salle où l'on t'a arrêté, cette petite pierre. Cela nous permettrait déjà de te défendre hardiment devant la justice...

— Mais cela ne nous livrerait pas l'assassin !

— Patience, Martial ! Viens ! L'heure s'avance ; il est temps d'aller retrouver Bertrand.

Daniel entraîna de nouveau son ami. Ils s'arrêtèrent quelques instants dans un cabaret, au bord d'une route. Daniel reprenant sa gaieté, dit :

— Nous allons peut-être passer toute la nuit sur pied ; les ventres creux ne valent rien pour de telles factions.

Ils mangèrent d'ailleurs à peine. Puis ils revinrent vers le sémaphore, sans échanger une parole. Bertrand les attendait, caché pour ainsi dire dans le mur.

— Quoi de nouveau ? lui demanda Daniel.

— Rien, monsieur.

— Personne n'a rôdé dans les environs de votre maison ?

— Personne.

— Et près des Charmettes ?

— Personne non plus. Vous vous serez peut-être alarmé à tort...

— Non. Si l'on n'a encore rien tenté pour s'emparer de Martial, c'est qu'on lui a tendu quelque bon piège pour cette nuit. Nous le saurons bientôt. Mais, avant d'aller nous mettre à l'affût, dites-nous donc, Bertrand, si votre femme ou vous, n'auriez pas trouvé dans votre restaurant, une petite pierre noire, assez brillante...

— Une pierre ?... Non... Je ne crois pas...

— Un diamant que mon ami Martial portait à sa bague et qu'un des agents lui a enlevé d'un coup de canne... Votre femme, en balayant le lendemain... ?

— Non, monsieur Daniel. Ça, j'en suis certain.

Martial eut un geste de découragement. Daniel poussa un cri de rage.

— Il faudra faire des recherches, dit-il ; nous avons absolument besoin de ce diamant, il aura peut-être roulé sous une chaise ou sous une table...

Le vieux marin secoua la tête.

— Non, monsieur, non ; tout est propre chez nous, comme sur le pont d'un navire de l'Etat. Le lendemain de cette sacrée journée, ma femme a fait la salle en grand, c'est ainsi qu'elle dit quand elle nettoye tout : elle a lavé par terre... Messieurs, j'en suis bien désolé, mais je vous jure qu'on n'y a pas plus découvert de pierre précieuse que de duvet sur mes joues. Et si votre diamant est tombé là, monsieur, il faut que quelqu'un l'ai ramassé...

— Cet homme qui dînait chez vous au moment où j'arrivai ! hasarda Daniel, pris d'un soupçon subit.

— Ça, c'est possible, monsieur : un drôle de client, qui est parti sans mot dire pendant que nous faisions notre branle-bas... Ah ! mais, c'est que je

voudrais le retrouver, s'écria le vieux marin devenu furieux ; un monsieur qui file sans se laisser voir, en mettant deux francs sur la table pour un dîner qui valait cent sous ! Ma femme et moi avons toujours soupçonné que ça cachait quelque chose de louche... Et ces façons ne m'étonneraient plus, s'il a volé votre diamant... C'est lui, mes bons messieurs, n'en doutez pas !

Daniel, souriant de l'accès de colère du vieux marin, demanda :

— Le reconnaîtriez-vous, si je vous mettais en face de lui ?

— Si je le reconnaîtrais !.... Un gredin qui aurait fait suspecter l'honorabilité de ma maison ! Car, enfin, si c'était d'autres que vous, on ne me croirait pas sur parole, n'est-ce pas ?... On s'imaginerait que c'est moi qui l'ai volé, ce diamant !

— Tu soupçonnes donc quelqu'un ? interrogea Martial avec anxiété.

— Je soupçonne... beaucoup de gens, répondit Daniel après un silence. Allons nous mettre à l'affût... Nous verrons bien, demain.

IX

CRIME OU SUICIDE ?

Quand minuit sonna, Daniel, Martial et Bertrand, dissimulés derrrière un repli de terrain, examinaient silencieusement la maison où Didier avait installé sa cousine et sa tante. Elle était située au bord d'un chemin ; et, en face, s'étendait une prairie qui allait jusqu'à la falaise. C'est dans cette prairie que les trois hommes avaient pu se cacher. A gauche de la villa s'élevait une autre maisonnette, inhabitée. Puis, la campagne reprenait, toute nue, sans une maison pendant une centaine de mètres. A droite, un chemin transversal, puis des prairies ou des terrains incultes à vendre.

— Une vraie bicoque pour tenter un mauvais coup, remarqua Bertrand.

Vers minuit et demi, ils entendirent des pas précipités sur la route ; et, quelques instants après, une dizaine d'hommes s'arrêtaient devant la villa. Daniel, Martial et Bertrand, collés contre une sorte d'épaulement, formé naturellement par la terre, ne laissant dépasser que leurs yeux, suivirent sans difficulté les manœuvres des policiers. Ceux-ci commencèrent par inspecter l'horizon ; ils vinrent jusqu'au bord de la prairie. Et, à ce moment, Daniel et Martial reconnurent Didier. Bientôt, il n'y eut plus un seul policier sur la route. Deux d'entre eux avaient été placés à l'entrée de la prairie même où se dissimulaient les trois amis, et s'étaient cachés au fond d'un de ces trous si fréquents dans les plaines normandes qui bordent la mer.

Les autres avaient pénétré dans le jardinet de la villa.

Le calme le plus complet régnait. Il était évident qu'on guettait Martial Desroches et que, s'il était venu au rendez-vous, il eût été infailliblement arrêté.

— Attendons, prononça Daniel à voix basse.

A deux heures, il y eut parmi tous ces hommes un bruissement presque imperceptible. Les deux qui étaient dans le trou de la prairie se levèrent un peu, et l'un deux murmura :

— Attention, c'est l'heure...

Une demi-heure, puis une heure se passèrent sans le moindre incident. Alors, deux hommes sortirent du jardin de la villa et vinrent retrouver ceux de la prairie. Ces deux hommes étaient Didier et Martin.

— Vous n'avez rien vu ? demanda l'agent aux deux autres.

— Je l'avais bien prévu ! fit Didier d'un ton colère. Dès le moment qu'on a laissé M. de Chantauvert en liberté... Et dire que tout était si bien préparé ! Nous le tenions cette nuit !

— Vous persistez donc à croire que ce M. de Chantauvert est revenu au Havre ? répliqua avec humeur l'agent Martin. Cependant, il ne peut avoir quitté Paris avant ce matin, puisque vous êtes certain qu'il se trouvait encore hier au soir à la Celle-Saint-Cloud ; il n'a pu arriver que plus tard, et son signalement est trop exactement donné à la gare pour qu'on le laisse passer...

— Mais vous ne vous doutez pas de la ruse, de l'énergie, de la force de ce gaillard-là ! s'écria Didier. Il aura deviné qu'on le poursuivait au Havre, qu'on placerait des agents pour l'arrêter à la gare, et il sera descendu tout bonnement à Harfleur qui est à six kilomètres du Havre. Il sera arrivé à temps pour prévenir son ami. Et... notre coup est manqué !

Malgré la gravité de la situation, Daniel faillit éclater de rire. Avec son caractère aventureux, il était ravi d'avoir si bien joué tous ces gens-là, car il était effectivement descendu à Harfleur. L'agent Martin reprit :

— Il faut cependant continuer notre faction.

Et il allait retourner vers la villa, quand son camarade Finet le rejoignit.

— Martin, dit-il d'une voix basse, nous sommes encore roulés par ces deux gredins. Ils sont venus ici cette nuit et ils ont déjà filé.

— Je n'en sais rien ; mais des gens sont venus ici ; il y a une échelle posée contre le mur de clôture... Sont-ils venus avant que nous arrivions ici ? Ou bien, nous ayant entendus, ont-ils filé par là ? Je l'ignore ; mais il y a, au pied de l'échelle, des traces de pas... Suivez-moi, vous allez voir...

Martin, Finet et Didier s'élancèrent vers la villa. A partir de ce moment, Daniel et Martial cessèrent de comprendre exactement ce qui se passait. Ils entendaient seulement des cris de colère, des exclamations de surprise.

— Messieurs, dit Bertrand, je crois que vous en savez assez. M'est avis que voici le moment de mettre une petite distance entre nous et ces gens-là...

— Mais cette échelle ! s'écria Martial : quelqu'un serait donc venu ?

— Ami, répliqua Daniel, cela m'intrigue autant que toi ; mais partons ! Nous n'avons probablement plus une minute à perdre.

Pour s'éloigner, ils rampèrent d'abord à terre ; puis, quand ils pensèrent qu'ils étaient bien perdus dans la nuit, ils se mirent à courir.

— Où allons-nous ? demanda Bertrand.

— Regagnons tout simplement Harfleur, proposa Daniel ; les journaux nous apprendront bien quelque chose aujourd'hui ; nous déciderons alors ce que nous devons faire. La police ne s'imaginera pas que nous ayons eu l'audace de rester aussi près ; nous serons donc en sûreté pour attendre les nouvelles.

Bertrand, qui connaissait admirablement la

pays, les conduisit par les chemins détournés ; et quand le jour se leva, ils avaient atteint Harfleur sans incident. Ils passèrent la matinée, très inquiets, très impatients, allant d'un café dans un autre, évitant de prononcer une parole imprudente. Dès le matin, ils avaient acheté plusieurs journaux, mais aucun d'eux ne contenait naturellement rien sur ce qui les intéressait si vivement. En revanche, ils eurent quelques minutes de poignante émotion quand ils achetèrent les journaux du soir ; tout de suite, ils avaient vu ce titre :

Le drame de Sainte-Adresse

— Un drame ! prononça Martial en pâlissant.

Daniel, qui tenait le journal, le plia vivement.

— Sapristi ! dit-il, il faut lire cela avec calme.

Ils se rendirent dans le beau parc de Harfleur. Bertrand disait :

— Qu'est-ce que ma pauvre femme doit penser ! Enfin, je l'ai prévenue que si elle ne me voyait pas rentrer, elle ne devait pas s'inquiéter.

Ils cherchèrent un banc isolé ; et Daniel, assis entre Martial et Bertrand, lut le récit du journal :

« Nos lecteurs se souviennent des incidents qui se sont déroulés récemment à Sainte-Adresse, lors de l'arrestation, puis de l'évasion de l'assassin de Fernand Desroches. Rappelons brièvement que Martial Desroches, arrêté par les agents Martin et Finet, dans le restaurant du père Bertrand, bien connu des Havrais, fut délivré, quelques instants après, par un inconnu, et que, depuis lors, l'assassin et son complice avaient déjoué toutes les recherches de la police. On supposait, qu'à la faveur de la nuit, ils avaient pu s'embarquer pour l'Angleterre. Et ce qui rendait les recherches très difficiles, pour ne pas dire impossibles, c'est qu'on n'avait pas de donnée certaine sur le complice de Martial Desroches et que, en outre, la bonne foi du restaurateur Bertrand semblait absolue.

« Telle était la situation de l'affaire lorsque de nouveaux incidents se produisirent à Paris et à la Celle-Saint-Cloud. Nous sommes forcés de les raconter pour l'intelligence de ce qui s'est passé cette nuit à Sainte-Adresse. — Un soir, un ami de Martial Desroches, nommé Daniel de Chantauvert, se présenta à l'improviste chez Mme Carteret, en demandant à voir sa nièce, la malheureuse femme de Fernand Desroches. M. Didier de Bourgvieux, neveu de Mme Carteret, assistait à cette entrevue, pendant laquelle M. de Chantauvert essaya d'établir que son ami n'était pas coupable.

« Après avoir posé d'adroites questions à M. de Chantauvert, M. de Bourgvieux acquit la conviction que c'était lui qui avait fait évader Martial Desroches.

« A la suite de cette audacieuse démarche, M. de Bourgvieux n'hésita pas : il communiqua ses soupçons au juge d'instruction chargé de l'affaire ; et celui-ci prit aussitôt ses dispositions pour faire arrêter Chantauvert. En outre, comme M. de Bourgvieux avait appris que ce Chantauvert entretenait une correspondance régulière avec le restaurateur Bertrand, il supposa que Martial Desroches pourrait bien n'avoir pas quitté la France et se cacher tout bonnement à Sainte-Adresse ; mais, comme il n'avait aucune certitude à cet égard, il n'osa pas en parler à la justice. Seulement, le jour même où il supposait qu'on avait arrêté Chantauvert à Paris, il partait pour le Havre avec sa tante et sa cousine.

« Est-il besoin d'ajouter que cette jeune femme ne vit plus que dans l'espoir de venger son époux si lâchement assassiné ?

« Le lendemain, ils s'installaient dans une villa isolée de Sainte-Adresse, et la veuve Fernand Desroches envoyait, chez le cabaretier Bertrand, une lettre à l'assassin pour lui fixer un rendez-vous dans la nuit. Une heure plus tard, Bertrand apportait lui-même la réponse, ces seuls mots : « Il « viendra. » Plus de doute, Martial Desroches était bien caché dans le pays.

« Comme le rendez-vous n'était fixé que pour deux heures du matin, M. de Bourgvieux ne jugea nécessaire de prévenir la police que dans la soirée. Sûr que Martial viendrait, il voulait qu'on organisât une souricière à la porte de la villa ; son arrestation lui paraissait certaine. Malheureusement, lorsque M. de Bourgvieux se présenta le soir chez le commissaire de police, il se trouva en face des agents de la Sûreté Martin et Finet, qui lui annoncèrent que Daniel de Chantauvert n'avait pu être arrêté à Paris et qu'on le supposait parti pour le Havre. M. de Bourgvieux exposa alors ce qu'il avait fait, mais en ajoutant que, si M. de Chantauvert était libre, toutes ses dispositions devenaient inutiles. Cependant, une escouade de policiers se rendit aussitôt à Sainte-Adresse ; et, à minuit, tous les abords de la maison étaient gardés.

« Les craintes de M. de Bourgvieux n'étaient malheureusement que trop justifiées. Deux heures, puis trois heures sonnèrent sans que personne se fût montré dans les environs. Chantauvert avait donc prévenu son ami. L'expédition était manquée. Mais, au moment où les policiers se disposaient à rentrer au Havre, l'agent Finet découvrit une échelle posée en dehors contre le mur de clôture de la villa. Des traces de pas encore fraîches, indiquaient que plusieurs personnes, au moins deux, étaient venues là peu de temps auparavant. Il ne s'agissait que de les rejoindre. Les policiers se divisèrent rapidement en quatre escouades et, le revolver au poing, battirent tout le pays, mais sans succès. Martial Desroches et son ami — car on peut affirmer maintenant que c'étaient eux — avaient disparu. Vers quatre heures et demie, tout espoir de les retrouver étant perdu, les policiers regagnèrent la villa. M. de Bourgvieux les remercia, et ils se séparèrent. Mais une minute ne s'était pas écoulée, que M. de Bourgvieux reparaissait, tout bouleversé, et il dit :

« — Ces bandits sont entrés dans la maison, je viens de trouver la porte fermée seulement au loquet, et je suis absolument certain de l'avoir fermée à double tour avant de partir...

« On juge de l'émotion que produisirent ces paroles. Les agents de la police revinrent vers la villa. Les agents Martin et Finet y pénétrèrent avec M. de Bourgvieux ; ils allumèrent des bougies et examinèrent le rez-de-chaussée sans y découvrir rien d'anormal. Puis ils montèrent au premier étage, où tout respirait le calme le plus complet. Tandis que M. de Bourgvieux expliquait aux deux agents la disposition de l'appartement, un petit salon au milieu et une chambre de chaque côté, l'agent Martin tourna le bouton de la porte, poussa, d'un air rasseuré :

« — C'est bien fermé en dedans. Nos gaillards

n'ont pu par suite entrer qu'au rez-de-chaussée de la maison ; ils seront venus avant l'heure du rendez-vous, et ils se seront enfuis en nous entendant. »

« En ce moment, M. de Bourgvieux huma l'air et dit :

« — Je sens une drôle d'odeur... comme une odeur de poêle... Pourvu que ces dames n'aient pas commis d'imprudence !... L'appartement étant assez froid, j'ai acheté un poêle mobile pour le chauffer... Et vraiment, je crains... »

« Les agents percevaient aussi cette odeur. M. de Bourgvieux frappa alors à la porte. Il y eut un assez long silence ; on frappa encore. Et Mme Carteret, se levant avec peine, vint lentement ouvrir. M. de Bourgvieux, jetant les yeux dans la pièce, eut une seconde d'épouvante.

« — Ma tante ! s'écria-t-il, le poêle ? Où est le poêle ?...

« — Quel poêle ? Que veux-tu dire ? » balbutia Mme Carteret.

« M. de Bourgvieux, se précipitant vers la chambre de sa cousine, l'ouvrit brusquement. Et là, il s'arrêta en poussant un cri de terreur. Les agents et Mme Carteret le suivirent ; mais ils s'arrêtèrent aussi, suffoqués, pris à la gorge par les gaz empoisonnés qui s'échappaient du poêle mobile, *placé au milieu de la chambre*.

« Cependant, Mme Carteret courait au lit de sa nièce, et la trouvait déjà froide, inanimée. M. de Bourgvieux ouvrit une des fenêtres, et un des agents enleva le poêle, tandis que l'autre descendait pour aller chercher un médecin. Mme Carteret et son neveu, qui, en tout ceci, ont fait preuve de la plus grande énergie, prodiguaient déjà à la jeune femme les soins les plus intelligents : ils la frappaient violemment avec des serviettes, pour rétablir la circulation du sang, versaient de temps en temps sur ses lèvres, des gouttes de cognac ; et lorsqu'un médecin est arrivé, la malade murmurait déjà quelques paroles incohérentes. Ce n'est que dans la matinée qu'elle a complètement repris sa connaissance, et qu'on a pu chercher à expliquer les incidents de la nuit.

« Se trouvait-on en présence d'un crime ou suicide ? Tout d'abord, on avait cru à un suicide, que n'expliquerait que trop l'épouvantable chagrin auquel la jeune femme est en proie, depuis sa mort de son mari. Mais, à peine revenue à elle, elle a énergiquement déclaré que cette supposition était fausse.

« — Me tuer avant d'avoir vengé mon mari ! s'est-elle écriée, c'eût été une lâcheté ! »

« Et elle a affirmé que la veille, lorsqu'elle s'était couchée, le poêle mobile se trouvait encore dans la pièce qui sépare sa chambre de celle de sa tante. Depuis, elle ne se souvient de rien : elle s'est endormie très rapidement. Mme Carteret a confirmé l'exactitude de ses dires : elle-même ne s'est couchée que lorsqu'elle a vu sa nièce endormie ; elle a fermé sa porte, a constaté que le poêle était dans la pièce du milieu et n'offrait par suite aucun danger ; puis elle s'est enfermée chez elle et n'a plus rien entendu.

« Avant d'admettre la possibilité d'une tentative de crime, les magistrats qui s'étaient rendus à Sainte-Adresse ont examiné la serrure de la porte qui mène dans cette pièce intermédiaire et par laquelle les assassins se seraient introduits. Ils ont bientôt acquis la conviction que, comme cela arrive bien souvent, on peut ouvrir cette serrure du dehors, même si la clef est placée en dedans. Le doute n'était plus permis. Martial Desroches, prévenu par son ami Daniel de Chantauvert, était venu à la villa avant minuit. Il avait pu ouvrir toutes les portes, dont les serrures sont banales... Il avait essayé de supprimer cette jeune femme, qui le poursuivait avec tant de passion, et il avait disposé toutes choses pour que l'on crût à un suicide. La suite de l'instruction permettra sans doute de vérifier l'exactitude de ces hypothèses. On a déjà interrogé la femme du cabaretier Bertrand ; mais, pour employer une expression populaire, *elle a fait la bête* ; elle assure que son mari a l'habitude, tous les hivers, de rendre visite à ses anciens amis, répandus un peu partout dans les villages de la côte, et que justement il était parti la veille pour commencer sa tournée, mais qu'elle ignorait s'il avait filé du côté de Cherbourg ou du côté de Dieppe. Et on n'a pu tirer d'elle la moindre explication ; mais l'absence de son mari est assez significative, pour qu'on n'ait pas besoin d'insister sur la part qu'il a dû prendre à tout ceci... »

Bertrand interrompit Daniel par un gros rire.

— C'est moi qui ai inventé cette bonne blague... Ah ! pour sûr qu'ils ne tireront rien de la bourgeoise !

— Est-ce tout ? demanda Martial d'une voix sourde.

— Encore quelques lignes :

« Les ordres les plus sévères, les plus précis, ont été lancés à toutes les frontières, ainsi qu'à tous les parquets de France ; mais on doit supposer que de si audacieux gredins ont déjà eu la prudence de mettre la frontière entre eux et la police. Quant à Mme Carteret, elle n'attend que le moment où sa nièce sera suffisamment rétablie pour pouvoir quitter le Havre. Elle lui a fait promettre, ainsi qu'à son neveu, qu'ils ne se mêleront plus de rien dans cette douloureuse affaire, et que désormais ils laisseront exclusivement à la justice le soin de venger Fernand Desroches. »

Un long silence suivit cette lecture. Bertrand souriait encore du sang-froid avec lequel sa femme avait répondu.

Daniel réfléchissait, cherchant à deviner la vérité au milieu de ce fatras de mensonges, qu'il devinait échafaudé par Didier.

Martial, agité par une colère terrible, serrait les poings.

— C'est abominable ! s'écria-t-il enfin.

— Non, dit Daniel en souriant, c'est bien joué, voilà tout. A nous de jouer aussi finement.

— Mais Isabelle est en danger, mon ami !

— C'est bien ce qu'il y a de plus grave ; le bonhomme Fléchier ne m'avait pas trompé.

— Si Isabelle est en danger, je veux la suivre partout, vivre dans son ombre pour la défendre...

— Ami, j'allais te le proposer. Ce n'est qu'en serrant nos ennemis de très près que nous découvrirons toutes leurs machinations. Donc, à Paris !

— Où nous cacherons-nous ?

— C'est mon affaire.

— A Paris, monsieur ? fit Bertrand un peu surpris.

— Dame, si vous voulez retrouver le voleur du diamant !

— Alors, à Paris, monsieur Daniel !

X

LE TRIOMPHE DE CALLISTE

— Qu'a donc le patron ? disaient depuis quelques jours les employés de M. Lardinois. Il a vieilli de dix ans !

Il avait vieilli, en effet, et rudement : il vivait dans une terreur continue, qu'interrompaient seulement ses éclats de colère contre sa femme et sa fille. Il avait découvert ce qu'il appelait l'évasion d'Adrienne et en avait profité pour faire une scène abominable, qu'il recommençait à la moindre occasion, disant à sa fille qu'elle était indigne de porter le nom d'un honnête homme, et à Mme Lardinois qu'elle avait introduit le désordre dans sa maison. Mais ce n'était là que sa préoccupation secondaire. L'honnête homme se révoltait en lui, presque inconsciemment d'ailleurs, contre les procédés de Didier et de ses complices. Pourquoi toutes ces machinations mystérieuses ? Pourquoi ces poursuites dans l'ombre ? Pourquoi, en un mot, agir comme des criminels, lorsqu'il était si simple d'aller trouver loyalement M. de Beaulieu et de lui dire : « Voici ce que nous savons ! » Il ne s'excusait que par cette idée que tout est permis contre le complice d'un assassin.

Le jour qui suivit le départ de Didier, il fut enchanté de trouver, en arrivant à son bureau, une lettre de Calliste lui annonçant qu'il était forcé de s'absenter.

— Tant mieux ! s'écria-t-il, j'aime autant ne le revoir que lorsque toutes ces vilaines affaires seront terminées.

Il n'osa même pas aller chez Clara.

Il passa peu de temps à son magasin et revint s'établir en permanence chez lui, espérant racheter, par cette sévérité tardive, sa faiblesse de la nuit. Adrienne et Mme Lardinois ne bougèrent pas de la journée. Malgré l'anxiété qu'elles éprouvaient, elles eurent le courage de sourire, de paraître gaies, de se montrer aimables avec cet homme qui espionnait leurs moindres gestes, leurs moindres paroles. Et lui, qui ne savait pas lire au fond de leur pensée, se disait en tremblant :

— Elles se moquent de moi.

Le lendemain, Calliste ne parut au bureau que vers midi. Il s'installa insolemment en face de M. Lardinois ; et, comme celui-ci lui disait qu'il lui trouvait la mine fatiguée, Calliste répondit d'un ton bourru :

— Vous ne vous êtes guère fatigué, vous, à surveiller Mlle votre fille, l'autre nuit !

Lardinois baissa la tête et eut l'air de lire sa correspondance. Calliste, pendant tout l'après-midi, ne prononça pas une parole : il dirigeait les affaires avec une activité fiévreuse, regagnant le temps perdu depuis quelques jours. A quatre heures, Lardinois se préparait à sortir. Calliste lui dit :

— Vous allez chez Mme de Cressenville ? Attendez donc un peu. J'ai quelque chose à vous montrer.

Il envoya chercher les journaux du soir.

— Comme votre charmante amie ne sera sans doute pas très satisfaite de vous, je vous conseille de lire ces faits divers avant d'aller chez elle : au moins, vous serez renseigné. Je connaissais ce nouveau crime ; M. de Bourgvieux m'a écrit du Havre ; mais je préfère que vous en lisiez le récit dans un journal, vous auriez cru que j'exagérais.

Quand Lardinois eut terminé sa lecture, il poussa un soupir effaré et regarda Calliste d'un œil ahuri.

— J'ajouterai, dit celui-ci, pour vous éclairer complètement, que M. de Bourgvieux avait dénoncé Daniel et votre beau-fils était sûrement pincé à Paris... si Mlle votre fille ne l'avait prévenu... Nous ne vous avions demandé qu'une chose : surveiller Mlle Lardinois pendant une nuit ! Vous n'avez même pas pu faire cela.

— Mais qu'importe ? balbutia le négociant ; puisque Daniel est à jamais compromis !...

Calliste eut un mouvement de dépit et dit presque à voix basse :

— Peut-on savoir avec lui ?... Bref, continua-t-il, reprenant son ton dominateur, vous avez fait échouer une combinaison merveilleuse : Martial et Daniel sont en liberté...

— Ils ont filé en Angleterre, nous ne les verrons plus.

— A moins qu'ils ne soient revenus à Paris ! Maintenant, allez chez Mlle de Cressenville ; et ne vous étonnez pas si vous la trouvez de méchante humeur.

Lardinois trouva sa chère amie non seulement de très méchante humeur, mais très agitée, très nerveuse. Elle n'eut pour lui aucun sourire, elle ne fut pas aimable une seconde. Elle lui parla en termes vagues de tous les malheurs qui pouvaient fondre sur eux et le bouleversa à tel point qu'il balbutiait :

— Mais je n'y comprends plus rien... Que va-t-il nous arriver ?... Que faire ?... Clara, vous m'anéantissez !

Et, quand elle le vit, tremblant comme un enfant, elle lui dit cette phrase, qui était le secret de la petite comédie jouée par Calliste :

— Vous ne retrouverez le calme que lorsque votre fille sera réellement mise à la raison. Forcez-la à épouser Calliste.

— Ah ! si cela ne dépendait que de moi ! s'écria le pauvre homme.

— Essayez ! Le moment est propice : votre antipathie pour Daniel est aujourd'hui pleinement justifiée. Et je veux, moi, que ce mariage se fasse !

— J'essaierai ! balbutia-t-il avec passion. Que ne tenterais-je pour vous satisfaire ?

Devant cette promesse formelle, Clara daigna se montrer moins dure quelques instants ; mais elle renvoya impitoyablement son vieil amoureux.

— Ah ! murmurait-il, quand retrouverons-nous nos bonnes petites soirées d'autrefois ?

— Quand vous m'aurez obéi, répliqua-t-elle avec un sourire diabolique.

Il s'en fut, vexé, furieux, décidé à faire preuve d'une énergie extraordinaire à l'égard d'Adrienne. En arrivant chez lui, il trouva sa femme et sa fille plongées dans un morne désespoir, et cela redoubla son courage. Elles avaient lu le récit du drame de Sainte-Adresse qui accusait si nettement Daniel. Adrienne elle-même, anéantie par ce nouveau malheur, était demeurée sans paroles. Assise sur un tabouret auprès de Mme Lardinois, elle lui tenait les mains et la regardait fixement. Mme

Lardinois, dont la douleur tournait à l'hébétement, avait une pâleur de cire ; elle ne bougeait pas. De temps en temps, deux grosses larmes se formaient lentement au coin de ses yeux et coulaient dans les sillons rougis, qui tranchaient comme deux blessures sur la blancheur de son visage. Adrienne essuyait vite ces larmes, puis reprenait sa pose attentive et dévouée. Lardinois vit d'un œil presque satisfait ce groupe désolé. Et, montrant un journal froissé qui gisait au pied des deux femmes, il prononça d'un ton bourru :

— Voilà votre Daniel !

— Mon père... balbutia la jeune fille.

— Assez ! Pas un mot d'excuse ! J'aurais peut-être de l'indulgence pour vous, si vous n'aviez servi de complice à ce drôle ! Sans vous, mademoiselle, sans votre folle imprudence, Daniel eût été arrêté, et il n'aurait pu commettre ce nouveau coup, avec son digne acolyte Martial. Voyez quel scandale nous eussions évité !... Enfin, vous voici compromise, ma fille ! La justice saura bientôt quelle part vous avez eue en tout ceci. Vous serez appelée à déposer en cour d'assises... Vous êtes compromise ; je ne vous marierai plus que difficilement...

Adrienne eut un mouvement d'impatience ; mais son père, d'une voix irritée, continuait :

— Heureusement, je vous ai trouvé un mari qui aura l'indulgence de vous pardonner ces légèretés.

— Je ne demande l'indulgence de personne, mon père ! s'écria Adrienne en relevant la tête.

— Tais-toi ! J'entends être obéi ! Or, j'ai arrêté, décidé d'une façon irrévocable, et depuis longtemps déjà, que tu serais la femme de Calliste Ruffec. Il viendra ici, dès demain, te faire sa cour ; je suis trop vieux pour te protéger comme je le voudrais, il te faut un mari.

Et comme Adrienne jetait sur son père un regard de douleur et d'indignation :

— Mais, mon enfant, les meilleurs mariages sont les mariages de convenances ! Ta mère ne m'aimait pas, et je l'ai rendue parfaitement heureuse. Calliste est sérieux, travailleur, bon ; il t'aime depuis longtemps ; je lui ai donné ma maison en le faisant mon associé ; il est bien naturel que je lui donne ma fille !

Adrienne comprit qu'il fallait user de ruse.

— Eh bien, mon père, dit-elle d'un ton soumis, nous parlerons plus tard de ce mariage ; mais je ne saurais y songer en ce moment...

Vaincu par la soumission soudaine de sa fille et par une raison aussi juste, M. Lardinois n'osa pas insister. Et il alla, tout fier, raconter à Calliste que, si sa fille n'avait pas montré d'enthousiasme à la pensée d'un tel mariage, elle n'en avait paru nullement choquée. Calliste, heureusement surpris, le remercia avec une réelle émotion et le pria de ne pas pousser les choses plus loin, jusqu'à nouvel ordre.

— Soyons prudents, monsieur Lardinois. Ne brusquons rien.

Depuis ce moment, Adrienne et Mme Lardinois ne s'étaient plus quittées. Et ce jour-là, et le lendemain, postées à leur fenêtre, elles guettaient l'arrivée du facteur ; Mme Lardinois descendait même au-devant de lui et se faisait remettre directement ses lettres. Il n'en vint aucune de Daniel. Elles allèrent aussi au bureau de poste, demander, au guichet de la poste restante, s'il n'y avait pas de lettre aux initiales A. L. Il n'y avait rien. Le soir, elles se couchèrent de bonne heure, pour être levées le lendemain avant la première distribution des lettres et recommencer leur surveillance.

Vers minuit, Adrienne était à demi assoupie déjà, plusieurs fois, elle s'était réveillée en sursaut. Tout à coup, elle se redressa :

— Je ne rêve pas, murmura-t-elle.

Elle avait entendu un bruit de verre brisé. Elle alla à sa fenêtre et vit qu'un carreau était troué, comme par une balle. Avec sa veilleuse, elle chercha au pied de la fenêtre et aperçut un caillou.

— C'est Daniel, je devine !

Cependant, elle n'ouvrit sa fenêtre qu'avec des précautions infinies, et elle regarda. Daniel était bien au-dessous d'elle ; pour être reconnu, il s'était placé près d'un bec de gaz. Elle écrivit sur un bout de papier : « Père est absent. Monte sans rien demander, je vais t'ouvrir. » Elle roula le papier sur le caillou et le lança aux pieds de Daniel. Quelques minutes après, Daniel était assis entre sa mère et Adrienne, comme la première fois où il les avait revues ; et toutes les deux, riant et pleurant tour à tour, le couvraient de leurs caresses. Il ne leur avait pas encore raconté ce qui s'était passé à Sainte-Adresse ; il avait dit seulement :

— Pas un mot de vrai dans tout ce que vous avez pu lire !

Et cela avait suffi pour leur enlever toutes leurs inquiétudes. Elles revoyaient Daniel : leurs souffrances étaient passées. Cependant, après un bon quart d'heure donné aux effusions, Daniel s'écria gaiement :

— Maintenant, aux affaires sérieuses ! Je vais vous expliquer de quelles abominables machinations nous sommes victimes. Et, franchement, on ne peut en vouloir à la police si elle se trompe : ces bandits dépassent tout ce qu'on saurait imaginer comme audace et comme habileté.

Il raconta alors tout ce qu'il avait appris. Les deux femmes l'écoutaient avec stupéfaction. Lorsqu'il eut terminé, Adrienne eut un terrible mouvement de colère :

— C'est ce misérable Calliste que mon père... ! Oh ! mon Dieu !

La voix suffoquée d'indignation, elle raconta à son tour ce qui s'était passé à Paris depuis le départ de Daniel. Mme Lardinois disait de temps en temps une parole pour confirmer son récit ; mais elle était brisée. Par moments, elle serrait son fils contre elle avec des explosions de tendresse. Et elle murmurait :

— Moi, vois-tu, je serais devenue folle, au milieu de tout cela ; je n'aurais pas su te défendre ; j'enviais l'énergie d'Adrienne, son sang-froid dans le danger...

— Tu es brave comme un gentilhomme ! dit Daniel, se jetant aux genoux d'Adrienne.

— Je t'aime, répondit-elle simplement.

Daniel se releva et se mit à marcher dans la chambre. Il réfléchissait à ce qu'il venait d'entendre et se frottait les mains, d'un air enchanté.

— Nous n'avons plus, dit-il, qu'un seul point à éclaircir. Tout à l'heure, dans mon récit, j'ai omis un détail qui a une importance capitale, et nous allons voir si, sur ce point comme sur les autres, j'ai pressenti la vérité. — Ma chère Adrienne, je t'ai envoyé, peu de temps après mon arrivée au Brésil, une bague ornée d'un diamant noir. Voudrais-tu me montrer cette bague.

— Je ne l'ai plus, balbutia Adrienne, en baissant les yeux.

— Parfait ! s'écria Daniel avec un geste de triomphe.

Tout étonnée, Adrienne murmura :

— Que veux-tu dire ?

— Ainsi... tu n'as plus cette bague ? Tu l'as donc... perdue ?

Comme humiliée, Adrienne balbutia :

— Je ne... crois... pas...

— Allons, n'hésite pas à tout me dire... Parle, je t'en supplie...

Elle restait muette, les yeux de nouveau baissés. Daniel dit :

— Je comprends à quel point tu souffres, car je devine ce que tu crois... à propos de cette bague...

— Oh ! je ne sais rien de certain ! s'écria-t-elle.

— Non ; mais un jour cette bague aura disparu de chez toi, n'est-ce pas ? On te l'avait dérobée...

— Oui, fit-elle à voix basse.

— Tu m'avais assuré que tu l'avais perdue, dit Mme Lardinois.

— Parce que... je n'étais pas certaine...

Elle éclata en sanglots.

— Pardon, ma chérie, murmura Daniel avec la plus délicieuse tendresse : ton père ne s'appartenait pas quand il t'a pris cette bague...

Elle se cacha le visage dans les mains et balbutia, d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Il l'avait remarquée, il la trouvait jolie... Oh ! j'aurais préféré la lui donner... Un jour, je l'avais laissée sur mon coffret... Lui seul entra ce jour-là dans ma chambre... Et quand je cherchai ma bague, elle avait disparu...

Daniel se baissa vers Adrienne et l'embrassa avec une douceur infinie. Elle continuait :

— Je gardai ce secret... J'étais trop humiliée... Je dis, bien haut, que j'avais perdu ma bague... Mais à toi, il faut bien que j'avoue toute la vérité... De tout ce que nous a fait mon père, rien ne m'a causé une pareille souffrance, peut-être parce que je l'ai gardée pour moi seule...

— Console-toi, dit gravement Daniel, car ce qui t'a causé tant de souffrances autrefois va nous permettre maintenant de prouver l'innocence de mon ami... ou du moins de rechercher avec certitude les preuves de son innocence. Et alors toutes nos misères seront terminées.

— Mais que soupçonnes-tu donc ? s'écrièrent les deux femmes avec angoisse.

— Courage, ma mère ! Courage, Adrienne ! Laissez-moi garder encore mon secret ; mais, que je réussisse à dépister, pendant deux ou trois jours seulement, les policiers qui sont à mes trousses, et je vous jure que non seulement j'aurai sauvé mon ami, mais que j'aurai délivré M. Lardinois de son abominable passion !

XI

RÈGLEMENT DE COMPTE

— Il l'a sauvée !

C'est à ces paroles qu'aboutissent tous les raisonnements de Clara. Avec Callixte, avec M. Lardinois, elle avait réussi à reprendre son masque de comédienne ; mais, dès qu'elle était seule, il se faisait en elle un brusque changement. D'abord, elle remontait dans sa chambre, et s'y enfermait ; et elle ne voulait, pour toute nourriture, qu'un peu de pain anglais et du thé qu'elle préparait elle-même. Et tantôt, à demi couchée sur son canapé, tantôt marchant comme une folle, les yeux rougis autant par la colère que par les larmes, tout le visage tiré, battu, la peau fiévreuse, elle voyait se dérouler devant elle les moindres incidents de cette nuit de Sainte-Adresse, tels qu'elle les avait lus dans les journaux.

Elle savait ces récits par cœur.

— Il l'a sauvée... quand tout était si bien combiné pour sa mort ! Il n'avait qu'à remercier ces hommes de police, à rentrer chez lui et à attendre. Et, le lendemain, Isabelle morte — que l'on crût à un crime ou à un suicide — nous étions maîtres de l'avenir ! Il ne l'a pas voulu... Aura-t-il eu peur au dernier moment ? C'est ce qu'il me racontera, sans doute... Et j'aurai peut-être la faiblesse de le croire... Mais non ! s'écriait-elle avec fureur, il me trompe, il me cache ses pensées... Il me trouve peut-être compromettante, moi qui me suis toujours si entièrement sacrifiée à lui... Et depuis, rien ! Pas une lettre !...

Elle savait, cependant, que Didier était rentré, presque immédiatement, à la Chesnaye, avec Mme Carteret et Isabelle. Isabelle était encore très faible, mais absolument hors de danger. Quant aux assassins présumés, la justice n'avait pu retrouver leurs traces.

— Eux, peu importe ! nous n'avons plus rien à craindre d'eux : ils sont irrémédiablement compromis. Mais Didier voudrait-il me quitter, maintenant que la besogne est accomplie ? Heureusement, j'ai Callixte, qui est prêt à tout faire pour moi... Son mariage dépend de moi ; et il sait que je le briserais avec autant de facilité que je l'ai noué...

Vingt fois elle avait commencé une lettre, pour supplier Didier de venir ; et toujours, par orgueil, elle la déchirait.

— C'est à lui de venir ici ! Il me doit bien un merci !

Aussi fut-elle secouée d'un long tressaillement, le jour où elle entendit les trois coups de timbre de Didier. Elle eut besoin de toute son énergie pour ne pas se précipiter au-devant de lui, et, lorsqu'il entra dans sa chambre, elle fut prise d'un tremblement nerveux.

— Enfin ! murmura-t-elle.

Et, le voyant craintif, un peu pâle, presque décontenancé devant elle, elle interrogea aussitôt d'une voix amère :

— Pourquoi l'as-tu sauvée ?

Il haussa les épaules ; et regardant Clara en dessous :

— Ce n'est pas moi, ce sont ces hommes.

— Tu mens ! C'est toi qui le premier...

Il se remit alors, parce que la discussion venait sur des faits que lui seul connaissait exactement. Et, sur ce point, il avait préparé ses réponses.

— Personne n'a raconté les choses exactement. Le premier, j'ai parlé de cette odeur qui emplissait la maison, c'est vrai : mais je ne l'ai fait que par prudence. Si je ne l'avais pas dit, ces policiers allaient le dire. En les prévenant, j'ai détruit à l'avance tous les soupçons qu'on aurait pu avoir contre nous. Tandis qu'en agissant comme je l'ai fait, j'ai à jamais compromis Daniel et Martial. N'est-ce pas déjà une chose capitale ?...

— Et Isabelle est vivante ! Une occasion ines-

pérée s'était présentée de nous débarrasser d'elle, tout était admirablement combiné... et toi, tu nous as trahis !

— Ne change-t-on pas souvent son plan, au milieu d'une bataille ? répondit froidement Didier. Je le répète, d'ailleurs : d'autres que moi allaient sauver Isabelle ; je n'ai fait que les prévenir et rendre ainsi ma situation inattaquable.

— Ah ! comme tu mens bien ! Comme tu sais inventer de bonnes excuses pour me tromper ! Mais je lis dans tes yeux, je devine tes pensées !

Elle avait prononcé ces paroles d'un ton méprisant ; elle eut même un geste de menace. Puis, tout d'un coup, se faisant douce, câline, elle attira Didier auprès d'elle et se mit à lui parler avec affection.

— Pourquoi ne pas être franc avec moi, moi, ta seule véritable amie ? Pourquoi me cacher ce qui se passe au fond de ton cœur ?

Il la regarda, tout surpris, se sentant réellement deviné, et se demandant si Clara lui parlait franchement ou si elle jouait une de ces comédies où elle excellait.

— Mon Didier, toi à qui je me suis toujours dévouée, tu n'as donc plus confiance en moi ? Eh bien, je vais te dire cette vérité que tu essayes vainement de me cacher. Je te connais si bien ! Tu veux que nous nous quittions, et tu n'as pas le courage de me l'avouer !...

— Oh ! Clara...

— Ne m'interromps pas ! Si je suis fine, si je suis capable de m'expliquer les causes secrètes des choses, c'est à toi que je le dois, à toi qui m'as élevée, qui m'as appris tout ce que je sais. Je connais bien tous les hommes ; mais je te connais surtout, toi, mon professeur, mon maître bien-aimé ! Tu veux cette grande fortune de la tante ; mais tu la veux sans courir de nouveaux dangers. Et n'est-il pas naturel que Mme Carteret veuille de son côté réunir, par le mariage, les deux seuls êtres qu'elle aime en ce monde ?...

Elle s'arrêta un peu. Didier ne répondant pas, elle continua :

— Et, dans cette nuit, où nous avions si sûrement préparé la mort d'Isabelle, au risque de nous perdre, nous et toi, tu as hésité ! J'ai bien compris que, depuis un mois, tu hésitais sans cesse entre elle et moi. Tu t'es dit : « Je n'ai plus rien à craindre de Martial Desroches, cette nouvelle tentative de crime dont on va l'accuser le perdrait sûrement, même s'il se lavait de la première accusation d'assassinat qui pèse sur lui ; en sauvant Isabelle, je la fais mon obligée... Le jour où je le voudrai, elle sera ma femme... » En ce moment, Didier, je veux croire que tu n'as plus pensé à moi ; le souvenir de mon amour t'aurait sans doute fait hésiter ; tu n'aurais pu sauver Isabelle. Eh bien, je veux te donner une nouvelle preuve de cet amour : épouse Isabelle !...

Didier eut une lueur de joie dans le regard ; puis l'allure un peu embarrassée :

— Je t'assure que les choses ne se sont pas passées comme tu le dis ; mais enfin, le résultat est le même : Isabelle vit ! Et commettre une nouvelle tentative contre elle serait une véritable folie. Dans ces conditions, n'est-il pas plus sage, plus raisonnable, dans ton intérêt comme dans le mien, que je l'épouse ?... Ne dois-je pas me marier un jour ?

Il avait dit cela en observant attentivement le visage de Clara. La jeune femme demeura impassible ; elle dit seulement avec amertume :

— C'est vrai, tu ne peux consacrer ta vie à une ancienne maîtresse, à laquelle tu as choisi toi-même ses amants.

— Si j'épouse Isabelle, reprit-il, charmé de trouver son amie si accommodante, je n'ai pas besoin de te dire que ce sera un simple mariage de convenance. En admettant qu'elle consente à m'épouser, Isabelle vivra dans la retraite et la douceur, et je ne tenterai rien pour l'en faire sortir. Rien ne sera donc changé à notre vie, sinon que je deviendrai absolument le maître à la Chesnaye. Qui sait même si Isabelle vivra longtemps ? Je n'en continuerai pas moins de te voir, et souvent. Et si tu veux renvoyer cet imbécile de Lardinois, je serai enfin assez riche pour te faire l'existence la plus brillante. N'est-ce pas la meilleure des solutions ?...

— En effet, dit Clara, d'un ton très naturel. Et, vraiment, je me demande comment nous n'y avons pas songé déjà... Et, comme tu ne cesseras jamais d'être mon ami, n'est-ce pas ?...

— Jamais ! s'écria-t-il en baisant la main de Clara.

— Je ne pourrais pas, comprends-le bien, vivre sans toi !

— Et maintenant, dit-il après un silence, que nous arrivons l'un et l'autre au but de notre vie, ne te semble-t-il pas qu'il est bien imprudent de conserver certaines lettres, qu'un accident peut faire tomber entre les mains d'un domestique ?... Pour toi comme pour moi...

Il s'arrêta, embarrassé de nouveau par le regard dur, que Clara lui jetait obliquement ; mais aussitôt elle redevenait douce, souriante.

— Tu as raison, dit-elle, je rechercherai ces lettres, je te les donnerai ce soir. Tu dînes avec moi ?

— Non, je suis forcé de rester un peu à la Chesnaye.

— Eh bien ! viens dans la soirée, je prendrai mes dispositions pour être seule, nous causerons plus longtemps, nous ferons des projets d'avenir... A ce soir, mon cher Didier !

— A ce soir, ma gentille Clara !

Il s'était à peine éloigné que Clara s'écriait avec un emportement inouï :

— Que les hommes sont bêtes ! Et celui-ci est un homme fort intelligent, d'autant plus redoutable qu'il n'a pas de scrupules ! C'est lui qui m'a dirigée dans toutes les ruses, toutes les ignominies de ma vie ! C'est lui qui m'a faite ce que je suis ! Et je le trompe aussi facilement que je trompe ce pauvre Lardinois ! A quoi lui sert donc son intelligence ? Je n'ai eu qu'à flatter ses désirs, et il est devenu simple comme un enfant ; il a cru, bêtement, que, par amour pour lui, je renonçais au rêve de toute mon existence !... Ah ! vous voulez épouser Isabelle, monsieur de Bourgvieux ! Et c'est bien pour cela que vous l'avez sauvée !... Quant à Clara, n'en parlons plus ! C'est une bonne fille, à qui l'on demande des services, services aussitôt oubliés que rendus ; car, depuis qu'il est mon amant, je n'ai fait que cela, lui rendre des services !... Et je perdrais la partie, moi ! Une autre régnerait dans ce château de la Chesnaye, d'où l'on m'a chassée à cause de lui !... Non, non ! Il est temps d'en finir !... Puisque vous détruisez nos travaux, monsieur de Bourgvieux, nous travaillerons

sans vous, voilà tout ! Je n'ai plus besoin de votre aide, j'ai un associé qui vous vaut, et qui ne se dérobera pas quand il s'agira de régler ses comptes !

Toutes ces pensées la bouleversaient à tel point qu'elle parlait à haute voix. Par moments, elle poussait des cris de rage. Sa femme de chambre monta chez elle, croyant qu'elle appelait. Clara se calma ; et, pour donner un prétexte à ses cris, elle dit :

— Que faites-vous donc ? Voilà plusieurs fois que j'appelle !

— Que désire madame ?

— Vous allez porter immédiatement une lettre.

Elle écrivit quelques mots à Calliste, pour le prier de venir sans perdre une seconde.

Une heure après, la servante rapportait la réponse de Calliste : il ne faisait que signer le courrier de la maison Lardinois et Ruffec, et accourait tout de suite.

— Bien, dit Clara, qui avait eu le temps de reprendre tout son calme. M. Lardinois dîne ici ce soir ; quand il arrivera, vous le ferez attendre au salon, et vous lui direz que je le prie de me laisser tranquille.

— Et... ce M. Ruffec ?

— Vous le ferez monter dans ma chambre. Que personne ne nous dérange ! J'ai à causer sérieusement avec lui. M. Lardinois vous a-t-il vue ?

— Non, il avait déjà quitté son bureau. M. Ruffec était seul.

Calliste, en recevant le petit mot de Clara, avait froncé les sourcils.

« Il se passe des choses graves, écrivait-elle. « Quittez tout et venez. »

— Des choses graves... pour moi ou pour elle ? murmurait-il, en apposant, au bas des lettres, la nouvelle raison sociale de la maison : Lardinois et Ruffec.

Ses affaires qui semblaient en si bonne voie étaient-elles menacées ?

Cela le préoccupait à tel point qu'il n'entendit pas, lorsqu'il sortit du magasin, cette exclamation, poussée à quelques pas de lui :

— Tonnerre de Brest ! le voici !

Et il n'entendit pas davantage la réponse que l'on faisait à cette exclamation :

— Sacré Bertrand ! Voulez-vous donc vous taire !

Car, depuis la tombée du jour, Daniel de Chantauvert et le vieux marin Bertrand étaient en observation, à quelques pas des magasins de M. Lardinois. Daniel poursuivait son idée : il s'imaginait que Calliste Ruffec l'avait suivi à Sainte-Adresse, la nuit de l'évasion de Martial, et que, par suite, il avait pu voler le diamant noir. Et il voulait le faire reconnaître par Bertrand. Pour cela, il avait attendu la nuit ; il se méfiait beaucoup, quoique, jusqu'à ce moment, la police l'eût laissé parfaitement tranquille.

Bertrand était plus confiant :

— Comment voulez-vous qu'on nous reconnaisse dans cette foule de Paris, monsieur Daniel ?

Il croyait naïvement qu'ils étaient en sûreté, parce qu'ils avaient donné de faux noms au petit hôtel de la rue Saint-Denis où ils étaient descendus.

Quant à Daniel il s'attendait à être arrêté à tout moment ; et il tremblait surtout de l'être avant d'avoir terminé la petite enquête à laquelle il se livrait.

— Lorsque je saurai ce qu'est devenu mon second diamant, se disait-il, peu m'importera ; mais, jusque-là, soyons prudents.

Et Bertrand manquait de prudence. Malgré la recommandation de Daniel, il ne pouvait s'habituer à lui donner le nom de fantaisie dont ils avaient convenu. Il l'appelait toujours : monsieur Daniel ! Et cette expédition l'amusait tellement qu'il riait aux éclats à tout propos.

Mais, en apercevant Calliste, il n'avait pas ri, il avait eu envie de se jeter sur lui.

— Si j'allais lui demander des explications, à ce gaillard ? Car je le reconnais, sûrement, monsieur Daniel...

— Encore ! fit Daniel en riant.

— Ah ! moi, je ne peux pas vous donner d'autre nom... Bref, je vous certifie que c'est bien lui... Et si vous voulez me permettre d'aller lui donner une leçon...?

— Patience, Bertrand ! Le moment n'est pas encore venu.

Ils suivirent Calliste à une légère distance. Arrivé au boulevard, le drôle prit une voiture et cria :

— Boulevard Pereire.

Daniel avait entendu.

— Il va chez Clara. Si je pouvais entendre ce qu'ils se diront !

— Nous suivons la voiture au galop ? demanda Bertrand.

— Non, dit Daniel, en arrêtant une voiture à son tour.

— Cocher, rue Brémontier.

— Mais, monsieur Daniel, vous n'avez pas entendu ? Il se fait conduire boulevard Pereire !

— Si vous connaissiez mieux Paris, Bertrand, vous sauriez que la rue Brémontier est au coin du boulevard Pereire. Et c'est justement là que va notre homme.

— Ah ! s'écria Bertrand, il n'y a que vous pour avoir de ces idées ! Et nous allons le guetter, de ce coin ?

— Nous allons... nous allons... Nous verrons ce qu'il faudra faire... quand nous serons là-bas.

Il songeait à la petite cour contenant l'écurie et la remise de l'hôtel de Clara, et qui est située sur la rue Brémontier.

Lorsqu'ils arrivèrent au coin de la rue Brémontier et du boulevard Pereire, Daniel donna l'ordre à Bertrand de surveiller simplement ce qui se passerait devant l'hôtel ; puis lui-même s'engagea résolument dans l'allée de la rue Brémontier. Il passa si rapidement que le concierge ne l'aperçut même pas. Il était dans la cour.

Une obscurité presque complète y régnait ; un coin seulement en était éclairé par les fenêtres d'un escalier. Il se dirigea vers la remise, dont il gagna facilement le toit ; il examina alors les fenêtres de l'hôtel et constata que celles de la pièce qui servait de cabinet de toilette à Clara étaient éclairées. Au-dessus de ces fenêtres, se trouvait la petite rotonde, qui termine la salle à manger, et qui est formée par des arceaux de fer garnis de verres de couleur. En s'accrochant à de petites saillies, et en marchant sur l'entablement du premier étage, Daniel atteignit la rotonde.

Il ne songea même pas au danger qu'il courait de s'abîmer sur le verre, s'il faisait un faux pas ; il était trop joyeux, il avait aperçu la silhouette de

Clara à travers une fenêtre du cabinet de toilette. Elle allait et venait, très agitée, s'arrêtant par moments, prêtant l'oreille. Il s'installa aussi commodément qu'il le put, un pied sur l'armature de fer de la rotonde, l'autre sur l'entablement, se courbant jusqu'au ras de la fenêtre.

— Si elle le reçoit ici, je n'aurai même pas la peine de pénétrer dans l'hôtel ; je ne serai séparé d'eux que par une vitre... Et j'imagine qu'ils se diront des choses intéressantes.

XII

ARRESTATION INTEMPESTIVE

Quelques instants s'étaient à peine écoulés que Daniel vit s'ouvrir le rideau de perles qui séparait la chambre de Clara de son cabinet de toilette. Il murmura :

— Mon joli petit rideau de perles qu'elle ne me permettait pas de franchir !... Et c'est ici qu'elle reçoit ce Calliste !... Serait-ce tout bonnement un rendez-vous d'amour ?

Calliste s'avançait, l'air un peu étonné.

— Que se passe-t-il donc ? fit-il en saluant Clara.

Daniel avait entendu.

— Ah ! pourvu qu'ils ne s'en aillent pas d'ici ! murmura-t-il.

Mais les premières paroles de Clara le rassurèrent.

— Je vous reçois ici, dit-elle, parce que, ici, il est absolument impossible que qui que ce soit nous entende. Dans ma chambre, je crains toujours que quelque domestique ne vienne écouter à la porte. Ici, nous sommes entourés de murs. Et, si un domestique essayait d'écouter à la porte de ma chambre, il n'entendrait pas. En outre, M. Lardinois arrivera sans doute pendant que vous serez chez moi ; et, du salon, on distingue le bruit qu'on peut faire dans ma chambre...

— Que de précautions ! s'écria Calliste.

— On ne saurait être trop prudent, répliqua la jeune femme, d'une voix très calme.

Dès que Calliste était entré, elle avait réussi à dominer son agitation : elle avait besoin d'être froide pour mener cet homme où elle voulait.

— Il s'agit donc de quelque chose de très grave ?

— Oui. — M. de Bourgvieux nous trahit. Mais nous parlerons de lui plus tard. Parlons d'abord de vous. J'ai fait, n'est-ce pas, tout ce que vous avez exigé ?

— Oui.

— Vous êtes d'abord devenu l'associé de M. Lardinois, grâce à moi...

— Grâce à vous, je suis trop heureux de le reconnaître.

— Il vous imposera bientôt pour mari à sa fille...

Daniel prononça :

— Canaille, va ! Avec quelle joie je te démasquerai !

Calliste répondit :

— Jusqu'ici, tout marche admirablement. Mon mariage n'est certes pas fait ; mais...

— Mais il se fera ! interrompit Clara d'un ton net. Il se fera... si je veux ! Car vous êtes trop intelligent pour ne pas admettre que toutes ces choses dépendent de moi... Je ne dis pas cela pour vous blesser, monsieur Ruffec ; mais, comme je vais vous demander...

Elle s'arrêta, fascinant Calliste de son regard, puis continua plus bas :

— Comme je vais vous demander de commettre un crime, dont seule je profiterai, il faut bien que j'insiste sur les avantages que vous avez à me servir fidèlement.

— Et si je refusais, conclut tranquillement Calliste, vous me lâcheriez... J'aime votre franchise, mademoiselle ; avec vous, on sait tout de suite à quoi s'en tenir. Mais le préambule était inutile, après ce que nous avons fait ensemble, il faudrait que nous fussions fous, pour ne pas marcher désormais absolument unis ; et je ne comprends pas que M. de Bourgvieux...

— Didier est en train de faire une sottise, prononça Clara en s'animant un peu. A nous de la réparer ! Il a l'égoïsme étroit des gens qui ne songent qu'à eux ; les vrais, les grands égoïstes, comme vous et moi, sont ceux qui comprennent qu'à côté de leurs intérêts, il y a d'autres intérêts, et qu'il faut ménager ceux-ci pour mieux servir les siens. Didier, croyant qu'il n'a plus besoin de nous, ne demande qu'à nous mettre de côté et à jouer égoïstement de ce que nous avons gagné pour lui. Il m'a annoncé, aujourd'hui même, son intention d'épouser Isabelle.

— Dès le moment qu'il l'a sauvée à Sainte-Adresse, prononça philosophiquement Calliste, c'était à prévoir : je vous l'avais déjà dit.

— Eh bien, si vous voulez Adrienne, moi je veux Didier ! Entre lui et moi, il y a cette femme, que je hais depuis tant d'années !

— Supprimons l'obstacle, prononça cyniquement Calliste. — Mais, d'abord, qu'avez-vous répondu à Didier ?

— Je l'ai approuvé.

Calliste s'inclina respectueusement.

— Très bien joué, mademoiselle. Vous ne lui avez adressé aucun reproche ?

— Aucun. Je lui ai même promis de lui rendre ses lettres... des lettres avec lesquelles je pourrai le perdre quand cela me plaira...

— Et, naturellement, vous ne tiendrez pas votre promesse ?

— Non ; mais, comme j'ai promis de lui rendre ces lettres ce soir, *ce soir* il sera ici. Et je ne le laisserai repartir pour la Chesnaye que vers minuit ; il n'y rentrera donc pas avant deux heures du matin, en admettant même qu'il y retourne cette nuit... Cependant, comme il sera inquiet, il faut s'attendre à ce qu'il y retourne.

Calliste, qui devinait toutes les pensées de Clara, eut un court frisson ; puis il prononça tranquillement :

— Ensuite ?

— Voici trois clefs. La première ouvre la petite porte de la grille située à droite, près du mur de clôture de la Chesnaye ; la seconde vous permettra d'entrer dans la villa, par la porte de derrière qui donne sur la pelouse ; et la troisième est celle de l'appartement d'Isabelle. J'ai fait faire toutes ces clefs autrefois, et je suis certaine qu'on n'a changé aucune serrure.

Après une légère hésitation, Calliste prit les trois clefs.

— On dîne à sept heures, continua la jeune

femme. De sept à neuf heures, il y a beaucoup d'allées et venues de domestiques ; mais de neuf à dix, un calme complet règne dans toute la villa : ces dames restent au salon ; les domestiques bavardent dans la cuisine. Ce sera le moment de vous cacher. Vous vous trouverez tout de suite devant l'escalier de service, où pas un domestique ne passe à cette heure ; vous monterez au premier ; vous arriverez à un petit palier ; avec la troisième clef, vous ouvrirez la porte qui sera en face de vous. Cette porte donne dans le cabinet de toilette d'Isabelle, grande pièce avec placards ; cachez-vous dans celui qui est à droite, il est vide ; Isabelle ne s'en sert pas, vous ne courez donc pas le danger qu'elle l'ouvre. Je me suis encore assurée, tout dernièrement, de ces détails, en causant avec Didier. A dix heures, vous entendrez des bruits de pas de tous côtés. C'est l'heure fixée par Mme Carteret pour le coucher ; on l'observe comme au couvent. Isabelle conduit sa tante chez elle ; et, à dix heures et demie, elle-même est couchée. A onze heures, on ne voit plus une lumière, ni chez les maîtres ni chez les domestiques, excepté dans la chambre de Didier... Didier étant chez moi ce soir, vous n'aurez donc à craindre aucune surveillance.

Elle tendit alors à Calliste un poignard à lame large et courte.

— Un seul coup, bien frappé !

Il se passa la main sur les yeux et balbutia :

— Ne croyez-vous pas que tout autre moyen... le poison ?...

— Le poison est l'arme des lâches ! Si vous hésitez... mettons que je n'ai rien dit : j'accomplirai moi-même ma besogne... Et vous, poursuivez votre but à votre guise ! Vous ferez bien à vous seul la conquête de Mlle Lardinois ; vos amours sont si avancées !...

— Eh ! ne vous emportez donc pas, mademoiselle, je n'ai pas dit que je refusais. Je discutais simplement sur le moyen. Prenons donc le poignard !

— Le poignard seul est bien l'arme des vrais criminels, de ceux qui tuent dans un but déterminé, reprit Clara d'un ton farouche. La balle d'un revolver se retrouve, on calcule son calibre, même si elle a été aplatie ; on recherche l'armurier qui peut dire à qui il a vendu l'arme. Le poison laisse des traces trop nettes ; on recherche le pharmacien qui l'a vendu... Le poignard seul ne laisse d'autre trace que la blessure... Ne tremblez pas ! La mort d'Isabelle nous livre à jamais Didier ; sa fortune s'élèvera un jour à douze millions ; la mienne après la mort de M. Lardinois, à trois ou quatre ; vous en aurez au moins autant par votre mariage avec Adrienne. Nous serons riches, unis, puissants !...

Elle lui tendit une seconde fois le poignard, et il le prit d'un geste brusque. Il était maintenant bien décidé au crime.

— Faites le coup vers minuit. Dans cette première heure de sommeil, personne ne vous entendra. Puis, fuyez par le même chemin, refermez toutes les portes. Et venez ici ! Je veillerai toute la nuit, vous n'aurez qu'à pousser un léger cri sous la fenêtre de ma chambre, je veux savoir ce que vous aurez fait et avoir le temps de réfléchir avant que le crime soit connu.

Daniel n'avait perdu que quelques mots de cette conversation. Il prononçait de temps en temps :

— Et penser que moi, Daniel de Chantauvert, j'ai été amoureux fou de cette coquine !

Le timbre de l'entrée retentit en ce moment.

— Voici M. Lardinois, dit Clara. Monsieur Calliste, vous allez descendre derrière moi, et je vous ferai sortir lorsqu'il sera déjà dans le salon. Vous vous rappelez bien tout ce que je vous ai dit ?

— Tout.

— Je puis compter sur vous ?

— Je vous porterai ma réponse cette nuit.

— Ah ! vous êtes un homme, vous ! Quel malheur que je ne vous aie pas connu plus tôt !

— Que de belles actions nous aurions pu manigancer ! fit cyniquement Calliste. Nous réparerons le temps perdu.

Avec une galanterie gauche, il écarta le rideau de perles. Clara disparut, et il la suivit.

Daniel était encore sur l'armature de la rotonde, tellement stupéfait qu'il ne songeait pas à partir. La perversité si complète de cet homme et de cette femme l'anéantissait. Il murmurait :

— Mais c'est monstrueux !

Il ne pouvait croire que la méchanceté humaine atteignît à un tel point.

— Et ces deux bandits aiment !... Elle, elle aime Didier ; et lui, le drôle... Oh ! ma chère Adrienne, c'est à ce misérable que ton père aurait donné ta main, si tu avais voulu y consentir !... Et mon beau-père, il aime, lui aussi ! c'est par amour qu'il s'abaisse à toutes ces vilenies... Comment l'amour, qui produit de si grandes choses, peut-il en faire commettre de si basses ?... Mais, sapristi, nous ne sommes pas ici pour philosopher !

Il quitta sa position et regagna vivement le toit de l'écurie. Il descendit à terre, releva le col de son manteau et sortit sans incident de la maison. Bertrand, placé à l'angle du boulevard, l'attendait avec impatience ; dès qu'il le vit, il courut vers lui en faisant de grands gestes.

— Je l'ai encore reconnu, monsieur Daniel : il est bien entré dans la maison... Il vient d'en ressortir... En courant, nous pourrions peut-être le rattraper.

— Pas besoin, dit Daniel, en se dirigeant vers sa voiture.

Il y poussa Bertrand, y monta lui-même. Mais, au moment où il mettait la tête à la portière pour ordonner de courir à la gare Saint-Lazare, il aperçut un homme qui braquait sur lui un revolver. Il se retourna vivement, voulant sortir par l'autre portière, et se trouva en face d'un second revolver.

— Pincé ! murmura-t-il avec désolation.

Les hommes armés de revolvers disaient en même temps :

— Pas de rébellion, n'est-ce pas ? Vous voyez que ce serait inutile !

Bertrand lança quelques jurons menaçants ; mais Daniel lui ordonna de se taire. Il distinguait deux agents postés à la tête du cheval et un autre qui montait sur le siège auprès du cocher. Toute rébellion était en effet inutile. On fit alors descendre Bertrand, et on le conduisit dans une autre voiture, où il fut gardé par deux agents. Daniel lui cria encore d'être calme ; et lui-même ne dit pas une parole. Il réfléchissait à sa situation et, avec son esprit si mobile, songeait déjà à en tirer

parti. Les voitures, sur un ordre de l'agent qui avait arrêté Daniel, se dirigèrent vers le Dépôt.

Les deux hommes qui avaient arrêté l'ami de Martial étaient tout étonnés de le voir aussi calme, aussi soumis.

— Vous devez être les agents Martin et Finet ? demanda Daniel au bout d'un instant.

— Comme vous êtes monsieur Daniel de Chantauvert ? répliqua Martin. Nous ne nous trompons pas, je pense ?

— Pas du tout ! fit Daniel d'un ton bonhomme ; je suis bien celui que vous cherchez ; vous nous aurez facilement découverts par le service des garnis, malgré les faux noms dont nous nous sommes affublés. Cet animal de Bertrand m'appelait toujours : « Monsieur Daniel ! »

— Alors, vous avouez ?

— Moi ! mais je n'ai rien à cacher, mes bons messieurs.

Les deux agents eurent naturellement un sourire sceptique.

— Ne riez pas maintenant, dit gaiement Daniel ; demain vous ririez jaune. Accomplissez votre devoir tout simplement ; mais n'exagérez pas, ne vous moquez pas ! On vous a chargés d'arrêter M. Daniel de Chantauvert, coupable d'avoir fait évader son ami Martial Desroches à Sainte-Adresse ? Vous l'avez bien filé, gentiment arrêté, sans tapage, sans esclandre, ainsi que son fidèle ami, le vieux Bertrand. Jusqu'ici, tout est pour le mieux. C'est tout à l'heure que vont commencer les complications, et vous verrez alors que vous m'avez arrêté un jour trop tôt.

— Vraiment ?

— Vous verrez bientôt. Vous me menez, n'est-ce pas, au Dépôt ?

— Justement.

— Et... il n'y aurait pas moyen de changer l'itinéraire, en faisant un coude dans la banlieue ?

Pas moyen ! firent les agents, commençant à rire de bon cœur.

— Alors, tant pis !

Il se rejeta au fond de la voiture et ne bougea plus, jusqu'au moment où elle s'arrêta. Les formalités d'écrou prirent un certain temps ; et ce fut seulement à neuf heures que Daniel et Bertrand furent conduits chacun dans une cellule.

Daniel avait demandé avec instance qu'on le conduisît immédiatement au chef de la Sûreté, mais on lui imposa silence, et il dut se résigner à attendre.

— Je vous en supplie, dit-il une dernière fois aux agents Martin et Finet, prévenez le chef de la Sûreté que j'ai les révélations les plus graves à lui faire ; car *il s'agit d'empêcher un crime qui va être commis cette nuit.*

Malgré le peu de crédit qu'on accordait à ses paroles, elles furent rapportées au chef de la Sûreté dès que celui-ci rentra à son bureau. Mais il y rentra tard ; et comme il avait plusieurs affaires importantes à examiner, il était onze heures environ, lorsqu'il donna l'ordre de faire comparaître Daniel devant lui. Le prisonnier était dans un état d'exaspération qui surprit ses gardiens, lesquels l'avaient vu tout d'abord si tranquille.

— Mais monsieur, s'écria-t-il, c'est fou, c'est stupide ! On me garde enfermé malgré ce que j'ai déclaré ! Si ce crime se commet, je vous en rendrai responsable !

— Soyez un peu plus calme, si vous voulez que je vous écoute, répliqua le chef de la Sûreté.

— Vous me demandez d'être calme... quand je sais qu'un crime va se commettre, que la victime est pour ainsi dire sans défense ?... Mais, monsieur, partons, partons tout de suite !

— Répondez d'abord à mes questions.

— Mais votre interrogatoire est absolument inutile, monsieur ! Je suis bien Daniel de Chantauvert, c'est bien moi qui ai fait évader mon ami Martial Desroches, à Sainte-Adresse ; c'est bien moi que vous avez traqué, il y a quelques jours, et qui ai heureusement réussi à vous échapper... Je vous prouverai, du reste, bientôt que mon ami est innocent, non seulement de la mort de son frère, mais du drame mystérieux de Sainte-Adresse. Je vais vous expliquer tout cela en route, monsieur ; mais partons, je vous en supplie ! C'est à minuit que le crime va se commettre... Arriverons-nous à temps, mon Dieu !... Il y a, dans cette affaire, des secrets que vous ne pouviez deviner... Je vais tout vous dévoiler ; je l'aurais fait demain, si vos agents ne m'avaient arrêté ce soir !... Faut-il que je me mette à genoux devant vous ?... Ecoutez-moi ! Cette nuit, un misérable se rend à la Chesnaye, pour tuer Isabelle Desroches... Je vous le jure ! Et moi seul le sais ! Je vous expliquerai comment j'ai découvert...

— Je vous croirai, dit le magistrat ébranlé, si vous me faites connaître l'endroit où se cache votre ami.

— Il est là-bas, caché par les soins du père d'Isabelle, qui n'a jamais voulu croire à sa culpabilité. Après ce qui s'était passé à Sainte-Adresse, nous avons compris les dangers qui menaçaient la femme de Fernand Desroches ; et tandis que moi, à Paris, je recherchais les preuves de l'innocence de Martial Desroches, mon ami, avec un courage sublime, ne craignait pas de s'installer dans un réduit de la Chesnaye, d'où, toutes les nuits, il veille lui-même sur le sommeil de cette jeune femme qui l'a accusé... lui, innocent ! Mais le plan des assassins est si bien combiné que je me demande si mon ami aura pu le prévenir. Et c'est pour cela que je vous supplie de partir ; vous arrêterez le misérable qui doit frapper cette nuit, et demain vous aurez les deux autres... Ah ! s'écria-t-il avec un accent de joie, vous m'avez cru, je le vois dans vos yeux !... Nous partons, n'est-ce pas ?...

XIII

LE GUETTEUR

La villa de la Chesnaye ressemblait plus que jamais à une maison de malade. Depuis le retour de Mme Carteret et d'Isabelle, un silence presque continu y régnait, interrompu seulement par les conversations rapides de Didier et de sa tante, lorsqu'il venait rendre compte des affaires de l'usine, et par les éclats de gaîté qui, tout d'un coup, secouaient le bonhomme Fléchier. Car, au milieu de toutes ces tristesses, le père d'Isabelle était très gai ; et, par moments, sa gaieté était si forte qu'il ne pouvait la cacher. Pour l'excuser,

sa sœur disait : « Toutes ces émotions lui ont tourné la tête. » Il avait des allures sournoises de gamin qui joue des farces. Et on l'entendait rire tout seul.

Isabelle ne ressentait plus qu'un léger malaise de ce demi-empoisonnement ; mais la pensée que Martial avait voulu l'assassiner, elle aussi, lui était si pénible que souvent elle songeait : « Il eût peut-être mieux valu qu'on me laissât mourir ! » Sa tante la soignait avec adoration ; elle la remerciait par de tristes sourires, mais ne parlait presque jamais. Et jamais surtout ni l'une ni l'autre ne faisaient la moindre allusion à ce qui s'était passé.

Didier se montrait parfait pour les deux femmes. En apprenant qui l'avait sauvée, Isabelle l'avait remercié avec effusion : il avait alors parlé de sa tendresse ; mais il avait eu l'habileté de ne pas prononcer le mot amour. Cependant, Mme Carteret avait remarqué un changement absolu dans ses manières vis-à-vis d'Isabelle : il avait pour elle des égards d'amoureux discret, qui n'attend que l'occasion de se déclarer. Avec sa franchise habituelle, elle le lui avait dit, et il avait répondu :

— J'attends, ma chère tante. Il faut d'abord parvenir à consoler Isabelle, à effacer tous ces souvenirs mauvais... Bientôt, nous lui proposerons de voyager... En ce moment laissons-la se calmer. Espérons tout, de l'avenir. Quant à moi, je veux désormais me consacrer à vous deux.

Après avoir tout pesé, il s'était décidé à rompre avec Clara ; et il revenait très joyeux à la Chesnaye, se croyant libre, naïvement confiant dans la promesse de l'aventurière. Ce soir, il aurait ses lettres : demain, tout danger serait écarté.

En arrivant dans le salon de sa tante, il reprit sa tenue de tristesse, et, pendant tout le repas, eut bien l'air d'un homme dont le cœur est cruellement endolori. Ensuite, il sembla réellement désolé d'être forcé de quitter sa tante et sa cousine.

— J'aime tant ces bonnes soirées au coin du feu ! disait-il ; mais je suis obligé de retourner à Paris pour rendre service à un ami.

— Mais tu rentreras cette nuit ?

— Oh ! soyez tranquille, ma tante ! Je ne voudrais, pour rien au monde, vous laisser seules. Je serai ici avant minuit.

Et il partit tout léger, bien persuadé qu'il allait en finir avec sa petite Clara.

∴

Les deux femmes, restées dans le salon, regardaient machinalement le feu, que M. Fléchier arrangeait en sautillant. Autrefois, il se disputait avec sa sœur pour la disposition des bûches ; maintenant elle le laissait faire, elle était indifférente à tout ce qui ne touchait pas à sa nièce. Et la soirée s'écoula monotone ; seul, M. Fléchier parla, en petites phrases, qu'il ne finissait pas, du temps, du froid, de la lune qui était très claire, et des travaux de la fabrique. Mme Carteret ne l'écoutait pas ; elle ne sortit de son silence que pour demander :

— A-t-on fini de fermer cette brèche dans le mur de clôture ?

Isabelle tressaillit ; un flux de sang monta à ses joues ; mais elle ne dit pas une parole et continua à regarder les flammes.

— Oui, c'est fait, dit M. Fléchier en se frottant les mains.

Il eut alors un de ces éclats de rire soudains qui irritaient Mme Carteret. Elle lui dit brusquement :

— Pourquoi ris-tu donc comme cela, à tout propos ? C'est absurde !

— C'est... c'est nerveux, répliqua-t-il, interdit.

Et il ne rit plus de toute la soirée ; mais au fond il en avait des envies folles. Il se disait :

— Ah ! si elle savaient ! si elles savaient !

A dix heures, ainsi que Clara l'avait annoncé à Calliste, les deux femmes se levèrent automatiquement ; une servante les attendait à la porte du salon avec des bougeoirs. Isabelle ne parla que pour dire adieu à son père ; et lui, plus joyeux que jamais, lui dit :

— Dors bien tranquille, n'aie aucune inquiétude, je veille.

Il lui répétait cela tous les soirs ; puis, avant de regagner son pavillon, il faisait une grande tournée dans le parc.

Isabelle avait repris ses habitudes d'autrefois. Elle conduisait sa tante jusqu'à sa chambre ; là, elle l'embrassait longuement.

— Promets-moi de ne pas pleurer quand tu seras seule, lui dit, ce soir-là, Mme Carteret. La nuit dernière, je me suis relevée, je suis venue jusqu'à ta porte : tu sanglotais.

— Pardonnez-moi ma tante : j'essaierai d'être plus forte, à l'avenir.

Et Isabelle se dirigea d'un pas lourd vers son appartement. Mais déjà des larmes coulaient de ses yeux ; elle était à peine seule que sa douleur trop contenue éclatait librement.

Soudain, elle entendit un pas léger et, au milieu des larmes qui obscurcissaient ses yeux, distingua une silhouette d'homme.

— N'entrez pas chez vous, supplia une voix très basse.

Elle recula, épouvantée : elle avait reconnu la voix de Martial Desroches...

— Vous !... vous ! balbutia-t-elle.

— Pas un mot ! Suivez-moi !

Pour l'empêcher de parler encore, il lui mit la main sur la bouche, et l'entraîna. Elle n'avait pas la force de résister, elle se croyait victime d'un nouvel attentat.

Martial la reconduisit jusqu'à la porte de Mme Carteret ; et là, il frappa doucement. Quand Mme Carteret ouvrit, il entra vivement dans la chambre, portant Isabelle, et referma la porte.

— De grâce, ne poussez un cri, murmura-t-il.

Recommandation presque inutile ; les deux femmes, glacées par la terreur, auraient vainement tenté d'appeler ; leur voix se serait arrêtée dans leur gorge. Elles contemplaient avec effroi Martial Desroches, vieilli de dix ans, avec des mèches de cheveux blancs, les pommettes d'un rouge violacé, les yeux hagards. Isabelle avait senti ses mains brûlantes.

— Je vais tout vous expliquer, dit-il, mais je veux que M. Fléchier soit ici pour vous confirmer l'exactitude de mes paroles. Au nom de mon frère bien-aimé, je vous en supplie, attendez-moi, n'appelez personne !...

— Je le promets, dit Mme Carteret qui avait été

profondément émue par les changements que la douleur avait produits en Martial.

Martial revint bientôt avec Fléchier, dont le visage exprimait la joie la plus délirante.

— Voilà, dit-il à sa sœur, voilà pourquoi je riais ! Il était ici, toutes les nuits, depuis que vous êtes revenues ; et c'est lui qui veillait sur le repos d'Isabelle... Et il est innocent de tout, de tout !... Il est innocent !

— Tais-toi donc ! fit Mme Carteret, agacée. Monsieur Desroches, si vous m'aviez demandé cette entrevue, de bonne grâce je vous l'aurais accordée de même ; quoique vous ayez agi par surprise, presque par violence, je n'en suis pas moins disposée à vous écouter. Parlez, défendez-vous ! car je pense que c'est là votre but ?

— Oui, madame, puisque l'occasion s'en présente enfin, je parlerai, et j'espère que je me justifierai, à vos yeux et à ceux de ma sœur chérie, comme je me suis déjà justifié aux yeux de M. Fléchier et de mon ami Daniel. Mais ce n'est pas dans ce but que je me suis montré à vous tout à coup : j'aurais déjà pu le faire ; car, depuis trois nuits, je suis comme un guetteur dans ce château, j'en ai toutes les clefs, je surveille les moindres choses qui s'y passent, surveillance qui a bien son utilité... puisque sans moi, on vous tuait cette nuit, Isabelle !

Il s'arrêta un peu, espérant une parole d'encouragement. Mme Carteret et Isabelle, quoique très émues, demeuraient impassibles, regardant sévèrement ce malheureux, en qui elles ne demandaient qu'à voir un innocent, mais que tout, jusqu'alors, avait nettement accusé.

— Je ne puis, hélas ! dès ce moment, continua-t-il, vous donner les preuves de mon innocence du meurtre de Fernand ; elles éclateront bientôt, je l'espère : mon ami Daniel de Chantauvert est sur le point de les établir. Il s'est dévoué à moi avec une grandeur sublime. La seule preuve que je puisse vous donner maintenant, c'est que je suis prêt à me livrer à la justice. Dites un mot, et demain je serai entre les mains de mes juges. Après ce que j'ai vu et ce qui se passera sûrement tout à l'heure, je ne crains rien ! Les misérables qui ont tenté de vous assassiner au Havre sont certainement ceux qui ont tué mon frère : et comme cette nuit, nous connaîtrons ces misérables, nous connaîtrons les assassins de Fernand.

Il avait parlé avec tant de conviction, qu'Isabelle malgré elle, balbutia :

— Ah ! si vous disiez vrai !

Cette phrase causa tant de bien à Martial, qu'il eut un demi-sourire de bonheur, lui qui n'avait pas souri depuis la mort de son frère.

— Merci ! prononça-t-il, merci de tout mon cœur ; vous me donnez confiance en moi-même pour vous convaincre.

M. Fléchier avait laissé la porte entr'ouverte ; et, de temps en temps, il regardait par la fente et disait avec son petit air goguenard :

— Non ! Mais va-t-il être attrapé, ce bandit, va-t-il être attrapé !

Martial continua :

— Lorsque vous m'avez écrit cette lettre, à Sainte-Adresse, j'étais bien disposé à me rendre au rendez-vous que vous me fixiez : mon ami arriva à temps pour me prévenir du piège qui m'était tendu.

« Oh ! fit Martial, l'idée ne m'est pas venue un instant de vous reprocher votre conduite : vous pensiez accomplir votre devoir. — Daniel, ce vieux marin et moi, nous avons assisté à ce qui s'est passé, quand la police a entouré votre maison : nous étions venus malheureusement trop tard, nous aurions aperçu, sans cela, les bandits qui ont failli vous assassiner alors. On m'a encore accusé ! Quelle folie ! Si j'avais voulu vous tuer, Isabelle, avec quelle facilité j'aurais pu le faire, depuis deux nuits. Tenez, je suis bien armé...

Il montra aux deux femmes, qui frissonnèrent, un poignard ancien à lame cannelée, pris dans la collection d'armes de M. Carteret, et un revolver de fort calibre.

— C'est moi qui lui ai donné le poignard et qui l'ai aiguisé ! s'écria triomphalement M. Fléchier.

— Je ne m'étais armé que pour vous défendre, Isabelle ! — Quand nous avons appris, par le récit de ces journaux, que votre vie était en danger, nous n'avons pas hésité à rentrer à Paris. Nous avons pensé que vos ennemis recommenceraient leur tentative de Sainte-Adresse ; nous ne nous étions pas trompés. — Ce soir, vers neuf heures, au moment même où je quittais le pavillon de M. Fléchier pour pénétrer dans le château, la petite porte de la grille s'est ouverte et un homme est entré dans la cour. En le voyant, je suis resté collé contre le mur du pavillon, mettant par prudence pour moi-même que par méfiance. Il est d'abord resté dans l'ombre du mur, puis, avec précaution, s'est dirigé vers la villa : il a gagné la petite porte qui se trouve en face de l'escalier de service, et... l'a ouverte aussi facilement que celle de la grille. Il est ensuite monté chez vous, Isabelle. J'ai pu gravir assez rapidement l'escalier pour apercevoir une lueur filtrer sous votre porte ; cette lueur a disparu aussitôt. L'homme avait trouvé ce qu'il cherchait. J'ai entendu qu'il ouvrait un de vos placards, celui de droite, dont vous ne vous servez pas. Moi-même, j'avais déjà remarqué cela et comptais m'y cacher au besoin... Cet homme venait vous assassiner !

— Mais il faut appeler nos gens ! s'écria Mme Carteret.

— Non, madame, répliqua Martial avec autorité. Il faut surprendre les secrets de ce misérable et de ses complices.

— Mais, si vous avez dit la vérité, cet homme, voyant que son coup est manqué, peut s'échapper pendant que vous êtes ici.

— Il ne peut plus s'échapper, madame ; je l'ai fait prisonnier, en introduisant, dans les serrures dont il possède la clef, de petits cailloux qui en rendent le jeu impossible. Il ne pourra donc pas fuir par l'escalier de service ; il n'aura que la ressource de passer par le grand escalier, là, devant votre porte. Evitons le désordre que causerait le réveil de tous vos gens ; il faut surprendre cet homme sans bruit et guetter encore, pour démasquer ses complices qui, sans doute, l'attendent au dehors. Il ne songera à fuir qu'au milieu de la nuit ; je le suivrai, et, quand il sera engagé dans l'escalier, il se trouvera entre mon revolver et celui de mon vieil ouvrier Simon, qui est caché au pied, derrière une statue ; vous voyez bien qu'il ne peut pas nous échapper...

— Et Didier qui est absent ! murmura Mme Carteret avec une indicible angoisse

XIV

DEUX HOMMES DÉÇUS

Ce soir-là, M. Guillaume Lardinois avait fait un dîner exquis. Il avait eu tout d'abord une légère inquiétude, lorsque Clara, après son entrevue avec Calliste, était venue le rejoindre au salon ; il lui avait dit :

— Mais qu'avez-vous, chère amie ? Vous semblez toute nerveuse, tout agitée...

— Moi ! avait-elle répondu, en se mettant à sourire ; je n'ai jamais été aussi joyeuse !

Lardinois n'en avait pas demandé davantage : Clara lui disait qu'elle était joyeuse, il sentait des fumets épicés venir de la salle à manger, il avait laissé sa femme et sa fille calmes, soumises, rendues à la raison, — il le croyait ; — il allait passer une soirée charmante, une de ses bonnes soirées d'autrefois, dans un parfait dédain de tout ce qui n'était pas son plaisir. Et cela le rendait si heureux qu'il n'attacha plus aucune importance aux mouvements brusques de Clara, à ses yeux brillants de fièvre, à cet état d'agacement qui la faisait tressaillir au moindre bruit. De temps en temps, elle parvenait à se dominer, lorsque le gros homme la regardait béatement, entre deux plats ; et alors elle souriait. Il jouissait de ce sourire, buvait un verre de vin fin et recommençait à manger gloutonnement.

Après le repas, l'admiration de Lardinois atteignit à son comble. Clara, impatiente de ne pas voir encore Didier, se mit à bavarder, à rire, pour tromper son impatience. Tandis que Lardinois, lourdement étendu sur le divan, la contemplait d'un œil stupide, elle allait et venait dans son salon, déplaçant les bibelots et disant des méchancetés sur ses honnêtes femmes, un sujet sur lequel elle ne tarissait jamais ; et toujours elle se rapprochait de la verrière pour examiner la rue ; elle comptait les minutes. Pourquoi Didier ne venait-il pas ? Etait-il resté à la Chesnaye ?...

Il parut enfin ; et, avant même de saluer Clara et Lardinois, il cria :

— Heureuse nouvelle, mes bons amis ! Daniel est enfin arrêté !

Où ? Comment ? Il ne savait pas ; il avait seulement acheté un journal que des camelots colportaient dans les rues ; et ce journal annonçait en quelques lignes que des agents, qui le filaient depuis le Havre, avaient enfin pincé Daniel et qu'il avait été forcé de reconnaître la parfaite exactitude des accusations portées contre lui. Cette nouvelle et la présence de Didier achevèrent de rendre Clara pleinement heureuse. Rien désormais n'entraverait ses projets. M. Lardinois, d'abord un peu ému, finit par rire avec Didier et Clara, et par déclarer que c'était un fameux débarras. Bientôt, comme il le faisait toujours après ces bons repas, le commerçant cligna des yeux et dodelina de la tête ; il tira encore quelques bouffées de son cigare, puis ses yeux se fermèrent. Et il s'endormit, rêvant que son existence s'écoulait à jamais sans nuages. Clara se leva pour le réveiller ; mais déjà Didier l'arrêtait.

— Laissez-le donc à son sommeil !

— Pourquoi ? fit Clara, avec un léger mouvement d'impatience ; ce soir, sa conversation m'amuse beaucoup.

Elle voulait simplement gagner du temps et empêcher Didier de repartir trop tôt.

— Vous savez bien que nous avons à causer, fit-il d'un ton sec.

— Ah ! Et de quoi donc ? répondit-elle, en jouant l'indifférence.

Didier ne sut pas maîtriser la colère qui le saisit tout à coup. Prenant Clara par la main, il l'entraîna dans la salle à manger.

— Mes lettres ! ordonna-t-il ; donne-moi mes lettres !

Si Clara n'avait pas été déjà décidée à les lui refuser, la conduite de Didier lui en eût furieusement donné l'envie.

— Oh ! mon ami, murmura-t-elle avec un sourire en dessous, comme vous savez parler en maître !

— Clara, ne jouons pas sur les mots, et ne nous querellons pas quand nous sommes si bien d'accord ! Tout est bien convenu entre nous : ne conservons aucune preuve d'un passé qui nous gêne l'un et l'autre... Ne m'as-tu pas promis de me rendre mes lettres ce soir même ?... Tu devais les chercher...

— En effet ! Et je les ai relues... et, si elles vous gênent, vous, elles ne me gênent pas du tout, moi. Cela ne peut que me flatter d'avoir été l'amie de M. de Bourgvieux, et non pas une amie ordinaire, mais une amie capable de rendre de grands services...

— Clara, murmura Didier, d'une voix angoissée, tu m'as trompé...

— Mon cher, interrompit-elle en haussant les épaules, j'ai réfléchi et j'ai changé d'idée, voilà tout. Cela n'arrive-t-il pas tous les jours qu'une femme change d'idée ?

— Je vois, fit Didier, ne dissimulant plus son amertume, qu'on ne peut plus compter sur ta parole ?...

— Peut-on compter davantage sur la tienne ? Et tu es un homme ! Ne m'avais-tu pas promis la mort d'Isabelle ?... Tu n'as même pas eu le courage d'attendre le résultat de la dangereuse besogne faite par les autres ! Tant pis ! Je n'ai plus la moindre confiance en toi.

— Clara, je paierai ces lettres... un million !

— L'argent n'a rien à faire ici... C'est toi que je veux !

Didier, sombre, furieux, les yeux à terre, comprenait qu'elle l'avait joué. Et sa colère était telle qu'il songeait tout à coup à voler ces lettres à Clara : « J'aurais déjà dû le faire ; je serais libre ! »

Cette pensée le rassura, presque.

« Il suffit de lui dérober la clef de son coffre-fort... Calliste Ruffec m'aidera : c'est un homme dont l'audace égale l'intelligence ; il comprendra qu'il a plus d'intérêt à lutter pour moi... A nous deux, Clara ! »

Quand il releva les yeux, il vit Clara de nouveau aimable, le visage souriant. Et lui aussi se mit à sourire.

— Soit ma chère, dit-il en lui baisant la main, garde ces lettres. Que tu les aies ou que tu ne les aies pas, cela ne changera rien à mon amour pour toi qui est toujours très grand, cela ne changera même rien à mes dispositions généreuses ;

car, dès que je serai en possession de la fortune de ma tante, je te remettrai ce million que je t'ai promis... et que je te dois bien, je m'empresse de le reconnaître. Nous sommes toujours amis, bons amis ? ajouta-t-il avec une grâce parfaite.

— Toujours, répondit-elle de la façon la plus aimable. Et maintenant, allons réveiller ce bon M. Lardinois, qui commence à ronfler, ce qui m'est particulièrement désagréable.

Elle n'attendit pas la réponse de Didier, et, courant au salon, secoua brusquement le pauvre homme, qui se réveilla tout piteux. Il s'excusa.

— C'est ce dernier verre de kirsch... Mais je ne faisais que m'assoupir un peu...

— D'ailleurs, dit Clara, il est bien l'heure de se reposer.

Et elle resta debout, comme pour congédier ses amis.

— Vous nous renvoyez déjà ? fit Didier d'un ton mielleux.

— Eh ! mon cher, je ne vous retiens pas, voilà tout. Vous brûlez de rentrer à la Chesnaye, vous avez peur de manquer votre dernier train, cela se lit dans vos yeux... Ah ! vous n'y mettiez pas tant d'empressement, jadis !

— La prudence le lui ordonne, déclara sentencieusement Lardinois. Si on a arrêté Daniel, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que Martial Desroches rôdât dans les environs de la Celle-Saint-Cloud... C'est si grand cette propriété de la Chesnaye ! On peut s'y cacher facilement...

Didier, pris d'une soudaine inquiétude, partit aussitôt, sans même dire adieu à Lardinois.

Et Lardinois s'en fut à son tour, tout désolé.

Clara, après avoir donné à ses domestiques l'ordre de se coucher, était remontée dans sa chambre ; et elle marchait très agitée, s'abandonnant enfin aux angoisses qui l'avaient étreinte toute la soirée et qu'elle n'était parvenue à cacher qu'au prix d'une extrême irritation. Et cette irritation était devenue telle qu'elle avait renvoyé les deux hommes beaucoup plus tôt qu'elle ne l'avait projeté.

— Je n'avais plus la force de sourire, de jouer ma comédie !

Elle pouvait maintenant se laisser aller à sa haine, à tous ses instincts mauvais.

— Si aucun obstacle ne s'est dressé contre Calliste, c'est fait !

Par la pensée, elle suivait les mouvements de l'assassin, dans ce château d'où on l'avait chassée si ignominieusement.

— Tant pis ! Je me venge !

Les années n'avaient fait qu'augmenter sa colère et sa jalousie.

— Sans ce vol, absurde, idiot, pour lequel je me suis sacrifiée, ma vie eût été toute de bonheur et de joie. Mme Carteret m'aimait, je ne l'aurais jamais quittée, j'aurais lentement détruit l'influence d'Isabelle, je serais arrivée à mon but, sûrement, sans violences, sans... crime ! Didier est cause de tout... Il m'a faite ce que je suis ! Il m'a même dirigée dans le vice !... Et il me quitterait pour une autre femme ?... Et quelle femme ! Celle que je hais, celle que je voudrais voir morte, même si elle n'était pas ma rivale !...

∴

En ce moment, Calliste, toujours caché dans l'appartement d'Isabelle, commençait à éprouver de légères inquiétudes. La facilité avec laquelle il avait pénétré dans la villa de la Chesnaye lui avait donné, tout d'abord, une confiance absolue. Tout s'était bien passé, comme le lui avait annoncé Clara. Il croyait bien n'avoir été vu de personne. Et il attendait, avec le calme des criminels résolus, l'heure de frapper. Cependant, après dix heures, lorsqu'il eut distingué des allées et venues dans tout le château, il ressentit une première angoisse. Personne n'était entré dans la chambre d'Isabelle.

Mais il se rassura.

— Elle doit passer encore quelques instants auprès de sa tante.

Onze heures sonnèrent, puis minuit.

— Me serais-je trompé ? murmura-t-il, pris maintenant de quelque chose qui ressemblait à de l'effroi.

Avec beaucoup de précautions, il s'aventura hors de sa cachette, traversa le cabinet, entra dans la chambre, tenant son poignard à la main. Il y alla tâter le lit.

— Vide !... Je me suis trompé.

Il eut un mouvement de colère contre Clara.

— Mais non, c'est elle qui m'aura mal renseigné, puisque j'ai exactement suivi toutes ses indications.

En se reculant, il toucha la commode et sur cette commode sentit un objet rond en étoffe.

— Un chapeau !

Et, après un plus long examen :

— Un chapeau de crêpe, un long voile de deuil... Non, je ne me suis pas trompé : c'est bien la chambre d'Isabelle... Seulement, depuis le drame de Sainte-Adresse, Isabelle doit coucher auprès de sa tante... Oui, c'est cela... Nous aurions dû le deviner ; que faire ?

Pour réfléchir, il regagna sa cachette et attendit, encore près d'une heure, retournant son poignard dans sa main, agacé, furieux.

— Dois-je fuir ?... Dois-je essayer, quand même, de profiter de cette occasion, peut-être unique ?... Isabelle est-elle seule dans une autre chambre ?... Si je la frappe, ne serai-je pas forcé de frapper aussi sa tante, dont la mort nous est inutile ?...

Et peu à peu, devant les difficultés qu'il entrevoyait, il en arrivait à cette conclusion :

— Calliste, mon ami, tu as fait une bêtise ; tu t'es emballé... Cette Clara se joue peut-être de toi, comme toi tu le jouerais d'elle, d'ailleurs, si tu en avais la possibilité. J'aurais dû tâter Didier avant de m'embarquer dans cette affaire... Mais voilà ! Cette demoiselle Clara a des façons de vous enjôler... J'y ai été pris... Ma foi, tous ces contretemps sont sans doute un avertissement du ciel... Filons !

Il quitta le placard et se dirigea vers la porte du palier. Il introduisit la clef dans la serrure, mais essaya vainement de tourner.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Un moment, il se crut perdu ; cependant, n'entendant rien, il supposa qu'il n'y devait y avoir là rien que de très naturel.

— Une serrure qui se sera dérangée. Prenons un autre chemin.

il traversa la chambre, trouva ouverte la porte donnant sur le palier du grand escalier et sortit. Mais, au moment même où il allait descendre, il vit un homme se dresser devant lui et braquer un revolver sur son visage. Il leva son poignard et aurait essayé de frapper, si la lueur de la lune, venant du haut de l'escalier, n'était tombée en plein sur le visage de...

— Monsieur de Bourgvieux !

— Monsieur Ruffec !

Il y eut un court silence ; puis Didier dit lentement :

— Je comprends tout... Suivez-moi.

XV

DÉSILLUSIONS DE MADAME CARTERET

Au moment où Didier prononçait ces paroles, Mme Carteret, qui avait déjà reconnu sa voix, était venue se placer près de l'entre-bâillement de la porte de sa chambre. Elle avait cru d'abord que son neveu était en danger, elle allait à son secours. En une minute, toutes ses espérances s'écroulaient.

Cet assassin posté pour tuer Isabelle, Didier le connaissait ; et non seulement il le connaissait, mais il se conduisait avec lui en ami, presque en complice.

Didier ajoutait tranquillement :

— Descendons, monsieur Calliste : nous pourrons causer plus sûrement.

Et il descendait, précédant Calliste Ruffec, qui avait dissimulé son poignard dans sa manche ; lui-même avait replacé son revolver dans la poche de son pardessus.

— Suivons-les nous aussi, prononça Mme Carteret avec résolution.

— Ah ! madame, balbutia Martial, me pardonnerez-vous jamais le mal que je vous fais ?

— Elle eut un soupir navrant et répondit :

— Vous avez le droit de vous défendre, monsieur, et moi le devoir de chercher la vérité.

Et ils descendirent, s'arrêtant à chaque marche, écoutant les pas de Didier et de Calliste, qui diminuaient peu à peu.

Au bas de l'escalier, Martial fit le tour d'une statue, et parla très doucement :

— Eh bien, Simon ?

— Ah ! monsieur, que j'ai été embarrassé ! M. Didier est rentré, et il vient de redescendre avec un homme. J'ai pensé, tout de même, que je ne devais rien faire... J'attendais un signal de vous.

— Bien. Ne bougez pas, et ne faites rien, si je ne vous appelle pas. Par où est passé M. Didier ?

— Par là, à droite.

— Venez, mesdames.

Martial avait si bien huilé toutes les serrures qu'elles s'ouvraient sans aucun bruit ; en outre, comme toute cette partie de la villa était couverte d'épais tapis, les deux femmes et lui purent, en prenant quelques précautions, arriver au grand salon sans que rien eût trahi leur présence.

De là, ils entendirent des voix.

— Oh ! dans le cabinet de mon mari ! murmura Mme Carteret.

Pour elle, c'était une sorte de profanation. Le cabinet communiquait avec le salon par une grande porte qu'on ouvrait rarement, mais jadis, pour causer plus facilement avec son mari, Mme Carteret avait fait pratiquer, dans le mur, une petite ouverture, semblable à ces bouches de chaleur qu'on place au coin des cheminées. De cette façon, elle pouvait non seulement causer avec son mari, mais suivre des conversations d'affaires auxquelles, par convenance, elle n'assistait pas.

Elle n'hésita pas : elle ouvrit elle-même la plaque qui bouchait cette ouverture ; et, serrant convulsivement les mains d'Isabelle, elle écouta.

Didier parlait :

— N'allumons pas de lumière, disait-il : cela ne servirait qu'à nous compromettre, si quelqu'un s'éveillait dans le château. Et causons, causons surtout avec une entière franchise. Cette occasion est décisive pour nous deux ; sachons en profiter.

Calliste répondit par un grognement de dépit.

— Je suis d'autant plus certain que vous allez bien me dire la vérité et qu'ensuite nous nous entendrons, reprit Didier d'un ton dominateur, que vous êtes dans une situation d'infériorité marquée vis-à-vis de moi. Vous n'avez qu'un poignard, moi un revolver ; je suis chez moi, je n'ai qu'à appeler mes gens et à leur dire que je vous ai surpris tout à l'heure, au moment où vous alliez assassiner ma...

— Tous ces mots sont inutiles, interrompit brutalement Calliste. Vous savez bien que j'ai autant que vous le droit de menacer : pour me perdre, vous vous perdriez ! Voyons, que voulez-vous de moi ?

— Eh ! d'abord, cher monsieur Ruffec, que vous me racontiez ce que vous êtes venu faire ici cette nuit ?

— Vous le devinez, je pense ?

— A peu près ; mais je voudrais connaître tous les détails.

— Eh bien, vous nous avez trahis, à Sainte-Adresse...

— C'est que j'ai jugé convenable de le faire.

— Cela ne me regarde pas. Tout ce que je sais, c'est que vous avez fait échouer un plan admirable... combiné par vous d'ailleurs, et exécuté avec une habileté...

— Incomparable. Après ?

— Après ? Eh bien, nous avons recommencé, — sans vous, cette fois, — et vous venez encore de nous faire échouer.

— Ce qui vous prouve qu'il ne faut plus jouer sans moi, monsieur Ruffec.

— J'étais justement en train de me le dire, lorsque vous m'avez surpris.

— Mais comment un homme de votre intelligence a-t-il pu commettre une telle imprudence ?

— Vous savez bien que tout ce que j'ambitionne dépend de Clara. Elle n'a qu'à ordonner, moi à obéir. — Ancienne femme de chambre de votre tante, elle a conservé toutes les clefs de ce château ; elle a dû les faire faire en secret. Elle m'a donné les indications les plus précises ; j'étais parvenu à la chambre de votre cousine... Seulement, votre cousine n'y est pas venue, elle...

— Elle aura couché chez ma tante. Depuis la nuit de Sainte-Adresse, il n'est pas étonnant qu'elle

et quelques inquiétudes. Et personne ne vous a vu ?

— Je ne crois point.

— Vous n'avez entendu aucun bruit suspect ?

— Aucun. Pas même celui de votre voiture.

— C'est que j'ai laissé, à une centaine de mètres du parc, le fiacre que j'avais pris à la gare de Versailles : je ne voulais éveiller personne. — Ainsi donc, le plan de Clara était de faire assassiner ma cousine en mon absence ? Et elle s'imaginait que, le lendemain...

— Elle prétend qu'elle a des lettres de vous, des lettres... très dangereuses pour vous... Vous voyez que je suis franc jusqu'au bout.

Il y eut un moment de silence. Didier réfléchissait.

— Ma foi, tant pis ! dit-il. Aux grands maux, les grands remèdes ! Ma chère Clara, vous l'aurez voulu. — Monsieur Calliste Ruffec, vous comprenez, n'est-ce pas, la stupide folie de votre tentative de ce soir ?

— Trop tard, hélas !

— Du moins, elle aura eu cela de bon, qu'elle me permet de découvrir les vraies pensées de cette femme... Assez longtemps j'ai supporté sa domination : il faut en finir ! Ecoutez-moi bien, Calliste ! Quand un homme fait ce que j'ai fait, marche sourdement mais sûrement au but qu'il ambitionne, au mépris de tout, des lois, de l'honneur, de la famille, traitant les hommes et les femmes avec le dédain d'un être supérieur, servant à chacun la comédie qui lui convient, trompant tous ceux qui l'entourent et ne désirant qu'une chose : l'argent et la jouissance qu'il donne ! cet homme a toujours besoin d'un complice ; et c'est sa faiblesse, parce que le complice estime toujours trop cher ses services. Ce complice agit, lorsque lui ne peut le faire : il se charge des besognes qui compromettraient son ami...

— Exécuteur des basses œuvres ! prononça Calliste en ricanant.

— J'ai l'habitude d'appeler les choses par leur nom, répliqua tranquillement Didier, du moins lorsque je parle franchement ; et, en ce moment, je vous dévoile le secret de ma vie.

— Je le connaissais.

— Pas exactement ; j'ai besoin que vous sachiez bien qui je suis : car ce complice, désormais, ce sera vous !

— Ne l'ai-je pas été ?

— Comprenez-moi bien : vous seul !

— Et Clara ?

— Clara l'a été longtemps ; elle ne vous a pas trompé en vous disant qu'elle possédait des lettres de moi... Une imprudence de jeunesse... Dans une circonstance terrible, elle me sauva. Elle se laissa accuser d'une chose commise par moi... Et j'eus la sottise de la remercier, après avoir eu la sottise plus grande encore de lui demander ce service... Je voulais l'empêcher de parler au dernier moment, quand ma tante la chassa d'ici ; et j'espérais lui reprendre mes lettres le lendemain...

— Et elle les a toujours.

— Elle a eu là s'en faire une arme terrible. Je lui ai offert de les acheter un million.

— Diable !

— Elle a refusé. Je vous offre le même marché.

— Je ne vous marchanderai pas mon concours, déclara Calliste, goguenard.

— Je vous offre plus que cela : une alliance définitive. L'existence de cette femme n'est pas un danger seulement pour moi. Vous ne pouvez compter sur elle que si vous lui obéissez ; or, moi prévenu, je prendrai si bien mes précautions que vous vous trouverez dans l'impossibilité d'exécuter ses ordres... Et elle vous abandonnera. Dès lors, plus de mariage avec Adrienne Lardinois...plus de magnifique fortune en espérance ! Tout ce que vous avez fait ne vous aura servi à rien. Vous voyez que Clara est aussi dangereuse pour vous que pour moi. Dans un de ces moments de folie, d'énervement, si commun chez toutes les femmes, même chez les plus fortes, elle peut laisser échapper une phrase, un mot, qui nous perdraient, vous comme moi !

— La gredine ! prononça Calliste. Vous avez raison, monsieur de Bourgvieux. — Et le million fait partie des conventions, bien sûrement ?

— Je vous le paierai après mon mariage avec ma cousine.

— Pauvre Clara ! dit philosophiquement Calliste. Elle m'intéressait. Ainsi donc, il est bien décidé que...

— Il est bien décidé que, par tous les moyens, je m'opposerai au meurtre absurde, inutile désormais, de ma cousine... Clara a cependant résolu sa mort... Et, comme je ne puis la dénoncer à la justice...

— Ce serait au moins imprudent !

— J'ai résolu, moi, de mettre Clara dans l'impossibilité de faire accomplir ses projets, soit par vous, soit par un autre, auquel elle promettrait sans doute le même salaire.

— Mais... M. Lardinois ?

— M. Lardinois est un grand sot, à qui nous choisirons une autre maîtresse, lorsque Clara aura rendu sa belle âme au diable. Il a pris l'habitude du libertinage : nous l'y dirigerons toujours, et nous serons ainsi ses maîtres. Nous n'avons plus rien à craindre de Daniel de Chantauvert : nous l'avons irrémédiablement compromis. L'avenir est à nous. — Clara doit vous attendre cette nuit ?

— Je lui ai promis de lui faire connaître le résultat avant le matin.

— Bien. Tous ses domestiques seront couchés, elle viendra ouvrir elle-même, elle vous conduira dans sa chambre, dites-lui que le coup est fait, elle s'abandonnera à sa joie... Frappez-la alors !

— Et vous ?

— Je vous accompagne.

— N'est-il pas trop tard ?

— Non. Les nuits sont si longues ! Et, chez Clara, les domestiques ne se lèvent pas avant sept heures et demie. Dans une heure nous serons à Versailles, nous trouverons facilement une voiture. Nous arriverons chez Clara entre quatre et cinq heures du matin ; une fois le coup fait, nous ouvrirons son coffre-fort, nous volerons... Oui, il faut voler de l'argent, des bijoux, pour éloigner toute idée de vengance, et pour que demain la police s'imagine que Clara a succombé, comme tant de ses pareilles, victime d'un tueur de filles. On bâtira des romans, on accusera l'individu, toujours resté inconnu, qui a assassiné Marie Aguétant... Si la police n'avait pas arrêté ce soir même Daniel de Chantauvert, nous aurions étudié les moyens de faire encore peser les soupçons sur lui !

— Quel malheur ! dit cyniquement Calliste. C'eût été complet !

— Nous ferons aisément disparaître les bijoux. Je ne rentrerai pas à la Chesnaye cette nuit ; et comme personne ne sait que j'y suis revenu, je dirai tout simplement que j'ai couché à Paris. Venez !

— Pauvre Clara ! dit une dernière fois Calliste. Mais, une question ? Pourquoi m'accompagnez-vous ?

— Pour être sûr que vous m'obéirez !

— Et pour reprendre vous-même vos lettres hein ? Monsieur de Bourgvieux, vous êtes décidément un homme très fort. Il y a plaisir à travailler avec vous. En route !

— Donnez-moi la main, je vous conduirai.

Ce qu'il y avait eu de plus épouvantable dans l'entretien de ces deux criminels, c'était le calme absolu avec lequel ils avaient décidé, préparé ce crime. Mme Carteret, Isabelle et Martial, qui n'avaient pas perdu une seule de leurs paroles, étaient glacés d'effroi. Tout le mystère qui les avait si cruellement fait souffrir s'éclaircissait ; et, s'il n'avait pas été question de la mort de Fernand Desroches, l'innocence de Martial n'en semblait pas moins évidente aux yeux d'Isabelle et de sa tante.

Et le coupable était Didier !

— Je veux empêcher ce nouveau crime, déclara Martial.

Il allait s'élancer à la poursuite de Didier et de Calliste ; mais, au même instant, Mme Carteret balbutiait, avec une plainte navrante :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Et elle tomba en arrière. Martial la retint dans ses bras. Isabelle suppliait :

— Mon frère, ne me quittez pas !

Déjà Didier et Calliste avaient quitté la villa.

Martial perçut le bruit de la grille qu'ils fermaient avec précaution. Mais pouvait-il les suivre au moment où Isabelle lui adressait si tendrement cette prière de ne pas la quitter ?

Par ce seul mot : « Mon frère ! » elle venait d'effacer tout ce qui les avait séparés...

— Ah ! murmura-t-il, j'oublie en ce moment tout ce que j'ai souffert.

Puis, soulevant Mme Carteret, il l'emporta hors du salon et remonta l'escalier. Simon voulut l'arrêter ; il lui fit signe d'attendre et arriva à la chambre de Mme Carteret. Aidé par Isabelle, il étendit la malheureuse femme sur son lit ; et tandis qu'Isabelle défaisait les vêtements de sa tante, il alla rejoindre Simon.

— Monsieur, dit le vieux serviteur tout effaré, je n'y comprends plus rien : M. Didier est ressorti avec cet individu... Je n'ai pas osé me montrer ; vous m'aviez ordonné d'attendre votre signal !

— Hélas ! nous avons perdu, là, quelques minutes bien précieuses ; mais pouvais-je quitter Mme Carteret, qui s'était évanouie ? Je n'ai pas le temps de vous donner d'explications... Tout va bien, nous sommes sauvés !... Seulement, ce Didier et son compagnon sont deux bandits, qui vont aller commettre un nouveau crime ; il faut les arrêter à tout prix. Courez, vous les retrouverez sur la route de Versailles ; laissez-les arriver à Versailles, où ils doivent prendre une voiture pour regagner Paris. Là, il y aura des agents ; dénoncez-les, vous ne risquez aucun danger...

— Dénoncer M. Didier ?

— Lui surtout ! Demain, la justice vous félicitera de votre conduite ; et tous nos malheurs seront finis. Hâtez-vous, Simon... Voici la clef de la grille.

— Ah ! monsieur, s'écria le vieil homme, vous venez de me rendre mes jambes de vingt ans !

Et il s'élança hors de la villa.

Martial avait dû s'appuyer à la rampe de l'escalier pour regagner le premier étage ; pendant quelques minutes, vaincu par l'émotion, par le bonheur, il se mit à pleurer.

Puis il pénétra doucement dans la chambre de Mme Carteret. La tante de Didier était revenue à elle ; il voulut se retirer, mais elle murmura :

— Ici... près de moi...

Et elle tendit la main à Martial.

— Pardon, dit-elle encore, pardon !

Il se mit à genoux, baisa la main de Mme Carteret. Isabelle s'agenouilla auprès de lui ; et ils mélangèrent leurs larmes.

M. Fléchier sautillait autour de lit.

En ce moment on entendit à la porte des pas précipités et un cri :

— Monsieur Martial... Tout est perdu !...

— Quoi donc, Simon ?

— Ah ! monsieur, expliqua l'ouvrier d'une voix entrecoupée, je n'ai pas été loin... J'ai lâché les autres, pour venir vous prévenir... Trois voitures arrivaient devant la grille, au moment même où je l'ouvrais... et des hommes, ils sont bien une douzaine, sont descendus... C'est des hommes de la police, je le jurerais... Nous pouvons fuir par les derrières... Tenez, ils sonnent.. Il n'y a qu'à les faire attendre un peu.

A ce mot de police, Mme Carteret s'était relevée.

— Vous fuyez ? interrogea-t-elle.

— Non, madame, déclara bien tranquillement Martial : j'attends maintenant avec la plus grande confiance.

XVI

TROP TARD !

Simon ne s'était pas trompé. Les voitures qui venaient de s'arrêter devant la grille de la villa amenaient le chef de la Sûreté et une demi-douzaine d'agents.

Daniel avait fait la route dans la voiture du chef de la Sûreté et lui avait exposé dans les plus minutieux détails tout ce qu'il avait découvert.

— Mais c'est un roman que vous me racontez là ! s'écriait le magistrat à chaque nouvel épisode.

A quoi Daniel répondait :

— Dans votre carrière, n'avez-vous pas acquis cent fois la certitude qu'aucun roman n'approche de la vie réelle ? En tout ceci, la justice a fait son devoir comme elle le fait toujours, et nous ne pouvions accuser le hasard. — Seulement, entre nous, vos agents auraient dû me conduire un peu

plus tôt auprès de vous ; car nous allons arriver trop tard à la Chesnaye... Cocher...

Il se penchait à la portière :

— Pressez vos chevaux ! Je vous paierai royalement.

Et, à mesure que l'heure avançait, il leur criait :

— Je triple le prix !... Je quadruple le prix !... Marchez donc, morbleu !

Le chef de la Sûreté, homme adroit et intelligent, qui venait de succéder à un magistrat rendu célèbre par son incapacité, laissait faire Daniel. Il avait trouvé toutes ses explications trop justes, trop logiques, trop concluantes, pour ne pas être impressionné : il était d'ailleurs de ces magistrats, hélas ! trop rares, qui admettent que la justice peut se tromper quelquefois. En outre, comme, chez les meilleurs magistrats, il y a un homme semblable à tous les autres hommes, et par suite un peu d'amour-propre, il éprouvait une certaine satisfaction d'arriver à dénouer seul une affaire confiée, depuis si longtemps, à un juge d'instruction.

Ils arrivèrent enfin à la Chesnaye. Le chef de la Sûreté plaça un agent devant la petite porte, que lui indiqua Daniel, et par laquelle il supposait que Calliste essayerait de fuir s'il était encore dans le château. Puis il sonna à la grille. Quelques minutes s'écoulèrent. Simon et M. Fléchier sortaient prudemment du château ; Simon portait une lanterne sourde.

— M. de Chantauvert ! s'écria le père d'Isabelle.

— Oui, ouvrez-nous vite !

M. Fléchier ouvrit la grille, tandis que Daniel interrogeait avec angoisse :

— Isabelle ?...

— Sauvée, monsieur.

— Et Martial ?

— Il vous attend...

— Alors notre gredin est pincé ? s'écria Daniel tout joyeux.

— Hélas ! non, monsieur ; mais M. Martial va vous raconter tout cela...

— Nous arrivons donc trop tard !

Les policiers étaient entrés ; leur chef en laissa deux à la grille, et, suivi des trois autres, qui surveillaient les moindres mouvements de Daniel, se dirigea vers la villa.

Mme Carteret avait voulu se relever ; elle attendait dans le vestibule, entre Isabelle et Martial. Daniel se précipita dans les bras de son ami.

— Ne crains plus rien, cher Martial : tu es sauvé !

— Je ne crains rien, déclara Martial avec beaucoup de dignité. Et, si ces messieurs appartiennent réellement à la police, je suis prêt à les suivre.

Le chef de la Sûreté s'était nommé en saluant Mme Carteret ; et il regardait Martial avec un profond étonnement. Cet homme aurait pu fuir, et il avait attendu tranquillement la police ; il était donc réellement innocent ? Et Mme Carteret et Isabelle croyaient donc à son innocence, puisqu'il avait vu Isabelle donnant la main à Martial... ?

— Monsieur, veuillez me suivre, dit Mme Carteret d'une voix très affaiblie.

Elle se dirigea vers le grand salon, attendit que tous ces hommes se fussent placés autour d'elle, et, avec un courage héroïque, fit le récit de cette nuit qui brisait son cœur.

Lorsqu'elle parla de la rencontre de Didier et de Calliste dans l'escalier, elle s'arrêta un peu ; sa gorge se serrait. Elle balbutia :

— Mon Dieu, donnez-moi la force d'accomplir mon devoir jusqu'au bout !

— Madame, supplia Martial, je donnerai moi-même à M. le chef de la Sûreté les explications nécessaires... Il faut que nous repartions immédiatement pour Paris... Et, en route, je lui dirai...

— Non, monsieur ! fit Mme Carteret en se dominant, non ! C'est à moi seule de vous justifier, et tout de suite.. Vous, on ne vous croirait peut-être pas !

— Ma tante, arrêtez-vous ! s'écria Isabelle, épouvantée par l'altération du visage de Mme Carteret.

— Non, non ! Didier n'est plus rien pour moi, rien ! Il ne mérite aucune pitié. Je ne ferai rien pour le sauver. Ce misérable déshonore notre famille... Heureusement, il ne porte pas notre nom !... Et je ne dois plus songer qu'à réparer le mal causé par lui.

Et elle continua ; mais ce récit avait épuisé ses forces ; quand elle l'eût achevé, elle battit l'air de ses mains et s'évanouit une seconde fois. Tandis que M. Fléchier et Isabelle la reportaient dans sa chambre, le chef de la Sûreté, mettant la main sur l'épaule de Martial, dit :

— J'ai un mandat d'amener décerné contre vous... Veuillez me suivre.

— Je vous ai déjà déclaré, monsieur, que j'étais prêt.

Le magistrat laissa deux agents à la Chesnaye, avec l'ordre d'arrêter Didier de Bourgvieux s'il y revenait ; puis il demanda à Martial :

— Savez-vous le chemin que doivent prendre les assassins ?

— N'ayant pas de voiture, ils sont allés à Versailles à pied ; nous pouvons donc, malgré l'avance qu'ils ont, arriver à Paris presque en même temps qu'eux.

— Vous connaissez l'adresse de cette Clara, monsieur de Chantauvert ? interrogea le chef de la Sûreté.

— Si je la connais ? s'écria Daniel gaiement. Juste à l'endroit où vos agents ont eu, ce soir, la mauvaise idée de m'arrêter. Quant à l'habitation elle-même, je la connais d'autant mieux que c'est moi qui ai eu la naïveté de la payer !

Didier et Calliste avaient très rapidement franchi la distance qui sépare la Celle-Saint-Cloud de Versailles. A Versailles, chacun d'eux avait choisi séparément une voiture avec un bon cheval, autant pour aller plus vite que pour éviter d'avoir été vus ensemble. Une heure après, ils étaient à Paris. Ils laissèrent, à la barrière, les voitures de Versailles et prirent un de ces rôdeurs de nuit qui ne se souviennent jamais le lendemain de ce qu'ils ont fait la veille. Bientôt ils arrivaient à l'angle de la rue Brémontier et du boulevard Pereire et renvoyaient leur cocher.

Didier dit alors :

— Tout est bien convenu ?

— Oui. J'entre d'abord... et je viendrai vous ouvrir quand le coup sera fait.

Il frappa discrètement à la porte de l'hôtel. Aussitôt une fenêtre s'entr'ouvrit au-dessus de lui. La tête de Clara parut, enveloppée d'une mantille.

— C'est vous ?... Je descends...

Calliste murmura tout goguenard :

— Préparons notre tête.

Déjà Clara ouvrait la porte de l'hôtel :

— Eh bien, mon ami ?

— Ah ! montons chez vous... Je suffoque...

— C'est donc fait ? prononça-t-elle avec une joie sinistre.

Et, précédant Calliste, elle remonta dans sa chambre. Calliste y pénétra comme un homme accablé, les vêtements en désordre, le visage effaré, les cheveux défaits...

— Asseyez-vous, dit Clara, je vais vous donner un verre de cognac.

Tout en apportant une petite table devant Calliste, avec un plateau, des verres et un carafon, elle s'informait des détails du crime.

— Vous êtes entré facilement ?

— Très facilement.

— Et, à cette heure, vous n'avez rencontré personne ?

— Personne.

— Vous l'avez frappée dans son lit ?

— Oui, au milieu de son sommeil.

— Elle n'a pas crié ?

— Elle est morte sur le coup !

— Enfin ! s'écria Clara avec un mouvement de triomphe. Rien désormais ne me sépare de mon but !

Calliste regardait autour de la pièce ; ses yeux s'étaient fixés sur le coffre-fort placé au pied du lit : ce coffre-fort était entr'ouvert, un trousseau de clefs pendait à la serrure.

« Je puis la tuer ! »

Elle demanda :

— Et le poignard ?

— Le voici...

— Mais... je ne vois pas une goutte de sang...

— Je l'ai soigneusement lavé dans la chambre même d'Isabelle, je ne voulais pas ensanglanter mes vêtements... Voyez, il n'y a pas une seule trace...

Elle pencha la tête pour mieux examiner l'arme ; la pointe du poignard se trouvait à la hauteur de son cou. Soudain, elle poussa un cri sourd, un seul. Calliste lui avait enfoncé le poignard dans la gorge. Elle chancela une minute, puis s'affaissa sans bruit sur le tapis.

Calliste eut quelques secondes d'effroi ; mais il reprit bien vite son énergie.

— Aux lettres d'abord !

Et il s'élança vers le coffre-fort.

Mais, au même instant, on frappait un coup léger à la porte de la rue.

— Ah ! Maître Didier ! Attendez un peu.

L'assassin avait ouvert le coffre, et, dans ce coffre, un tiroir. Tout de suite de vieux papiers s'offrirent à sa vue ; il les déplia, lut seulement la signature : « Didier. »

— C'est bien cela.

Il les prit, puis descendit, pour ouvrir à son complice.

— J'ai entendu son cri, prononça Didier en claquant des dents.

— Allons, dit brutalement Calliste, je vois bien que vous n'auriez jamais eu le courage de faire le coup ; et je comprends pourquoi vous m'en avez chargé : vous ne savez frapper que par les autres...

Il le poussait vers l'escalier.

Didier s'arrêta devant la porte de la chambre. Puis, quand il vit le corps de Clara, il défaillit.

— Tenez, proposa railleusement Calliste, elle avait préparé des verres pour nous deux ; à votre santé, mon cher Didier.

Didier repoussa le verre que lui offrait Calliste ; mais tandis que Calliste buvait, il se secoua brusquement. Sa faiblesse avait à peine duré deux minutes.

— Vous oubliez, dit-il, que j'ai aimé cette femme.

Il se dirigea alors vers le coffre-fort.

— Que cherchez-vous ?... Vos lettres ? Je les ai...

— Bien. Donnez-les-moi.

— Pardon. Je les garde.

— Hein !

— Il me faut une garantie !

— Drôle ! s'écria Didier en cherchant son revolver.

Et, ne le trouvant plus dans sa poche, il fut agité d'un long frisson. Calliste, toujours goguenard, lui montra son arme.

— Je vous l'ai pris tout à l'heure quand vous avez failli vous évanouir. Je me doutais bien que vous ne demanderiez qu'à vous débarrasser de moi, une fois le crime accompli. Je suis votre serviteur, monsieur de Bourgvieux. Ces lettres valent un million, vous me l'avez dit, je vous les rendrai contre un million et non contre une promesse. Donc, je les garde. Et maintenant, n'ayez pas cette tête désolée ; faisons la toilette du crime, comme nous l'avons convenu... Prenez des bijoux, moi, j'en remplis mes poches... ne perdons plus de temps...

Après avoir pris des bijoux, Calliste arracha les draps du lit et les jeta autour de Clara.

— Comme cela, dit-il, on croira à un rendez-vous d'amour avec quelque drôle... L'arme est dans la blessure, une arme à elle, ce qui rendra le crime encore plus mystérieux... Ces deux verres, ceux où elle a bu avec l'assassin... Je crois, mon cher Didier, que la mise en scène est parfaite...

XVII

LES COUPABLES

Calliste triomphait grossièrement ; son vieux fond de brute reprenait le dessus, le crime avait excité ses instincts les plus bas et lui enlevait toute prudence ; il songeait à peine à fuir. Didier lui lançait des coups d'œil de mépris ; en y réfléchissant, il ne craignait plus l'espèce de chantage que Calliste voulait exercer sur lui : « L'imbécile ! S'il osait se servir de ses lettres, on lui demanderait comment il a pu se les procurer... Et je n'aurais qu'à susciter quelque empêchement à son mariage pour qu'il vienne me les rendre bien gentiment. »

— Allons, dit-il d'un ton sec, assez de mise en scène et de plaisanteries de mauvais goût, maître Calliste ! Gardez mes lettres, si le cœur vous en dit, je vous défie bien au défi de vous en servir. Partons !

Il achevait à peine ces mots que des roulements de voitures retentirent devant l'hôtel. Calliste, tout

bouleversé, tomba sur un fauteuil. Il avait bien une nature d'assassin qui ne sait se battre que contre une victime sans défense. Didier, au contraire, doué, malgré son âme perverse, d'un véritable courage, courut à la fenêtre, souleva le rideau et aperçut Martial et Daniel, sautant de voiture, en même temps que le chef de la Sûreté. Il se retourna tranquillement vers Calliste :

— Voilà le résultat de votre sottise, monsieur : vous nous avez perdus...

— La police ? bégaya Calliste.

— Et bientôt sans doute la justice ! prononça amèrement Didier.

— Mais fuyons !

— Il est bien temps de fuir ! C'était tout à l'heure qu'il fallait partir, au lieu de me chercher une querelle ridicule... Ah ! se voir perdu pour cinq minutes de retard !

On frappait violemment à la porte de la rue.

— Nous n'avons qu'une chance de salut, dit alors Didier. Suivez-moi ; mais rendez-moi mon revolver : s'il fallait tirer, vous trembleriez.

On ébranlait encore la porte. Les assassins distinguèrent ces mots :

— Au nom de la loi !

Didier se dirigeait déjà vers le cabinet de toilette de Clara. Il en ouvrit la fenêtre.

— Nous pouvons fuir par la cour de l'autre maison, dit-il.

En ce moment, réveillés par le bruit que faisaient les policiers, les domestiques de Clara se levaient et accouraient.

Daniel demanda alors au chef de la Sûreté la permission de surveiller la sortie de la rue Brémontier.

— Allez ! Et que deux hommes vous suivent.

Daniel expliqua rapidement aux deux agents la disposition de la cour et de la maison ; puis il sonna violemment à la porte de la rue Brémontier. Le concierge, réveillé en sursaut, ouvrit tout de suite ; et Daniel et les agents pénétrèrent dans l'allée de la maison, à la minute même où Didier mettait le pied sur la rotonde de la salle à manger. Comme Daniel avait refermé très doucement la porte de la rue, Didier ignorait que, de ce côté comme de l'autre, la route lui était barrée. Et il descendait tranquillement, donnant des indications à Calliste pour poser les pieds. Ils étaient arrivés au toit de l'écurie, et, dans une seconde, allaient se jeter eux-mêmes entre les mains de la police.

Mais le concierge de la maison, n'entendant aucun nom de locataire, s'était levé et s'aventurait à l'entrée de la cour, une lumière à la main. Daniel et les agents furent éclairés soudain. Didier, sans hésitation, tendit le bras, et trois détonations retentirent. Heureusement, Daniel avait immédiatement soufflé la lumière du concierge et s'était rejeté dans l'allée ; les agents l'avaient imité. Les balles n'atteignirent personne. Profitant de l'obscurité, Daniel, entraînant les agents, s'élança vers l'écurie, gravit une échelle qui menait sur le toit et cria :

— Rendez-vous, monsieur de Bourgvieux : vous êtes à notre merci !

En disant ces paroles, il avait dépassé le toit ; mais aussitôt, il se rabaissa. Didier de nouveau avait tendu le bras ; il lâcha ses trois derniers coups, croyant Daniel et les policiers devant lui. Ses balles se perdirent comme les premières.

— Six coups ! s'écria joyeusement Daniel ; vous voilà désarmé, vous ne ferez plus de mal à personne.

Et il s'élança sur le toit. Instinctivement, Didier recula vers la fenêtre du cabinet de toilette. Quand il y arriva, elle s'éclaira subitement. Et deux mains tombèrent en même temps sur les épaules de Didier, celle de Martial et celle du chef de la Sûreté.

— Bandit ! s'écria Martial.

Daniel, au même instant, mettait la main au collet de Calliste, qu'il avait découvert à l'angle des deux murs, blotti tout tremblant, effaré.

— Pincés, mes bons amis ! cria-t-il avec une joie exubérante. Vous aviez bien joué ; mais vous avez tout de même perdu la partie.

Didier eut une minute d'accablement. Il se laissa enlever et ramener dans le cabinet de toilette sans rien ressentir. Il était complètement vaincu ; il songeait seulement que les policiers lui auraient rendu service en lui cassant la tête. Lorsqu'on le conduisit dans la chambre, il contempla, d'un œil morne, le cadavre de Clara. Calliste, au contraire, n'eut pas le courage de voir sa victime ; il détourna la tête et, les yeux à terre, se mit à pleurer bêtement.

— Vous êtes bien, vous, Didier de Bourgvieux, et vous, Calliste Ruffec ? interrogea le chef de la Sûreté.

Calliste répondit par un signe de tête. Didier ne broncha pas.

— Et la femme qui est là, morte, est bien la nommée Clara de Cressenville, ancienne femme de chambre de Mme Carteret ?

Calliste répondit de même. Didier eut un long tressaillement.

Quelle humiliation !

— Et cette femme vient d'être assassinée par vous deux ?

Aucun d'eux ne répondit.

— Vous chercheriez en vain à établir un système de défense, poursuivit le magistrat : non seulement nous vous avons surpris en flagrant délit, mais nous savons tout ce que vous avez fait ce soir, et comment et pourquoi vous avez exécuté ce crime. Votre tante, monsieur de Bourgvieux, a surpris, cette nuit, votre entretien avec votre complice. Elle connaît toute votre conduite, et c'est elle-même qui vous a dénoncé à moi, malgré l'horrible douleur qu'elle en éprouvait.

Didier avait écouté avec un calme imperturbable les paroles du magistrat. Une seule pensée le dominait : « Je suis perdu... Je suis perdu... » Il connaissait assez sa tante pour être certain qu'elle ne lui pardonnerait jamais, qu'elle n'aurait même aucune pitié pour lui, qu'elle l'abandonnerait brutalement à la justice.

Il était perdu... C'était la prison, puis la mort peut-être, la mort hideuse sur l'échafaud, ou tout au moins le bagne, une vie abominable. Oh ! cela non !

Tout à coup, avec une énergie dont on ne l'aurait pas cru capable, il se dégagea des agents qui le tenaient, arracha son revolver à l'un d'eux, et se tira une balle dans le cœur.

Il tomba auprès du corps de Clara, sans avoir prononcé une parole.

Au milieu de la stupéfaction générale, Calliste eut un ricanement sinistre ; il pensait :

— L'imbécile ! Il se tue... Il me laisse la part belle pour me défendre... Nous tâcherons de nous en tirer à bon compte.

Martial s'était précipité sur le corps de Didier.

— Misérable ! Avoue, au moins, avant de mourir, que tu es l'assassin de mon frère !

Didier entr'ouvrit les yeux, et son visage eut, quelques secondes, une expression de cruel dédain. Puis ses yeux se fermèrent, son visage prenait déjà la rigidité cadavérique.

Il était mort, emportant son secret.

Daniel releva Martial en lui disant :

— Ne crains rien : ton innocence éclatera quand même. Ce drôle connaît la vérité ; il sera bien forcé de la dire.

D'un geste il désignait Calliste, qui eut un mouvement de recul, comme si Daniel l'avait menacé.

— L'heure est venue de tout dire, continua Daniel ; et ici même nous devons trouver la preuve matérielle de ton innocence.

Et se tournant vers le chef de Sûreté :

— Me permettez-vous, monsieur, d'accomplir ce que nous avons projeté avant d'arriver dans cette maison ?

— Faites, répondit le magistrat ; et je serai trop heureux de vous aider à établir l'innocence de Martial Desroches. Parlez !

— Messieurs, dit Daniel très lentement, une seule preuve sérieuse existait contre mon ami Martial Desroches : ce diamant trouvé dans la blessure de son frère...

Martial se cacha le visage en pleurant.

— Or, vous savez, continua Daniel, que lorsque MM. Martin et Finet, ici présents, ont arrêté mon ami, ils ont constaté que le chaton de sa bague était vide.

— C'est vrai, dirent les deux agents.

— On en conclut, naturellement, que le diamant incrusté dans le visage de Fernand Desroches était celui de son frère. La preuve de la culpabilité de Martial était donc ou... semblait donc absolue. Or, moi, je vais vous prouver que ce n'était pas le même diamant...

Calliste chancela sur ses jambes.

— Ah ! ah ! mon maître, lui cria Daniel, vous ne vous attendiez pas à voir vos menées découvertes ?... Ayez donc un peu plus de tenue, sacrebleu ! Sachez supporter votre défaite ! — Je poursuis mon récit. — Il y a trois ans environ, ayant trouvé deux jolis diamants noirs, je les fis monter sur deux bagues semblables, et j'envoyai l'une à mon ami Martial Desroches, et l'autre à la fille de mon beau-père, mademoiselle Adrienne Lardinois. Mon ami conserva précieusement son bijou ; et mademoiselle Lardinois en eut fait autant, si sa bague n'avait tout à coup disparu... Si pénible que soit cet aveu, je suis forcé d'ajouter que la bague de mademoiselle Lardinois lui avait été... enlevée par son père qui la donna à sa maîtresse. Et si je venais aujourd'hui chez mademoiselle de Cressenville, c'était simplement pour lui demander cette bague et m'assurer ainsi de l'exactitude de mes soupçons ; vous connaissez les incidents qui m'ont empêché de lui faire visite ; je ne puis donc vous dire si mademoiselle Clara possédait ou non une bague avec un diamant noir ; mais j'affirme qu'elle « devait » en posséder une. — Messieurs Martin et Finet, vous vous souvenez qu'avant d'arrêter mon ami, vous avez dû soutenir une lutte avec lui ?

— Parfaitement, dit Finet : monsieur se dirigeait sur moi l'épée levée...

— Et il aurait carrément transpercé mon camarade, ajouta Martin, si je ne lui avais asséné un coup de canne sur la main...

— Enchanté que ces souvenirs reviennent aussi exactement à votre mémoire. Et serais encore plus enchanté, si vous vouliez bien nous dire dans quelle position se trouvait la main de M. Martial Desroches à ce moment...

— Comme ceci ! montra Finet, mettant sa main dans la position de quarte.

— Le petit doigt en dehors, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, si à ce moment, vous aviez regardé ce petit doigt, vous auriez constaté que le diamant de mon ami était encore dans le chaton de sa bague...

— Je le jure ! s'écria Martial ; et c'est M. Martin qui l'a fait tomber en me frappant.

— Mais on aurait dû le retrouver ! s'écria Finet.

— Ecoutez jusqu'au bout. Ce diamant n'a pas été retrouvé... parce qu'un certain Calliste Ruffec, qui m'avait filé du Havre à Sainte-Adresse, et était entré dans l'auberge du père Bertrand, l'a ramassé... Osez le nier, maître Calliste !

Calliste demeura silencieux, la tête baissée.

— Hier, Bertrand, cet excellent homme que vous avez arrêté avec moi, a reconnu Calliste Ruffec pour le seul client qui soit venu à son cabaret dans la soirée... Avant d'accuser, j'ai établi des faits certains. Maintenant vous ne serez plus étonnés si, tout en accusant Clara d'avoir tué Fernand, j'affirme qu'elle doit posséder un diamant noir... mais pas le sien, ou du moins celui que lui avait donné mon beau-père. Si l'on a pu voir mon beau-père prendre ce drôle pour associé et oser même l'introduire comme un gendre possible dans notre maison, c'est que cette Clara le lui ordonnait ; et si Clara obéissait aux volontés de Calliste, c'est que Calliste lui avait rendu l'immense service de lui remettre ce diamant... Voilà, selon moi, quelle est la vérité. Et maintenant, avant que qui que ce soit ait pu changer quoi que ce soit dans cette maison, cherchons le diamant que je prétends devoir s'y trouver...

Le chef de la Sûreté écarta le drap ensanglanté qui couvrait à demi le corps de Clara ; et, tout de suite, sa main droite apparut, repliée sur sa poitrine. Au petit doigt de cette main se trouvait une bague avec un diamant noir. Un frémissement secoua tous les assistants. Martial balbutia :

—Ah ! Daniel !... Cher Daniel !

Daniel s'agenouilla en poussant un cri de triomphe :

— Ce n'est pas tout !

Et touchant presque le diamant :

— Il m'est facile de vous prouver que ce diamant était celui de mon ami, et que le diamant de Clara est entre les mains de M. de Beaulieu.

— Ne sont-ils pas semblables ? demande le chef de la Sûreté.

— Procédons par ordre, dit Daniel, extraordinairement joyeux. Il y a quelques jours, vous avez essayé de m'arrêter, à la Celle-Saint-Cloud et au

Grand Hôtel ; je vous ai échappé mais vous vous êtes emparés de mes bagages...

— En effet.

— Dans ces bagages se trouvent mes carnets d'affaires, mes registres, très exactement tenus ; il vous sera facile de chercher la trace de tous les diamants que j'ai vendus, ou achetés, ou donnés, et par suite de ces deux diamants. Or, si semblables qu'ils vous paraissent, il y entre eux une différence de poids. Celui que j'ai envoyé à mademoiselle Lardinois pesait cinq carats un quart ; celui que j'ai envoyé à mon ami ne pesait que cinq carats. Donc celui qui est à la main de Clara, et qui est celui de mon ami, doit peser exactement cinq carats. Un bijoutier pourra vous renseigner à cet égard. Si, après cela, vous ne croyez pas à l'innocence de Martial Desroches !...

Martial se jeta dans les bras de son ami, qui se relevait.

— Comment pourrai-je jamais m'acquitter envers toi !

Daniel répondit simplement :

— N'en aurais-tu pas fait autant pour moi ?

Puis, s'adressant à Martin et à Finet :

— Messieurs, sans rancune, n'est-ce pas ?

— Vous vous y prenez si gentiment, dit Martin, qu'il n'y a pas moyen de vous en vouloir.

Finet approuva son camarade en souriant. Le chef de la Sûreté prit alors ses dernières dispositions :

— Deux hommes resteront ici pour que rien ne soit changé jusqu'à l'arrivée du juge d'instruction. Calliste Ruffec, vous allez être conduit au Dépôt.

Calliste répondit par un grognement furieux ; mais il descendit sans opposer la moindre résistance aux agents, il n'avait pas envie d'aggraver son affaire.

— Quant à vous, messieurs, dit le magistrat, se tournant vers Daniel et Martial, quoique je sois seul, et aussi parce que je suis seul, j'espère que vous me suivrez de bonne volonté ?... Vous êtes encore mes prisonniers.

— Nous sommes à vos ordres.

Avant de partir, Daniel contempla longuement le visage de Clara, calme et beau dans la mort, et il dit :

— C'était vraiment une jolie femme. Avouez que ceux qui l'ont aimée avaient droit aux circonstances atténuantes.

XVIII

L'OUBLI

Quelques heures plus tard, Martial, Daniel, Bertrand, le chef de la Sûreté et les agents Finet et Martin étaient réunis dans le cabinet du juge d'instruction. Et le chef de la Sûreté exposait à M. de Beaulieu tout ce qui s'était passé depuis la veille. Calliste Ruffec fut ensuite amené ; et Bertrand le reconnut aussitôt pour l'individu qui était venu dans son auberge, la nuit de l'arrestation de Martial. Calliste d'ailleurs ne niait pas. Depuis le matin, il avait eu le temps de se préparer un système de défense ; il se proposait de charger abominablement Didier et Clara, et de jouer le rôle d'un complice secondaire ; et il espérait, par des aveux adroits, se concilier la bienveillance des juges. Il essaya même d'incriminer M. Lardinois...

— C'est M. Lardinois, dit-il, qui m'avait envoyé au Havre...

Il s'imaginait que, par ressentiment contre son beau-père, Daniel l'aiderait dans cette voie ; mais Daniel l'interrompit avec indignation.

— Taisez-vous, mauvais drôle ! Nous savons tous que M. Lardinois était tombé sous votre domination et sous celle de Claire Bérard, dite mademoiselle de Cressenville... Il n'est donc nullement responsable de ce qu'il a fait, ou plutôt de ce qu'on lui a fait faire !

Puis, on examina les registres de Daniel saisis au Grand Hôtel, et on les trouva parfaitement conformes à ce qu'il avait annoncé. Après ces premiers interrogatoires, M. de Beaulieu se transporta à l'hôtel de Clara, pour reconstituer le crime.

Calliste essaya de prouver que Clara avait été frappée par Didier et non par lui, grâce à d'habiles réponses, parvint à jeter le doute dans l'esprit des magistrats. Le diamant noir que portait Clara fut démonté et pesé par un bijoutier-expert ; il pesait bien cinq carats, ainsi que l'avait annoncé Daniel. L'innocence de Martial était évidente. Les deux amis furent aussitôt relâchés, après quelques admonestations sur la liberté qu'ils avaient prise d'agir en dehors de la justice.

Daniel était fou de joie ; Martial accepta sa délivrance avec un triste sourire.

— Ma vie est brisée, dit-il à son ami. Mon frère bien-aimé est mort... La femme que j'aime ne pourra jamais m'aimer...

— Qui sait ?

— Ne suis-je pas la cause du déshonneur de sa famille ?... Mme Carteret pourra-t-elle jamais oublier ? Adieu, Daniel !

— Où vas-tu donc ?

— Prier sur le corps de mon frère !

— J'allais te proposer de t'y accompagner.

Les deux amis se rendirent alors à la Morgue, où le corps de Fernand était toujours dans le même état, conservé grâce aux nouveaux appareils réfrigérants. Ils s'agenouillèrent et demeurèrent longtemps silencieux, devant ce beau jeune homme, dont le cadavre semblait une statue. Martial pleurait lentement, sans un hoquet.

Il murmura enfin :

— Mon Fernand... Mon chéri...

Et il se rappelait leurs années de bonheur. Daniel dut l'arracher à ce navrant spectacle.

— Tu vas rentrer chez toi ; je ne te demande qu'une journée pour régler mes petites affaires de famille. Demain, nous nous occuperons de la sépulture de Fernand.

— Je t'obéis comme un enfant, répondit Martial, je n'ai plus d'énergie.

∴

Une fois seul, Daniel secoua un peu les idées tristes qui l'avaient envahi ; il avait besoin de tout son entrain pour ramener le calme et le bonheur dans sa famille. Il alla directement au bureau de son beau-père et trouva la maison en désarroi à cause de l'absence de Calliste. En voyant son beau-fils, M. Lardinois poussa un cri de terreur

— Mais... je vous croyais...

— Arrêté ?... Fini tout cela, mon cher beau-père !... Et je vais vous en apprendre bien d'autres.

Daniel ferma à clef la porte du bureau.

— Mais Calliste n'est pas encore arrivé... balbutiait Lardinois.

— Ce drôle est en prison ! — Maintenant, cher père, dit Daniel d'un ton affectueux, écoutez-moi : je vais vous causer beaucoup, beaucoup de peine ; je vais vous raconter des choses abominables... Mais soyez certain que, malgré vos torts envers votre fille, envers ma mère et envers moi, nous ne demandons qu'à vous aimer, à vous respecter... D'ailleurs vous n'avez plus que nous !

Et, avec une délicatesse parfaite, évitant toutes les paroles qui auraient pu blesser le vieux commerçant, il lui fit un récit complet de cette vilaine histoire, où il avait joué un rôle de dupe.

Lardinois baissait la tête, de grosses larmes vinrent à ses yeux. Et, avec la faiblesse des vieillards tenaillés par une dernière passion, il dit :

— Ce sont ces misérables qui ont perdu ma petite Clara. Je t'assure, Daniel, qu'au fond, elle m'aimait bien...

Daniel ne répondit pas : il respectait cette douleur, ridicule, mais vraie.

— Nous vous consolerons, dit-il simplement. Venez.

Il l'emmena. Le pauvre homme se laissait faire. Quand il rentra chez lui, au bras de Daniel, il tremblait. Et, autant par faiblesse que par crainte de sa fille, il se coucha tout de suite. Il ne tenait plus sur ses jambes, comme s'il eût fait une longue maladie.

Adrienne et Mme Lardinois, en voyant Daniel au bras de son beau-père, n'avaient compris qu'une chose, c'est que leurs malheurs étaient finis. Et, sans lui demander d'explications, elles l'embrassaient follement s'abandonnant à leurs transports de joie, riant et pleurant. Daniel était si heureux, si ému, qu'il n'avait pas la force de recommencer le récit qui avait si durement abattu son beau-père. Il le fit enfin, s'interrompant à chaque instant pour embrasser sa mère et Adrienne.

— Ah ! c'est bien fini maintenant, leur disait-il ; rien ne peut plus entraver notre bonheur... Nous sommes réunis pour toujours... Ma mère... Ma chérie !

— Appelle-moi ta femme ! s'écria Adrienne ; je suis si fière de t'appartenir toute !

∴

Pendant que Daniel retrouvait ce bonheur si chèrement conquis, Martial, morne, accablé, avait regagné la Celle-Saint-Cloud.

Quand il arriva à sa petite fabrique, il trouva Isabelle qui l'attendait dans l'atelier où il avait été si heureux avec Fernand.

— Je sais tout, lui dit-elle : on vient de rapporter à la Chesnaye le corps de Didier. Ma tante vous demande de vous rendre auprès d'elle.

— Je vous suis, répondit-il, en dominant son émotion.

Il osait à peine lever les yeux sur Isabelle.

Le grand salon de la Chesnaye avait été transformé en chapelle ardente. Mme Carteret, très vieillie, était agenouillée devant le corps de ce neveu, qu'elle avait aimé comme un fils et qui, toute sa vie, l'avait si indignement trompée. Elle fit signe à Martial de s'agenouiller auprès d'elle et dit :

— Oubliez, comme j'ai oublié moi-même, tout ce qui pourrait nous séparer.

Ce fut un cruel sacrifice pour Martial ; mais, voyant Isabelle s'agenouiller aussi, il l'imita.

Le lendemain, le corps de Didier fut transporté dans le caveau de la famille de Bourgvieux avec une pompe magnifique. Et, le jour même, le cercueil de Fernand Desroches, suivant la volonté formelle de Mme Carteret, fut enterré, au fond du parc de la Chesnaye, dans cette partie où Isabelle et lui s'étaient aimés.

—Vous pourrez ainsi vous réunir plus facilement sur sa tombe, dit cette noble femme à Isabelle et à Martial. Nous lui ferons élever un beau monument.

Mme Carteret ne borna pas là les réparations qu'elle croyait devoir à Martial. Peu de jours après, sous prétexte qu'elle baissait, elle lui demanda de se charger de la direction de sa grande usine ; il refusa d'abord, disant qu'il voulait achever sa vie dans la petite fabrique de son père. Mais Isabelle joignit ses prières à celles de sa tante, et il accepta.

M. Fléchier exultait. Toutes ces catastrophes n'avaient fait que redoubler sa gaieté. Il parvenait à la dominer devant sa sœur ; mais, chaque jour, il allait retrouver le vieux Simon pour reparler de ces jours terribles, où son dévouement de père lui avait fait instinctivement deviner la vérité. Et il sautillait, et il riait. Et Simon, qui partageait sa joie, disait :

— Monsieur, vous me croirez si vous voulez ; mais, même pendant la guerre, je ne me suis jamais fait autant de mauvais sang !

Le père Bertrand, remis en liberté et rassuré sur le sort de son cher M. de Chanlauvert, avait bien vite regagné Sainte-Adresse, où Mme Bertrand se mourait d'angoisse. Depuis, il ne tarit plus sur son expédition à Paris, — il n'appelle pas cela un voyage, — sur les hauts faits de Daniel. Et Mme Bertrand l'approuve en disant :

Ah ! il n'y a que lui pour avoir des idées pareilles !

Calliste Ruffec passa en cour d'assises quelque temps après, et, grâce à une remarquable défense, il s'en tira avec vingt ans de travaux forcés. Quand aux lettres de Didier à Clara, elles ne furent pas lues au procès. Mme Carteret avait obtenu qu'elles lui fussent remises : ces lettres renfermaient non seulement la preuve absolue des relations anciennes et intimes de Didier et de Clara, mais celles que le vol, pour lequel Clara fut renvoyée de la Chesnaye, avait été commis par Didier, et que Clara ne s'était compromise que pour le sauver. Mme Carteret brûla ces lettres et n'en parla jamais à personne.

M. Lardinois, aussi soumis qu'il avait été volontaire, ne souleva aucune objection contre le mariage d'Adrienne et de Daniel, qui vivent parfaitement heureux. Adrienne entoure toujours sa belle-mère des soins les plus exquis. Seulement,

pour enlever complètement de l'esprit de son beau-père le souvenir de Clara, Daniel a été forcé de l'abonner à l'Opéra, où le vieux commerçant est rapidement devenu un des plus fidèles habitués du foyer de la danse.

Daniel, qui a pris la suite des affaires de M. Lardinois, travaille beaucoup : il s'est fait un point d'honneur d'acquérir une fortune égale à celle de sa femme.

Toutes les semaines, le jeune ménage et Mme Lardinois se rendent à la Chesnaye.

Ce sont les seuls moments de fête dans cette immense habitation, où la douleur règne encore en maîtresse.

Martial semble absorbé par les travaux de l'usine ; Isabelle et sa tante vivent silencieusement, tristement ; les jours mauvais sont trop récents... Cependaut, M. Fléchier a affirmé à Daniel que, depuis quelque temps, une légère détente s'était produite entre ces deux êtres si faits pour s'aimer. Mme Carteret ne désire plus qu'une chose : l'union définive, absolue, de Martial et d'Isabelle. Et, dans sa dernière visite, Daniel, ne trouvant ni Isabelle, ni Martial à la villa, les a cherchés et les a retrouvés errant à travers le parc; ils allaient faire leur pélerinage quotidien au tombeau de Fernand. Là, ils se sont agenouillés longuement. Et, quand Isabelle s'est relevée, elle a tendu ses deux mains à Martial en murmurant :

— Mon devoir m'ordonnerait de rester à jamais fidèle à Fernand ; mais, puisque vous m'aimez, je veux vous aimer... pour l'amour de lui.

FIN

MODERN-BIBLIOTHEQUE

LE VOLUME ILLUSTRÉ

CATALOGUE DES VOLUMES ACTUELLEMENT EN VENTE

Barbey d'AUREVILLY :
Les Diaboliques.

Colonel BARATIER :
Epopées Africaines.
Au Congo.

Maurice BARRES,
de l'Académie française.
Le Jardin de Bérénice.
Du Sang, de la Volupté et de la Mort.

Tristan BERNARD :
Mémoires d'un Jeune Homme rangé.

Jean BERTHEROY :
La Danseuse de Pompéi.
Le Double Amour.

Louis BERTRAND :
Pépète le bien-aimé.

BINET-VALMER :
Les Métèques.

Paul BOURGET,
de l'Académie française.
Crevelle Fatigue.
André Cornélis.

Henry BORDEAUX :
L'Amour qui passe.
Le Pays Natal.
L'Amour en fuite.
Le Lac Noir.
La Petite Mademoiselle.
La Peur de vivre.

Marcel BOULENGER :
Coupées.

Elémir BOURGES :
Sous la Hache.

René BOYLESVE :
Mademoiselle Cloque.
La leçon d'Amour dans un Parc.

Adolphe BRISSON :
Florise Bonheur.

Michel CORDAY :
Vénus ou les deux Risques.
Les Embrasés.
Les Demi-Fous.

Alphonse DAUDET :
L'Evangéliste.
Les Rois en exil.

Léon DAUDET :
Les Deux Etreintes.
Le Partage de l'Enfant.
Les Morticoles.

Paul DEROULEDE :
Chants du Soldat.

Lucien DESCAVES :
Sous-Offs.

Henri DUVERNOIS :
Crapotte.
Nounette.
Le Mari de la couturière.

Georges d'ESPARBES :
La Légende de l'Aigle.
La Guerre en dentelles.

Ferdinand FABRE :
L'Abbé Tigrane.

Claude FERVAL :
L'Autre Amour.
Vie de Château.
Ma Figure.
Ciel Rouge.

Léon FRAPIE :
L'Institutrice de Province.

Théophile GAUTIER :
Le Capitaine Fracasse (1er volume).
Le Capitaine Fracasse (2e volume).

E. et J. de GONCOURT :
Renée Mauperin.
Germinie Lacerteux.
Sœur Philomène.

Gustave GUICHES :
Céleste Prudhomat.

GYP :
Le Cœur de Pierrette.
La Bonne Galette.
Totote.
La Fée.
Maman.
Doudou.
La Meilleure Amie.

Myriam HARRY :
La Divine Chanson.

Abel HERMANT :
Les Transatlantiques.
Souvenirs du Vicomte de Courpière.
Monsieur de Courpière marié.
La Carrière.
Le Sceptre.
Le Cavalier Miserey.
Chronique du Cadet de Coutras.
Les Confidences d'une Aïeule.
Le Char de l'Etat.
Coutras, soldat.

Paul HERVIEU,
de l'Académie française.
Flirt.
L'Inconnu.
L'Armature.
Peints par eux-mêmes.
Les Yeux verts et les Yeux bleus.
L'Alpe Homicide.
Le Petit Duc.
Deux Plaisanteries.

Charles-Henry HIRSCH :
Eva Tumarche et ses Amis.

Henri LAVEDAN,
de l'Académie française.
Sire.
Le Nouveau Jeu.
Leurs Sœurs.
Les Jeunes.
Le Lit.
Les Marionnettes.

Jules LEMAITRE,
de l'Académie française.
Un Martyr sans la Foi.

Pierre LOUYS :
Aphrodite.
Les Aventures du roi Pausole.
La Femme et le Pantin.
Contes Choisis.
Les Chansons de Bilitis.

Maurice MAINDRON :
Blancador l'Avantageux.

Paul MARGUERITTE :
L'Avril.
Amants.
La Tourmente.
L'Essor.
Pascal Gefosse.
Ma Grande.
Le Cuirassier blanc.
La Force des Choses.

Octave MIRBEAU :
L'Abbé Jules.
Sébastien Roch.

Eugène MONTFORT :
La Turque.

Lucien MUHLFELD :
La Carrière d'André Tourette.

Marcel PREVOST,
de l'Académie française.
L'Automne d'une Femme
Cousine Laura.
Chonchette.
Lettres de Femmes.
Le Jardin secret.
Mademoiselle Jaufre.
Les Demi-Vierges.
La Confession d'un Amant
L'Heureux Ménage.
Nouvelles Lettres de Femmes.
Le Mariage de Julienne
Lettres à Françoise.
Le Domino Jaune.
Dernières Lettres de Femmes.
La Princesse d'Erminge.
Le Scorpion.
M. et Mme Moloch.
La Fausse Bourgeoise.
Pierre et Thérèse.
Femmes.
Lettres à Françoise mariée
Le Pas Relevé.

Michel PROVINS :
Dialogues d'Amour.
Comment elles nous prennent.
Le Professeur d'Amour.

Henri de REGNIER,
de l'Académie française.
Le Bon Plaisir.
Le Mariage de Minuit.

Jules RENARD :
L'Ecornifleur.
Histoires Naturelles.

Jean RICHEPIN,
de l'Académie française.
La Glu.
Les Débuts de César Borgia.
La Chanson des Gueux.

Ch. ROBERT-DUMAS
Amour Sacré.

Edouard ROD :
La Vie Privée de Michel Tessier.
Les Roches blanches.

André THEURIET,
de l'Académie française.
La Maison des deux Barbeaux.
Péché mortel.

Fernand VANDERE :
Les Deux Rives.

Pierre VEBER :
L'Aventure.

En Vente dans toutes les librairies et les bibliothèques des Gares

ARTHÈME FAYARD & Cie, Editeurs, 18 & 20, rue du St-Gothard, Paris 14e.

A. FAYARD & Cie Éditeurs, Rue du Saint-Gothard, 18-20, PARIS (14e)

LE LIVRE POPULAIRE

LE VOLUME de 400 à 650 pages
sous couverture illustrée en couleurs

Mettre à la portée de tous, à un prix modique
les œuvres de nos meilleurs écrivains populaires, tel est le but de cette belle collection, un des plus grands succès de la librairie moderne

CATALOGUE DES VOLUMES actuellement en Vente :

Jules BEAUJOINT
L'Auberge Sanglante de Peirebeilhe

Adolphe BELOT
La Femme de Feu.

Paul BERTNAY
Le Pêché de Marthe.
Le Louvetgau.
L'Espionne du Bourget.
Enfant de l'Amour.
Orphelins d'Alsace.
Les Millions de l'Oncle Fritz.
Le Passeur de la Moselle.
Le Secret de Thérèse.
La Pêcheresse.
Arlette-Saphir.

Georges de BOISFORET
L'Anneau d'Argent.

Eugène CHAVETTE
Aimé de son Concierge.

Pierre DECOURCELLE
Le Crime d'une Sainte.
La Chambre d'Amour.
La Môme aux Beaux Yeux.
Les Ouvrières de Paris.
La Buveuse de Larmes.
La Mère Coupe-Toujours.
Les Deux Gosses.
Fanfan et Claudinet.
La Volonté d'Honneur.
Gigolette.
Amour de Fille.
Le Million de la Bonne.
La Mendiante d'Amour.
Fille d'Alsace.
Le Mort qui tue.

Paul FEVAL
Le Bossu.
Le Chevalier de Lagardère.
Le Capitaine Fantôme.
Les Mystères de Londres.
Les Habits Noirs.
Mam'zelle Flamberge.

Emile GABORIAU
La Corde au Cou.
Le Dossier n° 113.
Monsieur Lecoq.
L'Affaire Lerouge.
Le Crime d'Orcival.

Henri GERMAIN
Vengée !

Paul JUNKA
Larrons d'Amour.

Henri KEROUL
Le Petit Muet.

Georges de LABRUYERE
Chantereine.
Les Possédées de Paris.

Edmond LADOUGETTE
Le Masque de Fer.
La Guerre des Camisards.
Le Roi des Halles.
La Revanche de Mazarin.
L'Orpheline de Bazeilles.

Louis LAUNAY
Le Bon Roi Henriot.
La Reine des Cambrioleurs.

Georges LE FAURE
La Dame aux Ouistitis.

Gaston LEROUX
Le Roi Mystère.
Un Homme dans la Nuit.
La Reine du Sabbat.
Chéri-Bibi.

Georges MALDAGUE
La Boscotte.
Mam'zelle Trottin.
La Parigote.
Deux Bâtards.

Jules MARY
La Fée du Printemps.
Guet-Apens.
Deux Innocents.
Le Wagon 303.
La Belle Ténébreuse.

Charles MEROUVEL
Chaste et Flétrie.
Le Péché de la Générale.
Mortel Amour.
La Fille sans Nom.
Mortes et Vivantes.
Diane de Briolles.

Lucien-Victor MEUNIER
Le Caporal.

Xavier de MONTEPIN
Les Filles du Saltimbanque.
La Porteuse de Pain.
Sa Majesté l'Argent.

Michel MORPHY
Mignon.
Les Noces de Mignon.
Mademoiselle Cent-Millions.
La Mie aux Baisers.
Le Gosse de Paris.
Mirette.
Fiancée Maudite.
La Fille de Mignon.
Mignon Vengée.

PONSON du TERRAIL
Cadet Fripouille.

René de PONT-JEST
Aveugle.

Paul ROUGET
La Faute de Jeannine.
Fille d'Eve.
La Femme de l'Autre.
Belle Amie.

Pierre SALES
Fille de Soldat.

Eugène SUE
Les Mystères de Paris.
Le Juif-Errant.

Michel ZEVACO
Borgia.
Les Pardaillan.
L'Epopée d'Amour.
Le Capitan.
La Fausta.
Fausta vaincue.
Nostradamus.
Le Pont des Soupirs.
Les Amants de Venise.
L'Héroïne.
Triboulet.
La Cour des Miracles.
L'Hôtel Saint-Paul.
Jean Sans Peur.
La Marquise de Pompadour.
Le Rival du Roi.
Pardaillan et Fausta.
Les Amours du Chico.

Chaque volume :
EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES ET GARES. —

LES MEILLEURS LIVRES

Nouvelle Collection Littéraire

Publiant tous les chefs-d'œuvre Français et Etrangers Anciens et Modernes

Catalogue des Volumes actuellement en vente dans les Librairies et les Gares

N°s des volumes	
ARISTOPHANE	
Lysistrata	171
Les Guêpes	248
Les Nuées	252
H. DE BALZAC	
Eugénie Grandet	5 et 6
Le Père Goriot	59 et 60
Le Colonel Chabert	86
Le Curé de Tours	91
La Cousine Bette	133 à 136
La Maison du Chat qui pelote	215
Une double famille	231
BAUDELAIRE	
Les Fleurs du Mal	231 à 238
BEAUMARCHAIS	
Le Barbier de Séville	20
Le Mariage de Figaro	54
BENJAMIN-CONSTANT	
Adolphe	10
BERANGER	
Chansons (I)	33
Chansons (II)	38
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE	
Paul et Virginie	58
CH. DE BERNARD	
Gerfaut	225 à 227
BOILEAU	
Epîtres. — Le Lutrin	169
Satires. — Art poétique	170
BOSSUET	
Oraisons funèbres	145 et 146
BRANTOME	
Vies des Dames galantes	179 et 180
CAZOTTE	
Le Diable Amoureux	87
CERVANTES	
Don Quichotte	29 à 32
Nouvelles exemplaires	245
CHATEAUBRIAND	
Atala. — René	74
ANDRE CHENIER	
Idylles. — Odes. — Iambes	97
Elegies	130
CORNEILLE	
Le Cid. — Polyeucte	2
Cinna. — Horace	26
Le Menteur. — Pompée	121
Bicomède. — Rodogune	162
Don Sanche d'Aragon. — Sertorius	240
Othon. — Nicomède	259
ALPHONSE DAUDET	
Tartarin de Tarascon	62 et 63
Contes du lundi	69 à 71
Lettres de mon moulin	75 et 76
Sapho	98 à 100
Le Petit chose	106 à 109
Fromont jeune et Risler aîné	154 à 157
Tartarin sur les Alpes	183 à 185
Rose et Ninette	195 et 196
Ruines Romaines	197 à 200
Port-Tarascon	228 à 230
Le Nabab	255 à 258
DESCARTES	
Discours de la Méthode	235

N°s des volumes	
CH. DICKENS	
Aventures de M. Pickwick	21 à 24
David Copperfield	125 à 128
Le Grillon du Foyer	220
DIDEROT	
Le Neveu de Rameau	43
Paradoxe sur le Comédien	103
La Religieuse	260 et 261
TH. DOSTOIEWSKY	
Les Nuits blanches	131
Crime et Châtiment	221 à 224
ESCHYLE	
Prométhée enchaîné	172
L'Orestie I. : Agamemnon	218
L'Orestie II. Les Choéphores. — Les Euménides	219
EURIPIDE	
Alceste	175
Iphigénie en Aulide	240
Iphigénie en Tauride	247
GŒTHE	
Faust	54
Hermann et Dorothée	79
HOMERE	
L'Iliade	47 à 50
L'Odyssée	64 à 67
HORACE	
Poésies	84 et 85
LA BRUYERE	
Les Caractères	241 à 245
LACLOS	
Les Liaisons dangereuses	16 à 18
Mme DE LA FAYETTE	
La Princesse de Clèves	202
LA FONTAINE	
Fables (I)	19
Fables (II)	81
Contes et Nouvelles (I)	105
Contes et Nouvelles (I, II et III)	123 et 124
LAMENNAIS	
Paroles d'un Croyant	137
LAS CASES	
Le Mémorial de Sainte-Hélène	205 à 210
LE SAGE	
Turcaret	9
Le Diable Boiteux	101 et 102
LONGUS	
Daphnis et Chloé	3
MARIVAUX	
Le Jeu de l'Amour et du Hasard. — Le Legs	26
Les Fausses Confidences. — L'Epreuve	72
MOLIERE	
Le Malade imaginaire. — Les Précieuses Ridicules	25
Le Misanthrope. — Les Femmes Savantes	27
L'Avare. — Les Fourberies de Scapin	68
Don Juan. — Georges Dandin	80
Tartuffe. — Sganarelle	104
L'Etourdi. — Le Médecin malgré lui	149

N°s des volumes	
L'Ecole des Femmes. — Critique de l'Ecole des Femmes	163
La Comtesse d'Escarbagnas. — Le Mariage forcé. — Le Sicilien	164
Le Bourgeois Gentilhomme	188
MONTESQUIEU	
Lettres Persanes	34 à 36
H. MURGER	
Scènes de la Vie de Bohème	14 et 15
A. DE MUSSET	
Lorenzaccio	7
Poésies nouvelles	53
Contes d'Espagne et d'Italie	78
Confession d'un Enfant du Siècle	77 et 78
Namouna. — Rolla. — Une Bonne Fortune	98
Croisilles. — La Mouche	129
Le Chandelier. — Il ne faut jurer de rien	132
La Coupe et les Lèvres. — A quoi rêvent les jeunes filles	145
Un Caprice. — On ne saurait penser à tout	147
La Nuit Vénitienne. — Les Caprices de Marianne	167
Histoire d'un merle blanc. — Le Secret de Javotte	211
André del Sarto. — On ne Badine pas avec l'Amour	244
Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. — Barberine	249
GERARD DE NERVAL	
Les Filles du Feu. Sylvie. Jemmy	177
La Main enchantée. — Les Nuits d'Octobre. — Sainte-Pélagie	178
CHARLES NODIER	
Thérèse Aubert. — Adélie	176
Trilby ou le Lutin d'Argail. — Lidia ou la Résurrection	190
Inès de la Sierra. — La Soeur d'Or	214
OVIDE	
L'Art d'aimer	213
PASCAL	
Pensées	238 et 239
CH. PERRAULT	
Contes de ma Mère l'Oye	11
PIRON	
La Métromanie	201
PLUTARQUE	
Démosthène. — Cicéron	158
Marius. — Sylla	159
Antoine	16
Alexandre	186
César	187
Pompée	188
EDGARD POE	
Le Scarabée d'Or	139
PREVOST (ABBE)	
Manon Lescaut	8
RABELAIS	
Gargantua	89 et 90
RACINE	
Esther. — Athalie	1
Phèdre. — Andromaque	13

N°s des volumes	
Britannicus. — Les Plaideurs	22
Bérénice. — Bajazet	92
Iphigénie en Aulide. — Mithridate	161
REGNARD	
Le Joueur. — Le Bal	33
Le Légataire Universel. — Les Folies Amoureuses	141
J.-J. ROUSSEAU	
Les Confessions	41 à 44
Les Rêveries du Promeneur solitaire	250
SCHILLER	
Marie Stuart	83
Guillaume Tell	169
La Pucelle d'Orléans	217
La Fiancée de Messine	234
Mme DE SEVIGNE	
Lettres Choisies	147 et 148
SHAKESPEARE	
Roméo et Juliette	110
Le Songe d'une Nuit d'été	114
Macbeth	168
Jules César	196
H. SIENKIEWICZ	
Quo Vadis	39 à 40
SOPHOCLE	
Œdipe Roi	173
Œdipe à Colone	174
STENDHAL	
De l'Amour	12 et 13
La Chartreuse de Parme	93 à 96
SWIFT	
Voyages de Gulliver	111 et 112
TACITE	
Mœurs des Germains. — Vie d'Agricola	212
A. THIERRY	
Récits des temps mérovingiens	90 et 204
CL. TILLIER	
Mon Oncle Benjamin	191 et 192
TOLSTOI	
La Sonate à Kreutzer	4
Anna Karénine	150 à 153
Résurrection	202 à 206
A. DE VIGNY	
Poésies antiques et modernes	111
Cinq-Mars	112 à 114
Chatterton	115
Stello	116 et 117
Servitude et Grandeur militaires	118 et 119
Quitte pour la peur. — Sur la vérité dans l'Art. — Sur un Système dramatique	120
VIRGILE	
L'Enéide	55 à 57
Les Bucoliques. — Les Georgiques	81
VOLTAIRE	
Candide	52
L'Ingénu-Micromégas	194
Zaïre. — Mérope	216
Histoire de Charles XII	236 et 237
XENOPHON	
La Retraite des Dix mille	253 et 254
Mythologie Gréco-Latine	181 et 182

Arthème FAYARD et Cie, éditeurs, 18-20, rue du Saint-Gothard, PARIS

ŒUVRES DE PONSON DU TERRAIL

le Volume, sous belle couverture illustrée en couleurs

1. La Jeunesse du Roi Henri.
2. Les Galanteries de Nancy-la-Belle.
3. Les amours du Valet de Trèfle
4. La Reine des Barricades.
5. Rocambole.
6. Le Club des Valets de Cœur.
7. Les Exploits de Rocambole.
8. La comtesse Artoff.
9. La Résurrection de Rocambole.
10. L'Auberge maudite.
11. La Maison de Fous.
12. Les Etrangleurs.
13. Les Millions de la Bohémienne.
14. Un Drame dans l'Inde.
15. Le dernier mot de Rocambole.
16. L'Enfant perdu.
17. Les Tribulations de Shoking.
18. Rocambole en prison.
19. La corde du Pendu.
20. Les voleurs du grand Monde.
21. Cartahut.
22. Le buveur de Raki.
23. Le Paris mystérieux.
24. Les Compagnons de l'amour.
25. La Dame au Gant noir.
26. Le Forgeron de la Cour-Dieu.
27. Les Amours d'Aurore.
28. La Justice des Bohémiens.
29. Les Cavaliers de la Nuit.
30. Le Page du Roi.
31. La messe Noire.
32. Le Palais mystérieux.
33. Le Capitaine Coquelicot.
34. Les Gandins.
35. L'Agence matrimoniale.
36. Le capitaine des Pénitents noirs.
37. Pas-de-Chance.
38. Les Mystères des Bois.
39. La Chasse à la Muette.
40. Mémoires d'un Gendarme.
41. Les Orphelins de la Saint-Barthélemy.
42. Le Capitaine Corbonrse.
43. L'Armurier de Milan.
44. Le Filleul du Roi.
45. L'Héritage du Roi René.
46. Le secret du Dr Rousselle.

ŒUVRES DE GUSTAVE AIMARD

VOYAGES — EXPLORATIONS — AVENTURES

le Volume, sous belle couverture illustrée en couleurs

1. Les Trappeurs de l'Arkansas.
2. Les Rôdeurs de frontières.
3. Les Francs-Tireurs.
4. Le Cœur loyal.
5. La Belle Rivière.
6. Le Souriquet.
7. Le Grand Chef des Aucas.
8. Le Chercheur de Pistes.
9. Les Pirates des Prairies.
10. La Loi de Lynch.
11. La Grande Flibuste.
12. La Fièvre d'Or.
13. Curumilla.
14. Valentin Guillois.
15. Les Bois-Brûlés.
16. Balle-Franche.
17. L'Eclaireur.
18. La Forêt Vierge.
19. Les Outlaws du Missouri.
20. Les Chasseurs d'Abeilles.
21. Le Cœur de Pierre.
22. Le Guaranis.
23. Le Montonero.
24. Zéno Cabral.
25. Cornelio d'Armor.
26. Les Coupeurs de Routes
27. Une Vengeance de Peaux-Rouges.
28. Les Gambucinos.
29. Sacramenta.
30. La Mas-Horca.
31. Rosas.
32. Les Aventuriers.
33. Les Bohêmes de la Mer.
34. La Castille d'Or.
35. Le Forestier.
36. Les Titans de la Mer
37. Les Rois de l'Océan.
38. Vent-en-Panne.
39. Ourson Tête-de-Fer.
40. Le Chasseur de rats.
41. Le Commandant Delgrès.
42. La Main-Ferme.
43. L'Eau-qui-Court.
44. Les Nuits Mexicaines.
45. Les Vaudoux.
46. Le Roi des Placers d'Or.
47. Le Rancho du mont-de-Lianes.
48. Le Rastreador.
49. Le Doigt de Dieu.
50. Le Trouveur de sentiers.
51. Les Bisons blancs.
52. Cardénio.

ŒUVRES DE LOUIS NOIR

le Volume, sous belle couverture illustrée en couleurs

1. Surcouf.
2. Empereur et Corsaire.
3. Le Coupeur de Têtes.
4. A la recherche d'un trésor.
5. Les Chasseurs du Désert.
6. Le Corsaire aux cheveux d'or.
7. La Vengeance du Roi de la Grève.
8. Le Roi des Chemins.
9. Le Trou de l'Enfer.
10. Les Millions du Trappeur.
11. Le Trappeur malgré lui.
12. Le Voyageur Mystérieux.
13. Le Tueur de Lions.
14. Un Enlèvement au Harem.
15. Une Guerre de Géants
16. Le Forban Noir.
17. Jean-qui-Tue.
18. Le Serpent du désert.
19. Un drame au fond de l'abîme.
20. Le Secret de la Ville Fantôme.
21. Les Mystères de la Savane.
22. A la Conquête des Dieux d'or.

En vente dans toutes les Librairies et Gares

A. FAYARD & Cie, Editeurs, 18-20, rue du Saint-Gothard, Paris (XIVe)